

Mon Ami(e) A. L.

Hugues Cayzac

1

Rien de particulier. La nuit venait de tomber sur Acajutla, l'obscurité ne faisant qu'accentuer la chaleur torride qui avait essoré chacun et chacune tout au long de la journée. Une chaleur telle que, jusqu'à maintenant, je n'avais pas croisé un autre touriste sur cette portion de la côte salvadorienne. Jusqu'au moment où, en bikini face à la baie, cernée de bouteilles de bière et d'eau qui n'avaient pas réussi à étancher ma soif, le regard sans cesse happé par les cargos comme de gigantesques sapins de Noël faisant la queue pour entrer dans le port, je fus bien obligée de comprendre qu'on s'adressait à moi vu que ces propos tombèrent comme un couperet, en français dans le texte:

— *L'Aiguille creuse!* Pardonnez mon indiscretion, mais quelle surprise! Lecture

intéressante, par ailleurs... — On aurait dit un de ces vieux riches ou riches vieux impeccables comme on en croise en toute période sur la Côte d'Azur avec leur jersey blanc, leur pantalon blanc et leurs chaussures de cuir couleur crème. Il m'apparut d'autant plus pimpant que le bordel de *don* Salvador où je m'étais arrêtée pour quelques nuits ne brillait pas par sa propreté. Mais c'est bien le seul hôtel où l'on dort avec l'Océan dans sa chambre tellement il en est proche, à peine quelques mètres, et lorsqu'il ne passe pas en dessous entre les pilotis! Face à ma moue sceptique, l'inconnu ajouta avec un empressement tout à fait maîtrisé: — J'en conviens, l'endroit donne plus qu'à désirer mais je n'ai pu résister au pittoresque de l'écriteau à l'entrée « *Momento 6 \$ - Dia 15 \$ - Noche 25 \$* » « *Momento* »! J'ai trouvé cela fort plaisant, je l'avoue —. Tout en s'esclaffant, il s'assit sur une chaise en plastique placée non loin d'où pendaient d'amples draps en train de sécher. — Avez-vous remarqué aujourd'hui cette gamine sur la plage, accompagnée de son petit frère, les cheveux couverts telle une pieuse musulmane? Il y a de tout ici, vous ne sauriez imaginer... — soupira-t-il dans un sourire qui se voulait charmeur.

— Vous dites ça pour moi? — lui demandai-je pour calmer ses ardeurs. Eclat de rire:

— Je ne me serais pas permis, c'est de ma personne dont je me risquais à parler!

— Je sais, je plaisantais, désolée...

— Ne vous désolez pas, j'ai été quelque peu direct, j'en conviens, laissez-moi me présenter: A. L.

Ai-je besoin d'expliquer quoi que ce soit? En plus, avec cette chaleur étouffante, si nous pouvions faire l'économie d'... En deux mots: je suis en train de lire *L'Aiguille creuse*, de Maurice Leblanc, dont le personnage principal pour ne pas dire le héros est un certain Arsène Lupin et apparaît ce bonhomme tombé du ciel, qui ressemble plus à Eddy Barclay qu'à autre chose et qui prétend s'appeler A. L. Vous me suivez? Vous aussi, n'est-ce pas, la première question qui vous serait venue à l'idée est: ce type est-il cinglé ou est-il tout simplement en train de se fiche de moi?

— Vous m'en direz tant, moi aussi je m'appelle A. L....

— Vous voulez rire? — Le type ne paraissait pas du tout démonté. — A. L. comme...?

— Aline Leblanc, je m'appelle Aline Leblanc, un prénom et un nom somme toute assez banals...

— Leblanc comme...? — Mon interlocuteur avait un air faussement enjoué. Je jetai un bref regard sur la couverture de mon bouquin:

— Oh, vous savez, en France, Leblanc c'est comme Martin ou Durand... A. L., comme...?

— Comme rien du tout, on m'a toujours appelé comme ça, A. L. — Comme il en avait l'air un peu peiné, je n'ai pas osé insister. — Je vous souhaite une bonne nuit, Mademoiselle Leblanc.

— Merci, de même, Monsieur A. L., de même.

Le vieux monsieur très digne et hors contexte réapparut le lendemain sur la terrasse avec vue imprenable sur le Pacifique du bordel de *don*

Salvador. Comprenant ma question muette, sa réponse fusa:

— Vous seriez étonnée, nous sommes loin du Chelsea Hotel mais c'est incroyable le nombre de personnalités connues qui ont séjourné ici.

— Vous me flattez, je dirais même: vous nous flattez! — Dans ce trou perdu? Ce type me prend pour une cruche, c'est clair!

— Absolument pas, je vous assure!

— Des exemples? — Je m'imaginai bien en train de mettre des gifles à ce vieillard prétentieux jusqu'à ce qu'il avoue.

— Je m'en voudrais... — grommela-t-il l'air contrit. — Demandez à *don* Salvador, vous serez étonnée.

Ni une ni deux, l'après-midi même, j'assiégeais *don* Salvador de mes questions.

— D'accord mais qui, concrètement?! — Lui aussi m'exaspérait avec ses regards et son ton pleins de sous-entendus alors qu'il n'y avait rien à sous-entendre. Bien que je sois rébarbative à internet et ses sbires et fanatiques, j'avais mené ma petite recherche sur la toile, sans succès. Ni le Shah d'Iran, ni Clark Gable ni même Dominique Strauss-Kahn, pourtant friand du genre, n'avaient séjourné dans le bordel de *don* Salvador. J'étais proche de la crise de colère lorsque ce dernier soupira d'un air contrit:

— Je m'en voudrais... Demandez à *don* A. L., vous serez étonnée.

Mais je restais calme. Ce qui était tout à fait compréhensible. Imaginez: vous approchez de la cinquantaine, vous découvrez que vous êtes lesbienne, Max votre mari, maintenant ex-mari, vous regarde comme un monstre, je ne parle pas de mes enfants, Charlotte, près de la trentaine, directrice graphique, et Sylvain, la vingtaine passée, antiquaire spécialisé dans le Second Empire, qui me font la gueule, il vous reste encore au moins dix ans pour prendre votre retraite du Département des peintures du Musée du Louvre où j'ai quasiment passé toute ma carrière professionnelle, dont la direction m'a aimablement accordé une année sabbatique sentant bien que j'étais au bord du *burn-out*, alors ce ne sont pas deux vieux fous qui vont me faire tourner en bourrique... Non mais!

— Alors, les vieux bonhommes n'ont rien d'autre à faire dans ce coin perdu!? — J'étais, comme on dit de nos jours, « revenue » sur A. L.

— N'en voulez pas à *don* Salvador, il agit ainsi pour me protéger, cela part d'une bonne intention — grimaça A. L. qui relança le balancement de son hamac d'un petit coup distingué de la pointe de sa chaussure contre la chaise avoisinante. Il n'y avait pas à dire, le vieux avait du style.

— Vous savez ce que je crois?

— Dites...

— Que vous n'êtes qu'une paire de vieux cinglés, je fais mes valises et je rentre à... San Salvador —. Je pensais en fait rejoindre une petite Salvadorienne, Josefina, que j'avais rencontrée pas

plus tard qu'hier sur le web et qui vivait dans la banlieue de la capitale.

— Non, attendez! Mademoiselle Leblanc! — Impressionnant d'agilité pour son âge avancé, il sauta d'un bond de son hamac pour me saisir par l'avant-bras et se pencher pour me susurrer quelques mots à l'oreille.

— Vous vous moquez?

— Absolument pas, elle-même...

— L'écrivaine, la grande, l'immense écrivaine?

— Elle-même.

— Décédée il y a à une dizaine d'années, si je ne m'abuse...

— Un peu plus... D'un cancer des poumons... Quand on vous répète que le tabac tue! — Le ton était blagueur mais le regard tristounet.

— Vous semblez bien informé — lui lançais-je, sarcastique.

— S'agissant de mon épouse, que dis-je! de mon ultime grand amour, je m'en voudrais de ne pas l'être.

— Vous? Le « mystérieux compagnon », le « mari fantomatique », le fameux « ami de la dernière heure »? dont nous ont bassiné les journaux *people* durant des mois, j'ai peine à le croire.

— Pourtant...

— Je n'en reviens pas, pardonnez-moi...

— Vous êtes toute pardonnée, ma chère.

— C'est que, comment vous dire? Je ne vous en ai pas parlé, je suis actuellement en année

sabbatique comme employée du Département des peintures du Musée du Louvre...

— Vous m'en direz tant... — commenta d'un air faussement intéressé mon interlocuteur qui regagnait son cher hamac.

— Absolument — insistais-je — et figurez-vous que j'ai essayé de lire son œuvre *Coups de chapeau*. Je dois vous paraître ridicule de prétention face à votre douleur, excusez-moi.

— Non, non, pas du tout! — il éclata d'un rire presqu'enfantin. — J'ai fait mon deuil depuis longtemps, vous savez, à mon âge, les passions n'ont plus guère besoin de la réalité, les souvenirs et rêves y suppléent largement. Ainsi connaissez-vous *Coups de chapeau*?

— Disons plus modestement que j'ai essayé de le décrypter il y a bien des années, ce n'est pas un ouvrage facile, en tout cas pour moi. Je crois que j'ai laissé tomber rapidement.

— Je vous rassure, pour personne...

— Même pour vous?

A. L. sembla être pris au dépourvu par ma question. Non, il était en train de s'endormir, les vieux et leur sieste...

— *L'Aiguille creuse*... Et maintenant *Coups de chapeau*... Quelles coïncidences! Comme c'est étrange... Comme c'est intéressant — murmura-t-il dans son demi-sommeil. Savait-il que je l'avais entendu? Je me retirai sur la pointe des pieds bien que la terrasse fut envahie du vacarme assourdissant de l'océan si proche.

Une ombre se glissa derrière moi:

— Vous êtes contente maintenant? Si ce n'est pas affligeant de voir ça!

— *Don Salvador!* Quelle surprise! Ainsi, vous m'espionnez...

Le vieillard avait l'air vraiment mécontent.

— Vous espionner, vous espionner... tout de suite les grands mots! Comme vous y allez! Si j'étais vous, je laisserais les gens tranquilles!

— Ah oui? Mais vous n'êtes pas moi, Monsieur petit curieux! — Je le plantais là, bouche-bée, me dirigeant vers la plage d'un pas qui était censé lui indiquer mon indignation si ce n'était ma révolte. — Non mais!

Les fesses sur le sable mouillé, je n'en revenais toujours pas. Dommage, j'avais laissé *Coups de chapeau* à Max; qui ne le lira jamais. En revanche, oui, *l'Aiguille creuse*, je l'avais avec moi, où en étais-je?

« Mais le plus curieux fut l'opuscule que l'on trouva en circulation parmi les élèves du lycée, opuscule signé de lui, imprimé à la machine à écrire et tiré à dix exemplaires. Comme titre: ARSENE LUPIN, *sa méthode, en quoi il est classique et en quoi original* – suivi d'un parallèle entre l'humour anglais et l'ironie française. C'était une étude approfondie de chacune des aventures de Lupin, où les procédés de l'illustre cambrioleur nous apparaissaient avec un relief extraordinaire, où l'on nous montrait le

mécanisme même de ses façons d'agir, sa tactique toute spéciale, ses lettres aux journaux, ses menaces, l'annonce de ses vols, bref, l'ensemble des trucs qu'il employait pour « cuisiner » la victime choisie et la mettre dans un état d'esprit tel, qu'elle s'offrait presque au coup machiné contre elle et que tout s'effectuait pour ainsi dire de son propre consentement. Et c'était si juste comme critique, si pénétrant, si vivant, et d'une ironie à la fois si ingénue et si cruelle, qu'aussitôt les rieurs passèrent de son côté, que la sympathie des foules se détourna sans transition de Lupin vers Isidore Beautrelet, et que dans la lutte qui s'engageait entre eux, d'avance on proclama la victoire du jeune rhétoricien. »

Je m'imaginai A. L. Avait-il une tête à avoir une tactique toute spéciale? Envoyant des lettres aux journaux, proférant des menaces, annonçant ses vols... bof. En revanche, le petit côté manipulateur lui allait très bien. Cependant, si Maurice Leblanc avait une fâcheuse tendance à considérer les femmes comme des sottises, elle était finie l'époque où la victime choisie s'offrait d'elle-même à son bourreau, une vision typiquement misogyne. Heureusement que les temps avaient changé! De toutes façons, ce A. L. n'était qu'un vieux fou, un mythomane de première classe. Si ça se trouve, ses véritables initiales n'étaient même pas A. L.

C'était comme si chacun était dans un monde à part.

Don Salvador vaquait à ses affaires, c'est-à-dire donner un rouleau de papier hygiénique et une savonnette à un couple qui venait chaque jour aux alentours de 17 h 00 et repartait une heure après non sans avoir une ultime conversation alors que l'homme faisait démarrer sa mobylette laissée dans le porche de l'entrée. Là où *don Salvador* passait le plus clair de son temps assis sur une chaise à suivre, les regardait-il seulement? les mouvements de la rue, saluant qui le saluait en passant. En une semaine, je ne l'ai jamais vu passer un coup de balai. A la grande joie des cafards qui faisaient la fête tambour battant dès la nuit tombée.

A. L., lui, passait le plus clair de son temps à la plage, allongé sur un transat à contempler la mer, à regarder les gens s'ébrouer dans l'eau, s'agiter ou pas dans le sable noir, ignorant avec superbe ceux qui observaient ce vieux monsieur qui ressemblait à ce qui pouvait ressembler le plus à un extra-terrestre au milieu de cette populace en maillot de bain, au milieu des cris des uns et des pleurs des autres, les plus petits, de la *cumbia* tonitruante et de la *ranchera* pleurnichant à pleins poumons. Vêtu tout en teintes claires avec sa chemise et son pantalon de flanelle, ses chaussures de toile, ses chaussettes..., j'osais à peine imaginer qu'il avait des porte-chaussettes! et son inséparable Paname, on pouvait, sauf si on avait eu la chance ou la malchance de lire *Du côté de chez Swann*, on pouvait s'imaginer qu'il pouvait se transformer à tout moment en un monstre gigantesque, gluant, équipé d'un rayon laser mortel,

qu'est-ce que foutaient les MIB? Ils n'étaient jamais là quand on avait besoin d'eux, ceux-là...

Aline Leblanc, à quoi passait-elle le plus clair, ou plus obscur, de son temps? A errer comme une rate morte. Je dramatiser? Non, c'est vrai, je me promène, je me traîne plutôt; comme une âme en peine? Une âme en peine... Quelle horreur, quelle image! Je me vois décapitée, traînant un boulet, et le boulet serait... C'est clair, je ne suis pas encore complètement remise de ma dépression. je suis néanmoins sur le bon chemin. C'est ce que me répétait à Paris à longueur de journée le Docteur Hill, Jacques de son prénom, je l'appelle par son prénom, c'est notre médecin de famille, son père soignait le mien, et son grand-père... je blague.

— Vous êtes sur le bon chemin, Aline. — J'ai toujours détesté sa voix de fausset.

— Vous croyez, Jacques?

— Oui, oui, je vous assure, vous êtes sur le bon chemin.

Quel trou du cul! « Vous êtes sur le bon chemin, Aline... » Pourquoi pas: « Je vois le bout du tunnel, Aline, je vous assure, Je vois le bout du tunnel. »? J'ai parfois l'impression qu'il me prend pour une vieille conne de cinquante piges, je ne sais pas... sa façon de me parler comme si... comme si je vivais dans une maison de retraite. C'est ça, il me prend pour une vieille: la gueule qu'il a tirée quand je lui ai confié l'année dernière que non seulement je n'étais pas ménopausée mais qu'en plus le démon de midi me visitait à toute heure du jour et de la nuit!

— Oui, oui, je vous assure, vous êtes sur le bon chemin.

— Le bureau? Mon pauvre Jacques, mais je dégouline au bureau, tous ces beaux jeunes hommes... Savez-vous que maintenant ils s'épilent le torse et le reste, ils...

— Oui, oui, Aline, je suis au courant, je suis au courant.

Je lui racontais ma libido débridée et c'est lui qui s'épongeait le front avec son foutu mouchoir avec ses initiales brodées dessus: J. H. Franchement, à part la Reine d'Angleterre, paix à son âme, Son Altesse aux Couleurs Pétardes vient de la rendre, à part elle, qui a encore des mouchoirs avec ses initiales brodées?

Je ne me plains pas! Attention, je ne me plains pas! C'était une bonne idée de quitter Paris, les Parisiens sont chiants, une bonne idée de quitter la France, les Français sont chiants, une bonne idée de quitter l'Europe, les Européens...

— Personne ne vous fait chier, vous? — lancé-je à A. L. qui était apparu dans mon champ de vision tel une gravure démodée ou une photo sépia d'un bourgeois parisien en villégiature dans la baie de la Somme, sachant qu'il ne me répondrait pas car rien ne l'horripilait plus que les gros mots, surtout dans la bouche d'une femme, tout misogyne qu'il était.

Je m'approchais plus près de lui pour m'asseoir sur le sable à quelques pas de monseigneur en train de s'allonger dans toute sa dignité sur son trône de plaisance. Il suivait du regard, comme un chat transi par la vision d'un oiseau, comme une

araignée fascinée par un insecte, les mouvements de quatre adolescents jouant au ballon: tu me passes la balle, je fais mon petit show d'adresse, feintes et astuces et je te la passe.

— Personne ne vous enquiquine, ne vous agace, vous? — lancé-je à A. L.

Sans départir son regard du jeu de jambes des gamins, il prit la peine de répondre à ce qui n'était finalement qu'une petite provocation mesquine de quelqu'une qui s'emmerde:

— Vous aimeriez bien que je vous dise que nous autres, les vieillards, tout nous tape sur les nerfs, tout: les gens, les enfants, les chiens, les automobiles, le rap et la house, la pub, internet, la géopolitique, les ordinateurs, ai-je oublié quelque chose?

— Les crétins qui vont sur Mars...

— Tout à fait, j'avais oublié ceux qui se prennent pour les maîtres du monde, vous avez raison. Eh bien non.

— Eh bien non?

— Rien ne m'agace — affirma-t-il sèchement tout en se tournant vers moi pour me décrocher son petit sourire narquois.

— L'obésité, l'obésité ne vous agace pas?

Il a remarqué comme moi le couple qui vient de s'installer juste devant nous, un couple d'obèses dont les culs nous bouchent une bonne partie du panorama.

— L'obésité? L'obésité ne vous agace pas?

— Botero, ma chère, Fernando Botero! Vous n'aimez pas?

— Ce n'est pas ma tasse de thé, je dois dire.

Sa référence à Botero me fit tilter, me revenaient les dernières pages que j'avais lues hier soir avant de me coucher de *l'Aiguille creuse*:

— Finalement, à part les femmes et la peinture, qu'est-ce qui vous intéresse dans la vie?

— Vous voulez une réponse ici et maintenant?

— Tout à fait.

— Vous en êtes bien sûre?

— Plus que jamais! — rétorqué-je d'un petit ton capricieux.

— Seriez-vous là, conversant avec moi, si ce n'était pas le cas?

— Le cas?

— Une femme, qui aime certainement la peinture...

— C'est malin...

— Ne prenez pas la mouche, j'essaie de vous faire sourire en attendant de pouvoir vous faire rire.

— Vous n'êtes qu'un incorrigible don juan, vous n'avez pas honte?

— Allons, allons, je pourrais être votre grand-père...

Je fis un rapide calcul dans ma tête: 50 + disons... 20 et encore... 20... Je fixais A. L.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— J'essayais de vous imaginer en centenaire...

— En centenaire?! — Il éclata de rire. — Chère amie, si vous saviez... Vous êtes encore loin du compte!

— Ramsès II?

— Tiède, tiède, vous n'êtes pas loin... Ah, figurez-vous qu'on m'a demandé ce matin si vous étiez ma fille. — Il a son regard ironique qui ne présage rien de bon.

— Qu'avez-vous répondu?

— J'ai répondu... — articule-t-il lentement en poussant un gros soupir! mais quel comédien! — j'ai répondu que vous n'étiez ni ma mère ni ma sœur ni ma fille ni ma petite-fille.

— Mensonge par omission.

— Pardon?

— Vous voilà sourd à présent! J'ai dit: mensonge par omission.

— A mon grand âge, ce ne serait pas surprenant... Mensonge par omission? Non, pas vraiment.

— Si vous n'avez pas...

— Mais je l'ai fait, je l'ai fait!

— Quoi?

— J'ai dûment expliqué que vous étiez une amie.

— Vous vous comportez comme un garnement, à votre âge...

— Dites-le, dites-le!

— Quoi?

— Ah, ah, vous n'osez pas! Infantilisme sénile, c'est à cela que vous pensiez!

— Pas du tout!

— Et donc?

— Sénilité infantilisante...

— Bravo, bravo! Je prends!

— Ne vous agitez pas comme ça, on dirait une momie qui vient de découvrir que cinq mille ans ont passé!

— Cette dernière remarque, en revanche, je ne la prends pas! Mais je vous pardonne.

Typique d'A.L. Il ne vous laisse pas le temps de vous excuser, c'est sa façon de garder le contrôle sur les hommes et les choses. A-t-il toujours été comme ça? J'imagine que oui et que ça n'a pas dû s'améliorer avec l'âge.

— N'est-ce pas, mon cher A. L.?

— Vous disiez? — Je réalise qu'il se soupçonne de surdité, loin de cette image parfaite qu'il s'échine à imposer autour de lui. Je vois bien son œil canaille qui effleure un couple de jeunes femmes qui passent au loin, leurs pieds batifolant dans l'écume languissante. Je n'ose pas; si, j'ose!

— Vous ne m'avez pas dit, comment avez-vous connu *don* Salvador? Je vous imagine tel un gentleman  cumant l'Europe et qui sait? les Etats-Unis de son esprit entreprenant et de son charme... mais l'Amérique latine, ici?

Il toussote, se lève de son transat d'un bond léger, art dans lequel il excelle, je veux dire celui de paraître plus léger que l'air, époussette le revers de sa chemise, redresse son Paname d'exactly cinq millimètres sur le côté gauche et se retourne brusquement, ou plutôt comme brusquement mais je n'en jurerais pas, vers moi, plongeant son regard qui

dut être en d'autres temps celui d'un fieffé coquin pas toujours très légal.

— Je vous trouve bien curieuse, Aline.

Ayant beaucoup de défauts mais certainement pas celui de la naïveté. Je sais, je sens, c'est mon petit doigt qui me l'a dit, que si ce vieux monsieur recherche ma compagnie sans en avoir l'air, depuis quatre jours, c'est un public qu'il recherche, une écoute, une oreille pour des histoires, des histoires dont il est un des principaux protagonistes. Allons, ne rechignons pas à la peine: dont il doit sûrement être le héros vu l'ego surdimensionné qu'il ne tente même pas, surtout pas de me dissimuler. Nous y sommes, donc. Et donc, j'attends patiemment et nous verrons, je verrai bien. Ah! j'avais oublié ce petit geste, un tic, un affreux tic, il se passe le majeur droit sur le sourcil droit comme pour se débarrasser d'..., non, comme s'il le peignait, un geste totalement hors de contrôle le concernant vu son asymétrie, le sourcil gauche n'ayant pas droit à ce traitement privilégié.

— Je vous invite? — me demande-t-il tout en me saisissant doucement par le coude.

— Où?

— Ce restaurant installé au-dessus d'une grotte, près du siège du Lion Rotary? — me questionne-t-il en pointant un doigt vers la pointe sud de la baie.

Je lève le nez vers la nuit qui tombe.

— Avec des chandelles? — je dégage mon coude de son étreinte.

— Avec des chandelles, soit!

— La France, l'Europe, les Etats-Unis, vous avez tout à fait raison.

L'endroit est charmant, frais ce qui est tout dire. Les crevettes à l'ail sont excellentes. A la place des chandelles, des bougies mais c'est tout comme. Evidemment, je ne peux m'empêcher de frissonner au souvenir qu'une grotte est sous nos pieds, nous nous sommes installés dans un angle de la terrasse qui me permet d'avoir une vue directe et surplombante sur l'océan que l'on sent gronder là-dessous. Une grotte, *l'Aiguille creuse*, l'a-t-il fait exprès? A quoi bon se poser des questions dont on sait qu'elles n'ont pas de réponse?

— La France, l'Europe, les Etats-Unis, j'ai tout à fait raison?

— *Don Salvador* a travaillé pour moi il y a fort longtemps. Les gens ont parfois des talents dont ils préfèrent ensuite taire les bienfaits passés.

— J'entends bien le sens de votre phrase tarabiscotée, je me demande même si c'est du bon français: rassurez-vous, je n'importunerai pas *don Salvador* à propos de son mystérieux passé —. Au bout d'une petite semaine de vie quasi commune dans cet hôtel où même les cafards sont borgnes, je commence à connaître le bonhomme qui tout déliant qu'il soit n'est pas né de la dernière pluie.

— Je le sais, je le sais, ma chère Aline mais, vous le savez, nous sommes nombreux à préférer ne pas remuer les boues du passé... — Qu'il ait évité mon regard une petite fraction de seconde ne

m'échappe pas, j'étais aux aguets: A. L. aurait-il besoin de se confier, de raconter quelques souvenirs? Peut-être... Laissons du temps au temps; en plus, je dois m'occuper de moi, le docteur Jacques Hill a bien insisté là-dessus, je dois m'occuper de moi, alors les mémoires d'A. L. qu'il se les écoute tout seul!

— Je ne me sens pas concernée, je n'ai pas de boues, comme vous dites, à retourner pour voir qu'est-ce qui pourrait bien se cacher là-dedans. Je vais demander un dessert... Garçon, la carte, s'il vous plaît! Vous?

— Ma foi, pourquoi pas? Laissons-nous aller! Vive les excès! — Mais quel hypocrite! Il est vexé comme un pou que je ne me sois pas montrée plus curieuse. Voilà bien un préjugé de vieux phalocrate: les femmes sont curieuses comme des petites fouines tandis que les hommes explorent et découvrent, guerriers de l'aventure, navigateurs au teint halé qui bravent toutes les tempêtes!

Je n'étais pas inquiète. Au contraire, je savais bien que j'avais mis dans le mille. A. L. m'avait invitée à l'accompagner visiter un ami au bord du lac Coatepeque pour la fin de semaine, à une heure de route d'Acajutla. Nous partirions le samedi matin pour revenir le dimanche soir. Je restais distante avec ce vieillard cachotier mais, en même temps, je n'avais rien de précis à faire pour ne pas dire rien du tout. Voyage court mais étrange. Tout d'abord, une voiture de luxe tombée du ciel, en tout cas pour moi qui n'y connais rien, je parle du luxe, pas du ciel... Avec

l'automobile, un chauffeur, muet à première vue, si je puis dire, tombé sans doute du même ciel. L'ami d'A. L. n'était pas là mais nous avons été reçus comme si nous étions les maîtres de ces lieux, luxueux également, une demeure très agréable avec un jardin exotique soigneusement entretenu descendant en pente douce jusqu'aux rives du lac.

— Une bien étrange situation, soit dit en passant... — me commentait-il tout en nous préparant deux margaritas: — Comme la majorité des pays dans le monde, El Salvador interdit la privatisation des bords de mer, lac, lagune ou rivière sauf... ici. Je me demande même s'il existe un espace public d'où l'on puisse avoir librement accès au lac, j'en doute.

Malgré l'extrême chaleur de cette période de la *Semana Santa*, la maison restait fraîche, assez fraîche à mon goût, car équipée d'un système d'air conditionné. Choissant un des hamacs tendus dans un des salons, je notais au passage quelques peintures, des copies bien sûr car les vraies, je le sais de par mon métier, sont exposées dans des musées. Je me souviens d'avoir été surprise de voir côte à côte *le Chant du rossignol à minuit et la pluie matinale* de Joan Miró et *le Coup de vent dans les rizières d'Ejiri dans la province de Suruga* de Katsushika Hokusai, si je ne me trompe pas parce que... quels titres! Somnolente avant de tomber dans un profond sommeil, j'étais en train de me dire que l'association des deux œuvres n'était finalement pas si frustrante que ça et peut-être même d'une subtilité intéressante.

— Oh, pardonnez-moi, je vous ai réveillée!

— Je me suis assoupie, je vous en prie. Que disiez-vous?

— Repensant à notre dernière conversation à Acajutla, je vous demandais si vous aviez lu l'ouvrage *L'Arnaque de Robinson*?

— Que je suis censée connaître? Un best-seller?

— Non, non, absolument pas! Un obscur écrivassier français, je crois que ce fut d'ailleurs son unique forfait en la matière mais, et c'est pourquoi je vous le mentionnais, des réflexions intéressantes sur la mémoire. En résumé, l'être humain a beau jeu de mettre bon nombre de ses souvenirs et oublis sur le compte de la mémoire sélective, l'auteur, son nom ne m'est pas resté, c'est pour vous dire... s'emploie à démontrer que cette sélection mémorielle, chacun en porte quasiment l'entière responsabilité.

— Vous aussi, A. L.? — Il ne semblait pas s'attendre à ce que ma question soit aussi rapide et directe.

— Ah, vous voyez, vous prenez un malin plaisir à personnaliser les débats d'idées!

Ecrasée par la chaleur, quelle honte! j'ai passé la majeure partie du week-end à dormir ou à me reposer quelque peu pompette des margaritas que je sirotais l'une derrière l'autre.

J'étais en train de penser au tableau *Pape Innocent X* de Francis Bacon, à sa copie accrochée dans l'entrée de la villa que nous venions de laisser

derrière nous. Je déteste Bacon, non seulement il ne m'inspire pas mais si je fixe un peu trop longtemps une de ses toiles, une sorte de nausée m'envahit. Cependant, je me rappelais fort bien du supposé vol de cette œuvre à Rome. Je dis supposé car la controverse fut aussi courte qu'agitée: Avait-on volé cette toile ou pas? Il s'avéra que non. Ce devait être fin 2000, octobre 2000 plus précisément. Je me rappelle très bien à quel point mes collègues de la Galerie Doria Pamphilj, où était exposée l'œuvre, s'étaient rongés les sangs. Pour rien, finalement. J'étais donc en train de penser au *Pape Innocent X* de Bacon, disais-je, lorsqu'A. L. me proposa qu'au lieu de revenir chez *don* Salvador, le bordel décadent et décrépi de *don* Salvador, nous allions saluer un autre de ses amis à San Blas, non loin de là.

— Un *rancho* qui vous plaira certainement, croyez-moi!

Effectivement, qui n'aurait pas apprécié une maison d'un étage plus qu'élégante, à mi-chemin du Bauhaus et de Gaudi, une perle architecturale posée près d'une piscine glissée parmi une palmeraie de cocotiers. Je sais qu'il n'y a rien de plus antiécologique mais j'ai craqué. Alors que nous faisons le tour du propriétaire, ce dernier étant absent, décidément... A. L. m'invita à éviter de marcher sous les cocotiers, la chute d'une noix pouvant être mortelle. Ce que confirma d'un hochement de tête dramatique et ostensible un chauve basané haut et fort comme une montagne:

— José est spécialement chargé de veiller à la copie de *l'Idylle*, mon ami y tient énormément...

— Celle de Picabia?

— De Francis Picabia, lui-même... — Je faillis m'étrangler: — Vous plaisantez, j'espère?

— Ai-je l'air de plaisanter? — Le vieux bougre aristocrate n'avait jamais eu l'air si sérieux.

— Non, à vrai dire. Où est accrochée cette beauté?

— Dans la chambre du propriétaire.

— Pourrais-je la voir?

— Je ne me permettrai pas d'outrepasser ainsi l'hospitalité de mon ami, et puis qu'avez-vous à faire d'une copie?

— Comment... — balbutié-je.

— Je viens de vous dire que José est spécialement chargé de veiller à la copie de *l'Idylle*, la copie... je plaisantais... vous sentez-vous bien?

— Oui, non, il fait une chaleur... Suis-je bête, un colosse pour protéger une copie! Pardonnez-moi... Mais, dites-moi, tous vos amis accumulent comme ça des copies de toiles de maîtres?

— Mes amis salvadoriens, tout à fait. Allez dans l'hôtel le plus minable du pays et vous y trouverez une réplique d'une *Maison en Provence* de Cézanne ou même une reproduction de *la Toilette* de Toulouse-Lautrec.

— Pourtant, je n'ai vu aucune copie que ce soit dans le... l'établissement de votre ami Salvador.

— C'est vrai. Je crois qu'il n'a jamais aimé la peinture... Vous devriez l'interroger à ce sujet, je

n'en sais rien en fait. Avez-vous déjà vu une pluie de mangues?

— Encore une de vos farces qui ne font rire que vous...

— Allons, Aline, souriez, vous allez être épatée.

Je le suivis donc patiemment jusque derrière l'immense bâtisse. Le sol était parsemé de mangues, des centaines de mangues...

— Attendez... attendez...

Une mangue tomba.

— Attendez... attendez...

Une autre mangue tomba. Je levais la tête, des milliers de mangues mûres, moins mûres et vertes étaient suspendues à un arbre aux dimensions inimaginables.

— Vous pensez au film *Avatar*? — se moqua A. L.

— Oui, où sont les dragons? — ricané-je.

— Ils n'oseront pas, ils sont timides, ils ne vous connaissent pas... Moi aussi, j'ai pensé à cet arbre quand j'ai vu ce film...

Comparer que j'ai associé l'arbre au film avec le fait qu'il avait associé le film à l'arbre, un des trucs typiques d'Arsène Lupin, je fais référence à l'ouvrage que je suis en train de lire, *l'Aiguille creuse*, pour faire ami-ami.

— Parlant de film, avez-vous vu cette série sur Netflix à propos d'Arsène Lupin?

Sa Seigneurie toute aristocratique qu'elle soit se cambre imperceptiblement.

— Je ne regarde pas de séries, encore moins Netflix! Que voudriez-vous? Que je suive bêtement ces séries sans fin, c'est-à-dire sans queue ni tête en mangeant du cancer tout baveux entre deux tranches de faux pain? — Il se contient, il se contient, mais sa moustache frémit furieusement.

— Belle métaphore! Que je partage, si, tout à fait, j'ai une sainte horreur de cette nouvelle manie de revisiter. Une affreuse manie! Pour suppléer un manque d'imagination, qu'en pensez-vous?

— Nous sommes tout à fait d'accord et je m'étonne, vu notre différence d'âge, moi qui pensais être un vieux réactionnaire tourné vers le passé, quelle bonne surprise!

— Sauf si vous avez affaire à une vieille réac!

— Ne vous infligez pas une punition que vous ne méritez pas!

— Je fais ce qu'il me plait, n'oubliez pas. Ma petite période à vide ne signifie pas que j'aie perdu tous mes moyens. Revenons à nos moutons: « Sans *l'Aiguille creuse*, Lupin est incompréhensible, c'est un mythe, un personnage de roman, sans rapport avec la réalité. » Que pensez-vous de cette affirmation?

— Un imbécile critique ou un critique imbécile?

— Je ne saurais vous dire, je ne le connais que de nom. — Je savoure ma petite vengeance tout en regardant une nouvelle mangue s'écrasant dans sa chute. — Vous souvenez-vous? Leblanc, comme moi, Leblanc, Maurice Leblanc —. Je vois mon A. L. qui pâlit. — Vous l'avez connu?

— Maurice Leblanc? Si peu, si peu... —
souple-t-il en s'appuyant sur le tronc d'un jeune
cocotier. Et maintenant, le coup de grâce:

— Je peux me tromper mais il me semble bien
que c'est Arsène Lupin lui-même qui tient ces propos,
dans *l'Aiguille creuse*, « Sans *l'Aiguille creuse*, Lupin
est incompréhensible, c'est un mythe, un personnage
de roman, sans rapport avec la réalité. » Je vous dit ça
mais je n'y suis pas encore, c'est en le feuilletant pour
la première fois que je suis tombée dessus.

— C'est possible, fort possible, je l'ai lu il y a
fort longtemps — sourit-il tristement, — une
margarita? je me sens un peu faible, j'ai besoin d'un
remontant, cela vous dit?

— Parfait, je vous remercie.

Zone Zéro

A Joan Miró

Arrivés à l'entrée de Prypiat, Valentyn descendit de sa bicyclette, adressant un regard explicatif sans explications à Oksana qui fit halte elle aussi.

Lui tournant le dos, l'adolescent baissa sa braguette avant de se coller au poteau d'un panneau triangulaire où se dessinait une figure noire lui rappelant, à elle, le masque menaçant et dégoulinant de *Scream*.

— Tu es sûr que ce n'est pas dangereux?

— Mais non! Ah, tu veux dire que je vais m'irradier la quéquette?

Oksana ne répondit rien et reprit son vélo:

— Dépêche-toi, je t'attends devant le Palais de la culture — lui indiqua-t-elle tout en s'éloignant, s'appuyant rageusement de tout son poids sur les

pédales. — Pourquoi ai-je accepté? Ce type est un imbécile, beau mais imbécile. L'autre aussi était sexy mais idiot, ça doit être moi...

Il était encore très tôt, pas même 8 h 00.

Bien que le ciel semble accueillant, il se mit à pleuvoir, d'abord par petites gouttes espacées, ce qui laissa le temps à Oksana de se réfugier dans la cage d'escalier du premier bâtiment d'une série de sordides barres d'immeubles qui s'étendaient dans le lointain, spectacle morne à peine apaisé par des arbres plantés là sans grand enthousiasme, aux temps où les autorités voyaient toute forme d'expression de la nature comme une menace potentielle contre l'incessant et héroïque combat du prolétariat pour qu'il se libère de l'aliénation du travail.

Aujourd'hui, qui s'était avéré le pire ennemi du genre humain?

Les conversations allaient bon train entre les jeunes qui avaient été évacués après l'explosion.

Pour une petite partie d'entre eux, et d'entre elles, retourner en cachette sur les lieux du crime représentait le top de l'aventure.

En fait non.

Le top du top pour ces adolescents boutonneux ou ces adolescentes qui contemplaient encore d'un air stupéfait et méfiant le rappel envoyé mensuellement, ou presque, par leurs entrailles soucieuses de respecter le calendrier défini par Dame Nature, le top du top était de s'accoupler au milieu de ce paysage désolé et désolant.

Se repérant sur la grande roue dont les coupes jaunes s'étaient un jour arrêtées pour l'éternité, fini de jouer maintenant! Oksana profita d'une accalmie — elle n'avait pas envie que sa tête soit transformée en écume par la pluie, mais que foutait Valentyne? — pour remonter jusqu'au Palais de la culture — peut-être était-il déjà arrivé au point de rendez-vous, avant elle.

Non.

Personne.

Elle laissa sa bicyclette posée contre le mur de l'entrée latérale de l'édifice dont la façade avait peu changé: y manquaient seulement les vitres.

Un renard roux à l'allure affairée passa comme si elle n'existait pas.

A l'intérieur, un bric-à-brac invraisemblable s'entassait de toutes parts, mélangeant chaotiquement meubles désarticulés, plâtras nauséabonds, documents déchirés ou tachés, chaussures solitaires, vêtements irrécupérables, et nombre de choses déjà impossible à identifier d'un simple coup d'œil.

Combien de mois s'étaient écoulés depuis la catastrophe?

— Presque deux ans! — soupira-t-elle alors qu'elle franchissait le seuil d'un autre salon, prudemment mais à grandes enjambées quand même, complètement vide celui-là, le mur du fond couvert d'une fresque à la gloire des responsables, ou ex responsables? d'un des pires accidents de l'histoire humaine.

Complètement désert mis à part un piano à queue noir trônant en son centre recouvert d'une immense bâche de plastique transparent que Oksana avait trouvée dans l'ancienne bibliothèque, ou plutôt ce qu'il en restait, lors de sa première visite.

Après avoir soulevé sa protection et ouvert le couvercle de l'instrument, elle resta un long moment contemplant les touches blanches et noires.

La première note, elle s'en souvenait très bien, était la plus difficile.

De quel droit rompait-elle le silence absolu qui régnait sur...

— On dirait un cimetière — avait commenté Boris qui l'avait accompagnée lors de l'une de ses visites précédentes.

— Ne dis pas de bêtises, ce n'est qu'une ville vide! — s'était-elle exclamé dans une vaine tentative de repousser les fantômes auxquels personne ne croit, sait-on jamais.

Elle effleura timidement une touche blanche, son ignorance totale en matière musicale ne lui permettait pas d'y mettre un nom, la note tinta et partit se perdre au-delà des fenêtres béantes du deuxième étage, au-delà du quartier où ne vivait ni un zombie plus malin que les autres, au-delà des limites de la ville figée, mais dans quel espace-temps? au-delà de cet empire en voie de disparition, au-delà de cette planète et de sa galaxie, faiblement perçue par des êtres attentifs, pour leur propre sécurité, aux allers et venues des espèces les plus ambitieuses à travers l'univers, la note était encore suffisamment

audible au bout de ce voyage de quelques centaines de millions de kilomètres, aucune raison n'aurait pu, scientifiquement, justifier le contraire:

— Terre, humains... — même l'ordinateur central avait un ton las.

— On laisse tomber, aucun intérêt, espèce nuisible.

— Très bien, chef.

— Mais qu'est-ce qu'il fout, ce con?

Oksana n'en pouvait plus d'attendre, combien de temps pouvait-elle rester là à attendre? Elle n'en savait rien mais bon, il y a des endroits, moins de temps on y passe, mieux on se porte.

Elle n'en pouvait plus, elle retira son épaisse doudoune pour gagner du temps, ah, il arrivait enfin, Valentyn, avec cette démarche débonnaire, mais empruntée, elle le savait.

Appuyant un pied sur le tabouret face au piano, elle grimpa sur l'instrument et se coucha sur le dos, jambes écartées, jupe relevée, cuisses ouvertes, écartant sa petite culotte d'un doigt efficace.

— En avant! — s'écria-t-elle devant le visage surpris de l'adolescent—, il faut faire vite.

Elle s'amusa de la maladresse du jeune homme, empêtré dans les jambes de son pantalon.

Elle gardait précieusement le son de la note dans un coin de sa mémoire en attendant qu'il la pénètre.

— En voilà un qui est particulièrement lent... — pensa-t-elle. — On ne m'y reprendra pas, les adultes doivent être moins potiches.

Néanmoins, elle n'était pas complètement convaincue de sa future décision.

Depuis l'évacuation s'étaient présentés plusieurs cas de viols contre mineures de la part d'hommes mûrs, la plupart pères de famille, etc., etc.

Tout le monde était au courant un jour ou l'autre, mais motus et bouche cousue, l'omerta permettait de continuer de croire en Dieu et Son Infinie Miséricorde, les plus extrémistes attribuant la faute au Diable, les plus raisonnables considérant, à voix très basse, qu'on l'avait bien cherché, les gens normaux, mais en restait-il encore? désignant clairement mais planqués le gouvernement soviétique comme la cause de tous leurs maux.

Personne n'a jamais eu l'idée extravagante et tout à fait choquante d'accuser les habitants de Hiroshima et Nagasaki du malheur qui les a soudainement anéantis.

A l'intérieur, réveillée par le mi majeur, il s'agissait bien d'un mi majeur, la petite créature fit rouler ses quatre yeux sous ses paupières encore collées pour quelques semaines, entonna en sifflotant, en canon avec ses deux bouches, l'imitation du chant d'un rossignol, s'époumonant dans l'obscurité pour dissimuler, se dissimuler son exaspération: pas moyen d'être tranquille!

**Archives du commissariat de police
Paris-Centre**

Main-courante du 6 octobre 2000:

Plainte déposée ce jour à 9 h 17 par la Direction générale du Centre Pompidou sis Place Georges-Pompidou dans le IV^e arrondissement de Paris pour le vol par effraction d'une estampe dans sa section Cabinet d'art graphique: « Le Chant du rossignol à minuit et la pluie matinale » du peintre Joan Miró, donation en 1999 de madame Maria-Gaetana Matisse.

L'épreuve fait partie de l'ensemble « Constellations ». Dimensions: 35,5 x 43,1 cm. Inscriptions: S.B.C.: Miró. S.R.: Joan Miró. T.R.: Le chant du rossignol à minuit et la pluie matinale. D.R.: Palma de Majorque/4/IX/1940. N°

d'inventaire: AM 1999-4 (12). Plainte transmise ce même jour à l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels (OCBC) de la police judiciaire.

Art Press n° 378 (mai 2001)

Brèves

Une excellente nouvelle pour les admirateurs du peintre Joan Miró, l'œuvre *le Chant du rossignol à minuit et la pluie matinale*, dérobée en octobre dernier au Centre Pompidou, a été reçue la semaine dernière par colis postal (on n'ose à peine y croire) au siège de l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels de la police judiciaire française (OCBC). En attendant d'avoir plus d'informations au sujet de cette mystérieuse disparition, nous avons appris que l'OCBC a procédé à l'authentification positive de l'estampe qui est « en parfait état ».

Loin des cerisiers en fleurs

A Katsushika Hokusai

Fumiko Miyamoto fit halte, ce n'est pas qu'elle était fatiguée, elle voulait seulement profiter quelques minutes de la beauté du paysage avant de reprendre sa marche.

Au loin, l'objectif de ce congé de deux semaines qu'elle avait dû revendiquer bec et ongles pour que son contremaître le lui accorde alors qu'elle y avait légalement et logiquement droit, le mont Fuji, impassible dans la brise qui commençait à glisser doucement sur les arbres et les rizières verdoyantes, le mont Fuji comme une mère sereine, presque absente, un père puissant, presque fragile.

Elle essaya de suivre du regard le sentier légèrement incliné qui serpentait jusqu'à la prochaine ligne d'horizon.

Elle crut y détecter un mouvement de fourmi.

Fouillant dans son sac à dos, elle s'en était rapidement rendu compte, trop grand, trop chargé, trop lourd du poids de son inexpérience en randonnée, elle brandit une paire de grosses jumelles qu'elle sortit de leur épais étui de cuir noir usé aux angles — cadeau de l'oncle Akira :

— Prends-en soin, elles ne m'ont jamais quitté durant ma longue carrière de capitaine de la marine marchande... — avait-il difficilement articulé en les lui tendant, recroquevillé dans son fauteuil roulant, ses pauvres jambes ankylosées dissimulées sous une épaisse couverture où un immense héron blanc à huppe rouge semblait lui picorer les...

— Un grand merci, mon oncle, j'en prendrais grand soin —. Fumiko préféra accorder peu d'attention au sourire discret de sa mère, certainement dû au manque de modestie de l'oncle Akira, une nouvelle marque d'indulgence dont elle était devenue une habile jongleuse au contact de ce beau-frère impotent et menteur comme un arracheur de dents.

Elle fit trotter son regard plusieurs fois grossi le long du chemin qui se déroulait en zig-zag, dribblant une rizière puis une autre, encore une autre...

Elle s'arrêta sur la fourmi qui aurait pu être qu'une mouche se prélassant sur le verre patiemment poli durant des heures et des heures par un artisan minutieux.

Bien qu'il n'ait pas vraiment envie de s'arrêter maintenant, Yuuto Tanaka préféra vérifier si un petit caillou ne s'était pas glissé dans sa sandale avant de provoquer une blessure qui rendrait sa marche plus difficile et l'obligerait même à la suspendre un bon moment.

Il n'était pas pressé, son objectif était atteint, il avait gravi — péniblement, certes, à cause de son grand âge mais avec une telle joie! — les nobles pentes du mont Fuji, il ne lui restait plus qu'à rentrer chez lui à tripoter l'amulette shintoïste que lui avait offerte un autre marcheur lorsqu'il effectuait ses ablutions rituelles à l'entrée du temple, en attendant patiemment la mort.

Il s'assit avec délicatesse, par crainte d'écraser quelque animal avec son maigre postérieur, sur un rocher au bord du chemin.

Effectivement une pierre minuscule s'était logée entre son soulier et sa voûte plantaire. Il la glissa dans la poche de son pantalon, par pure superstition. Avant de se remettre en route, il jeta un regard autour de lui.

— Il commence à faire frais... — murmura-t-il en sortant un épais châle de sa besace pour couvrir ses frêles épaules, les mains tremblantes.

Le vert éclatant des rizières se teintait peu à peu de reflets gris accrochés au ciel qui s'obscurcissait sans bruit, elles s'agitaient en des ondulations de plus en plus fortes et courtes, annonciatrices d'un orage, peut-être.

On n'entendait pas encore le bruissement des arbres dont la cime commençait à ployer insensiblement, bien que... en tendant bien l'oreille, se dit le vieillard tout en se redressant pour examiner le flanc des montagnes au loin, où il aurait pu se protéger de la tempête à venir, mais il était déjà trop tard.

Yuuto Tanaka n'était pas du tout inquiet, combien de milliers de kilomètres, de Wakkanai à Naha et de Naha à Wakkanai, n'avait-il pas parcourus comme colporteur?

— Grand-Père a des amis russes sur l'île de Sakhaline et des amis chinois sur l'île de Taiwan — baratinaut-il à l'école. Personne ne l'avait cru.

— Des preuves! Des preuves! — piaillaient les autres gamins en formant une ronde autour de lui dans la cour de récréation.

Jusqu'à ce que la bêtise fasse place au respect après qu'il leur ait présenté — en grand secret et entre chuchotements dans les toilettes de l'établissement — une chapka de zibeline blanche et grise couronnée d'une étoile rouge où étaient incrustés un marteau et une faucille dorée, et une paire de baguettes où était gravée en mandarin: « La façon dont vous coupez votre viande reflète la façon dont vous vivez. »

Selon les uns, cette citation de Confucius ne disait pas grand-chose tandis que d'autres se vantaient de la connaître déjà.

Le soir même, sur le chemin de retour à la maison familiale, le gamin déposa, comme promis,

ces deux objets qu'il avait empruntés au mont de piété le plus proche.

Yuuto Tanaka, plissant ses yeux mongols comme pour pouvoir y voir plus loin, distingua au loin une silhouette debout sur un rocher déjà noirci par l'ouragan qui s'approchait.

Un être étrange, la chevelure éparpillée dans le vent, des yeux particulièrement énormes, semblait regarder dans sa direction, le regarder lui.

Le paysage était trempé, le sentier également, aussi fallait-il avancer avec précaution pour éviter de croter ses chaussures ou de dérapier.

Fumiko Miyamoto ressemblait à une petite sauterelle sautillant, malgré son sac à dos qui se faisait de plus en plus pesant à cause de la fatigue, pour esquiver un ennemi multiple et invisible.

Yuuto Tanaka, lui, survolait les flaques et la boue d'un pas professionnel, son baluchon plus léger après avoir profité de l'orage pour s'asseoir sous le porche d'une maison proche du sentier et dévorer les provisions qui lui restaient.

Le climat était retombé: plus de vent, plus de pluie, rizières et arbres se dressaient fièrement comme s'ils avaient survécu à un ouragan qui aurait pu leur être fatal, nul ne peut savoir à l'avance.

De temps en temps, Fumiko Miyamoto levait la tête en direction du mont Fuji qui se profilait majestueusement, comme découpé puis superposé sur le filament d'un bleu très céleste.

Régulièrement, Yuuto Tanaka, sans arrêter son pas maintenant empressé, tournait la tête en direction de la Montagne sacrée dont il s'éloignait avec mélancolie et regrets.

Yuuto Tanaka effleura le bord de son chapeau de paille conique:

— Bonsoir, Mademoiselle.

Fumiko Miyamoto inclina la tête:

— Bonsoir, Monsieur.

— Bonne route, Mademoiselle.

— Bonne route, Monsieur.

Yuuto Tanaka s'imagina la fine main de la jeune fille approchant son énorme phallus de son vagin poilu avant de secouer discrètement la tête pour en évacuer cette image plaisante mais farfelue.

Depuis longtemps, son corps n'avait plus la capacité à suivre le rythme de ses phantasmes.

Fumiko Miyamoto accéléra discrètement son allure, ses parents lui avaient toujours répété qu'elle devait éviter de se retrouver seule avec un homme, quelles que soient les circonstances

Elle se demanda si elle n'aurait pas dû s'arrêter un moment, au moins pour demander à ce pauvre petit vieux si tout allait bien.

Elle secoua la tête pour se débarrasser du sentiment de culpabilité qui commençait à lui pincer le cœur. Elle redressa la tête, fit des bonds plus grands pour rappeler au monde qu'il y a deux semaines, elle avait décidé de devenir libre.

Le Parisien libéré, 17 février 2001

Mauvais coup au Musée Guimet

Tout le monde connaît le tableau *la Vague* du peintre japonais Katsushika Hokusai. Moins célèbre mais d'une égale beauté et précision, l'œuvre *le Coup de vent dans les rizières d'Ejiri dans la province de Suruga* de cet artiste a été dérobée la nuit dernière au Musée Guimet – Musée des arts asiatiques dans le XVI^e arrondissement à Paris, place Léna. Fondé en 1889 par Emile Guimet, un industriel lyonnais amateur d'art que ses voyages lointains ont mené jusqu'en Chine et au Japon en passant par l'Inde et le Pakistan, le Musée qui porte son nom retrace cinq mille ans d'arts asiatiques.

Représentant sept voyageurs sur une route sinueuse entre des rizières qui luttent contre des rafales de vent avec le mont Fuji à l'arrière-plan, cette œuvre est la dix-huitième vue d'une série appelée les « Trente-six vues du mont Fuji » (*Fugaku sanjû-rokkei*). Selon les premières informations fournies par la police, le cambrioleur se serait enfermé dans un local technique situé sur la terrasse panoramique au troisième étage du musée dont il serait sorti aux alentours de 3 h 00 ce matin pour commettre son forfait. Aucun indice n'a été relevé pour le moment permettant d'identifier le coupable. (AFP)

Le Monde, 23 mai 2002

AFP. L'estampe *le Coup de vent dans les rizières d'Ejiri dans la province de Suruga* du peintre japonais Katsushika Hokusai volée le 17 février 2001 au Musée Guimet à Paris a été retrouvée le 15 mai dernier dans une villa en location à Aubenas (Ardèche). Selon la préfecture du département, un appel téléphonique anonyme a informé de la présence de l'œuvre à cet endroit. La direction du Musée Guimet a tenu à effectuer elle-même l'examen de l'œuvre afin d'en vérifier l'authenticité qui s'est avérée positive.

La maison de retraite

A Francis Bacon

Le Vatican, 2188.

Monsieur le Directeur franchit le portail majestueux de l'institution dissimulée entre arbres et bosquets fleuris.

Son véhicule le dépose devant l'accès réservé au personnel avant de repartir en ville pour effectuer quelques achats puis retourner à son garage.

Au début, il avait pris l'habitude de pénétrer chaque jour dans « La Résidence » par la porte principale et de traverser le hall sous l'œil discipliné des gardes suisses de la réception pour se rendre à son bureau du troisième étage du bâtiment administratif.

C'était avant.

Avant que les vieillards cacochymes s'entredéchirent.

— Quelle foutaise! Ils n'ont donc aucune honte à faire les ridicules? — ne cessait de marmonner Aziz, aide-soignant qui jouissait du privilège de l'ancienneté: plus de quarante ans de bons et loyaux services dans ce centre pour papas à la retraite —. Un monde de vieux fous... — s'aventurait-il parfois à commenter avec un collègue, se retenant de faire référence à l'Enfer même s'il y songeait régulièrement, en tout cas pour ce qui le concernait mais il était déjà trop tard pour opérer une reconversion professionnelle digne de ce nom.

— Vous n'avez donc aucune autre expérience de travail que celle du Vatican? aurait demandé sur un ton désabusé n'importe quelle machine à recrutement, tout d'abord désarçonnée par la particularité du CV du malheureux Aziz qui n'aurait pour rien au monde mentionné ses années d'esclavage comme chargeur et déchargeur de marchandises dans différents ports du pourtour méditerranéen, technicien de surface (homme de ménage) dans des aéroports africains puis européens, et bien d'autres activités invouables ou d'aucune utilité dans sa recherche désespérée d'un autre emploi.

Pas pour des raisons de statut social misérable; au contraire, toute la famille affichait sa fierté quand on demandait à n'importe lequel de ses

membres quelle est la profession du grand-père, de Monsieur-Baba Aziz.

Plongeant dans les archives informatiques du Vatican, monsieur le Directeur, promu à ce poste depuis peu d'années, le pensait et repensait: qu'est-ce que pèse un cadre, tout supérieur qu'il soit, dans la hiérarchie d'une institution vieille de deux mille ans?

Pour arrondir.

Le projet de La Résidence avait été ruminé durant des lustres par les obscurs services administratifs de la Cité pris entre les intérêts invisibles mais puissants des clans qui s'opposaient et s'opposent encore au sein de la Curie.

La question avait été posée au début du XXI^e siècle, en premier lieu lors du retrait du premier pape allemand, Benoit XVI, moins connu sous le nom de Joseph Aloysius Ratzinger, qui pour être préfet de la Congrégation pour la doctrine de la foi, avait prétendu continuer d'être le Gardien du Dogme et du Temple face à l'arrivée du premier pape non-européen, François, Jorge Mario Bergoglio de son vrai nom, Argentin fanatique de football plus sensible aux problèmes de la pauvreté et de l'injustice sociale et qui, lui, n'avait pas trempé dans des affaires de protection ou de complicité passive face aux crimes répétés de pédophilie commis depuis des décennies, des siècles? par des collègues de la vénérable hiérarchie ecclésiastique.

Ensuite, au cours du XXI^e et du suivant, coincée entre la montée en puissance des

évangélistes conservateurs et l'expansion d'un islam obscurantiste, le système s'était emballé, la fameuse astuce de faire alterner des papes « longs » et des papes « courts » s'était essoufflée, des solutions à l'emporte-pièce avaient même parfois pris le dessus.

Au final, aujourd'hui, entre retraités, remplaçants, intérimaires et les magouilles incessantes des cardinaux, « La Résidence » bichonnait treize papes.

Ex-papes?

Non, un pape est un pape, il ne peut exister d'ex-papes.

Un détail, pour l'Eglise qui avait su améliorer au cours des siècles sa capacité ancestrale à opérer des tours de passe-passe sémantiques pour normaliser n'importe quelle situation « sortant de l'ordinaire ».

La pérennité du système était garantie par ces lettres minuscules de votre contrat qui répète et précise à plusieurs reprises à quelles foudres vous vous exposeriez en violant sa clause de confidentialité.

Pour le reste, une partie des locataires de « La Résidence » ne savaient même plus qui ils étaient et où ils vivaient.

C'est l'autre partie qui avait commencé en mars à transformer l'Honorable Résidence en vaste foutoir.

Le vase s'était fait déborder par la goutte fatale un dimanche de juin lorsque les rares visites

familiales avaient pu lire le « Pastor æternus!!! » tracé sur un des murs du couloir menant au réfectoire par le locataire de la 7, on préférait depuis longtemps, par facilité administrative, appeler parmi le personnel de « La Résidence » les locataires par le numéro de leur chambre que leur dénomination pontificale.

— Avez-vous vu l'inscription du 7?

Ce qui ne sonne évidemment pas comme:

— Avez-vous vu l'inscription de Sa Sainteté Alberto II?

Surtout vis-à-vis d'une opinion publique qui se montrerait certainement choquée quand elle apprendrait, vous pouvez faire confiance aux chaînes d'info toujours affamées du pire, que le Très Saint-Père avait utilisé sa propre merde pour exprimer sa révolte.

— « Pastor æternus »? Vous rendez-vous compte du scandale? — le directeur avait humblement et silencieusement courbé l'échine sous les imprécations de la Commission Ad Hoc qui, respectant en cela les pratiques de l'institution, lui accorda six mois pour régler le problème, alors qu'il ne comprenait pas vraiment si c'était le caca pontifical qui faisait le plus peur aux dirigeants de la Cité ou cette extrapolation de l'infaillibilité pontificale à des questions domestiques.

Le dogme impose que le Pape ne puisse pas se tromper lorsqu'il définit une doctrine, concernant la foi ou les mœurs, et le directeur avait toujours considéré cette théorie non seulement irréfutable mais aussi rassurante, réconfortante et confortable.

Pas de problème tant qu'aucun pape n'avait la malheureuse idée de prétendre qu'il était également exempt de l'erreur, et du péché soit dit en passant, en tant qu'individu privé.

Entrant dans son bureau que l'on finissait de nettoyer, un vieil homme en sortait avec un aspirateur-nettoyeur qui le suivait docilement, monsieur le Directeur se demandait encore de quelle façon il allait pouvoir se sortir de ce mauvais pas.

Il lui aurait pourtant suffi de demander son opinion à Aziz qu'il venait de croiser, sans même le saluer car monsieur Le Directeur avait appris à mettre robots, objets et petit personnel dans le même sac, ainsi l'avait-on éduqué.

Comme tous les membres du Troisième Cercle, peut-être le maillon le plus ambigu de l'actuelle organisation politico-administrative de la planète, et pas seulement car sur la lune, sur Mars et d'autres, ce Troisième Cercle avait déjà démontré en diverses circonstances ses difficultés à gérer les relations sociales en période de crise, pour parler clairement: sa tendance naturelle et maladroite à l'arrogance et à l'autoritarisme.

Loin des atermoiements des services administratifs de « La Résidence », Aziz avait rapidement pris la décision de ne pas se laisser déborder, comme un vase, par cette situation qui risquait de lui pourrir la vie, chaque jour un peu plus.

Il avait d'abord dressé la liste des fouteurs de pagaille, des « fauteurs de troubles » disait son petit

papier plié en quatre qu'il portait toujours dans la poche pectorale de sa blouse d'infirmier, les numéros 1, 4, 5, 6, 7, 11 et 13.

Il ne parla de son plan à personne, absolument personne, que ce soit au boulot ou à la maison.

Il l'appliqua à chaque fois que l'opportunité se présentait, semant un doute qu'il distillait goutte à goutte auprès de chacun des « délinquants » comme il les appelait en secret dans ses réflexions crâniennes.

Trois mois après, toute trace de désordre avait disparu au sein de « La Résidence » alors que son directeur, complètement surpris par ce retournement de situation, en était encore à planifier la solution qu'il envisageait entre soupirs fatigués et le désir irréprouvable de prendre ses jambes à son cou sans demander son reste.

En fin de carrière, il n'avait plus rien à démontrer et, surtout, n'en avait aucune envie.

Personne n'avait prêté attention aux plaintes incompréhensibles du 4, du 7 et du 13 pour ne pas perturber la nouvelle ambiance qui s'installa petit à petit.

Par un mimétisme inconscient qui se répandait insidieusement semaine après semaine dans l'établissement, l'idée s'était imposée peu à peu qu'un vieillard est un vieillard, tout pape qu'il ait pu être.

L'expression connut même son embellie, devint une formule à la mode:

— Errare humanum est! — pouvait-on entendre régulièrement dans les conversations des uns et des autres, pensionnaires comme personnel de « La Résidence ».

Interpol - Fiche 23KJ938 -10/2000

Objet: Vol par effraction puis restitution

Œuvre: « Pape Innocent X », de Francis Bacon

Lieu: Des Moines Art Center – Des Moines – Etats-Unis

Date: Décembre 2001

Résumé descriptif des faits:

Le 3 novembre, entre 4 h 00 et 5 h 00 du matin, a été dérobée par effraction l'huile sur toile « Pape Innocent X » du peintre irlandais Francis Bacon, datée de l'année 1953 (dimensions: 153 x 118 cm) dans le Des Moines Art Center.

Le cambrioleur a pénétré dans le centre en découpant une des vitres du bâtiment donnant sur la pièce d'eau contigüe à l'ensemble des constructions. Il s'est ensuite dirigé vers le

deuxième étage dans la première salle à droite en débouchant par l'escalier principal, salle où se trouvait accrochée l'œuvre en question en face de l'entrée. La toile a été découpée, le cadre ayant été abandonné sur place. Le délinquant est reparti exactement par le même trajet, identifié grâce à des traces de ventouse détectées au plafond. Des empreintes non-identifiables ont été relevées entre le bord Nord de la pièce d'eau et la baie vitrée. Aucune trace n'a été relevée sur le pourtour de la pièce d'eau ni dans le parc du musée. Aucun indice n'a pu être relevé concernant le mur d'enceinte. Le remplaçant d'un gardien récemment décédé répondant au nom d'Aaron Larens n'a pu être localisé. Il s'est avéré qu'il s'agissait de l'identité usurpée d'un citoyen israélien décédé en 1998 dans un accident automobile à Tel-Aviv.

Alors que nos recherches s'orientaient vers l'Europe (Italie), soupçonnant la Mafia sicilienne d'avoir passé cette commande, l'œuvre a été retrouvée par une entreprise de dératisation en mai 2002 dans une cave d'immeuble du quartier Hamburg-Niendorf de Hambourg (RFA) correspondant à un appartement non occupé depuis 1987 pour des raisons d'héritage.

Annexes:

1. Plans extérieur et intérieur du Des Moines Art Center.

2. Certificat d'authentification daté du 3 juin 2022.

C'est moche

A Francis Picabia

- A la tomate? Vous plaisantez...
- Pas du tout! Vous pouvez vérifier sur internet: de la soupe à la tomate.
- En relation avec Warhol?
- Je ne sais pas, je n'ai pas vu le nom de ce bonhomme dans ce que j'ai lu.
- Pourquoi à la tomate?
- C'est ce qu'elles avaient sous la main, peut-être...
- Elles?
- Deux filles. Deux femmes.
- Ah... Elles n'aiment pas Van Gogh? Elles n'aiment pas les fleurs?
- J'imagine que si, je veux dire les fleurs, Van Gogh je n'en sais rien.

— Ah bon?

— Je n’y connais rien mais les écologistes doivent aimer les fleurs, non?

— Il doit bien y en avoir un qui ne les aime pas...

— Une allergie?

— Un écologiste allergique aux fleurs? Vous, vous essayez de me provoquer une crise de fou rire pour que je recrache mon café du matin...

— Non, non, je vous assure, ça m’est venu comme ça.

— Certainement — pensa mister James qui n’avait aucun doute quant à sa supériorité intellectuelle sur mister Joyce.

La porte du pub s’ouvrit brusquement sous les halètements essoufflés et bruyants de mister Patrick, Big Pat pour les amis qu’il n’a pas, la brise congelée de potron-minet en profitant pour faire un petit tour jusqu’aux toilettes au fond à gauche.

Courant d’air.

Quelques grognements plus automatiques que réellement vindicatifs entre les épaules renfrognées, sous les nez gouttant ou dégoulinant, dans des bouches momentanément vides, ou alors impolies. La porte d’entrée se referme alors que s’éloigne le grincement de l’enseigne: *William and Company*.

— Pourquoi ce nom? — avait un soir très enfumé demandé un touriste écossais passablement éméché à moitié avachi sur le guéridon couvert de traces de gras qu’il ne partageait qu’avec lui-même.

— Moi, William, vous... — John Stevenson, de derrière son comptoir à la rampe de cuivre étincelante, avait alors balayé la salle d'un geste ample et généreux — vous...

— Nous sommes la Company! — s'était écrié l'écossais d'un ton empâté qui prétendait être triomphal.

— Cette satanée pluie ne s'arrêtera donc jamais?! — marmonna mister Patrick en s'ébrouant comme un vieil ours mal léché tout en évitant soigneusement et l'air de rien, en Britannique bien élevé, comme tout Britannique, selon les Britanniques eux-mêmes, pas tous non plus, d'éclabousser les autres clients du bar.

— C'est la première fois que vous visitez Londres en novembre? — ricana mister Joyce alors que mister James laissait son regard se perdre dans rien.

— Très drôle... — grinça mister Patrick —, de quoi parliez-vous?

— De l'attentat — répondit mister Joyce.

— Encore! — s'exclama mister Patrick d'un ton fataliste.

— Non, non, je vous parle de celui de la National Gallery.

— Quoi? Ici? A Londres?

— Je ne connais pas d'autre National Gallery — commenta mister James tout en détachant soigneusement du bout de doigts un énorme morceau de tarte aux pommes pour l'engouffrer en vain discrètement, sans même mâcher.

— Quelle horreur! A peine sortis de la pandémie, nous voilà à nouveau la proie des terroristes islamiques! Quelle époque! — s'écria presque mister Patrick: mister James et mister Joyce échangèrent un regard de connivence qui ne dura pas à cause de l'impatience de ce dernier: — Deux écologistes, des femmes, non voilées, ont lancé de la soupe de tomate sur un tableau de Van Gogh — laissa-t-il échapper tout en se demandant ce qu'il peut bien avoir à voir avec ce fait divers.

— Ce n'est pas contradictoire, rappelez-vous quand ces ignares ont détruit des monuments historiques au Moyen-Orient et en Afrique — chuchota mister Joyce qui regrettait déjà de s'être laissé entraîner dans cette conversation insipide: il détestait devoir échanger des propos de si bonne heure.

Trop tard.

— Palmyre, Tombouctou... c'est vrai — relança mister James qui tenta de profiter de cette brèche pour briller.

Seul William essuyant des tasses fit semblant de lui prêter l'oreille:

— Si ce n'est pas malheureux! ça doit coûter une fortune... — Mister James et mister Patrick opinèrent du chef, chacun se demandant combien de millions pouvaient valoir *les Tournesols* de Van Gogh.

— Ne renvoyons pas tout ce petit monde à dos mais, avouez, quelle stupidité, non? — éructa mister Joyce qui tentait de clore cette discussion parfaitement inutile de façon diplomatique.

Peine perdue.

— Ont-elles expliqué leur geste? — demanda mister Patrick

— Expliqué, expliqué... — grogna le patron du bar, les yeux fixés sur son téléphone portable—, écoutez ça: "La crise du coût de la vie vient des énergies fossiles, la vie quotidienne est devenue inabordable pour des millions de familles qui ont froid et faim, elles n'ont même pas les moyens de s'acheter une boîte de soupe."

— Qu'est-ce que ce pauvre Van Gogh a à voir avec la misère du monde? Ne vivait-il pas lui-même comme un miséreux? — interrogea mister James qui semblait épuisé par cette réflexion de haute teneur intellectuelle, pour lui —. Attendez... — Ne pouvant résister à la tentation d'imiter William, il pianota lui aussi sur son smartphone, singe blanc. — Elles ont été arrêtées pour dégradations. Qu'est-ce qui a le plus de valeur, l'art ou la vie?

— Ah quand même! — acquiesça avec satisfaction mister Patrick, comme si le tableau lui appartenait personnellement.

— Pourquoi dites-vous cela? — questionna presque brutalement mister Joyce.

— Qu'est-ce qui a le plus de valeur, l'art ou la vie? — répéta mister James —. Je reprends seulement un commentaire d'une des deux...

— Criminelles... — décida mister Joyce.

— Vous exagérez, un tableau... — ricana bêtement mister Patrick.

Gros soupir de mister Joyce.

Comment ses amis pouvaient-ils être aussi insensibles?

L'art, à la poubelle.

Plus de sacré, c'est vous qui plus tard allez gémir, pleurnicher, supplier pour ne pas retourner au Cro-Magnon mais sans peintures rupestres.

Entre désespoir et colère, il y a des choses que l'on sait mais que l'on préfère éloigner de son quotidien, dans la mesure du possible, tant elles font gonfler une révolte irrépressible qui vient de l'intérieur.

Il se leva et sans un mot se dirigea vers les WC, première porte au fond à droite où il s'enferma fermement décidé à ne pas en sortir avant que les autres s'en aillent.

On ne revit plus jamais mister Joyce.

France Inter - Interview J. Langue (extrait)

(...)

— Merci, Monsieur le ministre de la Culture, de ces éclaircissements. Auriez-vous un exemple à nous donner, à brûle-pourpoint?

— Un exemple? Je vais vous conter l'histoire singulière d'une œuvre de Francis Picabia, le peintre surréaliste. Figurez-vous qu'un cambriolage a eu lieu, en 2002, avril 2002 si ma mémoire est bonne, au Musée de Grenoble, en avril 2002. Un seul tableau a été volé, qui n'est pas de grande taille, l'*Idylle*. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il semble que quelqu'un a découpé la toile en quelques secondes juste avant la fermeture et est sorti comme si de rien n'était. Ni vu, ni connu!

— Mais...

— Attendez, attendez, je n'ai pas fini mon anecdote... Quelques mois après, un peu avant les fêtes de fin d'année, alors que l'enquête piétinait il faut le reconnaître, le responsable du Musée de Grenoble m'appelle pour m'informer qu'il a été kidnappé durant une dizaine d'heures. Enlevé et bâillonné à la sortie de chez lui en plein centre de Grenoble alors qu'il se rendait à son bureau, il s'est retrouvé en fin d'après-midi sur la Grote Markt, la Grand-Place de Bruges avec un rouleau sous le bras, vous devinez... l'*Idylle* de Picabia! Imaginez sa stupéfaction!

— Qu'a-t-il fait?

— Sa situation était ubuesque. Nous lui avons conseillé de s'adresser au poste de police le plus proche tout en avertissant la Chancellerie. Surréaliste, c'est le cas de le dire!
(rires dans le studio)

(...)

2

Il poussa la porte du café où ils avaient l'habitude de se retrouver en fin d'après-midi ou même parfois dans le courant de l'après-midi. Il faisait plus chaud à l'intérieur. Il vit que Guy de Maupassant et Gustave Flaubert, amis d'enfance malgré leur différence d'âge, étaient déjà arrivés, attablés non loin du comptoir d'où le patron participait à leur conversation tout en essuyant des verres.

— Allons Monsieur, ne voyez-vous donc pas que vous obstruez le passage?! — entendit-il derrière lui. A peine fit-il volteface que Jules Renard s'engouffra suivi d'Alphonse et son fort accent du Sud: — Alors, Leblanc, on voudrait nous empêcher de nous rincer le gosier?! — l'interpella-t-il en riant, toujours de joyeuse humeur l'ami Daudet.

— Maurice, te voilà! Viens donc t’asseoir ici!
— l’enjoignit Maupassant en tapotant sur une chaise près de lui. — Messieurs, je vous présente l’objet de l’actuelle polémique internationale, celui par qui viendra la prochaine guerre entre notre Royaume de France et la Perfide Albion, celui à cause ou grâce à qui, tels Jeanne d’Arc, nous devons défendre de pied ferme nos côtes normandes, sans oublier Etretat où le fieffé provocateur tient ses quartiers, j’ai cité Maurice Leblanc, Messieurs!

— Un applaudissement bien mérité au fauteur de troubles en chef! — s’exclama Alphonse Daudet.
— Levons nos verres! Où sont donc nos verres? — fit-il semblant de s’indigner en direction du tavernier qui s’escrimait pour remplir au plus vite les coupes de ces messieurs poètes, théâtraux et romanciers, des clients de marque, en tout cas des personnes dont la présence ne peut que favoriser la réputation de l’endroit. — Il semblerait que notre Bayard sans peur et sans reproches ne soit pas complètement satisfait du conflit qu’il a provoqué avec les Rosbifs...

— Aux mangeurs de cuisses de grenouilles! A nous la victoire! Trinquons! — s’écria Maupassant en levant son verre.

— Trinquons aux écrivains! — reprit Alphonse Daudet.

— Du monde entier! — ajouta Flaubert.

— Ah, la guerre est déjà finie? Quelle belle invention que la paix! — s’enthousiasma Jules Renard tout en se mettant debout: — Je lève mon verre à la paix universelle!

— A la paix universelle — crièrent-ils à l'unisson en trinquant une nouvelle fois.

— La paix universelle? Un bon prétexte pour apaiser toutes les soifs! — entendit-on depuis l'entrée, c'était Mallarmé lui-même qui avait dû sentir qu'aujourd'hui il allait se passer quelque chose d'intéressant. — Tavernier, un verre, je vous prie! Eh bien, notre héros a bien triste mine! Que diable! vous étiez il y a peu décoré de la Légion d'honneur et voilà maintenant que notre chevalier...

— Va bouter les Anglais hors de France! Mon cher Stéphane, ainsi se passe-t-il lorsqu'on arrive avec retard, la Pucelle a déjà été mentionnée il y a un moment... — ironisa Guy de Maupassant. — Au succès de notre confrère!

— Que dis Lafitte? — demanda Jules Renard. — C'est bien lui, n'est-ce pas? qui vous avait suggéré d'écrire une histoire « dans le style de celles de Sherlock Holmes », est-ce que je me trompe? Ne vous aurait-il pas inciter à pousser le bouchon un peu plus loin? — interrogea l'auteur du dorénavant célèbre *Poil de carotte* en caressant sa barbichette tout en souriant avec malice.

— Tout à fait — répondit laconiquement Leblanc, — c'est Lafitte qui m'a fait la commande du premier Arsène Lupin. En revanche, l'idée d'introduire Herlock Sholmes est complètement mienne. J'avais d'ailleurs écrit, vous le savez bien vous-autres, à monsieur Arthur Conan Doyle pour qu'il m'autorise à faire se rencontrer nos deux personnages. Convenez que la proposition n'avait rien

de saugrenu et n'était en rien désobligeante pour mon collègue anglais, bien au contraire.

— Que voulez-vous dire? — demanda Alphonse Daudet devenu très sérieux.

— Vous prétendez nous faire croire que vous avez assumé le mauvais rôle du héros malhonnête et dégénéré pour laisser le bon rôle du héros pétri de principes et droit dans ses bottes à Arthur Conan Doyle? — ironisa Mallarmé.

— En quelque sorte... — murmura Leblanc.
— En tout cas, ma proposition démontrait sans ambages mon admiration pour Sherlock et son créateur.

— Ma foi, vous ne manquez pas de... — commença Maupassant, interrompu par Daudet:

— Toupet, je dirais toupet! Dites-moi, Monsieur Leblanc, quand est-ce que votre Lupin n'a pas triomphé, au final?

— Comme d'habitude sinon ce ne serait pas Lupin, notre Lupin national! — revendiqua Jules Renard.

— Moi, je dis que vous étiez jaloux, qui aurait l'idée fantasque de mettre le Chat botté en concurrence avec le Petit Poucet? — grogna Stéphane Mallarmé.

— Un bon point pour Mallarmé et ses références littéraires! — plaisanta Alphonse Daudet.

— De toutes façons, l'Anglais ne vous a pas donné son autorisation... — bougonna Mallarmé.

— Oh, le grossier personnage! — ironisa Maupassant.

— C'est un vol, un vol pur et simple! — protesta Flaubert qu'on n'avait pas beaucoup entendu jusque-là.

— Ah! Notre ami Gustave va nous enseigner en quoi consiste la vertu, laissez-moi rire... — ricana Jules Renard.

— Je vous rappelle que j'ai gagné mon procès, cher ami! — se révolta Gustave.

— Gagné, c'est vite dit! Ne seraient-ce pas les élections qui ont sauvé votre Bovary? — insinua Daudet. — D'ailleurs, sans ce scandale, en auriez-vous vendu autant?

— Clairement, non... — concéda Flaubert en posant délicatement son chapeau calabrais sur une chaise derrière lui avant de ramener ses cheveux en arrière.

— Qu'insinueriez-vous? — questionna Maurice Leblanc en se tournant, le sourcil soupçonneux, vers l'auteur des *Lettres de mon moulin*.

— Je n'insinue point, mon brave Maurice, je n'insinue point, j'affirme, haut et fort! Pour quelle autre raison auriez-vous foulé aux pieds le refus de Conan Doyle de coopérer si ce n'est la publicité du scandale? Je vous écoute...

— Mais enfin, vous n'y êtes pas, cocorico! cocorico! — s'amusa Guy de Maupassant, — notre Arsène est patriote, il défend nos couleurs! Vive la France! J'offre ma tournée!

— Vive la France! — crièrent-ils en chœur, tendant leurs verres vides pleins de réclamations en direction du bistrotier.

— Flaubert a raison — Mallarmé hochait du chef de gauche à droite puis de droite à gauche, — c'est du vol de personnage...

— Lupin est un voleur, pourquoi son auteur ne le serait-il pas?! — s'esclaffa Guy en triturant une des pointes de son épaisse moustache.

— Je ne vous permets pas! — s'offusqua Maurice Leblanc.

— Vous ne me permettez pas, vous ne me permettez pas... comme vous y allez!

— Vous me traitez de voleur!

— Je m'en excuse mais avouez que...

— Que...? — demanda Leblanc les sourcils à nouveau froncés.

— Que... — soupira Maupassant, — que votre titre est assez irrévérencieux pour le personnage de *sir* Conan Doyle.

— C'est vrai, reconnaissez que vous n'y êtes pas allé de main morte... — souria Renard tout en passant sa main dans ses cheveux: *Herlock Sholmes arrive trop tard*, s'il ne s'agit pas d'un camouflet d'entrée, je ne m'y connais pas!

— Au contraire, il s'agit de provoquer l'attention et de surprendre le lecteur car en fait Sholmes arrive à temps! — se défendit Leblanc.

— Provoquer, le mot est juste, ce titre est de la pure provocation — affirma Renard avant de siroter de cet excellent vin de Bourgogne.

— Laissez-moi... — Maurice sort d'une poche de sa veste un exemplaire de l'objet de la polémique dont il s'estime victime, — laissez-moi lire cet extrait: « Mon cher maître, vous savez l'admiration que j'ai pour vous et l'intérêt que je prends à votre renommée. Eh bien, croyez-moi, ne vous occupez point de l'affaire à laquelle on vous sollicite de concourir. Votre intervention causerait beaucoup de mal, tous vos efforts n'amèneraient qu'un résultat pitoyable, et vous seriez obligé de faire publiquement l'aveu de votre échec. — Le romancier reprit sa respiration, jeta un regard sur l'assemblée qui a les yeux fixés sur lui comme des enfants enchantés par la lecture d'un conte à part Maupassant qui semblait avoir repéré une mouche ennemie. — Profondément désireux de vous épargner une telle humiliation — continua-t-il, — je vous conjure, au nom de l'amitié qui nous unit, de rester bien tranquillement au coin de votre feu. Mes bons souvenirs à M. Wilson, et pour vous, mon cher maître, le respectueux hommage de votre dévoué, Arsène Lupin. » Alors?

— Alors, demandez-vous?! — Mallarmé allait-il monter sur ses grands chevaux? Certains semblaient s'en réjouir d'avance. — Alors,?! Passez-moi l'exemplaire voulez-vous? Merci. Je lis: « l'intérêt que je prends à votre renommée »! « désireux de vous épargner une telle humiliation »! « rester bien tranquillement au coin de votre feu »! Quelle superbe! Ce ton hautain! Quel mépris! Vous seriez vous autorisé à vous adresser de si belle manière à l'un d'entre nous ici présents? Je ne le crois

pas... Que dis-je? Au grand jamais, vous ne commettriez un tel impair!

— Vous faites fausse route, croyez-moi, il s'agit d'un hommage, votre lecture est fort subjective, attendez, donnez-moi ça... — Leblanc reprit le bouquin. — Ecoutez cela: « Mon cher maître, vous savez l'admiration que j'ai pour vous... », je continue: « au nom de l'amitié qui nous unit... », une autre: « le respectueux hommage de votre dévoué... », comme je vous le disais, il s'agit avant tout d'un hommage.

— L'hommage de la grenouille au bœuf... — murmura Alphonse Daudet. Leblanc préféra ne pas relever le propos et fit semblant de ne pas l'avoir entendu.

— Un hommage, un hommage... Recevant un tel courrier, j'en connais plus d'un qui vous demanderait en duel, mon bon Maurice! — rigola Maupassant.

Et tous de partir dans un immense éclat de rire, pour détendre l'atmosphère et parce qu'au-delà de leurs discussions parfois acerbes et d'une indéniable compétition imposée par les lecteurs, les journaux et les éditeurs, ils étaient de bons ou de très bons amis. Cependant, Stéphane Mallarmé ne semblait pas complètement convaincu:

— Je ne serais pas surpris qu'une bombinette soit déposée un de ces quatre matins rue Clapeyron...

— Au numéro 18, voulez-vous dire? — Daudet prit l'air mystérieux.

— Vous exagérez... — soupira Jules Renard.

— Si peu — insista Gustave Flaubert, — nous avons tout de même affaire à un crime de lèse-majesté...

Renard nota que Leblanc avait plongé son nez dans son verre: — Vraiment? Je m'étonne...

— Étonnez-vous, mon cher Jules, étonnez-vous. Je ne me souviens pas de cette péripétie de Lupin dans tous ces détails mais en quelques mots... Lupin se cache dans une horloge qui doit être livrée à la reine Victoria...

— La reine Victoria? La... — Daudet avait ou prenait l'air de ne pas en revenir.

— Elle-même. Une fois introduit dans la chambre de la reine, Arsène Lupin soi-même sort de sa cachette et déclare sa flamme à celle qu'il aime avec passion. Evidemment, quand Holmes entre dans la chambre, le gentleman français a déjà filé à l'anglaise, si vous me permettez le trait... — Daudet applaudit au bon mot de Gustave.

— Lupin déjoue gentiment les services de sécurité de Sa Majesté, rien de plus... Par amour! — essaya de se justifier Maurice.

— Vous laissez penser que le sacrifiant aurait pu s'enfuir avec la reine Victoria sous le bras, ce n'est pas... — on ne saura jamais si Mallarmé était sérieux ou moqueur.

— Le bonhomme est un anarchiste mondain... — moue tolérante de Jules, — on peut lui concéder d'être quelque peu primesautier.

— Et hop, à batifoler dans... — rigola Maupassant.

— Je vous en prie, un peu de tenue... — grommela Mallarmé. — Je vais vous dire ce qui me choque le plus, ce n'est pas votre mauvaise foi, mon cher Maurice, non, c'est que vous soyez passé haut la jambe par-dessus le refus de Conan Doyle en sachant parfaitement qu'il avait décliné votre offre parce qu'il se doutait que vous cherchiez à ridiculiser son détective.

— Je ne le ridiculise pas... — se défendit mollement Leblanc.

— A peine! — s'insurgea Gustave Flaubert, — certes, vous ne niez pas l'intelligence supérieure de Sholmès mais reconnaissez qu'il est tout de même quelque peu obtus, têtu, carré... et son Wilson, un vrai petit toutou sans un gramme de jugeotte... Votre gentleman-cambrioleur a beau jeu de briller.

Le silence se fit.

— J'offre ma tournée! — proposa Jules Renard qui supportait mal qu'un ange pût passer en pleine discussion littéraire.

— Je me corrige... — se reprit Flaubert.

— Ô la belle métaphore! — cria presque Daudet, — Gustave Flaubert se corrige! — Eclat de rire général dans le café.

— Loin de moi l'idée de sous-estimer vos capacités littéraires... — bredouilla Gustave Flaubert, — je vous prie d'accepter mes excuses...

— Ne vous faites aucun souci, elles sont acceptées, mon ami — sourit Maurice Leblanc d'un air enjoué.

L'assemblée changea soudain de sujet. Armand Fallières, le nouveau Président, un insignifiant petit-bourgeois du Lot-et-Garonne, sera-t-il à la hauteur de l'espérance de ses électeurs? Guy de Maupassant, perdu dans ses pensées, ne prêtait plus vraiment l'oreille aux nouvelles joutes qui se déroulaient sous ses yeux:

— Ah, Flaubert, mon bon Gustave Flaubert, pourquoi es-tu si... maladroit. Mon pauvre Maurice, tu finiras par croire que le destin s'acharne contre toi! C'est vrai qu'on ne peut pas te reprocher de ne pas avoir essayé, journaliste, romancier, conteur... *Une femme*, c'était quand? un peu plus de dix ans, un vrai succès, non? Bon, après, ce n'est pas toujours facile de répéter un premier coup extraordinaire. *La Pitié*, mauvaise idée, tu as bien fait de laisser tomber le théâtre, le théâtre c'est beaucoup de travail et un brai casse-gueule! Gustave a eu tort de décocher cette flèche contre Lupin, c'est grâce à lui que tu es vraiment devenu un écrivain populaire. Tu sais quoi? le Conan Doyle français, et oui mon vieux, le Conan Doyle français, rien de moins! J'imagine que le Conan Doyle anglais a de quoi s'inquiéter. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser que tu étais jaloux de sa notoriété, c'est drôle, non? Tu sais quoi, le *sir* et toi, vous deviendrez tous les deux victimes du succès de vos personnages, vos éditeurs vous harcèleront pour que vous prolongiez indéfiniment leur vie, vos confrères, envieux, seront avarés de reconnaissance, et le pire, le pire: votre propre public ne vous autorisera pas à abandonner ou assassiner vos héros,

tout dénouement à la portée de tout écrivain libre de ses mouvements, Conan Doyle finira prisonnier pieds et poings liés de Sherlock Holmes et toi de ce satané Arsène Lupin, je le sens venir comme le nez au milieu de la figure. Tu l'as dit toi-même: « Il me suit partout. Il n'est pas mon ombre, je suis son ombre. » Donc, pas de surprise désagréable, c'est la rançon du succès, c'est tout, mon ami! Ce succès, tu le mérites, peut-être aurais-tu pu éviter de froisser l'Anglais, il ne t'a rien fait et je sais que tu l'admires comme écrivain. Tu mérites ce succès, je te le jure, et tu devrais en profiter pour te sentir meilleur. Je ne sais pas où en est Marguerite avec son divorce, j'ai cru comprendre que son mari ne facilite pas les choses, tout au contraire... Et puis, tes problèmes de santé... je pensais que l'air de la Normandie te ferait le plus grand bien, comme pour ce cher Marcel Proust! Jouis de ton succès, mon vieux, cesse de te laisser aller, c'est la chance de ta vie, saisis-la, attrape-la! embrasse-la! Nous avons tous nos hauts et nos bas, regarde Flaubert et sa Bovary, qu'est-ce qu'il a pris le pauvre! Aujourd'hui, nous en rions mais te souviens-tu de nos réunions moroses quand il était menacé d'être mis derrière les barreaux? Regarde, entre nous, nous nous en sortons pas trop mal, si l'on pense à... Laissons les mauvais souvenirs de côté. Que te dirait Arsène Lupin? Hein, qu'est-ce qu'il te dirait? Il te dirait, peut-être même te rirait-il au nez! Allons, mon vieux, Maurice, redressez la tête, dorénavant tout ne peut aller que pour le mieux, il faut juste vous ressaisir, la vie est belle, le succès vous

sourit, vous vous remarierez bientôt, la santé ira donc mieux aussi! Imagine-le! Imagine-le!

3

— Tu es trop conne! Si c'est ça être jeune, non merci!
— J'ai coupé la conversation et éteins mon *smartphone*. — Mais quelle conne, quelle conne... C'est moi qui l'ai éduquée comme ça? « Quand on a la ménopause dramatisante, il ne faut pas s'étonner... » Pour qui se prend-t-elle? « Une vieille peau qui se prend pour Arsène Lupin? Et moi, je suis la Princesse de Clèves! » Mais quelle conne!!! Bah oui, je suis en train de dire que ma propre fille est une conne, je n'ai pas le droit? Charlotte n'est plus ma pote. C'est ce qu'on chantonnait quand elle était petite: « Charlotte, c'est ma pote! » J'aurais mieux fait d'appeler son frère, bien que... En fait, ils s'emmerdent, elle dans son studio graphique où ils sont tout le temps charrette, je me demande même s'ils ne prennent pas de la coke pour tenir la cadence

là-dedans, et l'autre que je soupçonne de fricoter avec des trafiquants de faux meubles d'époque. Je me souviens encore comme il s'était montré inquiet à propos de cette histoire de vraies fausses chaises vendues au château de Versailles, n'était-ce pas d'ailleurs du Second Empire? Cette famille de cons m'épuise. Ai-je encore une famille?

J'ai besoin d'air! Le *rancho* de l'ami d'A.L. est un havre de paix, je dois reconnaître, ce dernier m'a proposé que nous y restions quelques jours, pourquoi pas? Le personnel est extrêmement discret, presque invisible, je ne vois A. L. que lors des repas, assez souvent sur la plage et lorsque nous sortons pour nous promener dans le coin. Je paresse avec plaisir dans cette maison traversée de courants d'air et dont je n'ai pas encore étrenné tous les hamacs, canapés et fauteuils. De la terrasse, la vue donne directement sur le Pacifique que je trouve très agité, je n'avais jamais vu cet océan. A. L. essaye-t-il de m'impressionner avec ses relations? Je ne pense pas, il semble en permanence très occupé, à la limite il me donne l'impression d'être sous l'emprise d'un calendrier, d'un planning affreusement contraignant. J'ai commis une petite indiscretion. Ce n'est pas dans ma nature d'être impolie, d'autant moins lorsque je suis reçue chez quelqu'un, et encore moins chez un ami d'un ami. Je n'ai pourtant pas pu retenir ma curiosité. Je ne sais pas si c'est prudent d'en parler... La tentation était trop grande.

J'ai poussé la porte, elle était suspendue sur le mur d'en-face, impossible de l'éviter, l'*Idylle* de Picabia, une copie certes mais une magnifique copie, vous pouvez me croire, c'est mon métier, une copie parfaite. Le cadre y est aussi pour quelque chose, une extraordinaire copie du cadre original, de Pierre Legrain si mes souvenirs sont bons... Je l'avais vu passer chez nous lorsque le Musée de Grenoble nous avait demandé de lui faire une petite toilette. Je suis donc restée ébahie, pas tant pour l'œuvre elle-même, pardonnez-moi, que pour la qualité de la copie. Nous avons eu un jour une discussion très agitée avec les collègues de l'équipe à la cafétéria du Louvre à ce sujet.

— Tu dis n'importe quoi, encore une de tes âneries! — Elle, c'est Danièle, elle est encore jeune, près de la quarantaine, mais elle maugrée toujours comme une vieille pimbêche, pour se donner de l'autorité parce dans le boulot, ce n'est pas une championne. Quelques restaurations pas totalement convaincantes ont failli à plusieurs reprises lui coûté son poste mais c'est vrai qu'elle est imbattable sur les fauvistes, ils sont sa marotte depuis toute petite.

— Pas du tout! Je ne suis pas le premier à le dire: une copie peut-être meilleure que l'original! — Lui, c'est Pascal, je ne sais pas comment il a atterri chez nous avec cette attitude puérule qu'il entretient avec délectation mais on ne peut pas reprocher à cet excellent professionnel de ne pas aimer la peinture, il en est fanatique!

— Un faux est un faux, restons lucides — Là, c'est moi, la plus raisonnable de la troupe. Il faut dire qu'entrée au département juste après avoir terminé mon doctorat en Histoire de l'art sous l'égide d'un directeur de recherches plus exigeant tu meurs et dont j'aurai donc la pudeur de taire ici le nom, et avoir fini en même temps mes cinq ans d'études en restauration à l'Institut national du patrimoine de Saint-Denis plus exigeant encore, j'étais déjà formatée, à point dirait-on en restauration... culinaire, pour m'adapter au moule de la boîte et du poste.

— Copie, faux, vous mélangez tout, les enfants! Feriez mieux de finir votre café, il faut qu'on y retourne — Elle, c'est Mireille, alors elle, c'est une vieille de la vieille! Une des seules qui sait plus ou moins ce que le musée accumule dans ses caves. La plus grande spécialiste que j'ai croisée dans ma vie concernant la Renaissance, ce qui n'est pas peu dire, vous pouvez vous imaginer! Modeste avec ça...

— Tu as raison, Mireille. Ne mélangeons pas tout. — Oh! Pascal est aujourd'hui bien conciliant avec l'ancienne, il doit avoir un conseil à lui demander plus tard. — Un artiste peut faire des copies de ses propres œuvres...

— Tu m'en diras tant... regarde Warhol! — Lui, c'est John et son adorable accent british, il faut toujours qu'il blague à propos de tout et de rien, je l'aime bien. Il est en stage chez nous, je n'ai pas bien compris sur quel sujet, c'est nous qui sommes en stage depuis qu'il est là, il est incalable sur les cadres en tout genre de toute époque.

— C'est malin... — Pascal se lève, il est temps d'y aller.

Domage que John ne soit pas ici, il m'aurait tout de suite dit si le cadre était un faux ou pas. Mais bon, si le tableau est faux, le cadre aussi.

Ah, l'air marin, l'immensité! Il fait chaud! Il n'y a pas grand monde sur cette plage. De sable noir, je n'arrive pas à m'y habituer. La foule m'a toujours un peu angoissée. Bien que fan de groupes de rock, je vous parle de ça c'était une autre époque, le siècle dernier... je n'ai jamais eu le courage d'aller à un de ces mégas-concerts. Cent mille personnes! Si je n'y meurs pas étouffée, je terminerai certainement piétinée! Je trempe la pointe d'un orteil dans l'eau, elle est tiède! Je la trouve néanmoins très agitée et le drapeau rouge planté dans le sable ne me rassure pas. Vous me direz, c'est pour ça qu'il est là... et bien, résultat garanti en ce qui me concerne. Avec la petite Salvadorienne, nous nous sommes montré nos tétons hier soir sur internet. Pourquoi est-ce que je pense à ça maintenant? Ah, parce que je l'aurais bien invitée mais chez un ami d'un ami, si tant est que nous soyons amis avec A. L. ce qui n'est pas prouvé, ça la fout mal, non? Elle m'a félicité d'avoir cette poitrine à mon âge. Je ne savais pas si je devais me vexer ou la remercier, alors je n'ai rien répondu et lorsque j'ai su quoi répondre, il était trop tard, nous étions passé à autre chose. C'est bizarre ce sable noir. Je ne comprends pas ce que les volcans ont à y voir. Il était temps que je me mette à voyager, je me sens

ignorante. Avec Max, Max c'est le diminutif de Maximilien, oui, je sais, Maximilien au XXI^{ème} siècle, ça fait cucul, déjà au XX^{ème} ça faisait cucul la praline mais bon... qu'est-ce que je disais? Ah oui! avec Max, mon ex-mari, puis Max et Charlotte, puis Max, Charlotte et Sylvain, quel été nous ne sommes pas allés passer dans les Landes chez ses parents? Les Landes, ça je connais, en long, en large et en travers et les Landes, le sable est... couleur sable. J'imagine les Landes avec du sable noir comme ici, ça ne donne pas le même paysage, et le Sahara, des dunes de sable noir à perte de vue... pourquoi pas? Avec des dromadaires jaune pétard, ça pourrait être drôle! Il était gentil Max, serviable et *tutti quanti* mais d'un chiant! et aucun humour. Je ne sais pas si je suis drôle mais alors lui, pas du tout! Et ça ne s'est pas arrangé avec l'âge. Pourtant ils ont plutôt la réputation d'être des sacrés boute-en-train les gens qui travaillent dans les pompes funèbres! Pas Max. Quand j'y repense, qu'est-ce que j'en ai soupé des Landes, comment ai-je pu être aussi patiente? Aussi idiote?

Je préfère la plage comme ça, sans personne. Quel enfer, hier! On était encore loin des plages de Valencia ou Malaga où chacune et chacun risque tous les chocs possibles et imaginables si elle ou il s'aventure au-delà de la superficie de sa serviette comme une automobile dépassant les limites de sa place dans un parking, certes. Mais le dimanche de la Semaine Sainte, la plage c'est l'Enfer! La musique... Que quelqu'un me fasse la réflexion que les latinos

chantent et dansent tout le temps, je lui en colle une!
De toutes parts, musique à vous percer les tympan,
insupportable! J'ai bien essayé de faire abstraction de
cette fanfare jusqu'à ce que des imbéciles de chiens,
ou plutôt des chiens d'imbéciles s'amuse à se courir
les uns après les autres à la grande joie d'une famille,
d'imbéciles je confirme, d'imbéciles qui me
souriaient comme des niais tandis que leurs sales
clébards m'arrosaient joyeusement de sable, noir,
comme si j'aurais dû les remercier de partager leur
passion canine avec moi. Malgré moi! Allez expliquer
à un propriétaire de chien que vous n'aimez pas les
chiens, que vous n'avez que faire des chiens ou que
vous ne les appréciez qu'à l'étouffée avec un
accompagnement de votre choix. Les chiens, il n'en
manquait pas, prenant en compte également ceux qui
pissent à moins de trois mètres de l'endroit où vous
avez délicatement posé vos fesses dans le sable,
toujours noir. C'est agréable... Je ne vous parlerai pas
de pépère et mémère qui ont choisi de se faire prendre
en photo par leur fille ou leur nièce ou leur petite-fille
exactement sur l'axe qui va de votre œil jusqu'à la
mer, sachant qu'entre le fait que leur fille ou leur
nièce ou leur petite-fille ne sait pas prendre une photo
avec un *smartphone*, que mémère a oublié de sourire
lorsqu'on lui a dit de sourire, que pépère trouve que le
cliché pourrait être quand même un petit peu plus à
son avantage, j'aurais aussi bien fait d'aller me poser
ailleurs. Ce que je n'ai pas fait par orgueil et parce
que je n'avais pas envie de déménager à tout instant.
Quand c'est pas la zique, quand c'est pas les chiens ni

les stars de la photographie de vacances, il y a les mômes, qui crient, qui pleurnichent et, moment privilégié, qui laissent derrière eux une odeur pestilentielle, raison pour laquelle maman, jamais papa, en tout cas je n'en ai pas vu, court comme une dératée avec le gamin ou la gamine dans les bras pour l'emmenner, je crois deviner, sous une douche à jet multiple et puissant. N'oublions pas les relents de friture qui me rappellent cette sacrée époque où je me prenais parfois une bonne odeur de merguez dans la figure quand je participais encore à des manifestations pour protester contre ci ou contre ça. Cerise sur la gâteau, si je puis m'exprimer ainsi, les gros culs bien mis en relief par des strings qu'on ne distingue même plus. Aujourd'hui, pas de chiens, pas de pères et mères, pas de mouflets, pas de cuisine à l'air libre, pas de pornographes, personne. Je préfère la plage comme ça, sans personne. Quel paradis, aujourd'hui!

Qu'est-ce que j'ai? C'est vrai quoi! je n'arrête pas de cracher mon venin sur tout ce qui passe! Ce n'est pas à cause du divorce: je détestais déjà auparavant les cabots, les vacanciers, les enfants (sauf les miens, bien obligée), les odeurs de bouffe et l'obscénité. Alors? Est-ce qu'avant, je ravalais tout ça, bien élevée, bien éduquée, soucieuse de ne pas troubler l'harmonie familiale et l'ordre public? Je trouve que le ciel est en train de se couvrir du côté Nord, les rouleaux des vagues se font très obscurs juste avant de s'affaler avec brutalité et vacarme, je les entends jusqu'ici, je ne trouve pas cela très

rassurant, ce pourrait-il qu'il pleuve en plein été? Tout est permis avec le réchauffement global, non? Je m'en fous de leurs histoires, c'est honteux? L'écologie? Encore une mode, une autre mode dont ceux qui sont passés maîtres dans l'art de faire du pognon en saisissant toute opportunité ne vont pas se priver. Tandis que la suivante se présente déjà au portillon. Je n'ai jamais été une fanatique de la consommation, Max non plus, il faut au moins lui reconnaître ça, et nous n'avons pas cherché à convaincre nos enfants que leur statut social dépendait de leur capacité de remplissage de leur caddie au supermarché. Encore moins à jeter leurs poubelles n'importe où comme font les gens d'ici. C'est effrayant, El Salvador ressemble à un immense champ de détritrus. Sur le trajet qui nous amenés jusqu'ici, nous avons traversé montagnes et vallées, champs et forêts, pas un pouce de terrain où il n'y ait des ordures! J'ai eu envie de pleurer lorsque j'ai croisé pour la première fois le lit d'une rivière à sec débordant de déchets en tout genre mais surtout de plastiques. Qu'on ne vienne donc pas essayer de m'émouvoir avec ces affaires qui ne sont pas nouvelles. Comme aime à répéter Pascal, un de mes collègues au Louvre (je l'ai peut-être déjà dit ça):

— Entre cruauté, fatalisme et capacité d'adaptation, l'humain a inventé et supporté les camps nazis, alors la planète...

Terrible ce que dit parfois ce type mais nous savons toutes et tous qu'il met le doigt là où ça fait mal. De quoi étais-je en train de parler? Ah oui! Pourquoi suis-je autant sur les nerfs? J'ai une année

sabbatique devant moi, ma famille, mon ex-famille préfère ne pas être au courant de ce que je fais, des vraies vacances quoi! je n'ai rien de spécial à faire, je vagabonde, est-ce que je m'ennuie? Pas du tout, j'apprends à ne rien faire, je découvre ce que c'est que de ne rien faire, je ne sais pas si je ferai ça toute ma vie, ne rien faire, mais en attendant c'est très agréable. Alors? Parce que je sors d'une longue période de solitude telle une ermite retrouvant ses semblables et leurs poisons? Non, à l'inverse, j'avais un mal de chien, tiens encore ces sales clebs! j'avais un mal de chien à être un moment seule dans ma vie antérieure. Pourquoi est-ce que je parle de vie antérieure, aurais-je pris une décision importante sans m'en rendre compte? Cela peut arriver à n'importe qui, même à moi qui suit tant... organisée, pour le dire comme ça. Organisée au point de penser à ce à quoi je vais penser. A l'école, on se posait la question:

— Dites, la petite Aline, elle ne serait pas un peu débile?

— Vous voulez dire mongole?

— Oui, attardée mentale, quoi!

Aujourd'hui, il faut dire « personne de petit cerveau », les temps changent. Un fou reste un fou, ne m'emmerdez pas à chipoter avec le vocabulaire. Feriez-mieux de vous occuper d'eux, je veux dire les débiles, les mongoles, les attardés mentaux, les personnes de petit cerveau et les fous. Et les pas fous. Non, je ne m'ennuie pas, en tout cas pas encore. Entre les balades, les repas, les siestes, quelques échanges par internet avec des amies et amis de France et la

lecture, au ralenti c'est vrai, de *l'Aiguille creuse*, il me reste à peine du temps pour moi! J'avais oublié les conversations et sorties avec A. L.! Toujours intéressantes, il a une culture générale en peinture comme j'en ai rarement vu, même s'il me donne souvent l'impression d'être sur son petit nuage comme un... fou? Comme je sais que mes impertinences l'amuse, elles l'autorisent à me répondre sur un ton quelque peu paternaliste, ce qui l'enchant, je ne me suis pas privée de l'interroger à ce sujet:

— Vous savez, ma petite Aline, la folie... J'imagine que vous avez lu Erasme... La folie, c'est toujours les autres. Non, définitivement, ce n'est pas ma tasse de thé, encore un sujet dont je ne suis pas fou.

J'ai bien sûr pensé à l'âge. Pas uniquement quant à mon agressivité mentale concernant mon entourage proche et plus lointain. Normal. Tu es bien intégrée dans ta structure familiale, papa, maman et les enfants, pareil au plan professionnel, comme disait Ferré, tu es « dans la carrière », tranquille et du jour au lendemain, je vous jure que ça peut aller très vite, tu ne te retrouves pas seule mais il n'y a plus de structure familiale et la structure professionnelle et ses protocoles et conventions te gonflent sérieusement. Je suis née juste après Mai 68 et quand est apparu le mouvement punk donc il ne faut pas non plus trop me marcher sur les arpions, mon inconscient a certainement un pied dans la rébellion innée, sauf que

je ne le savais pas, personne ne m'en avait informée. Bien sûr, je me demande si j'ai encore la capacité à séduire, qui non? En même temps, ça aussi c'est très politiquement correct:

— Mais pas du tout, Aline, on est vieille dans sa tête!

C'est ça... les seins qui tombent, sans parler des dents et des cheveux, et de la vue qui elle ne tombe pas mais baisse, ok, la peau qui se plisse, qui se fripe, qui se tache et j'en pache, faut pas me prendre pour une imbécile! Je n'ai pas encore le cerveau qui flanche ou comme de la sauce blanche, comme disait un chanteur. Dont je me souviens plus du nom, flûte... Même chose concernant les grosses et les gros:

— La beauté des courbes!

Je t'en foutrais de la beauté des courbes! De l'éloge de l'obésité aux temps des épidémies, quelle horreur! Pour moi, les grosses et les gros sont laides et laids, et les goûts et les couleurs ne se discutent pas, que je sache, ou bien... depuis quand? On ne m'avait pas prévenue qu'avait été instauré la Police du mauvais goût, c'est bête, non? Aujourd'hui, c'est comme ça, tu as légitimement le droit d'avoir peur des clowns mais plus des nains! Je plaisante... Je ne me trouve pas moche, je me trouve pas mal du tout et la remarque de Josefina à propos de ma poitrine m'a remonté le moral. Deviens-je plus aigrie, blasée et acariâtre avec l'âge? Personne ne m'en a fait le commentaire jusqu'à ce jour. Où suis-je tellement aigrie, blasée et acariâtre que personne n'ose? Je suis

en train de me prendre la tête, pour rien. Moi qui suis censée me reposer, m'oxygéner, me relaxer...

— Je suis heureuse, je suis heureuse, je suis...

N'exagérons pas non plus!

— Je me sens bien, je me sens bien, je me sens bien, mmmm, là c'est mieux, je me sens bien, je me...

— Excusez-moi, madame, vous parlez espagnol?

— Qu'est-ce qu'il me veut ce trou du cul?!

Effectivement, il faudrait que je me calme un chouia.

Ricardo est curieux de voir ce qui va se passer. Il a repéré cette *gringa* depuis un moment, il l'a même signalée discrètement du menton à sa femme mais cette dernière préfère continuer à jouer avec les chiens, ils en ont quatre, tout en gardant un œil sur le bambin qui a la manie de vouloir manger du sable. L'étrangère a un certain âge, elle porte une robe de plage très élégante, gris et moutarde et de fines sandales qui laissent voir des ongles d'orteils peints d'un vernis très rouge. Elle n'est ni belle ni laide: ce qui a attiré son attention, c'est son visage qui affiche un mécontentement profond mais muet. Ricardo a mis un moment à comprendre qu'elle n'apprécie pas que Leonardo soit la proie des moqueries incessantes et bruyantes de ses deux frères, Pascual et Silvio, parce qu'il s'échine dans des allers-retours entre la mer et le

château de sable qu'il a construit à vouloir remplir d'eau ses douves à l'aide d'un seau de petite taille.

— Les garçons, laissez votre frère tranquille, oui?! — leur crie-t-il.

Il ne sait pas pourquoi il les a interpellés. Parce que la vieille étrangère a dû être émue par Leonardo et l'aspect de souffre-douleur que lui donnent ses épaisses lunettes de tétard à hublots? Par honte qu'un de ses fils soit victime de *bullying* devant une inconnue?

— Vous feriez mieux de l'aider! — crie à son tour son épouse.

Il la regarde dans l'espoir qu'elle lui envoie un message codé comme peuvent s'en envoyer entre eux les parents sans être détectés par des enfants toujours prompts à les espionner, mais rien, elle est à nouveau en train de se chamailler avec les chiens sauf Chiquita, la petite chienne qui ressemble à un diodon sans épines et qui halète à n'en plus pouvoir comme si elle allait mettre bas d'une seconde à l'autre.

Le gars, un jeune d'ici avec un short de rappeur qui lui tombe sous les genoux, s'est rapproché de l'étrangère à l'air énervé pour répéter sa question:

— Excusez-moi, madame, vous parlez espagnol?

La bonne femme assise sur le sable lève la tête, l'agressivité de son visage devrait le faire déguerpir mais l'importun insiste:

— Vous parlez espagnol?

— Oui, pourquoi? — elle a l'air d'être prête à lui décocher une droite.

— Vous êtes d'où? — Même à distance, Ricardo devine que le jeune homme a perdu son ton assuré.

— Vous êtes de la police? — Elle ne le regarde pas en l'interrogeant, elle continue d'observer Leonardo qui debout devant sa construction éphémère est en train de se demander s'il va continuer à remplir ses douves d'eau ou s'il va aller se baigner, en tout cas certainement pas jouer au foot avec ces crétins de frères.

— Euh, non... — bredouille l'apprenti-gigolo.

— Moi, oui... je vous montre ma carte d'identification? — Elle attend de voir la décision que va prendre le tétard à hublots, qui lui fait un peu de peine.

— Ah! Euh, non, ce n'est pas la peine... bonne journée, madame! — bafouille le gars avant de détalé.

La madame étrangère sourit. Ricardo se demande si c'est à cause du départ précipité du voyou ou du fait que Leonardo a enfin pris la décision de laisser tomber son activité absurde pour aller s'ébrouer dans l'écume des vagues avec les autres enfants de son âge. Il se tourne à nouveau vers sa femme mais elle ne lui prête pas attention.

— Aujourd'hui, l'Océan est violent et le soleil tape fort mais je me sens bien, très bien. — Demain, retour au boulot... — soupire-t-il en faisant glisser du sable entre ses doigts de pied.

Wendy jette un œil à son mari qui est en train de suivre de loin une conversation entre un jeune garçon bien bronzé au sourire charmeur et une vieille dame assise sur le sable habillée comme pour un défilé de mode. Les ongles de pieds peinturlurés en rouge criard, assez vulgaire. Rien de passionnant, elle pourrait lui demander plus tard, si elle s'en rappelle, quel intérêt il a pu à ce spectacle. Sans perdre de vue le petit dernier, ce bêta aime mettre du sable dans sa bouche, elle reprend son jeu de poursuite avec les chiens qui s'agitent et courent dans tous les sens malgré la chaleur et leur poil collé par l'eau salée, quatre dont une petite chienne qui doit accoucher d'un jour à l'autre. Elle se retourne pour vérifier: la vieille, une *gringa* visiblement, a vraiment une sale gueule, comme si elle allait piquer une colère. Un des chiens vient lui donner des coups de museau dans les jambes pour qu'elle reprenne immédiatement leur jeu. Ce qu'elle fait après avoir entrevu Leonardo qui s'évertue à remplir les douves de son château de sable avec de l'eau qu'il récupère dans la mer avec un seau en plastique.

— Les garçons, laissez votre frère tranquille, oui?! — hurle son mari.

Que lui arrive-t-il au *viejo*? Elle souffle: c'est vrai que ses deux frères aînés, Pascual et Silvio, sont pénibles à l'asticoter tout le temps.

— Vous feriez mieux de l'aider! — crie-t-elle, les paroles lui ont échappé sans qu'elle y pense. — Ils sont d'un chiant avec leur frère... — se dit-elle, — c'est pénible... à leur âge!

Les chiens s'agitent de plus en plus, elle commence à se sentir un peu fatiguée. Il fait une chaleur! Elle s'assied pour se reposer un instant, repoussant l'un après l'autre les trois gros chiens qui eux ne se calment pas, Chiquita, la petite chienne enceinte, fouille fébrilement dans le sable avec son museau.

Son époux est toujours debout à observer le jeune qui est en train de discuter avec la vieille qui ne le regarde même pas. Elle effectue un discret quart de tour: l'étrangère est en train de regarder Leonardo qui fixe son chef-œuvre d'un air perplexe. Tout à coup, le jeune homme basané décampe sans demander son reste.

— Quel moustique l'a piqué celui-là? Si ça se trouve, la *gringa* ne parle même pas espagnol. Elle a pas l'air facile la vieille, en tout cas!

En parlant de la vieille, elle est en train de sourire. Elle n'est pas moche lorsqu'elle sourit, elle a même un certain charme.

— Peut-être que le jeune homme l'a dérangée, va savoir! Qu'est-ce qu'il a bien pu lui proposer? Un cours de surf? A une vieille?! Une balade à cheval? Non plus... Aucun intérêt...

Elle se tourne une nouvelle fois en direction du château de sable de Leonardo. Le gamin a disparu! Elle va pour se lever mais se rassied tout de suite, rassurée. Le mouflet s'amuse dans l'eau avec d'autres enfants. Espérons qu'il ne perde pas encore ses lunettes, sans ses lunettes, il ne voit rien.

— Une bonne idée qu'a eue Ricardo avec la ficelle... C'est pas tous les jours...

Bien, les chiens se sont calmés, la petite chienne aussi. Les deux grands continuent à jouer au football, sont bruyants ces gosses! Wendy a envie d'une glace, à la vanille, elle va attendre un peu que Leonardo ait profité de la mer avant de proposer à son mari qu'il aille acheter des esquimaux pour toute la tribu. Elle attrape à la volée le petit dernier qui passe à quatre pattes devant elle.

— Aujourd'hui, l'Océan est violent et le soleil tape fort mais je me sens bien, très bien. — Demain, retour au boulot... — soupire-t-elle en faisant glisser du sable entre ses doigts.

Pascual est déçu, il en a marre. Son frère, Silvio, ne laisse passer aucune balle. Il balance un coup de pied rageur pour envoyer le ballon à perpète. Bon joueur, Silvio va le chercher jusqu'où finit la plage et où commence le chemin pour regagner la rue derrière.

— Eh, tétard à hublots, t'en a pas marre de vider la mer dans ton château pourri! — il interpelle Leonardo, son petit frère qui depuis un bon moment s'entête à remplir les douves de son château de sable avec de l'eau qu'il ramène de la mer dans un seau. Cette andouille ne comprend pas qu'à chaque fois qu'il revient avec son seau plein, le sable a absorbé l'eau du seau précédent!

— Viens donc jouer au foot avec nous au lieu de ton jeu de bébé! C'est pour les niais ton château qui tient pas la route! De toutes façons, la marée...

— Les garçons, laissez votre frère tranquille, oui?! — vocifère soudain leur père qui est debout là-bas à ne rien faire de précis.

— Qu'est-ce qui lui arrive au *viejo*? — interroge Silvio qui de la pointe de son pied nu pousse le ballon devant lui.

— Vous feriez mieux de l'aider! — crie leur mère.

— Et la *vieja* qui s'y met... — marmonne Pascual entre ses dents. — Elle ferait mieux de s'occuper de ses chiens pourris, regarde comment se traîne la petite...

Il essaye vainement de reprendre la balle à son frère qui finalement lui en fait cadeau pour faire du tirs au but. Avec cette chaleur, c'est pas évident de courir tout le temps!

Alors que Silvio est parti derrière une balle qu'il a laissé passer, Pascual observe sa mère qui observe son père qui observe un gars qui doit être d'ici avec un pantalon de rapper ridicule qui observe une femme assise sur la plage.

— Les adultes! — se moque-t-il intérieurement.

— Attrape ça, Ducon! — lui lance son frère en décochant un formidable coup de pied dans le ballon.

Tandis que Pascual court derrière la balle qu'il a laissé passer, Silvio observe sa mère qui observe son père qui observe un gars qui doit être d'ici avec un

pantalon de rapper ridicule qui observe une femme assise sur la plage. Il hausse les épaules d'un air désabusé:

— N'ont rien d'autre à faire... Tiens, l'attardé mental va nager, ça lui fera pas de mal au cerveau... Merde! rebelote, encore une balle à aller chercher...

Il entrevoit sa mère assise, les chiens autour d'elle se tiennent tranquille, la Chiquita, on dirait qu'elle va crever sur place, son père regarde ses pieds, le type bizarre est parti et la vieille regarde elle aussi ses pieds. Il arrive pas loin d'elle, on dirait que c'est une *gringa*. En tout cas, sûr qu'elle n'est pas d'ici. Elle n'a pas l'air aimable. Vieille peau!

Revenant vers Silvio, il lui propose de changer:

— Toi dans les buts, je fais les tirs.

Il se demande quand est-ce que leur mère va se décider. En général, elle demande à leur père d'aller acheter des glaces pour tout le monde à cette heure-là.

— Aujourd'hui, l'Océan est violent et le soleil tape fort mais je me sens bien, très bien. — Demain, retour au collège... — soupire-t-il en faisant glisser du sable entre ses doigts de pied.

Leonardo a chaud, très chaud, ses lunettes sont embuées, il en a marre, il fait chaud et... il s'arrête devant son château de sable, il est pas mal avec son donjon carré, ses murailles et ses quatre tours rondes dans les angles. Mais c'est nul s'il n'y a pas d'eau dans les douves! Il verse un énième seau d'eau là où il

en a déjà versé des dizaines, pour rien. Le sable absorbe l'eau au fur et à mesure qu'il la verse.

— Je vais plutôt aller me baigner pour me rafraîchir.

— Eh, tétard à hublots, t'en a pas marre de vider la mer dans ton château pourri! — lui crie son frère Pascual.

— Quel couillon celui-là! Peut pas la fermer deux secondes! — se dit Leonardo.

— Viens donc jouer au foot avec nous au lieu de ton jeu de bébé! C'est pour les niais ton château qui tient pas la route! De toutes façons, la marée...

— Manquait juste l'autre couillon... font bien la paire ces deux-là... C'est toujours la même histoire, ils m'invitent à jouer au foot avec eux et ils en profitent pour me foutre des coups de pied! Quelle bande de cons, toujours à jouer au foot, ils se prennent tous pour Messi alors qu'ils sont nuls. Ils ne savent rien faire d'autre, la tablette et le foot! Heureusement que le tétard à hublots est là pour les aider dans leurs devoirs du collègue, ces deux abrutis. Je devrais les faire payer, je vais y réfléchir. Dommage qu'on n'a pas de sœur! Remarque, ils l'auraient peut-être autant embêtée qu'ils m'embêtent moi... Remarque, il y a des filles aussi stupides que mes frères qui ne savent rien faire d'autre que passer leur temps leur nez collé sur leur téléphone... Y'en a même qui jouent au foot!

— Les garçons, laissez votre frère tranquille, oui?! — hurle sans prévenir leur père qui est debout là-bas à faire je ne sais quoi.

— Qu'est-ce qui se passe, c'est bien la première fois qu'il me défend... — pense Leonardo qui hésite encore à laisser tomber son projet de douves remplies d'eau.

— Vous feriez mieux de l'aider! — crie leur mère.

— Décidément, c'est mon jour de chance, mes deux parents ont attendu qu'on soit à la plage pour se rendre compte que mes frangins n'arrêtent pas de me harceler! — blague l'enfant. — Sérieux, qu'est-ce qui leur prend? C'est à cause de la vieille là-bas? Elle me regardait bizarre tout à l'heure. C'est peut-être une inspectrice de l'Assistance sociale, elle est venue espionner comment mes frères me maltraitent et mes parents qui font rien. Et l'autre, c'est qui? On dirait un voleur, il est tout beau tout bien peigné avec un sourire d'arnaqueur, comme un voleur. Mais la vieille a pas l'air du genre à se laisser faire, à mon avis il va se prendre une gamelle.

Se dirigeant vers le bord de la mer pour s'y tremper, il observe Pascual qui observe sa mère qui observe son père qui observe un rappeur tout bronzé qui observe la femme assise sur la plage.

Il lève la tête avant de plonger dans les vagues: Silvio est en train de regarder sa mère qui est en train de regarder son père qui est en train de regarder le gars qui est en train de regarder la vieille. Oh! il distingue un vol de pélicans qui vient par ici mais il est encore loin. Que c'est agréable, l'eau est toute tiède et il y a d'autres enfants avec qui s'amuser.

— Aujourd’hui, l’Océan est violent et le soleil tape fort mais je me sens bien, très bien. — Demain, retour à l’école... — soupire-t-il en se laissant glisser dans l’écume rageuse.

P1 n’est pas d’humeur. Ils sont en retard, très en retard sur l’horaire convenu. Il va encore se faire remonter les bretelles. Une fois de plus à cause de P8 qui lambine, qui lambine... Qu’est-ce qu’il a P8, il est amoureux ou quoi? P3 dit que c’est un fainéant, qu’on devrait le virer du groupe. Le virer du groupe, facile à dire! Si je le vire, j’ai toute la famille qui va me tomber dessus:

— Il est jeune... il faut bien le prendre en aile, pas de souci.

Il est gentil P376 mais aujourd’hui, on ne vole plus comme de son temps, il y a du danger partout à notre époque. Regarde, à quinze minutes, deux ULM, il n’y avait pas d’ULM de son temps, P376. Pas grand monde aujourd’hui sur la plage. Hier, c’était bourré de monde! Le voilà qui recommence!

— P8, allo P8, ici P1, répondez!

— Ici P8, je vous reçois 5 sur 5 P1.

— Bien reçu P8. Accélérez un peu, vous retardez P10 derrière vous.

— Bien reçu P1, je mets le propulseur.

— Ok, *over*, P8.

Il y en a qui prolonge les vacances là-dessous. Il a une drôle de tête le gamin là-bas, on dirait un enfant-grenouille! Ah, il y a la vieille de l’autre jour,

elle fait toujours la gueule celle-là, elle est peut-être malheureuse... Qu'est-ce qui se passe, il y a un déséquilibre sur le côté gauche. Nom de nom!

— P8, P8, allo P8, ici P1, ici P1, répondez!

— Ici P8, je vous reçois 5 sur 5 P1.

— Je ne vous ai pas dit d'accélérer, P8? Vous allez mettre P10 en difficulté.

— Bien reçu P1, je mets le propulseur.

M'énerve, m'énerve avec son propulseur... Si je pouvais lui dire où il peut se le mettre son propulseur...

— Accélérez P8, c'est tout ce qu'on vous demande, accélérez!

— Ok, *over*, P1.

Leonardo lève le nez au ciel pour admirer le vol de pélicans qui passent au-dessus de leurs têtes. Il y en a un qui le regarde bizarrement.

5

L'épidémie à peine achevée, ils avaient pris d'assaut les terrasses des cafés. Est-ce que ce n'était pas la sortie de la covid qui l'avait mise hors d'elle? Ou la covid et son confinement? Franchement? Non. Max n'avait pas changé ses horaires de travail, au contraire elle lui avait reproché d'en faire trop:

— Moi, j'en fais trop? — Il l'avait fixé avec des yeux en ronds de flanc: — Tu blagues, j'espère! Tu es au courant que c'est l'hécatombe?

— Quelques vieux qui de toute manière n'en avaient plus pour longtemps... c'est vrai ou c'est pas vrai?

— C'est ton opinion... Nous en avons déjà parlé, c'est bon!

Aline n'avait pas insisté, s'étant peu à peu rendu compte, au début malgré elle, que moins il était

là, mieux elle se portait. Elle se demandait parfois si elle ne préférerait pas vivre seule. C'est dire!

Les enfants? Qui ne sont plus vraiment des enfants. Charlotte et son mec, Gérard, qu'elle avait connu dans le cadre de son activité professionnelle, s'étaient cloîtrés dans leur bel appartement haussmannien du VIII^e arrondissement. Ils travaillaient avec leur studio graphique depuis chez eux et se faisaient tout livrer à domicile. De fait, Aline, qui travaillait lundi et mardi au Louvre et du mercredi au vendredi chez elle n'avait jamais autant communiqué avec sa fille depuis des années, même si cela avait été par l'intermédiaire d'internet. Quant à Sylvain, considérant que le marché mondial des antiquités du Second Empire allait être paralysé pour une longue période, il en avait profité pour aller se balader sur le voilier d'un de ses amis dans l'océan Indien. Il n'avait plus eu aucun échange avec elle, personne de la famille d'ailleurs, jusqu'à son retour en septembre 2022.

— Quel égoïste! Imagine si papi ou mami...

— N'exagère pas, et papi et mami sont toujours là.

— N'empêche, imagine si... — avait inutilement insisté Charlotte.

Faisant le bilan de ces deux années un peu spéciales, elles lui avaient permis de prendre un peu de distance avec l'ambiance du Louvre où elle baignait maintenant depuis plus de vingt ans. Avec ses enfants aussi, surtout Sylvain! Également avec Max, avec ses amis, elle n'avait pas d'amies, qui se

comptaient sur les doigts d'une main et avec le train-train de sa vie quotidienne. La covid avait malgré tout eu du bon aussi: elle lui avait permis de réaliser que sa vie était d'un monotone, mais d'un monotone... Aline faisait partie de ces gens qui étant enfant avait le don d'emmerder les autres quand ils s'emmerdaient et qui, étant devenu adulte, s'emmerdaient comme des rats morts quand ils s'emmerdaient et pouvaient donc commencer à broyer du noir jusqu'à finir un pistolet sur la tempe, encore fallait-il qu'ils aient un pistolet à portée de main. Mais justement, souvent, le plus souvent seule chez elle, elle ne s'était pas ennuyée une seule fois et quand elle n'avait rien de concret à faire, elle se mettait à penser.

— Je suis en train de me mettre à penser —. Elle-même utilisait cette expression qui était dirigée à elle-même et personne d'autre. On aura bien compris que ce commentaire ne signifiait en aucune façon qu'Aline ne pensait pas le reste du temps: elle faisait la distinction entre penser sans y penser et penser en sachant qu'elle pensait. Point de vue à priori absurde, ou même absurde, mais en y pensant bien, c'est la tâche principale des philosophes, alors un peu de respect s'il-vous-plaît! Comme elle n'était pas philosophe, elle pouvait même se permettre le luxe de se dire:

— Bon, je vais arrêter de penser... — Ce qui bien sûr ne veut pas dire que... on l'aura bien compris.

Deux geckos blancs, minuscules, sont en train de sur le mur blanc d'en-face. De? Aline se concentre

sur les deux animaux qui ne bougent pas, ils sont collés l'un à l'autre, comme entortillés, mais ils ne bougent pas, qu'est-ce qu'ils sont en train de faire? Au-delà de l'univers des connaissances d'une parisienne qui sort pour la première fois de chez elle.

Une fois, en tout cas de ce qu'elle se rappelait, c'était arrivé une fois:

— Bon, je vais arrêter de penser...

— Comment ça, tu vas arrêter de penser, mon minou?

— Qu'est-ce que c'était pénible, mon minou par-ci, mon minou par-là! Et ma grosse chatte, tu l'as vue?! Mais qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ces lézards? Il lui déclame un poème ou quoi? Cette relation est hypnotique par son immobilisme. Ce ne devait pas être un hasard qu'elle se souvienne maintenant de cette scène:

— Comment ça, tu vas arrêter de penser, mon minou?

— Tu es en train de me dire que tu penses que je pourrais ne pas penser? — Prononçant ces mots, elle s'interrogeait encore de comment elle y était arrivée.

Elle avait profité de la situation pour torturer un petit peu Max, sans raison précise, pour se défouler mesquinement sur un homme qui l'aimait.

— Et toi, mon gros matou, tu penses tout le temps? Sans blague! — En fait, elle l'avait pensé mais elle n'avait pas osé. Elle n'assumait pas toujours sa méchanceté.

De ces scènes que vous vivez sans vous en rendre compte et qui émergent le jour de la grande déstructuration de votre petite vie bien réglée, bien organisée, bien formatée, bien... Voilà ce qu'était en train de se dire Aline alors que monsieur lézard se défonçait sur et dans madame lézard en public et ni vu ni connu!

Concrètement? Concrètement, elle avait beaucoup lu, elle avait retrouvé le goût de lire, un goût éclectique: roman, polar, science-fiction, poésie... Elle avait redécouvert, ou découvert la poésie. Rien de mieux pour se relaxer avant de s'endormir, un petit poème, René Char ou Arthur Rimbaud, c'est génial Rimbaud, il n'y a rien à comprendre, tu te laisses porter, c'est tout. D'où la bêtise d'étudier Rimbaud, encore une occasion où l'école s'y est pris comme un manche. La littérature étrangère! Elle ne se souvenait pas qu'il y eût autant de littérature étrangère traduite en français... en d'autres temps. Africaine, japonaise, hongroise ou tadjikistanaise, internet répondait toujours présent, impressionnant! Pas de bouquins sur l'art ou la peinture, incroyable, non?

Elle avait appris à tricoter, un vieux désir qu'elle n'avait pas pris le temps d'assouvir. Le point mousse, le point jersey, le jacquard, le point de blé, le point godron, le point de riz...

- Qu'est-ce que tu tricotes?
- Une écharpe.
- Un bonnet.
- Une couverture pour Max.

— Une chaussette pour Max.

— Ce truc, c'est une chaussette?

Elle n'en avait absolument rien à faire. Parce qu'elle était tombée dans le piège des séries télévisées: Episode 1 de la Saison 1. Episode 2 de la Saison 1. Episode 3 de la Saison 1. Episode 4 de la Saison 1. Episode 5 de la Saison 1. Episode 6 de la Saison 1. Episode 7 de la Saison 1. Episode 8 de la Saison 1. Episode 1 de la Saison 2. Episode 2 de la Saison 2. Episode 3 de la Saison 2. Episode 4 de la Saison 2. Episode 5 de la Saison 2. Episode 6 de la Saison 2. Etc., etc. Tricoter lui donnait l'impression d'être moins conne, d'être créative et non seulement complètement aliénée par des feuilletons stupides avec des scénarios stupides et des acteurs stupides dont le seul objectif est comme les yaourts en supermarché: que vous en achetiez toujours plus. Sans vous posez de questions. Même si, une fois de plus, vous en jetterez un tiers à la poubelle.

Les bestioles n'avaient pas bougé. Etaient-elle en train de s'envoyer des signaux télépathiques? C'est bête de ne rien savoir à propos de nos amis les bêtes, hein?

Une autre activité qui lui avait permis de ne pas voir le temps passer durant la pandémie avait été le détricotage. Le mot existe, si, si, si! Lorsqu'elle considérait que ce qu'elle était en train de confectionner devenait indéfendable, inexplicable... Comment ça? Imaginons:

— Qu'est-ce que tu tricotes?

— Un napperon.

— Un napperon? Pour quoi faire?

— Pour mettre sur la télévision.

— Mais, Aline, vous n'avez pas...

— Ta gueule! — elle ne le disait pas mais elle le pensait très fort.

L'emmerdeuse ou l'emmerdeur parti, ou partie, il était clair qu'était venu le moment de prendre la grande décision: détricoter. Elle aimait bien détricoter, c'est tellement plus facile de détricoter que de tricoter. Si vous tendez l'oreille très près, on dirait le chant d'une cigale mais faible, très, très faible. Juste entre elle et elle, Aline aimait ces moments confidentiels avec la laine, la matière.

— Tricoter, détricoter: plus écologique, tu meurs!

— Que dis-tu mon minou?

— Ton minou dit que... non rien...

Le plus drôle ce fut après, quand l'épidémie avait décidé de retourner en Chine et de cesser d'enquiquiner le reste de l'humanité. Un petit tour et puis s'en fut!

— Qu'est-ce que tu as fait de tout ce que tu as tricoté?

— Moi?

— Bah oui, mon minou, je te voyais tout le temps en train de tricoter pendant le confinement!

— Moi?

— Bah oui toi! Pas la voisine du dessus!

— La voisine du dessus ne tricote pas, tu en es sûre?

— Pfff...

— J'ai détricoté.
— Pardon?
— Tu me demandais ce que j'ai fait de tout ce que j'ai tricoté, je te réponds: je l'ai détricoté.
— Pardon?
— Ce que j'ai tri-co-té... je l'ai dé-tri-co-té.
— Tu m'épates...
— Moi?
— Non, la voisine du dessus... Ton côté nihiliste...
— Je suis nihiliste parce que je détricote?
— Laisse tomber, laisse-moi regarder le match.
— Avec plaisir, mon gros matou...

Aline s'interrogeait maintenant comment elle avait pu partager autant d'années de sa vie, combien? elle n'osait pas en faire le compte, avec Max.

Toute parisienne qu'elle était, la *gringa* savait que les animaux sont comme les humains, en tout cas les mammifères. Les végétaux et les minéraux, difficile de savoir, il faudrait aller sur Wikipedia mais les mammifères se reproduisent, des œufs pas des œufs, vivipares dit-on, n'est-ce pas? La question que se posait donc Aline était: Est-ce que ces deux zèbres, en l'occurrence des geckos, n'étaient pas en train de baiser?

S'installer un fauteuil du salon sur le balcon en fin d'après-midi, cinq mètres sur deux, et observer les façades où il se passait un tas de choses et la rue où, vu les circonstances, il ne se passait rien, fut

également une activité sociale non dépourvue d'intérêt et quelquefois d'émoussillements. Aline ne se souvenait pas en détail de ce qu'elle avait observé durant des mois, des rituels, des incidents, des us et coutumes, au final peu de surprises lorsqu'elle commençait à bien connaître ce qu'elle appelait:

— Mon zoo. — Entre elle et elle, qu'allez-vous croire??

Prêtant une oreille occasionnelle aux journaux d'informations et aux interventions télévisées gouvernementales, elle avait cru comprendre qu'on en avait pour un moment, certainement au moins plus que ce que prétendaient ces dernières. Elle avait appris à oublier dès le lendemain le spectacle de la veille pour éviter la monotonie du voisinage qui risquait de ressembler dangereusement à la sienne, de monotonie. Les surprises étaient rares et pouvaient la mettre mal à l'aise car elle était alors consciente qu'elle n'était qu'une voyeuse et qu'elle devrait avoir honte de ses agissements, ce qu'elle n'avait pas fait car le propre d'une voyeuse est que les insectes sujets à son observation sagace et discrète ne soupçonnent pas sa présence qui se veut invisible mais efficace. Efficace elle l'était, la preuve:

— Tu fais quoi, mon minou, sur le balcon?

— Rien.

— Là, depuis deux heures, sur ton balcon, tu ne fais rien?

— Rien.

— Ok.

L'imagination s'ajoutant à l'absence de Max et la menace de l'ennui, elle avait finie sur un site de rencontres tel un cadavre de bouteille en plastique sur une plage tout de même assez fréquentée. L'apprentissage de l'endroit lui permit de perdre beaucoup de temps pour rien car les imbéciles, les malfaisants et les truands, nous ne mentionnerons pas les psychopathes, les pervers et les *serial killers*, inefficaces dans leur bêtise informatique, restaient néanmoins très efficaces pour lui faire perdre son temps. En même temps, du temps, elle en avait à revendre. Oups! façon de parler. C'est dans ces espaces inexistantes où l'on oublie que tout dépend de soi-même, surtout de la capacité mécanique à appuyer sur une touche pour que tout ce mirage disparaisse simultanément, que la puce commença à s'accrocher à son oreille: elle trouvait bien plus sympathique et — au bout de plusieurs mois, il est vrai — excitant aussi de converser avec des femmes, sachant qu'elle mis plusieurs mois aussi à se rendre compte que nombre de ces femmes n'étaient pas des femmes mais des hommes qui se faisaient passer pour des femmes pour rencontrer des hommes ou des femmes. Des hommes-femmes pour tromper des hommes-hommes ou des femmes-femmes en quelque sorte.

— Tout le monde suit là?

— Ouiiiiiiii!!!

— Des doutes, des questions?

— Noooooon!!!

L'avantage était que d'apprendre à repérer les hommes-femmes, c'est-à-dire à jouer sur les mots (le

coup fatal étant de leur demander s'ils étaient vaginales ou clitoridiennes, là ils n'assumaient plus leur propre fourberie et donc y tombait de plain-pied), lui prit également beaucoup de temps alors que la covid, elle, dans ses ambitions hégémoniques commençait à perdre de sa vitalité et à se transformer en collègues plus mous, moins combattifs, moins convaincus, susceptibles de désertier le champ de bataille avant de crouler sous le nombre des victimes qui n'en avaient rien à foutre de cette petite grippe. A l'époque du retour en Chine de la méchante bestiole, Aline, elle, était devenue lesbienne, sans grand enthousiasme mais curieuse des nouveaux horizons qui s'offraient à elle alors que les autres n'avaient qu'une hâte: retourner à la normalité d'avant.

— Vous n'avez pas le sentiment qu'on est en train de nous regarder.

— Vous croyez?

— Je crois. Sur notre gauche, plus bas.

— Oh, mais vous avez raison, cette grosse vicieuse est en train de nous mater!

— Je suis vraiment désolé. Je vous propose que nous poursuivions sur le mur d'en-face.

— Avec plaisir, mon ami!

— Non seulement elle a un beau petit cul mais en plus elle a de l'humour! — se réjouit le gecko.

Plus elle y pensait, ou plus elle se mettait à penser, plus elle soupçonnait qu'elle était partie en vrille non pas durant l'épidémie mais à la sortie du confinement. D'accord. Quand fut-ce la sortie? Pas pour une question statistique, Aline ne prêtait de toute

façon aucune attention aux chiffres. Déjà qu'elle n'aimait pas les chiffres, alors les chiffres dramatiques... La comparaison entre totaux de victimes, par exemple. Pas pour des raisons morales ou épistémologiques; elle n'en comprenait pas la signification. Elle avait suivi le mouvement, comme tout le monde ou presque dans cette transition assez floue où la frontière entre l'autorisé et l'interdit se dissolvait jour après jour dans la quotidienneté de gens faisant comme si de rien n'était.

— Monsieur, s'il-vous-plaît!

— Oui, Monsieur l'Agent.

— Votre masque?

— Mon...? Ah, excusez-moi, je viens de sortir de chez moi...

— Vous habitez dans le coin? Hum... Vous l'avez avec vous?

— Oui, oui, bien sûr, c'est juste que...

— Bien, mettez-le s'il-vous-plaît.

— Voilà.

— Merci. Vous avez votre attestation de test PCR.

— Heu... attendez... ah, je l'ai oublié chez moi... Si vous voulez, je peux aller...

— Non, c'est bon, mais la prochaine fois, tâchez de porter votre masque et d'avoir votre attestation sur vous.

— Bien sûr, Monsieur l'Agent.

L'ambiance sécuritaire n'y était plus. Il y avait ce doux parfum de début de la fin, la sortie du tunnel que l'on confirme en éteignant ses phares alors qu'il

manque encore quelques centaines de mètres pour se retrouver en pleine lumière mais si peu! On joue à ignorer la ligne de partage traditionnelle entre la réalité et nos désirs, comme les enfants. La bestiole néfaste reprend du nerf en Chine? C'est bien fait, les Chinois n'ont que ce qu'ils méritent, ils n'avaient qu'à pas nous envoyer cette merde! Et hop, je vous fais un paquet, un milliard et demi d'êtres humains, roulez jeunesse, il n'y a plus rien à voir! chantez! dansez! mangez! buvez! faites comme avant! dorénavant, faites comme auparavant!

Aline avait été tout à fait consciente que c'était ce dernier phénomène social qui l'avait prise par la main pour l'emmener dans la spirale dépressive.

Les geckos avaient disparu.

Dorénavant comme auparavant? Dorénavant comme auparavant?! Dorénavant comme auparavant?!!!!! — Le non-dit l'avait clouée comme un papillon sur un bouchon. Les premiers jours... puis elle s'était ressaisie, assez rapidement. Concernant des contextes lointains, elle n'avait jamais été intéressée. Des situations pas si éloignées, elle ne s'était jamais fait d'illusions: on avait applaudi les infirmières mais le spectacle terminé, le rideau s'abaisserait et chacun retournerait chez lui avec ses ambitions, envies et soucis. Sauf les complotistes contemplant avec déception la fin de cette superbe ambiance qui leur avait permis de disséminer avec succès leur paranoïa chronique. Aline les détestait plus que tout pour leur faiblesse d'esprit, quoi de plus dangereux que ces gens qui se croyaient supérieurs aux autres juste par

leur capacité à désigner des boucs-émissaires pour dissimuler ou justifier leurs propres vices? Personne de sa famille n'était mort dans les camps d'extermination nazis mais il était clair pour elle que les apprentis hitlériens étaient nocifs pour leur propre espèce. Pour ce qui était de son entourage proche, elle s'imaginait qu'au boulot Pascal: — Surprise tu es surprise? Je t'avais prévenu... — Mireille: — Bah, tu sais... — John: — Pourquoi changer? Tout va bien, non?! Quant à ses enfants... ils étaient tous deux trop absorbés par leur promotion sociale et économique personnelle pour se poser que ce ne soit que la question. Non, elle s'était imaginé Max et elle, elle et Max et elle n'avait rien entrevu de très réjouissant, rien de quoi dire: — Dorénavant, ça va être vachement mieux! — Alors, à quoi avaient servi ces deux ans tricotés et détricotés?

6

— Pouvez-vous nous décrire où nous sommes?

— Bien sûr. Nous nous trouvons dans le quartier de la Mouzaïa. Je vous vois sourire... vous n'êtes ni à Alger ni à Tombouctou. Nous sommes bien dans l'Est parisien, en plein XIX^e arrondissement. Si mes souvenirs sont bons, vous savez à mon âge... il s'agit du nom d'un endroit où en mai 40, 1840 pas 1940, Abd-el-Kader s'est battu contre l'armée française à la conquête de l'Algérie. On le surnomme aussi le quartier d'Amérique car il s'y trouvait une des plus grandes carrières de gypse de la capitale qu'on appelait la carrière d'Amérique parce qu'une partie de ses blocs ont été exportés aux États-Unis.

Quelle horreur! Gamine, j'en faisais des cauchemars. Lorsque j'ai lu pour la première fois *Alice au pays des merveilles*, sa chute sans fin dans le puits, quelle trouille! Je me suis mise à me méfier des lapins, surtout les blancs. Heureusement, j'en ai croisé aucun avec un oignon dans la pochette de sa veste. Durant des années, je me suis imaginé mon lit chutant, chutant... A l'école Prévoyance, un instituteur avait eu la bonne idée d'organiser une exposition de photos sur les carrières, il y en avait où tu pouvais faire entrer un immeuble de dix étages! Des nuits à ne pas dormir, j'en ai passé une tonne! Avant, mais ça m'a vite passé, plus petite, j'imaginai la taille des rats qui vivaient là-dessous, je ne vous raconte pas... Mes parents m'avaient rapidement installée dans la chambre du haut mais je ne m'étais pas sentie plus rassurée pour autant. Ça me faisait une belle jambe que la Maison-Blanche ait été construite avec des pierres tirées de là-dessous!

— Vraiment?

— Absolument! Saviez-vous que la Maison-Blanche a été construite avec des pierres extraites d'ici?

— Pas du tout, incroyable!

— Si, si, depuis le Moyen Âge il y avait une carrière ici, c'est avec ça qu'on a construit les beaux immeubles parisiens. Qu'est-ce que je voulais vous dire? Ah oui! La porte d'entrée de la maison donne sur la via des Aigrettes, c'est une impasse qui

commence rue David d'Angers. La porte de derrière donne elle sur la via des Sizerins qui débouche aussi sur la rue David d'Angers. L'autre côté commence le quartier Danube.

— Le quartier est mignon, avec ses maisonnettes et ses jardinets, on ne se croirait pas en pleine capitale!

— C'est vrai que les petites allées en pente lui donnent un charme particulier. Elles ne font pas plus de trois mètres de large, ce qui nous débarrasse des automobiles. Pas de services, pas de commerces, nous sommes tranquilles, pour le moment... En plus, nous sommes entre le parc des Buttes-Chaumont et le parc de la Butte du Chapeau Rouge. Au départ, c'était des petits pavillons pour des gens modestes, comme nous. Maintenant, au moins la moitié des maisons ont été rachetées par des gens aisés. Il ne peut pas y avoir d'immeubles ici, à cause des galeries, là-dessous il y a jusqu'à trois niveaux de galeries, c'est très instable comme sous-sol. Je crois que c'est en 1900 et des poussières qu'ils ont commencé à construire des maisons et ils ont terminé juste avant la Seconde Guerre Mondiale. Il y avait surtout des employés ou des petits commerçants qui habitaient déjà dans le coin.

Autant j'étais toujours inquiète lorsque j'étais dans la maison, autant dehors, j'en avais rien à foutre. Heureusement que je n'ai su que bien plus tard que ce foutu trou allait bien au-delà des limites du quartier.

Quelle idée aussi de construire au-dessus d'un trou! C'était pour des prolos, et puis un crédit à cinquante ans... unique ce truc! Il faut croire que l'organisme de crédit était complice des entreprises de construction, quelque chose comme ça. La rue, les allées, c'était vraiment cool pour les enfants, les arbres, les petits jardins, les deux parcs pas loin, on avait presque l'impression de vivre à la campagne. On se connaissait toutes et tous, même maternelle, même primaire, même secondaire, il y en a même qui se sont mariés entre eux et qui ont récupéré la maison des parents, plus casaniers, tu meurs!

— Il fallait tout de même avoir les moyens...

— Non, non, ils achetaient tous à crédit.

— Le crédit immobilier existait déjà? Vous m'étonnez...

— Il est apparu à cette époque. L'idée était que si un ouvrier devient un petit propriétaire, il n'aura plus des velléités de changement radical du monde ou je ne sais quoi. L'apport initial était faible et le crédit à très long terme, jusqu'à cinquante ans. En revanche, à cause de l'instabilité du terrain, vous n'aviez pas le droit de construire plus que le rez-de-chaussée et un étage sur des parcelles très petites. Cette maison, par exemple, a six mètres de façade sur douze de profondeur, c'est une des plus grandes du quartier, d'autres ne font que quatre de façade et huit de profondeur.

— C'est donc ici qu'est née Aline?

—Aline est née ici, elle y a grandi jusqu'à ce qu'elle entre à l'université. Ce n'est pas grand mais comme elle était fille unique et les enfants peuvent jouer dehors sans risques dans le quartier.

— Une vraie petite parisienne...

— Même pas, une pure enfant de la Mouzaïa, de la Mouzaïa-Danube.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Jusqu'à ses dix-huit ans, sa vie a tourné autour de la Place de Rhin et Danube. Elle a fréquenté la crèche municipale Prévoyance qui existe toujours à deux pas d'ici, puis l'école maternelle du même nom toujours à quelques pâtés de maisons, ensuite l'école primaire d'à-côté qui y est toujours puis le Lycée Diderot qui se trouve toujours l'autre côté de la place. Comme je vous le disais, les enfants étaient tranquilles ici, le dimanche, nous allions pique-niquer aux Buttes-Chaumont, les gamins pouvaient jouer au football au parc de la Butte du Chapeau Rouge. Il n'y avait pas besoin de sortir du quartier pour vivre heureux.

J'ai peut-être fait une bêtise, maintenant que j'y repense. J'aurais pu rester plus longtemps à la Mouzaïa, mes parents me l'ont proposé cent fois. J'aurais pu contribuer aux frais avec mes jobs d'étudiante. En plus, mes parents n'ont jamais été du genre à se mêler de mes affaires. J'étais jeune, je voulais être indépendante, tout de suite! Qu'est-ce que j'en ai chié quand même! Il n'y a que la prostitution

que je n'ai pas exercée comme profession pour pouvoir survivre! Il aurait manqué que ça! Me prostituer pour ne pas avoir à vivre chez mes parents tellement gentils. Quelle conne! Qu'est-ce qu'on peut être conne quand on est jeune, dément!

— Et ensuite?

— Ensuite? Aline a étudié Histoire de l'art à la fac, jusqu'à son doctorat, et elle suivait des cours à l'Institut national du patrimoine de Saint-Denis pour apprendre la restauration de tableaux, c'est une passionnée de la restauration d'œuvres d'art, et elle faisait des petits boulots, il y avait des jours où elle avait vraiment une sale mine, et maigrichonne avec ça, nous nous inquiétions... En même temps, elle savait ce qu'elle voulait et elle l'a eu; à peine terminé son doctorat et l'institut, elle commençait au Département des peintures du Musée du Louvre!

— Elle ne vivait plus ici si j'ai bien compris.

Pas si conne quand même! Je suis la plus jeune recrue du département au Louvre, on ne peut pas dire que ça ne valait pas le coup! C'est combien le pourcentage de gens qui bossent dans ce dont ils ont toujours rêvé?! Cela ne m'est pas non plus tombé du ciel, j'ai trimé comme une sherpa. J'ai eu ce que je voulais, youpi! De plus, au Louvre, ça me convient parfaitement comment ils conçoivent le boulot, c'est sérieux, super-pro, pas de chichis, faut du résultat et

du beau résultat, j'aime les beaux résultats! On est là pour ça, après tout!

— Depuis son entrée à l'université, elle voulait se débrouiller toute seule. Nous ne sommes pas riches mais nous aurions pu l'aider un peu mais rien à faire. Elle aurait pu rester ici à la maison au moins un moment mais Aline, elle est têtue...

— Je peux me l'imaginer, persévérante...

— Comme vous dites, persévérante... Après, elle s'est mariée avec Max, un brave type, sympathique malgré sa profession!

— Il était tueur à gages?

— Ne plaisantez pas avec ces choses-là, Mademoiselle. Il était, il doit toujours être d'ailleurs, croquemort.

— Il n'y a pas de sot métier.

— Comme vous dites. Donc, qu'est-ce que je voulais dire? Mariée, avec Max, deux enfants, Charlotte qui est dans le graphisme et Sylvain qui est antiquaire. Tout allait bien jusqu'à la covid...

Pourquoi Max? Bonne question. Est-ce que ça aurait pu être un autre? Je ne sais pas. Il était très gentil, Max. Peut-être trop, je suis du genre à maltraiter les gens qui m'aiment, à part mes parents et mes enfants. Pauvre Max! Il a dû m'en vouloir à mort, c'est clair! Mais je le connais, Max, il n'est pas du style à se laisser abattre. Les deux autres corniauds ont dû

s'empreser d'aller le plaindre, tant mieux pour lui, comme ça il ne s'est pas retrouvé tout seul. Je ne me fais pas de souci, gentil comme il est, il ne va pas rester longtemps célibataire, il a les pieds sur terre, Max, ça, on ne pas le nier! Quant aux deux corniauds... Pfff, je m'en suis remise, ils s'en remettront. Eh bien oui, maman est une vieille gouine vagabonde, ça vous en bouche un coin, hein!? Trous du cul...

— Qu'est-ce que la covid a à voir avec...

— Rien! Ce que je voulais dire, c'est que tout a changé juste après le confinement. Elle a divorcé de Max, nous n'avons jamais su pourquoi, elle s'est disputée avec ses deux enfants, nous n'avons jamais su pourquoi non plus, elle a pris un an de congé avec le Louvre, allez savoir pourquoi! et puis elle est partie en voyage, nous ne savons pas où, et nous ne l'avons plus jamais revue jusqu'à aujourd'hui. Aucune nouvelle! Comme si elle avait disparu de la surface de... J'espère qu'il ne lui ai rien arrivé!

— Ne vous inquiétez pas, Monsieur, nous allons la retrouver. De nos jours, on ne se volatilise pas comme ça!

Il faut que je pense à envoyer des nouvelles aux parents, ils sont cools mais je les connais, ils vont finir par se préoccuper, surtout ma mère, elle doit s'imaginer l'Amérique latine avec des sauvages au nez percé qui réduisent les têtes des Blancs qui s'y

aventurent! C'est eux aussi, pas d'internet, pas de téléphone... Est-ce que la Poste existe encore? Tiens, je vais me renseigner là-dessus. Crénom d'une chienne, mais qu'est-ce qu'il fout A. L.? Déjà trois minutes de retard!

— Je suis désolé, un empêchement indépendant de ma volonté... Pardonnez-moi! — Il faut croire qu'A. L. vient d'avoir un sérieux problème: c'est bien la première fois qu'elle le voit légèrement, dépeigné. A part cela, il est comme d'habitude impeccable dans son costume crème, avec son Paname et ses chaussures de cuir clair. Il lui fait penser à une vieille couverture de disque de Pink Floyd, tel un VRP dans le désert. Il ne lui manque que la cravate et une mallette d'homme d'affaires. Le soleil est au zénith, pas un pouce de brise, tout le monde se balade en maillot de bain sur la plage, elle remarque que pas une goutte de sueur n'apparaît sur son front, il semble frais comme un gardon, sa peau ne luit pas, comme celle d'une momie. Sa sécheresse physique et sa sérénité mentale lui font presque peur.

— Je vous en prie, je viens à peine d'arriver
— Aline finit de se passer de la crème écran, sa peau n'est pas habituée à ce climat.

Le vieillard ouvre son parasol avant de le planter vigoureusement dans le sable. Puis il ouvre son transat sur lequel il s'allonge avec précaution pour ne pas friper ses vêtements.

— Vous n'avez pas l'impression d'être un textile chez les nudistes? — plaisante-t-elle en rebouchant son tube de protecteur.

— Non, je vous signale, très chère, que je ne suis pas en maillot de bain tandis que tous les autres en portent, à se demander qui sont les textiles ici, non? — se moque-t-il tout en époussetant un hypothétique grain de sable de son chapeau.

— Ah! ah! ah! quand serez-vous sérieux une minute? — s'amuse-t-elle en étirant sa serviette avant de s'y allonger.

— Prochainement, prochainement... rien ne presse.

— Allons, A. L., nous avons passé l'âge de prendre des airs mystérieux...

— Ah oui? Eh bien, c'est dommage. Une pincée de mystère de temps en temps ne peut faire de mal à personne, ne croyez-vous pas?

— Tant que vous ne soupoudrez pas ma vie de thèses complotistes, je serai d'accord avec vous.

— Dites, Aline, parlant de ces thèses... Non, je vous en parlerai un autre jour...

— Non, non, je vous écoute!

— Un autre jour, le moment ne s’y prête pas...
Avez-vous vu cette sortie d’égout qui longe le chemin
d’accès pour arriver ici?

— Soit, vous préférez changer de sujet, ok.
Mais je note...

— Nous le reprendrons, promis... — Qu’est-
ce que vaut une promesse d’A. L.? A. L. est-il un
homme de parole? Elle n’en sait rien, ils se
connaissent depuis trop peu.

— Je crois que c’est le chemin qui suit
l’égout... Qu’est-ce qui vous surprend.?

— Ce n’est pas très attrayant, du point de vue
touristique... — il se redresse légèrement pour passer
deux doigts sur le pli de la jambe gauche de son
pantalon.

— Saviez-vous que la France ne recycle qu’un
pour cent de ses eaux usées?

— Oh, mais je vois que vous êtes bien
informée sur le sujet!

— Pas du tout, c’est un hasard, j’ai entendu ça
il y a quelques jours, ça avait l’air très sérieux,
statistiques officielles...

— Je me disais aussi!

— Qu’est-ce que vous insinuez?

— Je n’insinue rien, je suis étonné que vous
soyez au fait des dommages écologiques que l’homme
cause à la nature.

— La femme aussi... — Aline bougonnait
comme il lui arrivait souvent, sans raison précise,
juste parce qu’elle avait envie de bougonner.

— Vous et votre politiquement correct, merci, vous me permettez de me mettre à la mode —. Le ton était définitivement sarcastique, il n'en fallait pas plus à Aline pour qu'elle se laisse déborder par elle-même.

— Vous savez quoi?

— Non...

— Cela ne vous ferait pas de mal de vous mettre un peu à la mode!

— Mon costume... — Elle lui coupa la parole, pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés à Acajutla.

— Votre élégance est irréfutable, A. L., je vous parle de votre façon de penser, quelque peu... archaïque.

— En voudrez-vous autant à un vieux de la vieille?

— Ne vous malmenez pas surtout. Vous pourriez cependant faire un petit effort pour ne pas paraître un invétéré misogynne.

— Vous êtes injuste, Aline, vous savez le profond respect que j'éprouve pour la gente féminine.

— Je n'en sais rien du tout et que vous soyez si convaincu que je le sois me donne des sueurs froides.

— Vous exagérez! Je vous imagine difficilement en gardienne de l'égalité unique et indivisible, c'est tout.

— Et moi, je ne vous permets pas! — Elle s'était redressée pour s'asseoir sur sa serviette de plage.

— Vous ne me permettez pas, vous ne me permettez pas... Allons!

— Je ne suis pas votre fille, vous n'êtes pas mon père... ou mon grand-père... — Elle était maintenant debout sur sa serviette, les mains sur les hanches, visiblement indignée.

— Je ne vous imagine pas aux aguets concernant les problèmes du monde, je ne voulais pas vous vexer, bien au contraire. — Il ne regarde pas Aline en face mais il semble sincère.

— A quoi je passe mon temps si je ne m'intéresse pas au monde, puis-je savoir?! — Elle n'est plus debout sur sa serviette, elle est debout juste devant lui, à moins de deux mètres, outrée!

— Le beau, vous passez votre existence dans le beau, vous avez passé toute votre vie dans le beau! C'est ce que je voulais vous dire mais vous montez sur vos grands chevaux comme si...

— Qu'est-ce qui vous fait... Mais enfin, je ne vous autorise pas, moi, je ne vous autorise pas à vous mettre dans ma tête, qu'est-ce qui vous prend, reprenez-vous mon vieux, nous ne sommes plus au temps du patriarcat totalitaire!

Il se remet brusquement sur pieds, plie son transat d'un geste sec, replie son parasol d'un autre geste aussi sec sinon plus sec encore et se retourne vers elle, furibond:

— Suivez-moi, je vais vous montrer quelque chose qui va vous intéresser au plus haut point.

— Comment cela je vais vous suivre?! Pour qui vous prenez-vous donc!? Je suis très bien où je suis!

— Soit, je n’insisterai pas — On dirait un gamin que l’on vient d’informer que le père Noël n’existe pas et qui veut en faire part à un tiers car le secret est trop lourd à porter.

— Que vouliez-vous me montrer?

— Une surprise dans la maison de mon ami, vous ne le regretterez pas — marmonne-t-il comme s’il ne cherchait vraiment pas à la convaincre, lui en fait il s’en fout, tout dépend de son intérêt à elle, vieux sournois A. L.!

— Une surprise? Vous m’en direz tant! Et c’est urgent? — Un des défauts d’Aline: la curiosité. Comment pouvait-il le savoir? Coup de bluff?

— Disons que le moment est propice... — Le harponneur fait comme s’il avait oublié qu’il vient de balancer un harpon, qui a fait mouche.

— Propice! Propice? Quel mot étrange. Je vous suis.

Il fit mine de la prendre par l’avant-bras mais se retint.

Parvenus dans la maison après avoir traversé les jardins côté plage, A. L. se glissa dans un couloir qui selon Aline menait à la partie de la résidence réservée au personnel. Ce qu’indiquait clairement un panneau sur la porte: « Réservé au personnel - Entrée interdite ». Autre porte sur la droite. A. L. frappe trois

coups. La porte s'ouvre. La montagne pelée qui ouvre s'efface devant lui.

— Comment allez-vous, José? Auriez-vous l'amabilité de visionner à nouveau ce que vous m'avez montré hier? — Le ton est dégagé, Aline trouve qu'A. L. se comporte comme le maître de maison dans une maison qui n'est pas la sienne. Elle craint le pire.

Après avoir glissé un CD dans un lecteur, la montagne chauve fait avancer l'image par saccades sur un écran. Les autres écrans, une quinzaine, semblent immobiles.

— Je vous en prie, Aline, asseyez-vous ici — lui propose-t-il en ramenant devant l'écran à côté de celle où est assis José une autre chaise qui était appuyée sur le mur. — Excusez l'exigüité de l'endroit, il n'est pas prévu pour recevoir une foule...

— Typique d'A. L., il se comporte comme s'il était chez lui! — Aline entre en panique. — Comment va-t-elle se justifier? Autant déclarer qu'elle s'en va sans demander son reste et voilà!

— C'est là — indique du doigt la montagne pelée sur l'écran.

On voit distinctement un mur sur lequel est accroché l'*Idylle* de François Picabia, un couple qui se tient par la main, elle a la tête sur l'épaule de l'homme dont le visage est occupé par un panorama de constructions dans un relief escarpé. Une femme apparaît de dos devant la caméra, elle se rapproche du tableau, s'en éloigne de quelques mètres, effectue ainsi plusieurs allers et retours entre la toile et un

point invisible qu'elle a fixé selon des critères énigmatiques. C'est elle, aucun doute, c'est Aline. Elle portait la même robe aux motifs printaniers, style années trente, qu'elle porte maintenant, difficile de nier quoi que ce soit. Elle s'agite sur son siège, s'apprête à se lever.

— Repassez-la une autre fois, je veux être bien sûr — ordonne presque A. L. au massif sans végétation. Compte-t-il la torturer, la passer à la question, l'humilier? Hors de question, elle va pour... — Vous, vous restez assise! — Le ton est coupant comme la lame de la guillo... — Restez calme, ce n'est pas cela que je voulais vous montrer.

— Alors, de quoi...

— Juste une petite mise en conditions, vous ne le regretterez pas et vous ne m'en voudrez même pas.

— Je ne...

— Vous ne rien du tout. Pour l'instant, vous n'êtes qu'une invitée qui s'est introduite de façon fort indiscreète dans la chambre de votre hôte, rien de plus — sourit-il en l'invitant à le suivre hors du local. — Merci, José. — L'Everest sans poils acquiesce du chef. Pas folle la guêpe, Aline a saisi l'ambiguïté du « qu' ». N'est-elle qu'une invitée qui s'est mal conduit ou une invité qui n'a pas vraiment commis de délit. — Mettez-vous ça sur les yeux — lui ordonne-t-il en lui tendant un bandeau de velours noir. Aline hésite. — Faites-moi confiance dix secondes, c'est tout ce que je vous demande —. Le ton est cassant et donc rassurant. Il la guide en lui tenant la pointe des doigts

de la main gauche. — Attention, il y a une marche. Voilà, vous pouvez retirer le bandeau, chère Aline.

La pièce est dans l'obscurité.

— Prête?

Sans réfléchir parce qu'elle n'a plus les moyens ni l'envie de réfléchir, elle répond:

— Prête.

Le salon immense est baigné d'une lumière tamisée qu'A. L. augmente peu à peu en tournant un bouton fixé dans le mur près de l'embrasure de la porte. Puis plusieurs petits plafonniers illuminent le mur d'en-face, mais d'une lumière blanche, très crue.

— Ne craignez rien, approchez-vous.

Elle s'approche.

Elle fixe le mur devant elle, recule de quelques pas, se laisse tomber sur les genoux que l'on entend sonner sur le parquet mais il n'y prend pas garde:

— Putain, qu'est-ce que c'est que ça! Comment est-ce arrivé ici?

— Vous ne reconnaissez pas? — se moque A. L.

— Comment ne pas reconnaître ce ciel si sombre? Comment ne pas reconnaître ces corps enchevêtrés, ce désespoir cerné par la tourmente? Merde, ce sont les mêmes dimensions? — demande-t-elle en se relevant sans quitter l'immense œuvre des yeux.

— Exactement les mêmes, un peu plus de sept mètres et un peu moins de cinq mètres! — rit A. L.

— 7, 16 mètres de longueur et 4,91 mètres de hauteur exactement — précise Aline d'un ton qui

indique qu'on ne plaisante pas avec ces choses-là. — Si Géricault voyait ça, il en serait malade! — ne put-elle s'empêcher de s'exclamer. — Excusez-moi mais...

— Voyons, pourquoi dites-vous cela? Elle ne vous semble pas conforme à...

— Oh, mon Dieu, êtes-vous certain que ce n'est pas l'original?

— Que vous arrive-t-il Aline?! Je vous rappelle que nous sommes à la Plage de San Blas, El Salvador, aux Amériques, ma chère, que ferait *le Radeau de la Méduse* si loin de son bercail? Remettez-vous, enfin!

— Je... Vous avez raison... Je ne sais pas ce qui m'a pris... L'émotion devant la qualité de...

— C'est une toile que vous connaissez bien?

— Elle était déjà dans la salle 77 au premier étage de l'aile Denon quand je suis arrivée au Louvre, en 1998.

— Comment cela? Une visite guidée? — A. L. avait l'air intrigué.

— Euh, non, pour y travailler, je suis restauratrice au Département des peintures du Musée du Louvre.

— Mais vous ne m'aviez pas dit cela, mais c'est extraordinaire, je comprends maintenant votre stupéfaction. Pardonnez-moi, si j'avais su...

— C'est moi qui vous remercie, c'est que... Nous n'avons jamais mentionné nos professions respectives dans nos conversations? Vraiment? Je... Désolée...

— C'est moi qui suis désolé. Depuis longtemps?

— Depuis longtemps, comment ça?

— Au Musée du Louvre, vous...

— Ah, oui, vingt-cinq ans... Mon Dieu, putain, quelle ressemblance!

— C'est une toile que vous connaissez donc bien — murmure A. L. sans se départir d'un regard ambigu qu'il tient dissimulé dans le clair-obscur de la pièce beaucoup plus vaste qu'il n'y paraissait de prime abord.

— Pour la connaître, je la connais... soupire profondément Aline tout en faisant des allers et retours d'un bord à l'autre de la toile sans quitter ses yeux des touches de peinture qu'elle scrutait comme un microscope géant. — Lorsqu'elle a été récupérée en...

— Récupérée? Je ne vous suis pas...

— L'œuvre a été volée en octobre 2002 et, par miracle...

— Vous devez vous tromper, l'émotion, je n'ai jamais entendu parler de... Et vous savez la passion que...

— L'information a été tenue secrète, la salle a été provisoirement fermée pour effectuer des travaux au plafond de la salle afin de nous donner le temps d'en faire une copie, imaginez le scandale... Je ne devrais pas vous en parler, faites comme si je n'avais rien dit.

— Motus et bouche cousue, vous pouvez compter sur moi. Vous avez dit « récupérée »?

— Pas vraiment en fait. Un matin, un an après tout rond, octobre 2003, l'original était revenu. Un vrai miracle!

— Vous sentez vous bien, Aline? N'auriez-vous pas attraper une insolation? J'appelle un médecin, sait-on jamais — s'empresse le vieux en sortant son téléphone portable d'une de ses poches.

— Non, non, calmez-vous, je vous assure que l'histoire est vraie! — rigole Aline.

— Mais les dimensions de...

— Un miracle vous dis-je! Nous, j'y étais A. L., j'y étais! nous avons étudié le nouveau-venu centimètre carré par centimètre carré, c'était bien l'original du *Radeau de la Méduse*! — Elle rit aux éclats en se souvenant de la folie de ces semaines où ils s'entêtèrent à mettre en doute l'authenticité de la toile. — C'était bien l'œuvre peinte par Géricault lui-même.

— Mais enfin! Qui a bien...

— Mystère, mon cher A. L., vous qui aimez les mystères! Nous n'avons jamais su qui l'avait emmenée ni qui l'avait ramenée.

— Sapristi, j'ai de la peine à vous croire, j'avoue! Alors, comment trouvez-vous la copie de mon ami? — Elle se tourna vers lui, la mine grave:

— Je peux vous posez une question indiscreète?

— Allons, Aline... — lui murmura-t-il en lui prenant les deux mains, — il ne peut y avoir de questions indiscreètes venant de vous, charmante créature.

— En êtes-vous certain?

— Totalement, allez-y, tirez à vue!

— Bien. C'est la même personne qui a fait les cinq copies que vous m'avez si gentiment montrées?

— Discret tousotement du vieillard.

— Vous parlez du *Pape Innocent X* de Bacon, de l'estampe d'Hokusai, du *Chant du rossignol à minuit et la pluie matinale* de Miró, de l'*Idylle* de Picabia, que vous avez pu découvrir par vous-même et...

— Et ce *Radeau de la Méduse* de Théodore Géricault, oui, oui!

— Je ne sais pas si je fais bien de vous répondre mais oui, c'est la même personne.

— Un génie!

— Absolument, un génie... que vous connaissez peut-être...

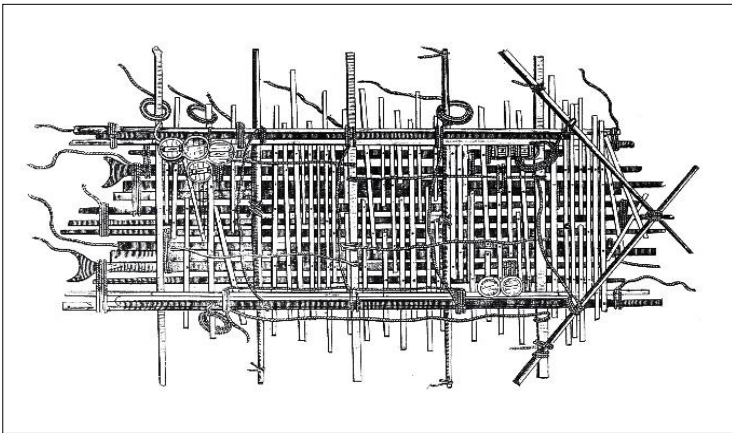
— Moi? Qui est-ce?!

— Comprenez-moi, Aline, je ne peux trahir le secret d'un ami qui ne me le pardonnerait jamais... — chuchota-t-il en haussant ses épaules courbées par l'âge.

— Je comprends — susurre Aline comme si quelqu'un pouvait les entendre, — je comprends — répète-t-elle en fixant à nouveau la toile immense comme si une soucoupe volante venait d'atterrir ici.

A ce prix-là...

A Théodore Géricault



— Ah, mon fils, si tu savais...

Voilà qu'il y en a qui s'agitent, il semblerait qu'un navire est apparu au loin.

La mer est déchainée et les cieux sombres nous annoncent un orage.

Qui sait, une nouvelle tempête?

Ce qui n'arrangerait évidemment pas les choses...

De toutes façons, pourquoi survivre?

Pour demander justice?

Ou vengeance, ce qui à ce niveau revient au même.

J'ai du mal à m'imaginer le commandant Hugues Duroy de Chaumareys, M^osieur le Vicomte, qui a voulu faire le malin à dépasser les autres navires de la flotte, ou même le colonel Julien Schmaltz, qui aura certainement rejoint comme si de rien n'était son poste de nouveau gouverneur du Sénégal, cette crapule qui a préféré sacrifié des centaines de personnes plutôt que descendre les canons pour alléger l'embarcation, j'ai beaucoup de difficultés à les imaginer devant un tribunal, et encore moins pendus à un gibet.

Comment ont-ils pu?

Comment ont-ils pu détacher le radeau de leurs chaloupes pour nous abandonner à notre triste sort?

Sacrifiant la moitié des quatre cents passagers de *La Méduse* pour en sauver l'autre moitié?

Calcul indéfendable!

Ici, combien sommes-nous maintenant?

A peine une petite vingtaine alors que nous étions près de cent-cinquante...

Dieu ne semble pas intéressé par ce projet de colonisation du Sénégal et de l'Afrique par la France.

Comment leur pardonner de nous avoir laissé pour toutes provisions vingt-cinq livres de biscuit, deux barriques d'eau douce et six barriques de vin.

Quelle sombre dessein avait en tête Duroy de Chaumareys en nous laissant ces six barriques?

Comble de malchance, surtout par la faute de ces canailles qui se sont chamaillé, les biscuits et les barriques d'eau douce ont eu vite fait de tomber dans l'Océan.

Le radeau s'est bien sûr rapidement transformé en taverne flottante et instable, très instable.

Rarement le vin aura connu un tel succès... poussant même les officiers à jeter les blessés à la mer pour garder les rations du précieux liquide pour les valides.

La peur et l'alcool aidant, en vérité, nous nous sommes transformés en monstres.

Ceux qui se sont jetés dans les flots l'ont-ils fait davantage par désespoir que folie, je ne saurais dire.

Et ceux qui ont assassiné leurs voisins, ceux qui ont violé successivement cette pauvre cantinière avant de la jeter à l'eau avec d'autres blessés, ceux qui ont dévoré leurs congénères, auraient-ils commis ces crimes et pêchés sans l'influence de l'ivresse éthylique?

Je crains de devoir répondre par l'affirmative, le désastre n'a fait que révéler la triste horreur de la condition humaine où l'homme est un loup pour

l'homme, bien loin des divagations de monsieur Rousseau qui autant flatteuses soient-elles pour notre espèce, n'en sont pas moins erronées.

Franchement, étions-nous si en colère? avions-nous tellement faim?

A sauvages nous sommes passés, sans aucun doute mais de bien mauvais et méchants sauvages, je peux vous l'assurer.

Soit, beaucoup sont morts de faim ou de désespoir, mais les survivants, nous qui sommes encore ici?

J'en doute.

Nous n'avons fait qu'appliquer la loi du plus fort, commenteront certains, en massacrant les rebelles, en supprimant les plus faibles et en mangeant les morts.

Ou n'avons-nous rien fait de plus qu'appliquer le droit à la survie en cédant à notre instinct de conservation.

Combien de temps tiendrons-nous encore?

L'état délabré du radeau me fait craindre le pire...

Nous faudra-t-il à nouveau nous comporter comme de vulgaires cannibales?

J'ai bien peur que oui sinon nous n'aurions pas à supporter la puanteur des cadavres.

Tu parles d'un garde-manger, quelle horreur!

Jean-Charles est dressé sur un tonneau pour adresser des signes avec sa chemise à une possible embarcation, je ne sais d'où il tient autant d'énergie et de volonté.

— J'ai froid...

— C'est vrai qu'il fait frisquet et on ne peut pas dire que tu sois chaudement vêtu...

— A part mes pieds, heureusement car ce plancher est fort glissant. Je ne voudrais attraper un mauvais rhume, au prix où nous sommes payés... Qu'en penses-tu?

— Franchement?

— Franchement.

— Je suis fatigué d'avoir ta tête sur ma cuisse, j'ai une crampe qui me torture depuis des heures, je n'en puis plus!

— Petite nature! Mais depuis combien de temps sommes-nous là? Je crois que je me suis assoupi un moment.

— Evidemment, tu peux te le permettre car tu fais le mort! Moi, je dois rester les yeux bien ouverts!

— Arrête un peu de te plaindre...

— Arrête un peu de te plaindre... Arrête un peu de te plaindre... Tu en as de belles, toi! Tu crois que ça m'amuse d'avoir ta bite et tes couilles sous le nez pendant des heures?

— Ecoute, moi je fais ce qu'on me dit, si tu n'es pas content, adresses-toi à qui de droit.

— Pour perdre mon travail? Les temps sont déjà suffisamment difficiles comme ça, tu ne crois pas?

— Je te l'accorde...

— Ne veux-tu pas lui demander pour combien de temps nous en avons encore?

— Demande-le lui toi!

- Moi? Je suis mort!
- C'est malin!
- Demande-lui...
- Eh, Monsieur Géricault!

**MonBestseller.com - Interview de l'auteur
(extrait)**

(...)

MontBestseller.com — Si l'on prend l'exemple de la disparition durant presque un an du *Radeau de la Méduse* du peintre romantique français Théodore Géricault avant qu'il ne réapparaisse comme par magie au Louvre, vous ne croyez pas que c'est un peu tiré par les cheveux, comme on dit?

H. C. — Non, pas du tout. Le vol a effectivement eu lieu en octobre 2002, au musée du Louvre. A cette époque, à la demande express des autorités du musée, les organismes de police chargés de l'enquête ont assumé la responsabilité que ne soit pas divulguée publiquement l'information. Le gouvernement

d'alors, à travers le ministère de la Culture, a logiquement participé de cette décision.

MontBestseller.com — Savons-nous la ou les raisons de ce choix?

H. C. — Il a dû y en avoir plusieurs mais je pense que les dimensions de l'œuvre y sont pour une grande part. L'œuvre de Géricault fait plus de sept mètres sur cinq, on en déduit facilement qu'il était impossible non seulement d'emporter mais de décrocher l'œuvre sans complicités, au pluriel, de l'intérieur. Descendre ou découper ce tableau nécessite le travail de plusieurs personnes durant au moins deux heures, ce n'est pas une mince affaire. Le scandale aurait mis en cause tout la crédibilité du plus grand musée d'Europe: une équipe faisant partie de son personnel a dérobé le *Radeau de la Méduse*. Pourquoi pas demain *la Joconde*?

MontBestseller.com — Vous mentionniez la crédibilité du Louvre?

H. C. — Bien sûr, les autres musées avec lesquels le Louvre a des conventions d'échanges temporaires d'œuvres, des contrats couvrant des prêts temporaires de la part de collectionneurs privés, imaginez la catastrophe... Aussi a-t-il été décidé de fermer la salle en attendant qu'une copie soit faite et installée. De fait, le plafond de la salle avait depuis un moment besoin de réparations...

MontBestseller.com — Vous voulez dire qu'il arrive que des copies remplacent des originaux

dans les musées? C'est une accusation grave, il y a tromperie sur la marchandise...

H. C. — C'est une opinion; que je ne partage pas. On peut comprendre que pour des raisons de sécurité, une œuvre soit temporairement retiré ou remplacée. Par exemple si Interpol ou une police locale, nationale reçoit de l'information à propos d'une commande, sachant que la majorité des vols d'œuvres d'art se font sur commande. Par ailleurs, le thème de l'original, de la copie, du faux est un vieux débat qui ne va pas se clore demain matin.

MontBestseller.com — Dans ce cas précis, difficile de croire qu'il y a eu commande, considérant que la toile est revenue.

H. C. — Peut-être, il arrive qu'il s'avère que les détenteurs de l'œuvre ne se mettent finalement pas d'accord sur son prix avec l'acheteur ou son représentant, ou qu'ils n'aient pas la capacité logistique à la lui faire parvenir à l'endroit où il veut la réceptionner. La majorité des vols ont lieu en Europe et la majorité des commandes viennent d'Amérique du Nord, il faut être capable d'en assurer le transport jusque-là... Il se peut que l'idée était d'identifier un acheteur en ayant déjà l'œuvre en sa possession, thèse difficile à envisager car la complicité, multiple, à l'intérieur est indéniable.

MontBestseller.com — Des membres du personnel soupçonnés?

H. C. — Evidemment. Tout le monde a été interrogé, plusieurs fois, un gardien m'a même confié qu'il avait été passé au détecteur de mensonge... Mais rien, absolument rien. Les hypothèses les plus délirantes ont été envisagées, comme, par exemple, celle des sosies.

MontBestseller.com — Des sosies?

H. C. — Des sosies placés avant, ou pendant, ou après... Des complices à l'intérieur qui du coup n'ont pas besoin de mentir...

MontBestseller.com — Même technique pour le retour de la toile?

H. C. — Absolument.

MontBestseller.com — C'est complètement rocambolesque! On dirait un tour de force d'Arsène Lupin!

H. C. — Comme vous dites...

8

Je ne sais pas si c'est parce que j'ai finalement pu me communiquer avec mes parents grâce à John, le stagiaire britannique, qui habite près de chez eux, je me sens très sereine, sans soucis. Je ne me rappelle pas avoir vécu des journées comme celles-ci, si tranquilles, depuis très longtemps. Mon père, je trouve ridicule les gens qui parlent de leurs parents en disant « papa » et « maman », à la rigueur « papi » et « mami » pour les grands-parents mais « papa » et « maman » ... il m'a promis d'acheter un téléphone portable et d'y installer Whatsapp. Il achètera peut-être un *smartphone* mais de là à y installer quoi que ce soit, je pense qu'il va craquer avant, surtout quand ma mère va insister pour l'aider. J'imagine leurs quatre mains bataillant autour et dans l'appareil.

A.L. m'a informé que son ami propriétaire de la maison, et de copies exceptionnelles de l'*Idylle* et du *Radeau de la Méduse*, avait décidé de ne pas bouger d'où il était pour le moment, je n'ai pas bien compris où exactement. Nous pouvons rester ici autant qu'il nous plaira, si j'ai bien compris. A. L. ne veut pas entendre parler d'argent mais j'ai insisté pour contribuer aux frais. Nous avons eu l'occasion de discuter de notre relation à l'argent lorsque nous visitions le lac de Coatepeque. Il est évident que nous n'avons pas le même train de vie. Nous avons cependant un point commun, nous n'aimons pas parler d'argent ni le toucher. Je ne sais pas si je suis incapable d'accepter que je puisse être relaxée ou si j'ai tout le temps besoin d'une préoccupation pour me persuader que mes sens sont en éveil. Je ne suis pas psychologue et je ne crois pas beaucoup à ces histoires-là. Ce qui peut se passer dans la tête de quelqu'un, ce sont des milliards de possibilités et très peu semblent à priori réjouissantes. Une autre conversation, très intéressante je dois dire, sur l'impératif de l'esthétique comme argument de survie. Nous l'avons eue le soir même après qu'A. L. m'ait révélé la présence de cette copie du tableau de Géricault.

— Je ne vous espionne pas, personne ne vous espionne. José a été prévenu par une alarme informatique que la température avait soudainement augmenté dans le salon où se trouve le Picabia. Avec la chaleur qu'il fait à cette époque de l'année ici, les détecteurs sont extrêmement sensibles. La précision

technologique ne cesse de progresser: ces senseurs prennent en compte la chaleur qui émane de votre corps et de votre respiration et le thermostat compense la différence, non sans prévenir de la modification effectuée.

— Au Louvre, nous avons aussi ce type de systèmes... — Je boudais encore un peu.

— Certainement, ils sont assez communs, vous avez raison. Peu importe, je vais vous dire la vérité — murmure-t-il tout en se penchant légèrement vers moi comme s'il allait me livrer un secret de la plus haute confidentialité... Tout A. L.! Qu'est-ce qu'il peut aimer se mettre en scène, en fait c'est un cabot, le parfait cabot! — J'étais content quand José m'a montré la vidéo, votre curiosité est saine, et pas seulement...

— Pas seulement? — j'étais encore un peu sur la défensive, ça ne coûte rien et sait-on jamais avec ce genre de personnage.

— L'esthétique n'est pas seulement le moment où vous mettez vos sens au service de votre désir du beau, elle peut être une nécessité vitale, je ne dis pas qu'il faudrait « tuer tous les affreux », la laideur, pas la médiocrité entendons-nous bien! la laideur a son rôle à jouer, sans laideur pas de beauté et vice-versa... J'accepte la laideur, mais sans la possibilité de jouir du beau je serais mort de désespoir depuis longtemps. La beauté met du baume au cœur. Je crois que vous n'aviez pas seulement l'envie de voir cette copie de Picabia, vous en aviez besoin. Je me trompe? Je m'arroge des prérogatives qui ne sont pas miennes?

— Que je sache, A. L., qui peut vous empêcher de vous arroger des droits sans consulter personne? Au moins, vous, vous le faites poliment...

— Merci, Aline. — Le vieillard a un sourire que je connais maintenant: il est tout fier de lui, un vrai garnement: on le réprimande légèrement tout en lui donnant un bonbon et il est heureux comme ça.

— J'entends bien vos arguments, je ne citerai pas quelques philosophes européens bien connus pour ne pas avoir l'air pédante, et je les partage sauf...

— Sauf?

— Que faites-vous de la beauté intérieure? Excusez-moi, je vais chercher de l'eau fraîche.

— Voilà.

— Merci. La beauté intérieure est une baliverne!

— Carrément!

— La forme reflète obligatoirement le fond, partiellement, momentanément, tout ce que vous voulez.

— Et vous faites confiance aux humains pour qu'ils partagent ce point de vue? Laissez-moi rire! Avant d'entrer et après être sortis du Louvre, la majorité sont des tueurs en instance...

— Vous exagérez, je vois bien ce que vous voulez dire mais vous exagérez.

— Si peu.

— Néanmoins, je vous l'accorde, la plupart du temps, ils passent à côté. Le beau s'apprend, je ne pense pas que ce soit un talent inné chez l'homme.

— Vous faites bien de me le rappelez, je me radicalise dernièrement! Je vous reverse de l'eau?

— Ah! ah! ah! Oui, merci Aline.

Ce qui s'était passé dans l'après-midi m'avait bien sûr laissée pantoise. D'abord, effectivement, je n'avais aucune idée de la profession d'A. L. ou de ce qu'avait pu être sa profession. Inutile de lui poser la question, il avait le don des réponses sans réponse; plus sa réponse était longue, plus vous aviez de fortes chances de ne rien apprendre de nouveau. A ce propos, je restais sceptique: je ne lui avais vraiment jamais mentionné ma profession? Ensuite, les amis et les maisons des amis. Je vais peut-être passer pour une coupeuse de cheveux en quatre... Un Français très âgé collectionne l'autre côté de l'Atlantique, dans un pays grand comme un mouchoir de poche, des amis propriétaires de maisons de luxe, et de copies fabuleuses d'œuvres de maîtres. Et, selon ce monsieur, il se pourrait que je connaisse le faussaire, pardon, le copieur. Laissons pour le moment ce dernier aspect de côté. Comment est-il possible qu'A. L. ait différents amis qui possèdent des travaux du même copiste? Il est ami avec ce dernier et lui déniche des clients. Ou inversement. Comment ça inversement? Je m'y perds là... En fait, je m'en fous.

Vu que ma situation se stabilise dans l'inconnu, je m'installe, je prends des petits habitudes.

— Les habitudes, c'est bête mais c'est un mode de structuration minimale — aime bien répéter A. L. que je soupçonne d'être un aventurier invétéré

et donc allergique aux habitudes. Je fais le pari que nous n'allons pas rester très longtemps dans cette exquise demeure.

Je me suis même inventé un rituel. Je m'éveille aux alentours de 6 h 00 et je saute du lit pour aller directement, en maillot de bain et pieds nus, jusqu'à la plage. Je sors par le portail de derrière, José m'ouvre, José ne dort jamais, José est toujours impeccable avec son costume cravate, pas une goutte de sueur quand il fait plus de 30° centigrades, je l'aime bien, il est gentil avec moi, comme s'il voulait se faire pardonner de m'avoir « pincée » en flagrant délit... et d'avoir rapporté! La grosse montagne est un petit rapporteur, ce n'est pas bien ça! Il fait encore frais à cette heure et je ne croise jamais personne jusqu'à la plage déserte. Le soleil n'est pas encore à tout écraser sur son passage et l'océan est pacifique jusqu'à une centaine de mètres du bord de l'eau. Au bout de ces cent mètres, je ne m'y mettrais pas pour tout l'or du monde: un rouleau de plusieurs mètres de haut, comme la gueule d'un monstre qui se dresse pour avaler tout ce qui se présente devant lui avant de se transformer en un marteau-pilon d'eau qui s'écrase dans un gigantesque choc avant de s'étaler en eaux bouillonnantes et écumantes jusqu'à moi. J'ai rapidement saisi la menace:

— Votre première fois ici? Bienvenue! — me salue le surveillant en chef de la plage; c'est lui qui vient chaque jour planté le drapeau rouge vers 7 h 00 pour le retirer à 18 h 00.

— Impressionnant! — je lui fais remarquer, il faut bien que je dise quelque chose qui ait rapport avec le cadre...

— Le rouleau? C'est pour ça... — il me désigne le drapeau de l'index. — Si vous vous trouvez en-dessous lorsqu'il retombe, il vous rompt la colonne vertébrale!

— Non?

— Et la vague est trop courte, elle se casse rapidement, c'est pour cette raison que vous ne verrez pas de surfeurs sur cette plage — m'explique cet homme fort sympathique qui doit parfois s'ennuyer dans son travail.

Je découvre la mer. Qu'est-ce que j'ai foutu pendant ces plus que vingt ans où nous allions chaque été passer un mois en famille dans les Landes? Il y a bien la mer pas loin? Bah oui, je ne sais pas. Typique de Max, ça; et de moi, aussi. Personne, ses parents, les miens, un voisin, un collègue de travail, un inconnu croisé dans la rue ou qui serait venu frappé à notre porte par inadvertance, personne ne nous avait informés, rappelé qu'il y avait la mer dans le coin. Quand les choses sont tellement évidentes, personne ne va nous en informer, c'est normal:

— Peut-être qu'elle fait de l'allergie à l'eau de mer...

— Je dirai que c'est lui, il a dû presque mourir d'une insolation quand il était enfant.

— Ou un des deux enfants, un exéma causé par le sable... A cet âge, ça peut arriver...

Résultat, à cinquante ans bien sonnés mais donc pas tant que ça, je découvre la mer. Je découvre que j'aime les grandes chaleurs, que j'en ai rien à foutre des moustiques, que ça ne me gêne pas d'avoir du sable qui me rentre dans la vulve, que j'en ai rien à foutre de comment se voit mon corps à mon âge, je vivrais toute la journée à moitié nue, sans chaussures, ne me doucherais plus sauf les bains d'eau de mer et me laisserais pousser la barbe si j'étais un homme. En parlant de poils, grosse frayeur hier soir. A cause d'un reflet dans son écran, j'ai cru un moment que Josefina avait un léger duvet au-dessus de la lèvre supérieure, quelle angoisse! J'en ai profité pour l'obliger à me montrer... son autre moustache, ça sonne bizarre, non? On se calme, je suis une lesbienne en apprentissage, merci. Serais-je capable de vivre sur une île déserte, je veux dire de supporter la solitude? Doucement... doucement, là aussi c'est mon premier stage. Quelqu'un m'a parlé dernièrement de Robinson Crusoé... Non? A. L.? Je ne vois pas à quel propos ce pourrait être, j'ai dû rêvé. Parlant de rêves, ça me revient... Qu'est-ce que c'est que cette bestiole, un héron blanc? Je n'y connais rien, il est drôle, il penche la tête en sautillant pour voir le reflet argenté des petits poissons attrapés dans le sable, quelle rapidité! Oh, comme c'est joli, un vol de pélicans, combien sont-ils? Dix!

— P1 à 10, répondez! P1 à 10, répondez!

— P10 à P1, reçu 5 sur 5!

— P1 à P10, P8 nous ralentit malgré mes multiples injonctions. M'entendez-vous, P10?

— Reçu 5 sur 5, P1! P8 nous ralentit malgré vos multiples injonctions. Quels sont les ordres, P1?

— P1 à P10, je vous ordonne de lui foutre des coups de bec dans le cul pour qu'il s'active!

— P10 à P1: Mais chef...

— P1 à P10: C'est un ordre!

— Bien reçu P1, j'exécute immédiatement.

— P1 à P10: Très bien P10, *over*.

Un défilé de camions bennes, je crois que je l'ai rêvé plusieurs fois, ou plusieurs nuits. Ce doit être ma façon d'appriivoiser le sable noir! Sinon, à quoi peuvent bien servir des tonnes de sable noir sur une plage qui en rengorge?

Qu'est-ce que j'ai découvert encore? Un truc très bateau, c'est le cas de le dire: les couchers de soleil. C'est pas mal, pas mal du tout. On n'est pas obligé d'y coller des clichés romantiques, ce rouge, fort et violent, parfois orange, qui vient se déclinier sur les nuages, la mer, le sable et les gens qui se réduisent à des silhouettes, c'est pas mal du tout. Ah, la bouffe! Moi qui, je ne sais pas d'où j'ai sorti cette connerie que j'étais allergique aux fruits de mer! Je ne mange plus que ça! Ah! vous n'avez pas de crevettes, de calamars, poulpes et coquillages en tout genre, bah, ce n'est pas grave, au revoir madame!

Le poisson! Les poissons. Je commence même à frimer:

— Dites-moi, votre *sierra*, il est vraiment de ce matin?

— Bien sûr, madame, pêché cette nuit et ramené ce matin à 5 h 00 pétantes!

— Ici, à La Libertad?

— Bien sûr, madame, des pêcheurs d'ici.

— Je me demande s'ils ne l'auraient pas acheté en haute mer à un chalutier-frigo qui était en train de boucler son troisième tour du monde...

— Pardon, madame?

— Non, non, rien, je parlais toute seule. Vous savez, les vieux, vous voyez ce que je veux dire...

— Mais bien sûr, madame.

Les mers couvrent les trois-quarts de la planète et c'est seulement maintenant que je... Remarque, tant mieux, comme ça je vais me retrouver avec un tas d'informations à chercher, confirmer, recouper... J'en suis toute excitée comme une fillette de dix ans. J'aimais beaucoup la géographie à l'école, la biologie aussi... C'est vrai que je suis tombée dans un pot de peinture quand j'étais encore un nourrisson, véridique! Mes parents ont toujours refusé de me dire de quelle couleur! Ils doivent avoir leurs raisons s'ils continuent encore d'être d'accord pour garder un secret aussi longtemps. Peinture couleur caca-vomi, Ah! ah! ah! Cette découverte de la mer, chère Aline, serait-ce comme une renaissance, une autre vie? N'exagérons pas, comme dit A. L. Je m'en fous, ça me fait du bien, un bien fou et c'est de ça que j'avais besoin. De l'air, de l'eau, du soleil, une légume, je me sens très bien en légume.

Evidemment, c'est inévitable mais ça ne me tourmente pas pour autant, il y a une ronde folle et permanente dans ma tête, un manège qui ne s'arrête pas de tourner: Bacon, Hokusai, Miró, Picabia,

Géricault, Bacon, Hokusai, Miró, Picabia, Géricault, Bacon, Hokusai, Miró, Picabia, Géricault, Bacon, Hokusai, Miró, Picabia, Géricault... Ce n'est pas désagréable. Je n'ai pas peur des obsessions liées à la peinture, je les ai domptées depuis longtemps pour survivre agréablement dans mon travail. Munch ne m'effraie plus et j'ai tordu plus d'une fois le cou à Warhol. Je joue aussi au jeu de c'est qui le copiste? J'ai beau chercher, je ne vois pas. Je suis déjà allé plusieurs fois m'asseoir devant *le Radeau*; plus vrai que nature, c'en est vertigineux! La copie à l'époque du vol n'était pas mal non plus, bon, je n'avais que trois ans d'expérience professionnelle. Ma question peut paraître stupide et pourtant: Se pourrait-il que ce soit la copie, que pas grand monde a vu car on réparait le plafond, qui était au Louvre durant les mois qu'a disparu l'original? Poser la question à A. L.? C'est ça! Et passer pour une cruche!

A. L. Il m'a invité à aller passer le prochain week-end à la capitale, San Salvador:

— Profitons que les gens de la capitale viennent ici les fins de semaine pour en passer une là-bas... — J'ai dit oui.

— Dans la maison...

— Appartement...

— Dans l'appartement d'un ami qui a une copie fantastique d'une toile de maître, lui aussi? — clin d'œil malicieux mais pas vulgaire pour un sou de ma part. J'espère.

— Ah! Je vois que vous commencez à saisir le sens de notre *tour*. — Combien de langues parle-t-il?

Question. Réponse? Laisse tomber. — Vous ne croyez pas si bien dire... Pourquoi une? Pourquoi pas deux, trois...!? Surprise, Aline, surprise!!!

9

Je voulais remercier John de m'avoir permis de me communiquer avec mes parents. A temps car ils m'avaient déjà déclaré comme « personne disparue » auprès du commissariat de police voisin, une enquête avait été lancée. Deux inspecteurs étaient venus les visiter chez eux et les avaient interrogés, en tout cas mon père car ma mère avait trop honte, sur mon enfance, ma carrière professionnelle, mes fréquentations, ma situation familiale, bref tout le toutim et ces deux-là étaient peu fiers d'avoir mobilisé la moitié du pays parce que leur fille était partie vers un autre continent pour un temps indéterminé. Leur fille de cinquante ans! Il ne faut pas avoir peur du ridicule. Des ploucs, mes parents sont de vrais ploucs!

John m'avait alors raconté qu'il allait justement entrer dans une discussion sur un forum

thématique, « Pourquoi distinguer le vrai du faux? » était la question du jour, présentée par la critique d'art Malika Bouteflika, que j'avais eu l'occasion de croiser à plusieurs reprises lors d'inaugurations d'expos, souvent prétendument avant-gardistes, dans des galeries du quartier Beaubourg. Je me souvenais de cette femme jeune, brillante et passionnée qui m'avait déclaré un jour, coupe de champagne à la main dans le loft luxueux d'un galériste de la rue Quincampoix, avec un aplomb rare:

— Incapable d'être une artiste, si je n'avais pas été critique d'art, je n'aurais eu d'autre issue que d'être voleuse d'art!

— Et moi, restauratrice de tableaux, je compte pour du beurre! — m'étais-je révolté.

Nous avons bien ri et n'étions pas devenues amies mais presque, nos emplois du temps respectifs ne nous en laissant pas le temps.

John m'informa que je n'avais pas besoin d'ouvrir un compte car chaque participant pouvait inviter deux personnes. Ce qui facilita grandement ma démarche car j'avais en sainte horreur ces « inscriptions » qui consistent à vous tirer les vers du nez sans en avoir l'air pour ensuite vous vendre vous et votre vie à l'inconnu le plus offrant. A l'époque de la Préhistoire, j'avais toujours pris garde d'être sur la liste rouge du bottin téléphonique, ce n'était pas pour qu'aujourd'hui on se mêle de ma vie sans mon autorisation et dans l'anonymat le plus absolu. Quand le monde ne sera peuplé que de robots et que je serai un robot, nous verrons; pour l'instant, nous en

sommes encore loin. Je pouvais apparaître sous mon véritable nom ou choisir un pseudonyme, j'optais pour « Alien » sans me compliquer la vie plus que ça.

Avec dix minutes de retard, je me suis rappelé plus tard qu'elle avait la réputation d'être toujours en retard, Malika Bouteflika ouvrit le forum et nous apparûmes, une douzaine de têtes de marionnettes, plus ou moins grosses, plus ou moins chevelues avec derrière des décors peu variés: bibliothèque ou reproduction d'un tableau ou l'affiche d'une expo ou rien du tout. Après que chacune et chacun se soit présenté, Malika avait eu un sourire en coin quand je m'étais présentée comme restauratrice, elle fit une brève introduction rappelant les définitions de base de l'original, de la variante, je ne sais pas pourquoi elle utilise le mot « variation », de la reprise, du pastiche, de la copie et bien sûr du faux. Parsemée de provocations, elle n'avait pas changé, sa présentation, courte ce que je sus apprécier, s'était conclu sur une pique que je m'étais empressée de considérer comme ne m'étant pas dirigée personnellement:

— Voilà! Finalement, qui est-ce qui est vraiment dérangé par le fait que nos musées soient truffés de faux? Personne! L'art est harmonie et l'harmonie est paix, vive la paix!

Je ne pus m'empêcher de penser à A. L. et ses amis collectionneurs de copies... Le débat promettait d'être intéressant, d'autant que John, comme à son habitude, monta rapidement au créneau:

— Au point où nous en sommes, pourquoi, dans nos musées, ne pas mettre une petite indication discrète sous les références de chaque œuvre: V pour vrai et F pour faux?

Avant d'en arriver là, la discussion avait eu des hauts et des bas. Chaque participante et participant assumait plus ou moins son rôle: l'artiste peintre avait peur pour sa réputation et ses droits d'auteur, le conservateur de musée avait peur de perdre sa crédibilité, le collectionneur avait peur de se faire gruger, le simple visiteur de musées avait peur de se faire rouler, la critique d'art avait peur de tous ces gens qui avaient peur, et moi je me demandais pourquoi n'avait-on pas invité un copiste ou un faussaire:

— C'est dommage qu'il nous manque l'opinion d'un faussaire... — glissais-je sans trop réfléchir. Qu'est-ce que je n'avais pas dit! Je n'ai pas cherché à identifier individuellement par qui les boucliers ont été levés mais je me souviens encore d'opinions pas piquées des vers:

— Faire passer un faux pour un chef d'œuvre est immoral!

— Mais que devient alors le jugement esthétique!?

— C'est introduire de la perversité dans le marché!

— Les victimes, avez-vous pensé aux victimes?!

Et John qui en rajoutait pour mettre de l'ambiance:

— *Absolutly!* Pendons Warhol!

Voyant que Malika Bouteflika avait plutôt l'air de passer un bon moment, j'en profitais pour remettre de l'huile sur le feu. Depuis la plage de San Blas, El Salvador, je ne risquais pas grand-chose. Je jetais un œil par la fenêtre, l'océan donnait l'impression d'être en colère, très en colère. Y avait-il déjà eu des tsunamis ici? En réalité, cela faisant longtemps que je ne m'étais pas amusée comme une petite folle et je comptais bien raconter l'anecdote à A. L.

— Nombre de vos arguments sont tout à fait recevables mais que dire si l'intention du faussaire n'est pas mauvaise?

— Impossible! — hurla presque le galériste.

— Auriez-vous un exemple à nous donner? — demanda Malika.

Il avait une sale gueule et je ne l'aimais pas depuis qu'avait débuté le forum. Je n'aime pas les gens qui sont là à acquiescer ou à nier avec des petits hochements de tête de gallinacée hystérique alors que ce sont pas eux qui ont la parole.

— Je ne reprendrai pas l'exemple précis de l'âne Lolo et son tableau impressionniste peint avec sa queue, ce qui ne reste pour moi qu'une mauvaise blague. Disons, je ne sais pas, un faussaire qui n'agirait pas par cupidité, par exemple...

— Pour faire plaisir à quelqu'un... — ricana quelqu'un.

— Pour accrocher dans son salon. Remarquez, pourquoi pas?

— Qui est le plus dangereux? Le faussaire cupide, le romantique ou celui qui prétend faire de l'antithèse esthétique? — relança Malika.

Là, en revanche, le consensus se fit assez rapidement, banni soit-il de la communauté des humains le mécréant qui ose s'attaquer à Notre Sainte Mère l'Esthétique!

— Qu'on le pendre! — allait proclamer John?

Eh bien pas du tout! Au contraire, je dois dire que le British ne se dégonfla pas et y alla de bon cœur:

— Quelle que soit l'intention du faussaire, qui serait en autorité et droit d'excommunier l'œil qui préférerait le faux à l'original?

Il était à l'aise, nous passions des heures à échanger sur ce thème au boulot.

— Parlons-nous de l'auteur de la contrefaçon ou du spectateur, soyons clairs! — exigea quelqu'une.

— Je vous parle, par exemple, de moi. Vous me dites: John, vous avez devant vous un original et... Non, mieux! Ecoutez cela: John, vous avez devant vous à votre gauche l'original et à droite un faux. Lequel préférez-vous?

— C'est infame, absurde, qui ferait cela? — J'ai bien cru que la tête du galériste allait se dévisser de son cou!

— Pas tant qu'il y paraît... — murmura avec une mine malicieuse Malika. — De la liberté de jugement...

— Mieux! Ou pire que ça, selon les opinions! — s'exclama John.

— Mon Dieu, ce monsieur commence à me préoccuper! — lança une journaliste qu'on n'avait presque pas entendu jusqu'ici.

— En effet — John prit un air très grave: — Mieux, un musée décide d'exposer le faux et de garder le vrai dans ses caves car le premier est plus beau!

— Je peux vous assurer que le cas s'est déjà produit, plus souvent avec des sculptures... — soupira Malika Bouteflika. — Mais revenons, si vous le voulez bien, à des questionnements plus concrets. Que dites-vous du vrai faux?

— Vous pensez au Cupidon de Michel-Ange? — Histoire de montrer que je ne m'y connais pas seulement en peinture...

— Par exemple...

— Quelqu'un peut m'expliquer? — demanda la journaliste.

— Véridique ou pas, l'anecdote pose bien les termes du questionnement — lui répond l'animatrice du forum. — Début XVI^e, Michel-Ange a sculpté un Cupidon à la manière antique et l'a ensuite enterré pour que le marbre ait l'air d'époque. Avant de le vendre à un cardinal romain. Quand il s'en est rendu compte, l'acheteur lui a retourné l'œuvre et exigé le remboursement.

— Arnaque! — rigole la conservatrice de musée, — il fait passer du neuf pur du vieux!

— Tout à fait — sourit poliment Malika, — mais là n'est pas l'objet du questionnement. Imaginez

combien pourrait valoir aujourd'hui le faux Cupidon de Michel-Ange s'il existait encore?

— Sûrement bien plus que n'importe quel Cupidon de l'époque romaine — plaisanta le galériste.

— N'est-ce pas? — sourit à nouveau Malika Bouteflika — Le nom fait tout...

— En tout cas, participe pour beaucoup... — ajouta quelqu'un.

— Je voudrais resituer le rôle de l'expertise dans... — toussota le collectionneur.

C'était reparti pour un tour! Passionnant, je dois dire, d'autant plus depuis où j'étais assise, un *Cuba libre* puis deux puis trois à portée de main.

Dès le forum terminé, j'envoyais un message de remerciements à l'adresse courriel que nous avait laissée Malika Bouteflika qui me répondit immédiatement et me demanda où j'étais. Je lui expliquais que j'étais au Salvador pour me reposer. J'ai hésité à lui raconté que j'avais admiré des copies, cinq! qui valaient leurs originaux. A quoi bon? Je n'aurais fait que relancer le débat que nous venions de partager, au risque de passer pour une sottise.

Au dîner, je me suis fait un plaisir de rapporter à A. L. les tenants et aboutissants du forum. A ma grande surprise, il avait l'air captivé. Par moments, j'ai même cru le voir jubiler! Tout à coup, il m'a interrompu:

— Vous connaissez les thèses de Walter Benjamin?

— L'aura de l'œuvre? Plus ou moins.

— La divergence de Benjamin avec Adorno, où vous situez-vous?

Je suis restée bouche-bée, prise par surprise par une question si directe venant d'une personne que j'avais jusque-là plutôt considérée comme posée.

— Personnellement, l'œuvre pour l'œuvre me suffit. Je suis humble en la matière, elle me cause une émotion ou pas, et terminé, circulez, rien à voir! Professionnellement, je préfère Adorno, la politisation de l'art, franchement, ce n'est pas ma tasse de thé. L'art c'est comme la religion, un peu de laïcité ne peut pas faire du mal, mais pas trop non plus.

— C'est joliment dit...

— Et vous?

— Moi quoi? — Ah! ah! ah! je t'ai attrapé mon coco!

— Vous croyez que l'aura vient de l'authenticité ou il pourrait arriver que vous préféreriez une copie, un faux?

— Comme vous y allez, Aline! mais j'aime ça... Je vous réponds: je suis un horripilant classique, j'ai besoin du nom, de la signature, sauf dans le cas de Vermeer évidemment... du sublime dont on ne peut s'approcher, c'est lui qui vous happe, ce que vous appelez l'authenticité mais le mot est ambigu.

— Ambigu?

— De nos jours, l'authenticité vire rapidement au thème de la véracité, on se perd dans les expertises et les certifications. Un univers que j'exècre, loin du beau et de la spontanéité.

— De la spontanéité? C'est bien la première fois que j'entends cet argument, la spontanéité! Très intéressant. Et son autonomie, l'autonomie de l'œuvre?

Précisons que question *Cuba libre*, j'avais perdu le compte depuis longtemps. Et A. L. aussi, donc je me sentais à l'aise, très à l'aise. Lui, aussi, je ne l'avais jamais vu si décontracté.

— Vous revenez à Adorno? Oui, si vous voulez, l'autonomie de l'œuvre, ça ne mange pas de pain comme on dit en France... C'est embêtant ce débat de l'époque entre communistes qui prétendent politiser l'art et fascistes qui ambitionnent l'art pour l'art, c'est fatigant, à quoi mène ce faux choix, la Guerre froide est terminée, non?

— Vous voulez dire: trop d'idéologie?

— Exactement, Aline! Exactement! Vous avez mis le doigt dessus! A quoi pensez-vous à la première seconde où vous avez un contact pour la première fois avec une œuvre?

— Bonne question. Jamais vue auparavant?

— Jamais, ni en photographie.

— Je réagis comme face à un paysage: je me laisse subjugué, ça fonctionne ou ça ne fonctionne pas. Mais vu mon job, l'objectivité est mince.

— Je comprends... vous en souffrez?

— Il m'est arrivé d'en souffrir mais rarement. Vous?

— Moi! — il sourit comme s'il avait prévu ma question et sa réponse: — Trop souvent, à cause des catalogues, je ne devrais pas lire autant de livres de

peinture. Vous savez? On devrait interdire les livres de peinture... Je plaisante... Quelle responsabilité, n'est-ce pas, l'accrochage?

Là, je suis restée carrément pantoise:

— L'accrochage?

— Je ne sais pas comment vous appelez cela exactement... Comment accrochez l'œuvre? à quel endroit? sur quel fond? à côté de quelle œuvre? et pourquoi? Personnellement, je ne pourrais pas, je crois que je deviendrais fou!

— Moi, je crois que vous vous en sortiriez très bien! Avec vos connaissances du sujet...

— Mes connaissances du sujet ne suffiraient pas, vous le savez mieux que personne. Que faites-vous de l'élan créatif, du souffle génial, du mystère de l'inspiration...

— De l'éternité possible... vous parlez comme les fascistes à l'époque de Walter Benjamin, A. L.

— Je m'en moque!

— Vous savez quoi? Vous avez bien raison. Vous êtes donc insensible aux copies, entre autres celles que vous m'avez montrées depuis que nous nous sommes rencontrés? — A. L. se mit à me fixer, à vrai dire je n'ai pas du tout aimé son regard, celui d'un illuminé dont je ne parvenais pas tout de suite à savoir s'il pouvait se convertir ou pas en un forcené dangereux.

— Ces copies sont parfaites, je les aime. Ne vous méprenez pas, je n'ai pas une vision élitiste de l'art, je suis un fervent défenseur de sa démocratisation, je suis pour qu'il y ait des musées

jusqu'aux endroits les plus reculés de la planète, l'art n'a jamais fait de mal à personne, au contraire, nous en manquons.

Désarçonnée par autant de franchise de ce vieux, très vieux renard, je nous ai resservi un *Cuba libre* pour faire diversion. Il continua:

— Préférer avoir l'original chez moi, comme la majorité des collectionneurs, est du pur égoïsme, je vous le dis les yeux dans les yeux, Aline, c'est par pur égoïsme, une relation privilégiée, que dis-je? unique, unique avec l'artiste, pas avec l'œuvre, avec l'artiste, pouvoir sentir l'artiste, se glisser dans sa peau, excusez-moi, je m'emporte...

— La copie, le faux, permettent cette magie?

— Je ne sais pas ce qui m'a pris, l'alcool...

— Vous savez bien, Aline, tout dépend de l'information que l'on a en main... Si je vous disais que le *Radeau de la Méduse* qui est en bas est l'original, le trouveriez-vous plus...

— Inspirant?

— Oui, inspirant.

— Non, il m'inspire suffisamment tel qu'il est.

— Moi également! — Il partit dans un éclat de rire qui n'en finissait pas, qui me contamina et je mis ce moment d'hystérie sur le compte des *Cuba libre*.

Bruissement violent dans le feuillage qui couvre la palissade. La chatte retombe sur ses pattes pour se remettre immédiatement en position d'affût, l'iguane adulte s'est faufilé et a disparu. En tout et pour tout, il s'est passé une seconde, peut-être moins. Hier, Aline s'est interposée avant qu'un bébé iguane ne soit attrapé par une bébé chatte. A ses risques et périls: elle est allergique aux félins quelle que soit leur taille, les uns lui cause une terreur farouche et les autres une inflammation des paupières qui peut s'infecter rapidement.

— Je ne suis pas certain que vous ayez bien fait, pour répondre à votre question, quand on voit les désastres que causent les interventions de nos semblables sur la nature qui nous entoure, j'en doute... — A. L. laisse son regard traîner quelques

secondes dans le vide: — A moins que votre action fasse partie des effets de compensation pour maintenir les grands et petits équilibres.

— Ce dont vous n'êtes pas du tout convaincu... — Pour dire quelque chose car j'ai la bouche pleine d'une délicieuse tartine à la confiture de mangue, de mangues, celles du jardin.

— Qu'en savez-vous? Je vous reverse du café?

— Oui, merci. Je m'aventure, je m'aventure mais... un esprit aventurier ne peut être déterministe, ou suis-je trop simpliste ce matin? Cette confiture de mangues est un délice...

— Elle l'est... Je suis d'accord avec vous, bien qu'on doit pouvoir être très aventurier et peu déterministe ou peu aventurier et très déterministe. Chacun s'arrangera selon ses besoins et les circonstances pour, comme la petite chatte dont vous me parliez, retomber sur ses pattes. Ainsi, vous me voyez comme un aventurier?

— En gardant toute mesure! Vous savez, je ne suis pas beaucoup sortie de mon quartier depuis ma naissance! Alors, pour moi, l'aventure est facilement au coin de la rue...

— Elle y est, elle y est.

— Je ne l'ai pas croisée alors. J'ai une vision de l'aventure plus aventureuse, du voyage, de l'inconnu, des risques, des obstacles, des ennemis, l'aventure quoi!

— Passablement hollywoodienne, votre vision... C'est vrai que cette confiture est fantastique, je vais en chercher un autre pot.

Elle avait eu des rêves de dernière heure. Après s'être levée à deux reprises: les *Cuba libre* avaient de la suite dans les idées. Un accident de bus, elle était un des usagers, dans une rue assez étroite à l'ambiance méridionale, elle avait attendu que ça se passe. Le deuxième rêve avait suivi la typique courbe de l'angoisse rassurée: elle était en visite dans un endroit inconnu, elle y avait perdu son portefeuille, elle se retrouvait dans une piscine où, comble de chance, elle avait rencontré le propriétaire de l'endroit où elle vivait (qui y recevait des cours de natation) et qui pourrait la ramener en voiture. Le troisième et dernier, trois femmes assises sur deux banquettes posées au bord d'une route, comme une certaine sculpture de Camille Claudel où elles chuchotent entre elles:

— Comment s'appelle-t-elle? — demande Aline à sa voisine en désignant la troisième femme qu'elle voit de profil car celle-ci est en train d'observer la route.

— Madone — lui répond-t-elle l'air dubitatif.

— Elle ne ressemble pas à une madone...

— Non — elle hausse les épaules pour signifier que ce n'est pas à elle qui faut poser cette question.

— Peut-être l'ovale du visage... — murmure Aline.

— Tout de même, j'ai quelque difficulté à m'imaginer en écumeur des mers parcourant les océans en quête d'un quelconque graal! — plaisanta A. L. en posant une corbeille débordant de tranches de

pain de mie grillées et un pot de confiture tout neuf sur la table du petit-déjeuner. Il n'était pas encore 8 h 00, à cinquante mètres de la terrasse où ils étaient assis, le Pacifique s'était assagi après une nuit de forte tempête, reprenant ses forces pour la prochaine bamboula nocturne. — Vous continuez vos balades matinales sur la plage?

— Le vieux bougre a le don d'éviter les réponses des autres quand elles ne lui conviennent pas — songea Aline qui suivait des yeux un couple d'iguanes semble-t-il à la recherche d'une tache de soleil sur le haut du mur pour y faire bronzette. Soudain, l'un des deux se sépara de l'autre et partit en courant, que cherchait-il? était-ce lui l'aventurier? ou était-ce simplement la faim qui le poussait à mettre sa vie en danger? — Oui, un rituel qui me fait beaucoup de bien. Eh bien, moi, je vois vous bien le bandeau sur l'œil, le sabre au clair donnant l'abordage, le reste est une question de pure forme, disons qu'en affaires vous deviez y mettre les formes.

— Votre petit rituel vous rend beaucoup plus sûr de vous-même, dirait-on. Selon votre description m'est apparue l'image d'un vautour joliment empaqueté dans un costume de chez Versace.

— Non, non, je vous voyais sale, le cheveu hirsute, vociférant des horreurs tout en effrayant votre adversaire avec d'affreuses grimaces, démoniaques!

— Allons, Aline, là, vous...

— Exagérez. Evidemment, j'adore blaguer au petit-déjeuner.

— Je m'en étais rendu compte. Vous faites bien, autant commencer sa journée dans la bonne humeur!

— Oh, vous êtes vous-même toujours de bonne humeur...

— Je ne sais pas si je serais si affirmatif en la matière... Disons que je préfère un certain entrain, la vie est courte, de plus en plus courte, je n'ai aucune attirance pour les drames, sans parler des tragédies.

— Moi non plus, bien qu'il m'arrive encore quelquefois de tomber dans le piège de la facilité larmoyante.

— Je ne vous crois pas; encore un peu de café?

— Non, merci, il est succulent mais je ne dois pas en abuser.

— D'accord. Oh! je voulais vous demander votre avis à propos de notre petit voyage de demain à San Salvador.

— Je vous écoute.

— Je vous propose de faire un petit crochet par Ahuachapán, c'est à une heure de route d'ici, plus ou moins. Vous n'avez rien contre les monastères?

— Les monastères?

— Les moines, les ermites... Nous passerions la nuit dans un ermitage, une bâtisse qui vaut le déplacement, une construction du XVI^e fort bien conservée. Je voulais vous consulter car...

— Car? — Parfois les trucs d'A. L. me fatiguent...

— Une douzaine de moines franciscains vivent dans cet ermitage, ils ont fait vœu de silence...

— Nous devons rester muets durant tout notre séjour? — Aline remarqua qu'un iguane rayé de jaune et noir était en train de s'abreuver dans la piscine. Il n'y en avait donc pas seulement des verts. Le chlore n'est pas nocif pour les iguanes? Peut-être est-ce hallucinogène pour eux, au point qu'ils en changent de couleur.

— Non, pas du tout mais disons que, par respect, si nous pouvons éviter d'hurler dans les couloirs et d'écouter Black Sabbath à fond les manettes... — A. L. a de l'humour! C'est nouveau, ça!

— Vous connaissez Black Sabbath?

— J'en ai entendu parler en son temps, comme tout le monde, mais je vous assure qu'il n'y a pas de quoi sacrifier un chat noir. Quant à leur musique, si c'est de la musique, moi je suis Jean-Sébastien Bach!

— Je vous trouve de fort bonne humeur aujourd'hui...

— Rappelez-vous, je suis un aventurier! L'idée de ce voyage m'excite, c'est vrai. Je plaisantais, ces curés sont aussi bavards que vous et moi, sinon plus avec les visiteurs, ils ont leurs périodes de silence absolu mais pas demain.

Le père supérieur attrape la tige de la rose rouge écarlate pour la rapprocher de son nez proéminent:

— A chaque saison, leur parfum est plus vivace, n'est-ce pas, Père Aurelio?

— Oui, c'est vrai, Père Gerardo, le Seigneur est chaque année plus généreux avec notre cloître... — soupire le moine sans âge, le visage à moitié dissimulé sous une épaisse capuche malgré la chaleur étouffante, concentré sur son sécateur qu'il utilise avec dextérité.

— Votre dévouement pour ces merveilleuses plantes doit y être pour quelque chose... — glissa malicieusement le père supérieur tout en lâchant la tige de la rose qui put ainsi retrouver sa position originale.

— Si peu, si peu, mon Père... — murmura le moine-jardinier tout en se signant. — Notre Seigneur n'est pas que bonté, il est aussi beauté... — ajouta-t-il avant de se remettre à jouer habilement du sécateur.

— Je venais précisément vous en parler... — sourit le père supérieur avec bienveillance, ou une pointe d'ironie:

— Du Seigneur, de la bonté ou bien de la beauté? — blagua le père Aurelio.

— Les trois seraient-ils indissociables? Depuis quand? — questionna sèchement le père supérieur.

— Je... Je ne... — bredouilla le père Aurelio.

— Je vous charrie, mon vieux! — s'esclaffa le père Gerardo.

— Oui mais quand même... — grommela le moine-jardinier, — je n'ai pas trouvé cela très drôle.

— Je vois ça. Bien. Nous avons de la visite, demain, liée... je dirai à la beauté...

— Un autocar de fougueuses nordiques? — ricana le père Aurelio.

— Là, pour le coup, c'est vous qui n'êtes pas drôle... — râla le père supérieur.

— 1-1, match nul, balle au centre! — s'écria le moine-jardinier pour qui tout ou presque était pêché, sauf le football.

— Allez, je vous aide: beauté, esthétique... tableaux...

— Mon frère?! Que vient-il faire ici, ce dégénéré?! — Sa capuche tomba et découvrit un crâne luisant où bataillaient trois cheveux et un visage passant du rouge au violacé.

— Calmez-vous, père Aurelio, la colère n'est pas bonne conseillère et dans votre cas particulier pourrait vous causer un AVC.

— Peuh! Comment pouvez-vous faire confiance à ce médecin huguenot!? — s'exclama le petit vieux en agitant son sécateur dans tous les sens.

— Allons, reprenez-vous, tout d'abord lâchez cet instrument, vous allez blesser quelqu'un et ensuite écoutez-moi, asseyez-vous là, non, pas là, là, voilà! Vous êtes impossible! Regardez, vous m'avez fait transpirer...

— Pardonnez-moi, Père Gerardo, je suis sincèrement désolé mais c'est plus fort que moi, les affres de l'Enfer...

— Si vous me laissez terminer! — le père supérieur avait l'air excédé, le père Aurelio ravala sa

salive et ferma enfin son caquet. — Ce n'est pas lui qui arrive demain...

— Vous avez dit les ta...

— Sapristi, mais allez-vous vous taire une seconde! — Seigneur! — pensa-t-il, — me faire taire un collègue ici, vous me jouez parfois de ces tours... — Ce n'est pas lui qui vient nous visiter, c'est son ami français et... taisez-vous! et, disais-je, une compatriote à lui.

— A. L.?! Vous voulez dire A. L.?! — bouillonnait le pauvre moine qui passa du violet au blanc pâle.

— Lui-même, accompagné d'une Française, laissez-moi reprendre son message — il sortit un papier plié en quatre de sa manche gauche: — Aline Leblanc, c'est cela, madame Aline Leblanc — il releva la tête et ne put s'empêcher de narguer le père Gerardo dont la susceptibilité l'avait toujours mis en joie: Aline Leblanc, ça vous dit quelque chose? Une de vos égéries suédoises, peut-être? Ah, non! elle est Française. L'auriez-vous connu dans votre vie antérieure?

— Pour rien au monde. Aline Leblanc... — Il n'en pensait pas moins — Aline Leblanc, initiales A. L.! comme les siennes! Ce voyou, ce délinquant international continue ses traficotages et se permet de venir me narguer jusqu'ici! — Il reprit sa respiration: — J'ai beau fouiller dans ma mémoire, non, ce nom ne me dit rien. Puis-je savoir que nous vaut l'honneur de la visite impromptue de ce gentilhomme mangeur de patates?

— De pommes de terre, combien fois ne vous l'ai-je pas répété!

— Gentilhomme mangeur de pommes de terre, ça ne sonne pas de la même façon.

— Vous devriez être davantage reconnaissant envers ce gentilhomme comme vous dites sans la générosité duquel cet ermitage serait réduit à l'état de ruines! — le réprimanda le père supérieur.

— Avec quel argent? Fortuitement subtilisé à d'honnêtes...

— Père Aurelio, je vous somme de vous taire!

— Généreux, généreux pour protéger le produit...

— Père Aurelio, vous ferez pénitence, une semaine de silence complet et seul!

— Qui plus est, des toiles peintes par des huguenots, des œuvres du Diable lui-même!

— M'accuseriez-vous de protéger par devers moi des suppôts de Satan en cet ermitage!? — La voix soudain caverneuse et autoritaire du père supérieur roula sous les arcades qui entouraient le jardin et le potager du cloître. — Répondez, Père Aurelio, je vous ordonne de répondre!!! — Le père Gerardo se dressa de tout sa hauteur, foudroyant le moine-jardinier d'un regard qui ne plaisantait plus du tout: — Répondez! — rugit-il — ou je vous retire votre charge de jardinier et vous savez que ce ne sera pas de gaieté de cœur... — Et voilà que le père Aurelio se jette à ses pieds:

— Vous n'oseriez pas! Me retirez le jardin, ces plantes que je... Mon Dieu, je supplie Votre

Miséricorde, expliquez à ce père supérieur têtue comme une bourrique qu'il me tuerait s'il me retirait mes fleurs, mes tendres fleurs, mes belles fleurs, que deviendront-elles sans l'attention de... — Il se relève, se rassoit sur le banc de pierre et fond en larmes: — Vous voulez me tuer? Tuer un vieil homme, un vieillard, en lui retirant son dernier bonheur, eh bien, allez-y! Mais mes fleurs, qui va s'occuper de mes fleurs? qui va les choyer? qui va leur parler, les rassurer quand elles sont inquiètes, les protéger de ces oiseaux nocifs, et les pluies, le froid, ce soleil pesant? Qui va les soigner? — il releva la tête, son visage baigné de larmes, — si vous ne le faites pas pour moi, oui, je sais que je suis un sot, que je m'emporte, oh oui que je le sais mais ayez au moins pitié pour ces si jolies créatures qui n'ont jamais fait de mal à personne!

— Mettez-vous debout! — lui ordonna le père supérieur. — Séchez vos larmes... — il lui tend un mouchoir blanc qu'il a sorti de sa manche droite. — Soit, vous continuez à vous occuper de notre cher jardin... Personne ne saurait le faire mieux que vous, j'en conviens! Mais nous ne pouvons faire comme s'il ne s'était rien passé...

— Tout ce que vous voulez, Père Gerardo, mais pas le...

— Soit. Ce sera donc vous qui recevrez demain et ferez que leur séjour se déroule pour le mieux, A. L. et cette dame, Aline Lepad...

— Leblanc, Aline Leblanc...

— Oui, Aline Leblanc.

— Que fait-elle dans la vie? — questionna le moine-jardinier.

— Sa profession, voulez-vous dire? — interrogea le père supérieur.

— Oui, son métier.

— Elle est... laissez-moi voir... restauratrice en œuvres d'art.

— A. L. qui nous visite accompagné d'une restauratrice en œuvres d'art, il doit certainement mijoter un mauvais coup... — marmonna le père Aurelio en remettant sa capuche sur sa tête.

— Incorrigible, vous êtes incorrigible, Père Aurelio! — s'écria le père supérieur sans se retourner alors qu'il marchait en direction de l'extrémité opposée du cloître. — Que la paix du Seigneur soit sur vous, mon ami!

11

L'habitacle de la Audi était gelé, on se serait cru dans un frigo pour conserver les quartiers de viande à Rungis. Au cours du voyage, A. L. demanda à plusieurs reprises au chauffeur d'augmenter, de baisser la température de l'air conditionné. Aline n'osa rien dire, vu l'âge avancé d'A. L. et sachant que... bien qu'elle se posa la question: le froid conserve-t-il? ne confond-on pas avec la congélation des aliments? Dehors, pour se protéger de la chaleur sans compassion, humains et animaux cherchaient la moindre parcelle d'ombre: un auvent, un arbre, une automobile, un adulte pour les plus petits... Elle en concluait qu'à l'intérieur, on n'était pas si mal... Beaucoup de misère, de nombreuses baraques faites de bric et de broc sur le bord des routes, beaucoup d'ordures, comme si pas un endroit public du pays

n'échappait à l'invasion des déchets de plastique. L'automobile commença à gravir les premières collines d'Ahuachapán mais l'air ne se rafraichissait pas pour autant.

— Tout va bien? — lui demanda A. L. assis droit comme un i à ses côtés sur la banquette arrière.

— Je crois que je me suis assoupis... — murmura-t-elle en lui souriant. — Et vous?

— Je regrette seulement de ne plus pouvoir conduire moi-même, j'adore voyager en automobile, n'est-ce pas Paco? — il interpellait le chauffeur.

— Tu pourrais, tu pourrais mais un peu dangereux pour les autres! — rit l'autre. Aline avait déjà remarqué que son chauffeur et A. L. se tutoyaient, ce qui contrastait étrangement avec le port aristocratique de ce dernier.

Ils parvinrent à l'ermitage après avoir traversé le centre de Ahuachapán et pris une route étroite qui au bout de quelques kilomètres les amena devant une vieille bâtisse de pierres cachée au milieu d'une immense pinède. A. L. frappa à une porte de bois massif pas très haute. Le moine qui l'ouvrit, un très vieil homme, dut se pencher légèrement pour sortir les accueillir. Après les salutations d'usage, ils les fit entrer et les emmena jusqu'à leurs chambres respectives, les trois donnant sur un cloître richement fleuri.

— Quel beauté! J'ai rarement vu un aussi beau jardin! — s'exclama Aline enthousiaste.

Le moine marmonna quelques mots incompréhensibles avant de les informer qu'une collation leur serait servie dans une demi-heure dans une salle près de l'entrée. Puis il se retira. Aline rejoignit sa chambre, une ancienne cellule d'ermite, sans fenêtre mais joliment aménagée, une salle-de-bains exigüe mais pimpante, le tout... équipé d'un système d'air conditionné. A. L. lui avait expliqué avant leur départ de San Blas que si les moines vivaient ici quasiment comme au Moyen-Age, la zone réservée aux visiteurs jouissait de tout le confort moderne. Leurs principaux clients étaient des personnes qui, tout en n'étant pas spécialement attirées par la spiritualité, voulaient profiter d'une période de retraite.

— Pour de longs séjours? — avait-elle demandé à A. L.

— Je crois que le plus court séjour possible est d'une semaine... — lui répondit-il d'un air évasif.

— Mais nous...

— Dans notre cas, c'est différent, nous n'y passerons qu'une nuit avant de rejoindre la capitale.

— Elle n'avait pas insisté pour savoir en quoi ils étaient différents.

Elle sortit dans le cloître, impressionnant de silence. Depuis combien d'années n'avait-elle pas ressenti un vrai silence? Au point de s'interroger sur sa présumée existence: dans une soirée avec des amis, un imbécile avait affirmé que le silence parfait n'existe pas, propos qui l'avait mise hors d'elle. Elle

s'assit sur un banc de pierre pour jouir de la sérénité du temps figé.

— J'ai une faim! — Elle se retourna sur un A. L. tout guilleret qui semblait très heureux d'être là. — Exceptionnellement magnifique ce cloître, n'est-ce pas?

— Absolument, très agréable, ces arcades sculptées, et ce jardin...

— C'est le père Aurelio, le moine qui nous a reçus, qui s'en occupe depuis toujours, il a un don...

— A. L. prit place sur le banc.

— Vous ne trouvez pas qu'il nous regardait bizarrement? — questionna Aline sans avoir réfléchi à sa question qu'elle regrettait déjà.

— Le père Aurelio?

— Oui. — Monsieur a besoin d'un petit peu de temps pour répondre, qu'est-ce qu'il se passe ici? — se demanda-t-elle.

— Le père Aurelio est le frère de *don* Salvador. Si vous voyiez ce que je veux dire... — dit-il en secouant vaguement sa main droite. Face à la moue interrogative d'Aline, il continua: — Le père Aurelio est prêtre, un prêtre bien campé sur ses convictions, à l'ancienne, il n'apprécie pas l'hôtel que tient Salvador. J'imagine...

— Il imagine, je commence à le connaître, pèpère, il imagine... Profitons de l'endroit, c'est si rare et... — pensa-t-elle en souriant. — Je ne voudrais pas aller plus vite que la musique, cet ermitage fait-il partie de notre *tour*, comme vous dites?

— J'apprécie votre impatience — affirma-t-il en dodelinant de la tête la mine satisfaite. — Allons déguster ce que nous ont préparé nos amis moines — proposa-t-il en se levant pour se diriger vers le couloir par lequel ils étaient venus, — le réfectoire est par ici, sur votre droite. Ensuite je vous montrerai quelque chose. Demain matin, après une seconde surprise, nous irons saluer le père supérieur, je tiens à ce que vous le connaissiez, c'est une personne très intéressante, très fine, puis nous partirons pour San Salvador. Programme simple, nous éviterons de courir si vous le voulez bien? Je n'ai pas l'air trop ridicule en guide touristique? — l'interrogea-t-il soudain le front plissé.

— Vous faites cela très bien, c'est un plaisir! — ironisa-t-elle en le prenant par l'avant-bras, elle l'avait tout à coup vu un peu tassé sur lui-même. Il repoussa poliment sa main du coude et se redressa tel un coq prêt au combat. — Quel orgueil! Encore un qui crèvera debout dans ses bottes! — se moqua Aline, intérieurement.

Le goûter, servi par un plus que jamais boudeur père Aurelio, fut frugal mais bon: pancakes accompagné de miel et fruits variés.

— Tout vient d'ici — se crut obligé de préciser A. L., — y compris la farine.

— Vous avez des ruches!/? — s'exclama Aline tout sourire.

— Oui, quelques dizaines — grommela père Aurelio sans la regarder.

Le cadre de la petite collation était irréal: murs d'épaisses pierres, voûtes romanes et certaines gothiques, vitraux dans les hauteurs.

— Que représentent-ils? — Aline interrogea A. L. qui venait de demander un peu plus de pain, délicieux, au vieux moine.

— L'histoire de saint Dismas, évidemment! — s'esclaffa ce dernier avant de franchir la sortie puis disparaître dans la douce pénombre des couloirs frais et silencieux.

Elle tourna un visage étonné vers A. L.: — Saint Dismas?

— Le bon larron, à la droite du Christ — lâcha-t-il comme s'il n'accordait aucune importance à ce qui venait de se passer, en tout cas pas autant que pour la tartine de miel qu'il était en train de se préparer.

— Celui du Titien?

— Le même. Je ne me lasse pas de votre ample culture générale!

— Générale, pas vraiment, nous sommes encore dans mon périmètre professionnel... Saint Dismas, saint patron de...?

— Vous vous moquez, Aline!

— J'ai l'air? Saint patron de...?

Il prit le soin de terminer d'avaler sa bouchée, A. L. n'étant pas du tout du style à parler la bouche pleine:

— Vous voulez que je le dise moi, c'est cela?

— Mais enfin, je devrais aller consulter internet ou quoi! — s'écria-t-elle, exaspérée.

— Calmez-vous, calmez-vous, vous allez comprendre pourquoi j'étais persuadé que vous saviez de qui saint Dismas est le saint patron. D'abord des condamnés...

— Nous n'en sommes pas, que je sache — affirma péremptoirement Aline. — Ensuite?

— Des voleurs...

— Vous, je ne sais pas... Moi, ça ne me concerne pas.

— Des brocanteurs...

— Oh, je vous vois venir! Et des antiquaires?
— Sans raison, elle lui facilita la vie au vieux A. L., elle avait bien senti le petit frisson qui avait traversé ses paupières quand il avait prononcé le mot « voleurs ». Qui avait-il couvert par le passé?

— Non...vous brûlez... — Un soupir à peine dissimulé confirma le soupçon d'Aline.

— Des collectionneurs de tableaux?

— Non... presque.

— Je donne ma langue au chat.

— Des restaurateurs de tableaux.

— Je ne vous crois pas!

— Vérifiez... Le code est « jésus », tout en minuscules.

— J'aurais dû m'en douter... — ricana-t-elle bêtement en sortant son *smartphone* de la poche arrière de son jeans: — Wikipedia... Bon Larron... Il est allé au Paradis, ça me revient... Voyons voir... Je lis... « Les évangiles apocryphes tout comme la Légende dorée en font un saint patron des condamnés, des voleurs, des charretiers, des brocanteurs et des...

restaurateurs de tableaux. » Désolée, vous aviez tout à fait raison.

— Ce n'est rien... — sourit A. L. avec une fausse modestie évidente et qui se plaisait à apparaître comme telle.

— Avouez que la situation est... étrange, non?

— Je ne sais pas, où voulez-vous en venir? — l'interrogea-t-il tout en levant ostensiblement le nez vers les hauteurs pour admirer les vitraux, comme si la conversation ne l'intéressait déjà plus. Elle s'indigna:

— Alors vous, vous ne trouvez pas ça étrange, et le mot est faible! Dans un ermitage perdu au fin fond de l'Amérique centrale, où nous sommes censés voir deux copies d'œuvres de maîtres, ce qui déjà n'est pas commun, vous en conviendrez...

— J'en conviens — Ce malotrus continuait d'observer les vitraux, avec un intérêt exagéré selon l'opinion d'Aline.

— Eh bien, dans le même ermitage se trouvent des vitraux dédiés à saint Dismas, saint patron entre autres des restaurateurs de tableaux, je suis restauratrice de tableaux! — cria-t-elle presque. — Je dois me calmer, je me comporte comme une imbécile — pensa-t-elle.

— Simple coïncidence... — A. L. fit une grimace dubitative avec sa bouche. — Le hasard...

— Vous croyez au hasard maintenant?! — se moqua-t-elle.

— Ce que je veux dire, c'est que nous avons affaire à un saint patron multiscartes! Vous, ou moi,

aurions pu être condamnés, voleurs, charretiers, brocanteurs...

— Parlez pour vous A. L.! — Le père Aurelio se tenait sur le seuil de l'entrée du réfectoire avec sa figure de gargouille mi-rieuse mi menaçante: — Avez-vous terminé chère madame? J'espère que la collation vous a plu.

— Excellente, père Aurelio, je vous en remercie sincèrement. — N'en faisait-elle pas un peu trop?

— Dans votre chambre se trouve un mini-réfrigérateur dans la table de nuit. Vous y trouverez de quoi vous rafraîchir.

— Et l'endroit est tout simplement superbe!

— Sauf ces maudits vitraux... — marmonna le vieux dans sa barbe. Aline se rendit compte qu'A. L. s'était levé et s'approchait discrètement de la sortie. — Mais étant donné le nom de l'ermitage, c'était inévitable...

— Ah! Comment s'appelle-t-il?

— L'ermitage de saint Dismas... — bougonna le père-jardinier comme si c'était vraiment pas de chance, il fallait que ça tombe sur nous! — Chaque église, chaque chapelle, chaque couvent, chaque monastère se cherchait un nom qui la distingue des autres, qui réponde à l'histoire locale... Chez vous, il existe même une église consacrée aux victimes du Purgatoire... Il faut survivre d'une façon ou d'une autre. Aujourd'hui, les rois du marketing vous diront qu'il faut se vendre, occuper des niches du marché,

etc. Ici, un père supérieur s'est cru malin de consacrer l'ermitage au Bon Larron

— Le Bon Larron, permettez-moi de vous le rappeler, Père Aurelio, le Bon Larron est allé au Paradis... quand même! — Qu'est-ce que A. L., revenu sur ses pas pour mettre son grain de sel dans notre conversation, pouvait bien avoir à voir avec ce thème religieux?

— Ah! Vous! Alors, vous, si vous allez au Paradis, je veux bien aller en Enfer! — s'énerva le petit vieux tout en rassemblant assiettes et couverts sur un plateau.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici?!

De grande taille apparut un moine avec une barbe de père Noël qui se planta au milieu de la pièce. Le père Aurelio prit son plateau et trottina jusqu'à la sortie la tête baissée.

— Aline, laissez-moi vous présenter le père Gerardo, père supérieur de cet ermitage — A. L. était redevenu un gentilhomme tout à fait courtois alors que quelques minutes auparavant il ressemblait plus à un raton à la recherche... d'un trou de souris où se cacher. — Mon Père, Madame Aline Leblanc dont je vous ai parlé dans notre dernière communication.

— Soyez bienvenue, madame, vous êtes ici chez vous.

— Un grand merci, Père Gerardo. L'endroit est... magique, tout simplement magique. Nous sortons d'un goûter tout à fait agréable et j'étais, j'étais — répète-t-elle en jetant un regard lourd de reproches en direction d'A. L. — dans une discussion

très intéressante avec le père Aurelio à propos de ces magnifiques vitraux, fort bien conservés.

— Ah! ah! ah! s'exclama le père supérieur, — Il ne vous aura pas échappé que... C'est la première fois que nous recevons ici une restauratrice en tableaux, avouez que la vie nous réserve parfois de ces surprises!

— En effet... Si vous n'avez pas reçu avant moi aucun condamné, aucun voleur, aucun charretier ni aucun brocanteur, c'est vraiment un très grand honneur pour moi! — s'amusa Aline à qui ce père supérieur semblait très sympathique, certainement plus que ce père Aurelio dont les rictus ne la rassuraient pas.

— Laissez-moi voir... — soupira le père Gerardo en tapotant sur la table avec ses doigts de géant. — Un condamné? Pas que je sache. Quelque voleur? Mmmm, je dirais ni oui ni non...

— Comment ça?

— De qui parlons-nous? Un petit voleur, un grand voleur? Rappelez-vous Jean Valjean...

Aline, surprise de la mansuétude de ce géant à grande capuche, resta bouche-bée.

— Un brocanteur, peut-être, un brocanteur local venu ici pour nous proposer d'acheter quelque bricole, sans plus. Vous êtes la première, chère Aline Leblanc, c'est saint Dismas qui doit être heureux de votre venue!

Tous les trois rirent de ce bon mot.

— Bien, je vais vous laisser. Notre ami A. L. est un vieil ami, un vieil ami de l'ermitage qui lui doit

beaucoup. Il sera un guide parfait pour vous faire visiter notre petit joyau qu'il connaît comme personne pour nous avoir accompagnés dans sa rénovation. D'ailleurs, n'est-ce pas vous qui aviez eu l'idée de ces séjours de personnes extérieures, mon cher A. L.?

— Je ne m'en souviens pas.

— Il me semble bien que si. Ainsi, vous aurez pour vous toute seule le guide idéal.

— Je ne sais comment vous remercier, Père Gerardo, un grand merci pour votre hospitalité.

— C'est nous qui vous remercions de votre aimable visite —. Il s'apprêtait à quitter le réfectoire lorsqu'il s'arrêta tout à coup pour se retourner vers elle:

— Ah, Madame Leblanc, pardonnez-moi...

— Oui? — Qu'allait-il se passer maintenant? — se demanda Aline un peu préoccupée.

— Je voulais vous dire... Ne faites pas attention au père Aurelio... C'est un homme fort bon, un prêtre plus que dévoué au Seigneur et à l'Eglise, il ne faut pas lui en vouloir, ses paroles quelquefois lui échappent, il s'emporte...

— Pour ma part, j'ai trouvé très intéressant ce qu'il m'a expliqué sur cet endroit. Remerciez-le de ma part, voulez-vous, mon Père?

— Je le ferai, Madame, merci de votre compréhension.

Elle attendit que le moine quittât la pièce pour s'approcher très près d'A.L.:

— Qu'a-t-il voulu dire?

— Pardon?

— Qu'est-ce qu'a voulu dire le père Aurelio quand il vous a dit « Parlez pour vous A. L.! »?

— Aucune idée! — soupira-t-il en haussant les yeux au ciel.

— Bien sûr... — fulmina-t-elle.

— Et si nous passions à ce pourquoi nous sommes là? — lui proposa-t-il d'un ton léger.

Lucie Morand est contente. C'est dimanche. Le dimanche, c'est son jour de repos. Un repos bien mérité. Surtout quand on travaille depuis quarante ans. Heureusement, dans deux ans, c'est la retraite.

— Une retraite bien méritée... — marmonne-t-elle en mettant la cafetière électrique en route tout en fixant ses pantoufles: — Serait temps d'en acheter des neuves...

Lucie Morand parle toute seule. Elle a toujours parlé toute seule. Même avant de travailler chez les fous. D'ailleurs, pas tous les fous parlent tout seul. Il y en a qui monologuent chez « les moins » et chez « les plus ou moins » comme chez « les plus » comme elle les appelle, elle. Elle a toujours travaillé dans le pavillon des « plus ou moins ». Dans une semaine, cela fera exactement quarante ans.

— « Les moins » sont soporifiques et il faut abrutir « les plus » — répond-elle lorsqu'on lui pose la question sur son choix. Et vice-versa, les uns à coups de programmes infantilisans à la télé et les autres à coups d'injection de somnifère. Tandis que « les plus ou moins » ...

— Ils sont plus intéressants. À tout moment, ils peuvent vouloir partager de la tendresse avec vous ou essayer de vous arracher les yeux.

Globalement, les fous sont fatigants. Ils se situent parfois au-delà de votre capacité de patience.

— Surtout « les plus ou moins », vous ne pouvez pas baisser la garde, jamais! Ce sont les plus fatigants. Certains sont épuisants, ils n'arrêtent pas, ils ne s'arrêtent jamais. La grosse prise de tête! — insiste Lucie Morand en simulant avec ses mains qu'il peut arriver que sa tête gonfle, comme une montgolfière.

Elle se sert une chope de café qu'elle pose sur un plateau. A côté, elle pose délicatement une corbeille débordante de mini-madeleines. Elle sont mimi les mini-madeleines de Lucie. Elle les fait elle-même, la veille en arrivant. Ainsi, elles sont prêtes pour le Petit-Déjeuner royal du dimanche, comme elle l'appelle. Un petit pot de lait, une demie-baguette, du beurre salé (Lucie est bretonne, on ne se refait pas) et trois confitures. Aujourd'hui: framboise, figue et fruit de la passion. Nous sommes le Dimanche F. Le prochain sera G, puis H... etc. Quand l'alphabet se termine, elle reprend à partir du A. Grâce à internet, elle a des correspondants dans le monde entier qui lui permettent d'avoir trois parfums par lettre, même le Q

et le Y. Elle accommode ses édredons, repousse drap et couverture vers le pied du lit puis s'y réinstalle, adossée à son mur d'oreillers, le plateau dont elle a déplié auparavant les pattes à cheval sur ses jambes.

— Flûte, ma serviette!

Elle soulève le plateau pour le poser du côté gauche du lit. Elle sort lentement par son côté droit puis ramène sa serviette impeccablement blanche et amidonnée qu'elle n'utilise que pour le Petit-Déjeuner royal du dimanche après avoir jeté un œil qui passe la cuisine au peigne fin pour s'assurer qu'elle n'a rien oublié d'autre. Elle se réinstalle, un coin de sa serviette passé en dessous du premier bouton de sa veste de pyjama.

— A l'ancienne.

Elle reprend le plateau qu'elle repose au-dessus de ses jambes. Elle attrape le contrôle à distance posé sur sa table de nuit. En faisant bien attention à ne rien renverser. C'est déjà arrivé, navrant, très navrant. Chaîne animalière. Aujourd'hui, le castor. Lucie Morand est abonnée à *Télé 24 sur 24*. Afin d'éviter de devoir zapper. Le zapping lui rappelle « les plus ou moins », non merci, le boulot c'est le boulot, la maison c'est la maison. Elle donne une dernière touche pour affiner le son du téléviseur, cale bien ses fesses, vérifie que sa serviette est bien fixée... C'est parti! Elle ne bougera pas de là jusqu'à midi! A midi, elle se lèvera pour aller aux toilettes où elle a pris la précaution de se rendre avant de préparer le Petit-Déjeuner royal. Ensuite, cela dépendra du temps qu'il fait. S'il fait beau, elle ira se promener

dans le vieil Aix et peut-être même déguster un sorbet en terrasse sur le Cours Mirabeau. S'il fait moche, elle jouera au scrabble en ligne en écoutant du Jean Ferrat et en grignotant des brownies faits maison. Ou elle appellera une vieille copine sur Facebook pour s'échanger des méchancetés sur les autres... copines. Elle le font toutes... Elle jette un regard par la fenêtre sans perdre de vue maman castor qui vient d'apparaître sur l'immense écran plat que lui a offert son fils, François, il y a une dizaine d'années. François est mort dans un accident de voiture il y a trois ans. Complètement imbibé, il avait grillé un feu rouge pour aller s'aplatir contre un bus de transport d'enfants. Lucie avait alors beaucoup pleuré, son fils unique, qu'elle avait élevé toute seule. Elle avait été soulagée aussi: aucun enfant n'avait été blessé.

— Pas assez croustillantes...

Sa cuisinière à gaz est quasiment aussi vieille qu'elle. Il faudrait en changer. Lucie Morand n'aime pas le changement. Chez elle, dans sa vie privée. Il faut la comprendre. A l'hôpital, l'instabilité règne, en permanence. La folie, c'est l'instabilité pour les pas-fous. Il peut se passer n'importe quoi à n'importe quel moment. Malgré quarante ans d'expérience, il n'est pas rare que se présente une situation inédite. Les temps changent, les fous aussi. Elle n'aime pas penser à l'hôpital alors que c'est son jour de repos dominical. C'est pourtant ce qu'elle est en train de faire.

— Merde, merde, merde!

Elle croque rageusement dans une tartine, avale une gorgée de café encore chaud, s'essuie

délicatement la commissure des lèvres avec un coin de sa serviette, cela fait chic, où en sont les castors? Ah, nous sommes passés à un documentaire sur les dauphins. Très intelligents, les dauphins, joueurs, gentils...

Elle connaît des fous qui sont comme les dauphins. Il y a de tout. Des singes, des ânes, des hyènes, des nounours, des zèbres...

— De sacrés zèbres! — Cela la fait rire. Elle rit tout seule aussi

Toute une troupe de marmottes s'égayent sur l'écran que lui a offert son fils François qui... Elle a dû s'assoupir un moment. C'est fréquent durant le Petit-Déjeuner royal. Une petite pause de temps en temps. Elle sirote un peu de café froid, elle aime bien le café froid, ou même glacé l'été... Elle pioche dans la corbeille de madeleines, elle en saisit deux d'un coup qu'elle engouffre, les deux dans sa bouche grande ouverte. Encore un peu de café froid.

— Chiant, les marmottes — grommelle-t-elle. Elle a une petite pensée pour son chat qui est mort l'an passé. Mistigri. Avant lui, elle avait eu un autre chat, assez caractériel, insupportable. Mistigri. Son premier chat s'appelait Mistigri, un chat de gouttière qu'elle avait recueilli au pied de l'immeuble un soir de pluie et de compassion. Depuis, elle avait donné le nom de Mistigri à tous ses chats successifs, une bonne dizaine. Par paresse? En réalité, elle n'avait jamais été convaincue de l'intérêt de donner un nom à un animal domestique. Et puis c'était le même chat, en fait. Pour

elle. Chaque chat était différent, personne n'en doute une seconde, mais analysant ce thème depuis sa propre personne, il n'y a eu que Mistigri. Quelques mois auparavant, une voisine lui avait proposé un de ses chatons qui venaient de naître. Lucie avait trouvé la proposition pleine de bonne volonté mais cependant incongrue.

— Une vieille dame avec un chaton, autant acheter le calendrier des P.T.T.!

Une fois, il y a des années, longtemps, il y a très longtemps, quelqu'un avait proposé d'introduire quelques animaux domestiques dans l'hôpital. Des chats. Uniquement dans le pavillon des « moins ». Personne ne dit que « les moins » sont méchants, les autres non plus d'ailleurs. Quelqu'un qui perd la tête peut-il être un assassin? Selon la Justice, non, Heureusement. Il n'empêche que sur les huit animaux, seulement trois avaient survécu. Lucie Morand préférait ne pas se rappeler les causes des multiples décès.

— Dégueulasse...

Pourquoi n'arrivait-elle pas à se quitter de la tête un thème qui la lui prenait tant tout le long de la semaine, tout le reste de la semaine?

A. L.! Il va quitter l'hôpital demain! Quelle patate elle fait! A. L. Qu'est-ce qu'elle en a à faire de A.L.? Le téléphone sonne.

— Oui?

— ...

— Comment vas-tu? Il y a un moment que...

— ...

— Oh, je n'en savais rien! Tu aurais pu m'appeler, je...

— ...

— Je comprends, d'accord, je comprends.

— ...

— Et tu es revenue quand?

— ...

— Avec plaisir. A quelle heure?

— ...

— Parfait, 16 h 00, place des Quatre-Dauphins, à tout à l'heure.

Lucie raccroche, pensive. Coup d'œil vers la fenêtre. Il fait un soleil resplendissant. Impossible de revenir en arrière: — Ecoute, figure-toi que... —. C'est cuit et recuit.

Coup d'œil sur le réveil posé sur la table de nuit.

— 11 h 20, j'ai le temps...

Les marmottes, c'est fini. Vient de commencer un reportage sur les fourmis du Congo. Intéressantes les fourmis, organisées, esprit d'équipe; reine... disons qu'elles sont historiquement un peu dépassées, ces bestioles.

— Il est arrivé en... 2014, oui c'est ça, début 2014. Il aura été chez nous... cinq ans exactement. Un dossier d'entrée assez vaseux. Remarque, les dossiers d'entrée vaseux, il y en a des tonnes... Qui avait demandé son internement? Je ne me souviens pas... euh... si! lui-même. Il avait lui-même sollicité son internement. J'y suis, c'était justement le point de discorde dans la commission d'acceptation. Tu

m'étonnes! Un type qui a perdu la mémoire demande à entrer en hôpital psychiatrique! Dès le début, j'ai senti le coup fourré. Monsieur qui avait perdu la mémoire se souvenait tout à fait de sa banque et de son compte en banque. La psychiatrie a toujours manqué cruellement de moyens. Poli, élégant, toujours tiré à quatre épingles, au début je me suis demandé s'il n'était pas un capo latino-américain de la drogue qui avait trouvé la planque idéale. Il se prenait, il se prend toujours j'imagine, pour Arsène Lupin, le gentleman-cambrioleur. Vu que sa banque, suisse, avait accepté ce prénom et ce nom absurdes, d'accord pour Arsène Lupin. On a bien un Napoléon, quel hôpital psychiatrique n'a pas son Napoléon? De Gaulle, nous avons deux De Gaulle. Un Mitterrand, un professeur Tournesol, nous avons une Jeanne d'Arc mais elle est partie l'an passé, un Michael Jackson, blanc, ah oui! Maradona, le footballeur, qu'est-ce qu'il a pu nous emmerder celui-là... Donc, voilà, un Lupin de plus ou de moins. Très tranquille, un peu obséquieux avec le personnel mais pas arrogant. Toujours à l'écoute des autres, fous. Je me suis toujours demandé quel plaisir, quel intérêt trouvait-il à écouter ses compagnons d'infortune raconter leurs délires pendant des heures. Impressionnant! L'autre avec son disque rayé qui répète la même anecdote pour la centième fois, et mon Arsène Lupin qui l'écoute patiemment, faisant ses petits commentaires. Beaucoup de fous vont pleurer demain, c'est comme ça.

Le téléphone sonne.

— Oui?

— ...

— Ah, c'est bête.

— ...

— Quand ça?

— ...

— Mais tu lui en as parlé?

— ...

— Oui, je ne sais pas, faut voir...

— ...

— Si tu veux, on se voit un autre...

— ...

— Ah, d'accord! Même endroit à 17 h 00, parfait, *ciao!* — Elle raccroche tout en poussant un vieux soupir de derrière les fagots: — Je te jure, les vieilles!

Elle reprend un peu de café.

— Encore aujourd'hui, j'y crois pas à son histoire. Ce type cache un secret énorme, j'en ai toujours été convaincu. Un crime? Il a pas vraiment la dégaine d'un meurtrier. Ce n'est pas lui qui avait désarmé un hystérique qui avait tenté de poignarder un toubib avec une aiguille à tricoter? Il me semble bien que oui. Pif paf, il pratique la boxe française, ou la savate, quelque chose comme ça, l'autre demandait pitié alors qu'il ne l'avait même pas frappé. Un drôle de gugus, cet Arsène Lupin. Beaucoup d'autodiscipline, ce qui est très rare chez les fous. Le lever, les exercices, lecture, j'en passe. En y repensant, il se comportait plus comme un détenu de

prison qui a prévu la date de sa sortie qu'un malade mental qui a besoin qu'on le structure sinon il s'égaré.

Le téléphone sonne.

— Oui?

— ...

— Décidément, ma pauvre fille, tu n'as pas de chance!

— ...

— Et celui de 14 h 30?

— ...

— Si, si, le dimanche, tu en as un à 14 h 30...

— ...

— Ecoute, c'est toi qui vois, moi...

— ...

— C'est ce que j'essaye de te dire, on peut se...

— ...

— Oui, oui, c'est ça, rappelle quand tu peux et on se fixe un rendez-vous, salut! — Elle raccroche brusquement: — Elle commence sérieusement à me courir sur le haricot celle-là! Il n'y a pas idée d'emmerder comme ça les gens un dimanche!

Petite lampée de café.

— Demain, je vais lui demander franchement, face à face, s'il n'est pas un dissimulateur, un falsificateur. On verra bien comment il réagira. Je ne veux pas l'embêter, je suis curieuse de savoir ce qu'il me répondra. Un homme cultivé avec ça! Très cultivé. Bizarre, bizarre mais je peux dire que j'ai beaucoup appris avec lui. Une vraie encyclopédie, ce bonhomme! Histoire, beaucoup d'anecdotes

historiques, il a certainement beaucoup voyagé. Moi qui ai horreur de voyager... Et ses histoires de cambriolage! Qu'est-ce qu'on a pu rigoler quand il me racontait ces délires de cambriolages! Toujours de la peinture, des tableaux. Et pas des moindres! Je n'y connais rien en peinture, je suis nulle, les musées me donnent la migraine. *La Joconde*? Quand même... Ou Picasso... Picasso... non, rien de Picasso. Une qui m'avait fait mourir de rire! Flûte, je l'ai sur la pointe de la langue... L'autre, avec ses moustaches, j'aime le chocolat, Salvador Dali, qu'est-ce que j'ai ri, il prétendait qu'il s'était déguisé en gardien et pif paf! rien vu et je t'emballe! Un autre, en plus je l'ai vu dans une revue, chez le dentiste, il disait justement que le tableau avait été volé puis récupéré. Et mon Lupin qui me raconte comment il... Gauguin! C'est Gauguin! Patrick Gauguin! Il a fini sa vie aux îles Marquises, comme Brel. Il a une imagination stupéfiante, mon Arsène Lupin.

Elle fait une petite moue triste avec sa bouche avant d'y engouffrer deux autres madeleines, les dernières. Café.

— Une fois, une seule fois, il a fallu le maîtriser, il y a deux ans. Il était hors de lui, une véritable crise de colère, pas une crise de folie selon moi, plutôt une crise de rage. La TV repassait la série sur Arsène Lupin, celle des années soixante-dix, avec Georges Descrières qui jouait le gentleman-cambrioleur. Très classe, j'avais bien aimé à l'époque. C'est vrai que Descrières, il ne sentait plus après ce rôle, très pédant. Je me demande si il lui est pas arrivé

le même délire que l'acteur américain qui jouait Tarzan, il est mort en se prenant pour Tarzan. Ah! ah! ah! mon doux dingue, c'est Descrières, l'acteur, je ne l'ai pas reconnu! Ah! ah! ah!

Le téléphone sonne.

— Oui?

— ...

— Où ça? En bas de l'immeuble? Mais...

— ...

— Mais ma pauvre fille, je suis encore au lit et en pyjama!

— ...

— D'accord, donne-moi une demi-heure et on se retrouve à l'entrée du Cours.

— ...

— Très bien, très bien, il faut que je raccroche, il faut que je me prépare... On déjeunera ensemble, très bien, à tout à l'heure —. Regard en direction du réveil posé sur la table de nuit. — Je te jure, le dimanche aussi, je croise des dingues! Pas de chance! A. L.... Dommage qu'il s'en aille, on va s'ennuyer sans lui. Tu parles! On ne saura jamais à propos de sa nouvelle lubie. Comment l'appelle-t-il? Ah oui! Le complot des autistes! Un autre délire...

13

Assise sur les toilettes, Aline était pensive. Elle savait qu'A. L. l'attendait dehors pour aller voir le premier objectif de leur visite, de leur *tour*, mais elle avait besoin d'une pause de quelques minutes. La scène dans le réfectoire lui était tombée dessus sans prévenir. Le moine-jardinier, en fin de compte complètement antipathique, était le frère du propriétaire du bordel de Acajutla.

— Pourquoi pas et qu'est-ce que je peux bien en avoir à foutre?!

En se levant pour tirer la chasse, elle vit que les toilettes étaient écologiques.

— Bien, bien, enfin des gens conscientisés dans ce pays de poubelles... — le commentaire était peut-être un peu fort... néocolonial?

Quoi qu'il en soit, il s'avérait qu'A. L. était une sorte de mécène de l'ermitage. Elle soupira profondément. Comment un Français se retrouvait à financer la rénovation d'un édifice religieux à l'autre bout du monde?

— Admettons! — Elle n'était pas non plus une grande spécialiste des réseaux philanthropiques internationaux. — Admettons, le père supérieur est encore un autre des amis locaux d'A. L. dans le coin, ça en fait tout de même beaucoup au mètre carré, non? Admettons. Et là, la pastèque sur la pièce montée: nous sommes dans l'Ermitage de saint Dismas, patron des restaurateurs de tableaux et vous n'allez pas le croire, je suis... Une coïncidence? Ou bien A. L. y a un peu aidé, ce serait plutôt ça: je connais un ermitage qui... tiens, une... et le tour est joué! Disons qu'il a le sens de l'opportunité, voilà tout! Ce père Aurelio, quel con quand même!

Elle s'arrangea un peu devant le grand miroir incrusté dans une frise de pierre qui selon elle devait dater du XV^e, une très jolie frise qui figurait une tige de vigne extrêmement délicate entrelacée avec des sortes de dragons crachant des flammes; elle devait auparavant être le cadre d'une fresque, ou pour mettre en valeur un verset de la Bible à même de vous rappeler que vous n'êtes pas ici pour rigoler:

— Fais pas ci, fais pas ça, selon saint Machin...

A. L. n'était pas là. Elle s'attendait à le trouver assis sur le banc de pierre, il n'y était pas. Pour

occuper le temps, elle pénétra dans le jardin. Il n'était pas de très grande taille mais les allées étaient ainsi faites qu'on se croyait dans un labyrinthe. La combinaison des formes et des couleurs des fleurs était tout simplement merveilleuse. Comment un type aussi désagréable pouvait...? Une forme d'équilibre individuel? Elle entendit des chuchotements de l'autre côté du cloître. Elle s'arrêta et tendit l'oreille. Deux hommes étaient en train de se chamailler à voix basse. Elle reconnut la voie d'A. L., l'autre voix lui était inconnue, parlant en une langue inconnue elle-aussi. Du grec? Elle retourna s'asseoir sagement sur le banc de pierre, attendit quelques secondes avant de se mettre à toussoter. Elle sortit son mouchoir pour faire plus vrai que nature.

— Je vais devenir folle ici, ou est-ce mon imagination qui me joue des tours?

— Ah, vous voilà! Chère, chère Aline, aurait-elle pris la fille de l'air par la fenêtre? me suis-je demandé...

— Une fenêtre? Il n'y a... — Devant la mine réjouie d'A. L., elle choisit de s'interrompre. L'humour d'A. L.... — Alors, nous sommes prêts? Je vous suis, Monsieur le Guide en chef!

Des couloirs, encore des couloirs, toujours des couloirs mais une promenade fort agréable. Un silence total, le sérénité des vieilles pierres lui fit du bien, et ces voûtes, ciselées comme de la dentelle, un très beau travail.

— Faites attention, des marches!

Elle avait le nez collé au plafond devant tant d'exquise beauté. Le sol, selon les explications d'A. L. était fait de simples carrelages d'adobe ciré d'un profond rouge bordeaux.

— Il requiert énormément d'entretien mais cet entretien fait partie du catalogue de pénitences, voilà pourquoi il brille autant! — plaisanta A. L. à voix basse.

— Le père supérieur...

— Bien sûr que non! Chaque moine s'attribue lui-même ses propres pénitences. Enfin, nous sommes au troisième millénaire, soyons modernes, non?! — Evidemment, encore une fois très fier de son humour.

Elle l'attrapa par la manche:

— Dites-moi, A. L. Vous êtes religieux, vous avez une religion?

— Moi? — Il eut un ricanement aux accents lugubres, peut-être à cause de la pénombre où ils avançaient ou du fait qu'il parlait entre ses dents: — Je suis athée comme un sou blanc, pas une goutte de spiritualité dans ce pauvre corps, et ne me parlez pas de ces maudits curés pervers... — Surprise par ces propos, elle resta à le fixer, le regard perplexe. — Pourquoi me posez-vous cette question?

— Simple curiosité, juste pour savoir... Nous sommes toujours dans l'ermitage?

Son guide s'arrêta net:

— Où croyez-vous que nous crapahutons? Sous la ligne Maginot?

Le commentaire l'a fit sourire: la ligne Maginot, voilà qui nous rajeunit!

— Au moins, nous marchons depuis un bon moment, non? Nous retournons à San Blas par l'autoroute des taupes?

— Non plus! — s'esclaffa-t-il. — Nous y sommes.

Devant eux, le couloir se divisait en deux avant de déboucher de chaque côté, à environ une dizaine de mètres, sur des portes massives.

— A droite, la surprise d'aujourd'hui, à gauche celle de demain! — A. L. fit une profonde révérence: — Si Votre Honneur veut bien me suivre... Vous êtes très perspicace: nous sommes effectivement dans une ancienne crypte qui se situe hors de l'enceinte de l'ermitage mais dans la propriété. Dans l'ancien temps existaient deux accès, l'un par la surface, aujourd'hui disparu, et par ce souterrain par lequel nous sommes venus.

Sans savoir pour quelle raison, Aline ne s'étonna pas qu'A. L. connaisse par cœur le code qu'il tapota sur le digicode de l'entrée.

— Je vous en prie, Aline, passez... — murmura-t-il en s'effaçant pour qu'elle franchisse en premier le seuil de l'ancre à l'atmosphère passablement fraîche, illuminée avec parcimonie... sauf... sauf une maigre lampe horizontale éclairant indirectement... elle se rapprocha pour se convaincre de ce qu'elle était en train de voir... Elle le connaissait bien, chaque matin elle passait devant pour se rendre à son bureau: le *Philosophe en méditation*, de Rembrandt.

— Rembrandt Harmenszoon van Rijn! Que faites-vous ici? — A. L. sourit d'un air satisfait dans le genre « Qu'est-ce que je vous avais dit? Elle touche sa bille, la petite... » Peu de gens, en effet, connaissaient et, surtout, parvenaient à ce rappeler le nom complet du peintre néerlandais: Rembrandt Harmenszoon van Rijn, tout un programme.

Elle se tourna vers A. L. qui fit un geste de la main puis posa un doigt sur ses lèvres; — Profitez, profitez, ne dites rien, chut...

Combien de temps resta-t-elle debout perdue dans la contemplation du tableau pourtant de petites dimensions?

— Un des plus extraordinaires clairs-obscur que je connaisse... Et l'ambiance, ici, quel mystère... — A. L. lui adressa seulement un clin d'œil avant de fixer de nouveau l'œuvre accrochée.

Elle le connaissait bien ce petit panneau de chêne où figure un intérieur partiellement voûté, elle leva la tête en direction des voûtes de la crypte, très semblables. La volée de l'escalier en colimaçon au centre, les dernières marches supérieures se perdent dans l'obscurité, on dit qu'il y avait une femme debout là-haut, qui a disparu avec la patine du temps. A gauche, on ne peut s'empêcher de penser à Vermeer et sa fenêtre toujours à gauche, une fenêtre qui projette dans cette partie de la pièce une lumière de fin d'après-midi sur un vieillard assis à une table, tête baissée et mains jointes. A droite de l'escalier plongée dans l'obscurité, une femme est en train

d'attiser le feu d'une cheminée. La copie était parfaite, elle prenait pleinement en compte l'opacification des vermis due à l'empreinte du temps qui obscurcit toujours un peu plus le chef-d'œuvre.

— Encore un coup de baguette magique de votre ami copiste... — susurra-t-elle en faisant mine de s'approcher du tableau: — Je peux? — demanda-t-elle en tournant la tête en direction d'A. L. tout en faisant déjà un pas en avant.

— S'il-vous-plait, il est tout à vous — chuchota-t-il d'un air pincé avant d'ajouter: — Pour quelques minutes. Ou plus si...

Aline se retourna vivement:

— Si?

— Se serait rendre un petit service à l'ermitage... — elle entendit à peine son filet de voix.

— Quoi? Vous confirmer que cette copie pourrait remplacer l'original sans que personne, ni Rembrandt lui-même, s'en rende compte!? — s'écria-t-elle avant de mettre sa main sur sa bouche: — Oh! Excusez-moi...

— Je ne me lasse pas de vos petites plaisanteries, Aline. Non, que vous rassuriez le père Gerardo et ses collègues que la toile est en parfait état, si ce n'est beaucoup vous demander. Je sais que vous êtes en vacances, en congé sabbatique pour vous éloigner un temps de votre travail...

— Je ne t'ai jamais parlé de mon congé sabbatique, mon petit vieux... — se dit Aline. — J'aurais juste besoin d'une petite heure, une lampe de

poche et des mouchoirs en papier, et d'être seule si ce n'est pas trop vous demander.

— Absolument pas! Je vais vous chercher tout cela, ne bougez pas d'ici! — Le vieillard semblait avoir rajeuni de quelque décennies et partit en gambadant.

Aline aperçut un tabouret sur lequel elle se laissa choir. Elle remarqua qu'A. L. avait laissé la porte légèrement entr'ouverte. Elle se leva pour la fermer complètement: l'œuvre avant tout. Et mourir ici, dans cette crypte, à côté de...

— Ne sois pas sotte! C'est une copie...

Elle se sentait bien. Cette température, c'est la température à laquelle elle était la plus habituée, c'était la température qui assurait la meilleure conservation des tableaux, elle remarquait que les voûtes qui formaient le plafond avaient été couvertes d'une sorte de vernis translucide, les murs également ainsi que les dalles du sol. Est-ce que ces travaux avaient fait partie de l'apport financier d'A. L. à l'ermitage?

— Quelle paix, enfin! — Elle s'interrogea: pourquoi avait-elle dit ces mots?

On poussa la porte. A. L. apparut triomphalement avec une lampe de poche et une boîte de mouchoirs en papier dans les mains.

— Voilà! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je serai dans le couloir — souffla-t-il en posant le matériel sur un des tabourets.

— A. L.!

— Oui? — Il était déjà dans l'embrasure de la porte.

— Refermez bien derrière vous...

Il regarda la porte, la regarda elle, puis le Rembrandt, la copie du Rembrandt, à nouveau Aline: — Ah! C'est vous qui... Oui, oui, évidemment! — chuchota-t-il avant de sautiller vers la sortie.

Aline approcha précautionneusement un des tabourets près de l'œuvre avant de monter à genoux dessus après s'être soigneusement nettoyé les mains avec des mouchoirs en papier en prenant garde de ne pas « faire de la cellulose ». De sa main gauche, elle tint les lunettes qu'elle utilisait lorsque les lettres à lire sont trop petites, des lunettes-loupes. Dans sa main droite, elle serra la lampe de poche dont elle avait couvert le foyer avec un mouchoir en papier. A partir du coin supérieur gauche du chef-d'œuvre, elle longea le cadre, scrutant centimètre carré par centimètre carré sur une bande de cinq centimètres. Avec une patience infinie, elle effectua ainsi le tour de la toile. Elle procéda ensuite par zone en commençant par les trois zones obscures: le presque-aplat qui couvrait toute la partie gauche du tableau, la partie haute à droite de l'escalier puis la partie basse à droite du même escalier. Ces parties très sombres étaient pleines de pièges car elles pouvaient donner l'impression d'être unies, d'une teinte uniforme, elles ne le sont pas, bien au contraire, c'était un des secrets de fabrication de Maître Rembrandt. Elles étaient impeccables, on s'y tromperait, les pigments utilisés

étaient exactement les mêmes qu'utilisés en 16... et des brouettes.

Après une petite pause durant laquelle elle tenta de se souvenir de quand est-ce que Louis XVI avait acquis la toile, l'original de la toile qu'elle avait devant elle, à la veille de la Révolution française? Elle s'attaqua à la fenêtre et la lumière qu'elle projette. Elle crut détecter quelques flétrissures du vernis sur ce qui correspondait au-dessous des trois premières marches en partant du haut. Du coup, elle poursuit son inspection en suivant le colimaçon jusqu'en bas. Parfait. Elle revint sur les marches du haut: apparaissaient effectivement quelques petits reflets, microscopiques, qui ne devraient pas être là... Elle se mit à scruter la partie située en-dessous du personnage de gauche et la partie située au-dessus du personnage de droite. Rien à redire. En relevant la tête, elle crut remarquer une éraflure sur le cadre qui attira son attention.

— Une éraflure récente, tiens, tiens...Enfin, récente... façon de parler! Pas de l'époque du sieur Rembrandt, en tout cas!

Pour finir, les deux personnages, le troisième, perché là-haut ayant disparu depuis de nombreux lustres. Aline en termina rapidement avec la femme dont on distinguait, à peine, le visage. De même concernant l'homme dont le visage était envahi par une épaisse barbe blanche. En revanche, il tenait ses mains jointes posés sur le creux de ses jambes. Les mains! Ce n'est pas pour rien que Léonard de Vinci

avait passé des centaines d'heures à dessiner des mains, et il n'avait pas été le seul. Les mains, c'est le cauchemar des peintres. Et donc des restaurateurs de tableaux!

— Ce truc-là, tu ne le savais pas, hein, mon cher Dismas!

Elle se surprit de son humeur joyeuse, badine. Ce n'était pas son style. Elle jeta un regard autour d'elle. En même temps, c'était compréhensible, ce qu'elle vivait était à la limite du possible:

— Alors, figure-toi, j'étais dans la crypte d'un ermitage par lequel je suis arrivée grâce à un souterrain et c'est là que j'ai procédé à la révision de...

Même si ce n'était qu'une copie, qui allait croire une histoire pareille!? Elle essaya de s'imaginer qu'elle la racontait à, à qui, aux collègues du Louvre?

— Pour devenir la risée générale du musée? En voilà une excellente idée qu'elle est complètement stupide! John peut-être... Pour quoi faire?

Les mains du vieillard étaient nickel. Elle vérifia à nouveau ses vêtements, plus précisément les plis de ses vêtements.

— Excellent!

Elle descendit du tabouret qu'elle remit à sa place, fit quelques genuflexions pour se détendre les jambes avant d'aller frapper à la porte. On discutait ferme derrière mais comme dans le lointain. Elle donna deux coups et l'épaisse porte s'ouvrit.

— Ah, vous m’avez causé une de ces frayeurs!
— s’écria A. L. en la tenant par les épaules. — Mais je n’ai pas osé vous déranger inopportunément...

— Me déranger inopportunément... Ne serait-ce pas un pléonasme? —s’interrogea-t-elle. — Qu’est-il arrivé de si grave?

— Vous m’aviez dit une heure... — Elle réalise que le père Aurelio se tient derrière A. L.

— Et? Qu’est-ce qu’il fait là, le curé hargneux? — se dit-elle.

— Quasiment deux heures, vous...

— Oh, excusez-moi, je n’ai pas vu l’heure passer... — Elle n’aimait pas du tout le regard hostile que lui lançait le moine-jardinier. — Je vais lui en mettre une s’il continue, ce...

— Et donc, Docteur, votre diagnostic? — questionna A. L. en s’approchant de l’œuvre.

— Il est... pardon, c’est une copie! elle est en excellent santé. Juste quelques frémissements du vernis sous les trois premières marches en haut du colimaçon. Les pigments utilisés sont... à s’y tromper. Ah, j’allais oublier! Regardez, là, à droite, non, non, le cadre, une éraflure qui n’a pas l’air d’époque, elle, alors que le cadre est une imitation sensationnelle dans son genre.

A. L. se pencha, émit une sorte de grognement dont il n’était pas coutume, releva la tête vers le père Aurelio, ses yeux en mode lance-flammes.

Ce dernier attrapa le bord inférieur de sa bure avant de décamper à grandes enjambées: — Faut

garder les tableaux, faut garder les tableaux! Quel sacrilège! Sacrilège! — criait-il en s'éloignant.

— Qu'est-ce qui lui prend? — s'étonna Aline.
— Ouf, je suis toute courbaturée!

— Ne faites pas attention à ce vieux fou, sortons... — grinça A. L. en tenant la porte tout en l'invitant à sortir.

Lorsqu'ils franchirent le croisement des couloirs, Aline se retourna vers l'autre porte puis fixa A.L. en souriant:

— Demain, même peine, même punition?

— Si ce n'est pas trop vous demander...

— Au contraire, c'est avec beaucoup de plaisir, je dois vous remercier, A. L.

— Attendez avant de me remercier, l'autre... copie est... de dimensions plus... de plus grandes dimensions.

— Ne me dites rien, une surprise doit rester une surprise! C'est vous qui avez financé la transformation de cette crypte en galerie d'art? — le questionna-t-elle avant de lui laisser reprendre sa respiration.

— Parfaitement — rétorque-t-il d'un ton posé. Non seulement cette crypte. Le souterrain aussi, le toit du cloître, une partie de la ferme adjacente...

— Oh, il y a une ferme!

— Tout à fait. Ah! la restauration des vitraux également...

— Les fameux vitraux! De saint Dismas, patron des restaurateurs de tableaux! Vous êtes un sacré loustic, A. L. quand même! — s'amusa-t-elle en

s'engouffrant dans le souterrain. — Mais je veux savoir ce qui se trame ici — songea-t-elle, — il faut que je parle au moine grognon.

Vue de l'intérieur

A Rembrandt Harmenszoon van Rijn

Malgré la chaleur qu'il sentait venir de la fenêtre en cette fin d'après-midi, M. Toby sentit un frisson lui parcourir le dos.

— Madame Toby, êtes-vous là?

Pas de réponse.

Il se crispa légèrement, le prit sur lui pour demander de nouveau, avec insistance mais sans crier, il y avait eu suffisamment de cris comme ça dans la matinée:

— Madame Toby, êtes-vous là?

— Oui, Monsieur Toby, je suis en haut, donnez-moi un moment, voulez-vous...

La voix de son épouse venait du second étage, certainement depuis la chambre de leur fille avec qui

elle devait être en conciliabules agités mais maintenant discrets.

Il sembla se transformer tout à coup en statue de marbre assise, la tête baissée, les mains jointes sur ses genoux.

Il frémit à peine quand retentirent les crissements des pas de madame Toby dans l'escalier de bois qui descendait en colimaçon.

Particulièrement sensible à cause de sa cécité, monsieur Toby pouvait suivre sa femme marche après marche, le son de ses sabots résonnait à chaque fois de façon différente, monsieur Toby sentait parfaitement le déroulé de la spirale, à première vue, c'est le cas de le dire, à première vue très régulier mais il pouvait en détecter les irrégularités invisibles à l'œil nu, les imperfections qui parfois pouvait même le choquer par leur aspérité.

Il sursautait alors imperceptiblement, la tête toujours légèrement penchée, les mains toujours posées sur les genoux.

— Que vous arrive-t-il, mon bon? — l'interrogea-t-elle, debout sur la dernière marche.

— Je ne sais si c'est la fin du jour qui s'approche mais je sens le froid m'envahir. Auriez-vous l'obligeance d'ajouter une bûche au foyer?

— De suite, mon bon. Ne voudriez-vous pas quelque manteau ou couverture?

— Plus tard peut-être... — marmonna-t-il à l'écoute des mouvements de son épouse qui arrangeait les braises avec un tisonnier avant d'y poser une nouvelle bûche.

Sa tête toujours légèrement penchée, ses mains toujours posées sur ses genoux, il se rappelait avec mélancolie ces joyeux moments lorsqu'il attisait lui-même les flammes.

Mais, depuis l'accident qui lui avait provoqué des brûlures aux avant-bras, madame Toby lui avait formellement et définitivement interdit de s'approcher de cette partie de la pièce.

Madame Toby se releva et s'approcha de son mari tout en essuyant ses mains sur son tablier :

— Voilà qui est fait, comment vous sentez-vous?

— Déjà mieux, merci madame Toby — toussota monsieur Toby qui se dandinait discrètement sur son siège.

Personne ne connaissait mieux monsieur Toby que sa femme :

— Je vous sens tracassé, je me trompe? — dit-elle en retournant vers le foyer pour l'activer à nouveau.

— Quelque peu, quelque peu... — murmura monsieur Toby, la tête toujours légèrement penchée, les mains toujours posées sur les genoux.

— Cela serait-il concernant vos affaires, vos négoce? — l'interrogea-t-elle tout en saisissant le tisonnier.

— A vrai dire, pas vraiment... — ronchonna-t-il. — Je m'inquiète davantage de mademoiselle Toby, notre fille, de ses humeurs qu'elle a eu ces dernières semaines. Aurait-elle quelque souci?

— Des soucis? Non, mais laissez, ce sont là des histoires de bonnes femmes. Qui m’a donc laissé ces bûches arrangées de si mauvaise manière?

Monsieur Toby l’entendit retirer chaque bûche de la pile posée contre le mur adjacent pour l’y replacer en bonne et due forme.

L’obsession de l’ordre et du rangement de son épouse, — chaque chose a sa place, pas une de plus — aimait-elle à répéter, à vrai dire n’était pas pour importuner monsieur Toby, elle l’aidait au contraire à y voir plus clair quant à l’intérieur de leur maison.

— J’ai cru entendre comme une discorde entre mademoiselle Toby et vous-même, aussi je me permets de vous poser cette question, je dirais même, d’insister —. Le soupir de madame Toby qui devait être agenouillée sur le sol à contempler les flammes ne lui échappa évidemment pas. — Cela aurait-il à voir avec nous, ses parents ou est-ce un problème qui nous vient du dehors?

— Mademoiselle Toby, notre fille, est déjà en train de devenir une femme...

— Songerait-elle à se marier si tôt! — l’interrompt monsieur Toby d’une voix inquiète.

— Se marier! Comme vous y allez, mon bon, je n’en dirais pas tant mais je crois savoir qu’elle n’est pas insensible aux charmes et manières du fils du voisin.

— Mon Dieu! Le fils du boucher, je n’ose y croire! — Sa tête toujours légèrement penchée, les mains toujours posées sur les genoux, monsieur Toby déploya ses longues et hautes antennes invisibles au

commun des mortels pour identifier ce nouveau frémissement de l'air.

— Voyons monsieur Toby, essayez-vous donc de me faire peur? Le fils du boucher, quelle horreur!

— Il n'est point bon de juger un homme quant au métier de son père...

— Pour sûr, mais tout de même, un fils de boucher...

— De qui parlons-nous alors?

— Je n'en suis pas complètement sûr mais il se pourrait qu'il s'agisse du fils aîné de notre pasteur...

— soupira-t-elle de nouveau en se relevant lentement pour ne pas se causer un tour de reins comme la semaine passée.

Un autre frémissement de l'air provenant de l'escalier de bois, un frémissement qui avait tournoyé rapidement au fur et à mesure qu'il avait descendu les marches avant de s'évaporer dans la pièce où ils se trouvaient.

— Rien de moins! Le fils aîné du pasteur, de notre pasteur! N'est-ce point encore qu'un gamin? Quel âge aura-t-il bientôt?

— A peine seize ans, et notre fille n'a pas encore atteint les quatorze ans... J'en termine avec ces bûches et je vous prépare un bouillon de légumes bien chaud, qu'en dites-vous, mon bon?

— Une bien heureuse idée, ma foi. Je me souviens que vous aviez vous-même à peine... — allait-il lui lancer juste pour l'agacer un peu comme il aimait le faire, elle ferait semblant de s'indigner puis lui déposerait un baiser sur son front ridé.

— Allons, mon ami, ne comparez pas l'incomparable, c'était une autre époque, d'autres mœurs... De nos jours, une jeune fille de bonne famille se doit de penser à son éducation, et qui reprendra vos affaires, dites-moi? — le questionna avec un ton ironique Madame Toby avant de lui déposer un baiser, long et tiède, sur son front qu'il ouvrit à la sérénité de l'instant.

— J'aime quand vous vous moquez, madame Toby. En effet, pourquoi une femme ne pourrait-elle pas diriger un négoce? Regardez madame Heede...

— Ne soyez pas grossier, monsieur mon époux, je ne souhaite cette responsabilité à aucune femme, ce lieu de perdition, je n'ose même pas y penser!

— Monsieur le Bourgmestre nous a signalé lors de notre réunion de la Guilde d'il y a deux jours que cette madame Heede fait certainement le meilleur chiffre d'affaires de notre petite ville.

— Je n'en doute pas, mon bon, ces messieurs savent mieux que personne d'où elle tire tant de bénéfices... — grogna madame Toby.

— Laissons là ces propos légers, on pourrait nous entendre, voulez-vous? — lui dit-il en lui saisissant maladroitement la main pour la caresser. — Un pasteur, disiez-vous? Au moins aurions-nous la morale de notre côté, ce qui n'est point à dédaigner — ajouta-t-il tout en ne pouvant réprimer un sourire en s'imaginant mademoiselle Toby dissimulée dans l'ombre à mi-chemin du colimaçon à tendre l'oreille depuis déjà un bon moment. — Une jeune fille fort

indiscrète — songea-t-il — mais n'est-il pas bon de l'être en affaires?

Interrogatoire d'un (faux) témoin (extrait)

(...)

— Mais vous, vous étiez où exactement?

— Je sortais de la salle où se trouvait le tableau. Mon groupe d'élèves était devant moi, les derniers franchissaient le seuil de la sortie, je me suis retournée pour m'assurer qu'aucun des enfants n'était resté en arrière. C'est alors que j'ai entrevu cet homme, comme je vous l'avais déjà expliqué dans ma première déposition, il mettait un tableau dans une mallette de dimension moyenne, commune.

— D'accord. Le Rembrandt était toujours accroché au mur?

— Oui, il n'avait pas bougé.

— Vous pouvez décrire cet homme?

— Encore?

— S'il-vous-plait...

— La quarantaine, un peu voûté, des lunettes en écaille, une moustache assez épaisse.

— Je vois dans votre déposition de mars dernier que vous avez déclaré que cet homme était habillé « quasiment comme un gardien »?

— Oui, vu son habillement, j'ai d'abord cru que c'était un gardien du musée car son costume, comment vous dire? c'est ce que je vous ai dit la première fois: son costume et sa casquette le faisaient ressembler à un gardien mais, après, quand nous sommes sortis du musée avec les enfants, je me suis alors rendu compte que leur uniforme était différent.

— Vous avez noté des détails?

— Non, vous savez... être responsable d'une vingtaine d'enfants que vous emmenez au musée... C'est très absorbant...

— Je comprends... Vous n'avez donc pas noté de détail qui différenciait son costume de l'uniforme des gardiens, ou peut-être un détail vous est-il revenu...

— A vrai dire, non. C'est comme je vous ai raconté auparavant: son habillement donnait l'impression générale d'être un uniforme de gardien du Louvre... sans l'être!

— Vous ne voulez donc apporter aucune modification à votre première déposition de mars 2003?

— Aucune, c'est exactement ce dont je me rappelle.

— Et si je vous dit qu'après expertise, il s'est avéré que le tableau accroché au mur n'a pas bougé, c'est l'original de toujours qui était là...

— Que voulez-vous que je vous réponde? Que je suis mythomane, que j'essaie d'attirer l'attention, que j'ai souffert un manque affectif profond durant la petite enfance?! J'ai vu ce que j'ai vu et je vous l'ai déjà raconté deux fois. Les deux versions différent-elles?

— En rien. Absolument en rien.

— Vous voyez! A partir de maintenant, je ne parlerai pas sans la présence d'un avocat. Je suis fatiguée. Votre insistance devient déplaisante, Monsieur l'inspecteur.

— J'en suis désolé. Il s'agissait seulement de vérifier votre témoignage.

— Je peux m'en aller?

— Oui, nous avons terminé. Au revoir, Madame, et merci d'avoir bien voulu vous déplacer jusqu'ici.

— Oui, un dimanche, mon seul jour de congé... Vous... vraiment... Bonne journée, Inspecteur.

Elle éteignit son ordinateur. Rien à voir, circulez! Elle avait écouté d'une oreille évasive et regardé d'un œil morne le journal télévisé en France. Toute cette effervescence lui semblait très éloignée et surfaite. La retraite! Aline ne comprenait pas que personne ne se soit posé la question avant: si il y a de plus en plus de vieux de plus en plus vieux, qu'est-ce qu'on fera? Les incendies de forêt lui faisaient de la peine. Quant à Poutine, elle sentait monter en elle une haine qui aurait pu lui faire dire n'importe quoi. Le silence était total. Elle n'était pas habituée à un tel silence, il lui causait une certaine frayeur. Elle chercha de la musique sur son portable: rien de satisfaisant. Des chants grégoriens pour aller avec le cadre? Serait-elle capable de vivre ici toute l'année? Aimerais-elle vivre ici toute l'année? Non. Quelques semaines, sans plus,

une petite retraite pour repartir à zéro. Ces moines ne s'ennuyaient-ils donc jamais? Ils devaient être très occupés entre leurs activités fermières et monastiques. C'est ça, l'autarcie, faut bosser comme un malade! Comment s'appelait son premier petit copain?

— Merde, je commence à devenir gaga...

Bruno, il s'appelait Bruno, il lui avait proposé de rejoindre une communauté de hippies dans la Drôme. Ils avaient seize ans. Ils avaient fugué, étaient partis en autostop jusqu'à un bled paumé pas loin de Valence, étaient repartis dépités au bout d'une semaine pour se faire pardonner par leurs parents respectifs. Aline n'avait eu aucune difficulté à se faire pardonner par ses parents qui pardonnaient tout à leur fille unique et elle avait retenu la leçon: les mecs, pour vous faire rêver, ils sont là! mais pour assumer ensuite les efforts à fournir pour que ces rêves deviennent réalité, faut pas trop compter dessus! D'ailleurs, le Bruno en question avait disparu de la circulation, il ne s'était pas présenté au lycée, le bruit courait que ses parents l'avaient envoyé chez une tante en Bavière. Ah! Tu aimes la campagne, tu vas en baver de la campagne, mon petit gars! Quelque chose comme ça. C'est ce qui se racontait dans les couloirs du bahut. L'autarcie, c'est du flanc! Elle prit une cannette de Pilsen dans le mini-frigo. De la bière chez les moines? Bah oui, les meilleures bières belges, et les plus fortes en alcool, sont produites par des monastères ou des abbayes. Renseignez-vous avant de sortir de chez vous. Elle consulta l'heure sur son téléphone. Elle relut pour la centième fois le message

qu'elle avait trouvé posé sur sa table de nuit à son retour du diner. Frugal mais succulent, le diner, succulent. Avec A. L., ils l'avaient passé commentant le Rembrandt et de fait avaient accordé fort peu d'attention à ce que leur servait le père Aurelio qui s'était claquemuré dans un mutisme qui le rendait presque invisible. Le message était une demi-feuille pliée en quatre, posée sous un brin de laurier rose.

— Qu'arrive-t-il à ce vieux fou? — grinça-t-elle, pensant à A. L.

Après avoir lu le message, elle se ravisa et alla sur internet: « Laurier rose: vie éternelle, ou joie, ou encore méfiance. » Cette dernière définition concordait mieux avec le contenu du message: « Méfiez-vous d'A. L., c'est un filou. 22 h 00 dans le jardin du cloître. » Aucun doute, il devait s'agir du père Grognon, Aurelio, le moine-jardinier. Pourquoi cette mise en garde? Allait-elle se rendre à ce rendez-vous? Elle n'aimait pas trop les modalités de cette invitation. Un coup fourré? Le petit vieux tenait à peine sur ses jambes... Une bande de curés qui avaient envie de se faire une tournante avec une cinquantenaire? Elle soupira. On en avait tant appris à propos de l'Eglise catholique ces derniers temps qu'il fallait être idiot ou maso pour leur faire confiance. Elle pourrait toujours crié au secours, A. L. accourrait... Cependant, le message prétendait que c'était un filou! Lui revint *le Nom de la Rose* d'Humberto Eco: attention à ne toucher aucun livre, sait-on jamais.

— Tiens, un peu de lecture pour me détendre, bonne idée!

Elle fouilla dans son sac de voyage pour en sortir, légèrement fripé, son exemplaire de *l'Aiguille creuse*. Elle s'allongea sur son lit, retira le marque-pages qu'elle posa sur la table de nuit, avala quelques gorgées de bière et reprit sa lecture là elle l'avait laissée:

– Que dites-vous?

– Je dis que les quatre Rubens accrochés à ce mur sont faux.

– Impossible!

– Ils sont faux, *a priori*, fatalement, et sans appel.

– Je vous répète que c'est impossible.

– Il y a bientôt un an, monsieur le juge d'instruction, un jeune homme, qui se faisait appeler Charpenais, est venu au château d'Ambrumésy et a demandé la permission de copier les tableaux de Rubens. Cette permission lui fut accordée par M. de Gesvres. Chaque jour, durant cinq mois, du matin jusqu'au soir, Charpenais travailla dans ce salon. Ce sont les copies qu'il a faites, cadres et toiles, qui ont pris la place des quatre grands tableaux originaux légués à M. de Gesvres par son oncle, le marquis de Bobadilla.

– La preuve?

– Je n'ai pas de preuve à donner. Un tableau est faux parce qu'il est faux, et j'estime qu'il n'est pas même besoin d'examiner ceux-là.

M. Filleul et Ganimard se regardaient sans dissimuler leur étonnement. L'inspecteur ne songeait plus à se retirer. À la fin, le juge d'instruction murmura :

– Il faudrait avoir l'avis de M. de Gesvres.

Et Ganimard approuva :

– Il faudrait avoir son avis.

Et ils donnèrent l'ordre qu'on priât le comte de venir au salon. C'était une véritable victoire que remportait le jeune rhétoricien. Contraindre deux hommes de métier, deux professionnels comme M. Filleul et Ganimard, à faire état de ses hypothèses, il y avait là un hommage dont tout autre se fût enorgueilli. Mais Beautrelet paraissait insensible à ces petites satisfactions d'amour-propre, et toujours souriant, sans la moindre ironie, il attendait. M. de Gesvres entra.

– Monsieur le comte, lui dit le juge d'instruction, la suite de notre enquête nous met en face d'une éventualité tout à fait imprévue, et que nous vous soumettons sous toutes réserves. Il se pourrait... je dis: il se pourrait... que les cambrioleurs, en s'introduisant ici, aient eu pour but de dérober vos quatre Rubens ou du moins de les remplacer par quatre copies... copies qu'eût exécutées, il y a un an, un peintre du nom de Charpenais. Voulez-vous examiner ces tableaux et nous dire si vous les reconnaissez pour authentiques?

Le comte parut réprimer un mouvement de contrariété, observa Beautrelet, puis M. Filleul, et répondit sans prendre la peine de s'approcher des tableaux :

– J'espérais, monsieur le juge d'instruction, que la vérité resterait ignorée. Puisqu'il en est autrement, je n'hésite pas à le déclarer: ces quatre tableaux sont faux.

- Vous le saviez donc?
- Dès la première heure.
- Que ne le disiez-vous?
- Le possesseur d'un objet n'est jamais pressé de dire que cet objet n'est pas... ou n'est plus authentique.
- Cependant, c'était le seul moyen de les retrouver.
- Il y en avait un meilleur.
- Lequel?
- Celui de ne pas ébruiter le secret, de ne pas effaroucher mes voleurs, et de leur proposer le rachat des tableaux dont ils doivent être quelque peu embarrassés.

Aline posa le livre sur son ventre.

— Leblanc ou pas, Maurice essaie de nous faire passer des canards sauvages pour des lanternes. Un particulier qui veut éviter la honte de sa vie, ok, ok! Pas un musée! Pas le Louvre, mon gaillard, c'est pour ça que nous sommes là, les experts, les restaurateurs, à moi saint Dismas, sus au mytho!

Elle n'avait pas vraiment envie de lire, et le style ampoulé de l'auteur ne l'enthousiasmait pas. D'accord, chaque auteur correspond à son époque mais Leblanc, il en faisait un peu trop, on ne peut pas dire que ce soit de la grande littérature. De ce point de vue, elle préférait Conan Doyle, l'auteur des Sherlock Holmes. De loin! Quand même, cette histoire de vrais-faux, un peu tirée par les cheveux! C'est vrai qu'elle était devenue très susceptible à propos du thème de la peinture. Avec le temps? Non, depuis le début. C'était quand le début? Quand est-ce qu'elle avait commencé à se passionner pour la peinture? Les

livres d'Histoire à l'école? *Bonaparte franchissant le Grand-Saint-Bernard* de David? L'image l'avait marquée, indéniablement. Ce Manet aussi, *Impression, soleil levant*, dans le livre de français. Elle se souvenait par cœur du poème, *Voyelles* de Rimbaud, qu'il accompagnait:

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu:
voyelles,

Je dirai quelque jour vos naissances latentes:

A, noir corset velu des mouches éclatantes

Qui bombinent autour des puanteurs
cruelles...

Comment dire? Elle ne se souvenait pas du tableau parce qu'il était à côté du poème qu'il était censé illustrer: elle se souvenait du poème parce qu'il avait été illustré avec ce tableau. Il y avait eu, un petit peu plus tard, ou peut-être dans les mêmes années, deux reproductions sur papier que sa mère avaient fait mettre sous verre et encadrer, les deux dans un mince cadre de plastique noir très brillant, qui elle l'avait incommodée: *la Chambre à coucher* de Van Gogh dans l'entrée où on y voyait goutte après 15 h 00, et *Femme à la mangue* de Gauguin, qui avait ajouté entre parenthèses en tahitien *Vahine no te vi*, elle s'en souvenait parfaitement, c'est dire que la reproduction l'avait touchée, surtout le violet profond de la robe de la femme. Après il y avait eu le Centre Pompidou, Beaubourg et ses tuyaux de raffinerie et son *pass* annuel, génial! Elle jeta un œil à son réveil électronique. Le temps de prendre une douche et de se

changer, elle irait à ce fichu rendez-vous. Elle n'avait rien d'autre à faire, et la curiosité, ah! la curiosité!

De nuit, le jardin du cloître revêtait un manteau d'ombres peu rassurant mais les arômes des fleurs prenaient leur envol, grisant, enivrant. Elle était ponctuelle. L'autre aussi, assis sur un banc de pierre sous une tonnelle de vigne et d'une sorte de jasmin. C'était bien le père Aurelio, comme recroquevillé dans sa bure. Elle s'assit juste à côté de lui:

— Bonsoir, mon Père.

— Bonsoir — grogna-t-il. Elle distinguait à peine son visage dans la pénombre mais devina qu'il ne devait pas avoir l'air plus sympa qu'en plein jour.

— Merci d'être venue. — Ah, quand même... grognon mais pas grossier!

— Alors, je vous écoute. Votre message était assez vague...

— Depuis quand connaissez-vous A. L.?

— Je ne suis pas obligée de vous répondre: un mois, presque un mois.

— Je veux seulement vous mettre en garde, sous son air bonhomme et ses manières enjoliveuses, ce monsieur est très dangereux.

— Pour moi, voulez-vous dire? — Elle ne put s'empêcher d'esquisser un sourire en pensant à A. L., un vieillard qui tenait à peine sur ses jambes, quoi qu'il essaie de faire croire avec son détachement altier et son sourire espiègle. — Franchement, je ne crois pas...

— Croyez-moi ou pas, je connais bien notre homme.

— En tout cas, c'est un grand ami de votre frère!

— Ah, vous avez fait connaissance avec mon frère, le pauvre... — Le propos et le ton compatissant du moine surprirent Aline.

— Mais, je croyais que... Je pensais que vous et votre frère...

— Que nous ne nous entendons pas parce cet imbécile tient un bordel? Qui vous a raconté de telles fadaïses?

— Euh...

— Ne dites rien, je devine... Il est spécialiste de ce genre de manigances, c'est tout à fait lui. Mon frère m'adore et j'adore mon frère. Nous sommes jumeaux, nous ne nous ressemblons pas du tout physiquement mais nous sommes bien jumeaux. Son bordel! *Por favor*, un bordel où il ne passe même pas une passe par jour! Il fait ça pour aider deux ou trois voisines, je le sais, il est comme ça Salvador, trop bon! Vous êtes restauratrice en tableaux, n'est-ce pas?

— Oui.

— Où cela?

— Au musée du Louvre, à Paris, en France.

— Mazette! — siffla le moine comme un vulgaire voyou. — Le Louvre? Bravo!

— Vous connaissez?

— Moi? — Il rit sous cape. — Je ne suis jamais sorti du pays. Mon frère, Salvador, oui, il

connait bien votre musée, il y est allé des dizaines de fois. C'est un excellent peintre, vous savez!

— Qu'est-ce qu'il peint, quel style?

— Il a surtout fait des copies, à cause de... vous comprenez?

— Ils ont été associés par le passé? — Aline, perplexe, fronça les sourcils, l'autre s'en rendit compte et s'éclaircit discrètement la voix.

— Les meilleurs associés du monde, des sacrés larrons ces deux-là, vous ne pouvez pas vous imaginez!

— Larrons! — ricana-t-elle dans sa tête. — Ici, à l'ermitage de saint Dismas? il ne manque pas d'humour ce moine finalement... Elle toussota: — Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas? — Il la fixa quelques secondes comme scrutant son cerveau. — Ah! Qui est le mauvais larron et qui est le bon? C'est évident... — Elle eut envie de rire du quiproquo mais se retint et lui chuchota:

— Je crois deviner plus ou moins quelle était leur activité mais je ne saurais vous dire qui ira en Enfer et qui au Paradis. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne comprends pas comment étant associés, l'un semble riche comme Crésus et l'autre, pauvre comme...

— Mon frère s'est fait avoir.

— Il s'est fait rouler par A. L.?

— Exactement! Je ne dis pas que Salvador a été tout blanc, il faut reconnaître qu'il n'avait pas été très correct avec son associé mais A.L. ne le lui a

jamais pardonné. Il paye encore aujourd'hui, assis toute la journée devant son bordel qui ne fonctionne même pas alors qu'il devrait être en train de créer ses propres œuvres dans son propre atelier.

— Il n'a pas été correct en affaires? — Aline fit comme si elle avait parfaitement compris en quoi avaient consisté les affaires d'A. L. et de *don* Salvador, alors que plus le père Aurelio lui en contait, moins elle comprenait de quoi il s'agissait et où elle était. Pourtant, tout ça lui faisait beaucoup de bien à son *burn-out* qu'elle commençait à laisser derrière elle, elle le sentait, elle le sentait même physiquement. Elle prit une profonde inspiration: — Il a essayé de le doubler? — l'interrogea-t-elle avec un ton digne d'un film de gangsters. Le moine tressaillit:

— Vous n'y êtes pas du tout, il a essayé de lui piquer sa femme!

— Qui? — Perturbée, Aline manqua de tomber du banc, le père Aurelio la rattrapa par une manche.

— Mon frère jumeau, Salvador, s'était mis en tête que la femme d'A. L. s'était éprise de lui. Elle aussi était une fanatique de peinture...

— Etait?

— Elle a rejoint le Seigneur depuis un moment déjà... Elle adorait la peinture, Salvador est un peintre-né, l'autre, il n'a jamais touché un pinceau de sa vie, c'est plutôt un homme d'affaires, il ne connaît pas grand-chose à la peinture, en fait. Alors, mon frère a perdu la raison...

— Ils se sont séparés?

— Pas tout de suite. Salvador a reconnu qu'il s'était laissé aller, il s'est excusé platement auprès de la dame qui ne lui en a pas du tout voulu. En revanche, l'autre rapace, pardonnez ces propos, Seigneur, la colère m'étouffe! Je ferai pénitence tout à l'heure... A. L. l'a obligé à produire les copies prévues, il en restait la moitié selon ce que j'ai cru comprendre. Dans un premier temps, toutes ces copies devaient être conservées ici, au Salvador, où mon frère les avaient peintes. Après cette dispute, A. L. s'est débrouillé pour récupérer les copies restantes au fur et à mesure et les emmener je ne sais où. Pour se venger, mon frère a retenu ici la première moitié, une dizaine de copies en les dispersant chez des gens de confiance, dont moi... — Il émit un petit rire aigu. — Dont moi...

— Ils ont pourtant l'air de bien s'entendre. Etes-vous certain de ce que vous affirmez? — Après tout, elle avait peut-être affaire à un vieux qui déraillait.

— Avec le temps, avec le temps, et après le décès de la femme d'A.L., ils se sont revus. A. L. est resté avec la moitié des copies. De l'autre côté du *Charco*, j'imagine...

— *Charco*?

— Je veux dire en Europe, de l'autre côté de l'Atlantique. L'autre moitié des copies, celle qui est restée ici, A. L. s'est engagé à ne pas tenter de les récupérer mais d'assurer leur pérennité, sachant que mon frère ne peut même pas essayer d'en vendre une sinon A. L. le dénoncerait.

— Mais c'est du chantage!

— Chut! On va vous entendre... Je vais être honnête avec vous. Je crois que le chantage est réciproque et c'est pour cette raison qu'une dizaine de copies magistralement exécutées restent cachées de ci de là, invendables pour dire les choses... On vient...

Le père Aurelio se laissa glisser du blanc comme un lézard pour disparaître dans le feuillage. Aline était bouleversée, tout était allé soudain trop vite pour elle!

— Aline? — La voix d'A. L....

— Je suis ici, sous la tonnelle. — Ses pas se rapprochent, il apparait dans le reflet que vient de soupoudrer la lune sortant de derrière un nuage.

— Tout va bien? Vous allez bien? — Son visage est mi-soucieux mi-souriant.

Elle ne peut s'empêcher de réprimer un frisson, n'est-ce pas la face d'un monstre, hypocrite, sournois, mauvais qu'elle a juste devant elle?

— Très bien, A. L., je vous remercie de vous inquiéter. Je voulais seulement profiter de ce moment privilégié, un de ces instants si rares où la vie se laisse contempler dans toute sa... transparence — dit-elle en se mordant la lèvre supérieure.

Elle ne pouvait pas s'empêcher de lever le nez régulièrement en direction des vitraux du réfectoire:

— Le Bon Larron... saint patron des condamnés, des voleurs, des charretiers, des brocanteurs et des... restaurateurs de tableaux, ben tiens! Et celui qui est devant moi en train d'avaler sa troisième tasse de café, qu'est-il? — Elle regarda A.L. à la dérobée. — Condamné? Voleur? Charretier? Brocanteur? Restaurateur de tableaux? Non, c'est moi qui assume ce dernier rôle...

— Quel calme, n'est-ce pas? — lui commenta le vieillard, comme d'habitude tiré à quatre épingles.

— Oui, j'ai en eu du mal à m'endormir — sourit-elle. — Elle se rendait compte qu'elle avait décidé inconsciemment que ce type était le mauvais

larron et *don* Salvador le bon larron; pourquoi? — Le silence m'inquiétait, étrange, non?

— Pas tant que cela, il m'arrive la même chose à chaque fois que je reviens ici.

— Vous venez souvent? — Elle essaya d'avoir l'air de ne pas vraiment s'intéresser à sa propre question mais au regard que lui lança A. L., elle comprit que c'était raté.

— A chaque fois que je viens au Salvador, deux ou trois mois par an, je préfère l'été ici que l'hiver en Normandie, si vous voyez ce que je veux dire... Je fais ma petite virée des copies d'œuvres de mes amis, entre autres activités, je ne m'en fatigue pas, j'avoue...

— Pourquoi la Normandie? — Bah oui, suis-je bête! Evidemment, la Normandie! — Vous pourriez aller passer l'hiver européen sur la côte d'Azur.

— La Normandie, Brest ou Paris, je voulais juste vous donner un exemple. Londres! Imaginez Londres en hiver, brrrr! J'ai toujours préféré la chaleur, les tropiques, je suis sensible au charme des plages et des cocotiers. Vous savez, la carte postale que les employés de bureau punaient sur le mur pour rêver de temps à autre! — se moqua-t-il. Et vous?

— Moi, quoi?

— Le froid, le chaud... Pôle Nord, pôle Sud? L'Afrique ou la Sibérie?

— Je ne sais pas... — Des plis apparurent sur son front pour me signifier qu'il ne comprenait pas. — J'ai passé ma vie entre Paris et les Sables-d'Olonne, quelques voyages professionnels en Europe

et aux Etats-Unis, les musées évidemment! Les plages de sable noir avec des cocotiers, c'est ma première fois. Cette chaleur épouvantable aussi, mais ce n'est pas désagréable. Passer la nuit dans un ermitage, c'est aussi la première fois...

— Il y a toujours une première fois — grimaça A. L. conciliateur. Avait-il entendu notre conversation avec le père Aurelio avant d'apparaître hier soir dans le jardin? Des bribes? — 10 h 00, cette heure vous convient?

— Même avant, si vous voulez, je n'ai pas d'autre rendez-vous aujourd'hui...

— Moi si — dit-il d'un ton sec qu'il rattrapa en lui prenant la main: — Quelle impatience! Mais je vous comprends, je vous comprends...

— C'est cela, mon gaillard... — mais elle choisit de ne pas répondre. Elle mettrait à profit cette petite heure en essayant de parler à nouveau avec le père Aurelio.

Elle alla donc effectuer quelques pas dans le jardin du cloître, un petit tour, un autre petit tour, encore un, le dernier, un autre, le dernier des derniers puis retourna désappointée dans sa chambre. Elle consulta ses courriels, personne ne lui avait écrit, elle n'avait envie d'écrire à personne. Personne avec qui partager ce qu'elle était en train de vivre; de vivre pour la première fois, comme disait A. L. Elle aimait cette sensation, vivre des impressions nouvelles, les découvrir... et les garder pour elle. Elle s'interrogea:

— Les partager ne leur retirait-il pas cette saveur particulière? — Elle comprit soudain jusqu'à

quel point internet et le téléphone portable... les machines avaient déjà gagné la guerre sans la déclarer, l'espèce humaine s'étant occupé de tout, comme une grande.

Par politesse, elle envoya un message par courriel à *don* Salvador pour le remercier de l'avoir reçue quelques jours dans son « hôtel ». Pas seulement par politesse.

Elle avait dû s'assoupir. Ce sont des petits coups discrets donnés à la porte de sa chambre qui la firent tressauter:

— J'arrive! — cria-t-elle d'un ton empressé qui lui parut déplacé considérant la sérénité de l'endroit.

— Prenez votre temps, rien ne presse — la tranquillisa une voix étouffée l'autre côté de l'épaisse porte de chêne.

Elle ramena ses cheveux en un chignon, réflexe professionnel, elle savait qu'une copie parmi les meilleures l'attendait, il s'agissait d'en être digne. Depuis quand avait-elle cette relation intime avec la peinture? Avec les œuvres ou avec les artistes? Elle y repenserait plus tard... Elle n'avait jamais réfléchi à cette relation avant, incroyable tout de même... Elle devait être en train de vivre ce que le docteur Jacques Hill appelait « faire une pause dans la vie ». Elle lui avait ri au nez tant l'idée lui avait paru stupide:

— Je vais tenter d'arrêter de respirer! — avait-elle blagué.

Il n'avait pas ri. Elle regrettait d'avoir réagi aussi... stupidement. Avait-il fallu cinquante ans pour qu'elle entende, enfin, ce qu'aimait à répéter son père:

— Les choses ne sont jamais ce qu'elle paraissent.

— Tenez, je vous ai amené ce que vous m'avez demandé hier — dit A. L. A peine eut-elle refermé la porte de sa chambre derrière elle, il lui tendait la lampe de poche, la boîte de mouchoirs en papier et deux pinceaux, un de petite taille et un second de très petite taille. Elle lut les spécificités techniques inscrites sur leurs manches.

— Poil de martre! Parfait!

Il parcoururent de nouveau le dédale des couloirs voûtés avant de s'engager dans le souterrain. Parvenus à l'endroit où il se séparait en deux, Aline fit halte. Elle observait la porte de droite, à quelques mètres, repensant au Rembrandt:

— On a dit tant de bêtises sur ce tableau... — soupira-t-elle comme un tsunami venant de dévorer les îles Salomon. Déjà engagé dans le couloir de gauche, A.L. revint sur ses pas auprès d'elle:

— Vous faites référence au titre du tableau qui à l'origine était *Tobie et Anne attendant le retour de leur fils*?

— Je vois que vous êtes bien renseigné, bien! — marmonna-t-elle. — Papi essaye de m'épater ou quoi, là?! — Elle repris calmement sa respiration, tant de mystère, pourquoi? C'est le lieu qui faisait ça, sans doute. — Le titre, mais pas seulement. On a tant spéculé sur cette œuvre! La dernière élucubration en

date est que la scène est vue depuis un œil, les critiques d'art ne savent plus comment justifier leur salaire! — A. L. l'observait d'un... œil impassible, il devait être en train de se demander pourquoi cette conférence, cette diatribe ici et maintenant. — Il ne vous est jamais venu à l'idée que faire visiter cette crypte pourrait être une source de revenus supplémentaires pour l'ermitage? — l'interrogea-t-elle tout à coup. A. L. parut hésiter quelques secondes.

— Nous y avons pensé mais l'endroit est très isolé...

— C'est vrai ça, où est passé le chauffeur? — se demanda-t-elle.

— ... et les moines, s'ils sont d'excellents fermiers, en revanche sont de piètres commerçants.

Elle eut envie de lui rétorquer qu'il devait bien y avoir quelqu'un ici qui commercialise les produits de la ferme mais elle décida de laisser tomber. A quoi bon? elle avait eu la réponse à sa question. Il fit quelques pas vers la gauche, Aline, elle, ne bougea pas d'un pouce et il s'en rendit compte. Il la fixa d'un air intrigué.

— Vous allez faire quelque chose pour le vernis du Rembrandt, les trois premières marches? — Il revint à grands pas vers elle, il semblait vexé qu'elle ait sous-estimé son sérieux en l'affaire:

— Bien sûr, évidemment! — s'exclama-t-il avec un ton véhément, se redressant tel, comme se disait Aline, tel un coq monté sur ses ergots, prêt au combat. Elle se dit que ce type pouvait effectivement

être dangereux. Bipolaire? Schizophrène? — Je connais un spécialiste dans la région, de premier ordre, vous pouvez lui faire confiance, ma chère. Nous y allons? — Il reprit sa danse du menuet puis s'arrêta de nouveau.

— Moi aussi, je le connais ton spécialiste, toto! — rigola-t-elle intérieurement. — Et, dites-moi...

— Oui... — Discrètement, avec grâce, tout sourire, il le prenait sur lui.

— L'éraflure du cadre?

— Nous allons aussi nous en occuper, ne vous inquiétez pas — lui lança-t-il tout en pianotant sur le digicode de la porte.

— Mais... — Elle faisait exprès, elle savait qu'il savait, il était agacé mais ne pouvait le laisser percevoir, et il ne fallait pas non plus qu'il se doute de ce que lui avait confié le père Aurelio à son propos et celui de son propre frère jumeau.

— Oui... — Il portait un masque étrange, mi-fatigué et mi-réjoui. Dans la mi-obscurité, ç'eut put être un ange, ç'eut-pu être un diabolotin.

— Vous n'avez pas encore pu identifier la cause de cette éraflure... — Elle sourit intérieurement: — Je suis sympa, en fait.

— Nous ne saurions tarder, je vous rassure, chère Aline, je vous en prie, après vous...

La vérité, la vraie vérité? Elle avait peu dormi, c'est vrai. Pas à cause de la conversation et les confidences hallucinantes du moine-jardinier. Elle avait passé des heures au jeu des devinettes: un

Gauguin? un Raphaël? un Warhol? Allez, un petit Renoir de derrière les fagots! Pourquoi petit, A. L. a mentionné qu'il était de plus grande taille que le Rembrandt... Picasso! Guernica! Elle avait très peu dormi, et même pas du tout, en vérité.

— Seigneur!

— Oh, je vois que sous l'influence de ce magnifique endroit, votre spiritualité vous revient peu à peu... — Il devait se venger un chouia de ce qu'elle lui avait fait subir dans le couloir.

— Maître Pieter Brueghel l'Ancien, j'ai l'immense et humble honneur de vous saluer! — chuchota-t-elle en se penchant légèrement les mains jointes dans un salut oriental. — *Les Proverbes flamands!* Magnifique!

— Lui-même! — cria A. L. tout exalté. Ou *le Monde renversé*, ou encore *la Huque bleue!* Pas moins de cent-vingt ou cent-cinquante proverbes, c'est selon! Quelle riche idée, non?!

— Moi aussi je peux aller consulter Wikipedia... — pensa-t-elle. — Bien, nous avons environ quatre-vingts scènes, nous irons une par une.

— Nous? — A. L. prit l'air gêné.

— Vous et moi. J'ai besoin de quelqu'un pour tenir la lampe. Ou alors... — elle pensa avec malice demander l'aide du père Aurelio.

— Si, si, très bien, je... je ne m'attendais pas à... Ce sera un privilège... — il avait l'air sincère, le bougre!

— Nous en aurons pour quelques heures. Mais nous ferons des pauses, rassurez-vous! — le taquina-t-elle.

— Pauses ou pas pauses, je suis à votre service, humble serviteur de notre saint patron — plaisanta-t-il en dressant un index vers le ciel.

Etait-ce un tic? elle partit de l'angle supérieur gauche du tableau. Après la vue d'ensemble.

— Premièrement, la vue d'ensemble! — s'écria-t-elle comme s'il s'agissait d'un nouveau jeu. A. L., la lampe et la boîte de mouchoirs en papier à la main secoua la tête. — C'est ce que disait toujours un de mes professeurs à l'Institut du patrimoine de Saint-Denis: Avant tout, la vue d'ensemble!

Elle avait surtout envie de prendre le temps d'admirer cette copie d'exception. Au bout d'un long moment, il la regarda de biais, elle fit comme si de rien n'était.

— Je...

— Oui?

— Je me demande... au fond du toit de la première maison... je me demande... — elle s'approcha, jeta un œil furtif à la voûte qui passait au-dessus. — Non, j'ai cru que... Non, rien. — Elle reprit sa contemplation du tableau.

— Question style, ce n'est pas génial, le trait est assez grossier... — commenta-t-elle.

— Pardon! — Elle ne l'avait jamais vu comme ça: catastrophé.

— Je veux dire... — elle avait une envie de rire... — ce n'est pas la meilleure période de

Brueghel l'Ancien. Il susurra quelques paroles incompréhensibles entre ses dents.

Ils y passèrent quatre heures, un peu plus de quatre heures. La plupart du temps dans un silence sépulcral percé quelquefois par un chuchotement d'Aline qui joue avec ses deux pinceaux comme une fourmi jongleuse, A.L. tel une statue du musée Grévin, mais avec une lampe de poche voilée à la main, apprenant à suivre puis à anticiper le progression pointilleuse de la restauratrice dans l'immense territoire semé d'embûches par l'artiste flamand. Arrive parfois jusqu'à elle une bouffée de parfum de violette, un parfum désuet, cela ne l'étonne pas.

Elle évite tout commentaire sur les contenus, à commencer par le bonhomme qui chie par la fenêtre (se moquer de tout?), le type qui se frotte le cul contre une porte (être ingrat?), encore des culs qui chient par une fenêtre mais ils sont deux (une belle interprétation prétend que « nécessité fait vertu »), pas mal d'autres petits personnages qui chient ou qui pissent de ci de là, et il n'en manque pas, le peintre avait l'humour paillard! Même chose concernant les choses du sexe: le couple qui se bécote sous un balai (vivre en concubinage) ou, évidemment, la Huque elle-même couvrant son mari de son manteau bleu (la salope!) C'est seulement en arrivant à l'angle inférieur gauche du tableau, ils s'approchaient donc de la fin, qu'elle lui désigna du doigt la femme qui tenait attaché un horrible diable sur un coussin:

— Celui-ci, vous en connaissez la signification?

— Pardon, lequel?

— La femme qui a attaché...

— Ah! Lier le diable au coussin! Les femmes sont plus malignes que le Diable...

— Qu'en pensez-vous? — le questionna-t-elle tandis qu'elle commençait à épousseter délicatement un gars qui se frappait la tête contre un mur, un couteau à la main et avec une seule chaussure aux pieds.

— Un artiste est de son temps, que voulez-vous que je vous dise? — souffla-t-il en haussant les épaules. — Regardez celui-là, il n'est pas piqué des hannetons non plus! — Il lui montrait un bonhomme debout collé contre un poteau, une bourse bien remplie pendant de sa ceinture. — La bosse sous la bourse, serait-ce son genou?

— Que dit ce dicton? — lui demanda-t-elle sans quitter ses pinceaux des yeux. Le coup du gars avec sa bourse était vieux comme le monde dans l'univers du personnel des musées.

— L'amour est du côté où pend la bourse...

— Ah! — s'esclaffa-t-elle, — l'amour est à vendre! Comme vous dites, difficile de vivre en dehors de son temps! — C'était bien la peine d'avoir évité de choquer pépère durant tout ce temps... — Et celle-ci, vous la connaissez, le gars qui pose une bougie devant un autel où se tient un petit monstre?

— Où cela?

— Celle-là...

— Je vous écoute...

— Allumer une bougie pour le Diable, ça ne vous dit rien? — C'est une de mes préférées.

— Laissez-moi réfléchir... Flatter le Diable... Non! Flatter tout le monde, flatter tout le monde sans discernement!

— Gagné! — s'exclama Aline. — Vous avez gagné... une entrée gratuite au musée du Louvre dimanche prochain!

Le dimanche est journée portes ouvertes au Louvre, l'entrée est gratuite ce jour-là.

Ils n'en finissaient pas de rigoler! Après autant d'heures de pression... Néanmoins, la solennité de l'endroit les rattrapant rapidement, ils se remirent à leur tâche sans attendre.

— Il me reste celui-ci et nous avons terminé — dit-elle en désignant du doigt un type agenouillé sous une table une lanterne à la main et une hachette posée à terre devant lui.

— Excellent! Quelle patience vous avez! Ce bonhomme et sa lanterne, il ne me rappelle rien de précis...

— C'est normal, il y a plusieurs scénettes qui rassemblent plusieurs dictons en une seule. Si ma mémoire est bonne, celle-ci en comporte au moins trois ou quatre: chercher la hachette qui veut dire chercher une excuse, éclairer avec une lanterne signifierait mettre les choses au clair, avec une lanterne pour chercher voudrait dire que ce qu'il cherche est difficile à trouver et la quatrième... je ne

m'en souviens pas. Voilà, c'est fini! — dit-elle en se redressant.

— Votre diagnostic, Docteur Leblanc?

— La toile est parfaite, la qualité des huiles... vaut de loin celle utilisée à l'époque. Il faut surveiller le vernis... La lumière du dessus et de la pièce sont allumées souvent?

— Que je sache, seulement lorsqu'il y a des visites...

— Deux fois par an quand papi vient vérifier qu'elle est toujours là... — songea Aline. — C'est bon alors. Ah! Je voulais vous dire, pour le Rembrandt, même régime, l'œuvre est déjà en elle-même assez obscure et avec le temps les vernis ont tendance à s'obscurcir.

— Très bien, d'accord, j'en référerai au père supérieur. Comment vous remercier de...

— Je vous en prie... Elle sont exceptionnelles mais elles restent des copies, nous sommes bien d'accord, A. L.

— Absolument... — grommela-t-il sans la regarder tout en cherchant... en cherchant quoi? une clé alors que la porte avait un système de fermeture électronique?

— Ne me remerciez pas, c'est moi qui dois vous remercier pour ces précieux moments... Rien de plus plaisant que de travailler durant ses vacances, non? Bon, on y va? Parce que moi, j'ai une faim de tous les... pardon! de louve!

Comme disait pépé

A Pieter Brueghel l'Ancien

— Alors? — interroge le vieux.

— Alors quoi? — demande innocemment le petit garçon qu'il tient par la main.

— Tu ne vois rien? — insiste le vieux.

— Il y a beaucoup de monde... — s'efforce le petit garçon qui ne veut pas déplaire au vieux.

— Oui, mais à part ça? — le vieux commence à s'agacer.

— Je ne sais pas, pépé, tu vois quoi, toi? — interroge le petit garçon qui pense se débarrasser ainsi de la patate chaude qui lui brûle les mains.

— Tu ne veux pas faire un petit effort? — dit le vieux d'un ton mielleux.

— Je peux dire un animal? — demande le petit garçon d'une voix timide.

— Pourquoi pas... Quel animal vois-tu?
— Un poisson, qui mange un autre poisson!
— Eh oui, les gros poissons mangent les petits...

— Oh! il y a deux chiens aussi, un noir et un blanc qui partagent un os.

— Tu es sûr?

— Oui.

— Ils le partagent?

— Bah oui.

— Moi, je crois qu'ils ne peuvent pas se mettre d'accord.

— Pépé, il faut toujours qu'il voit le mal où il est pas... — se dit le petit garçon. — Oh, il y a un monsieur qui fait caca par la fenêtre!

— Où ça? Mmmm... Quel grossier personnage, il se moque de tout, c'est un bien mauvais exemple, mon petit. Regarde plutôt celui qui se met un couvercle sur la tête, voilà quelqu'un de responsable!

Le petit garçon, qui ne sait pas que veut dire « responsable » et qui commence à s'ennuyer préfère passer du coq à l'âne:

— C'est quoi ce poisson pendu par les oreilles?

— C'est un hareng, pendu par les ouïes, les poissons ont des ouïes, pas des oreilles, cela signifie que tu dois assumer la responsabilité de tes actes, tu comprends?

— Encore! — soupire le gamin qui a de moins en moins envie d'être docile. — Si grand-père croit qu'il tient le monde sur son pouce, il se met le doigt dans l'œil... — pense-t-il. — Et ce monsieur et cette

madame, que font-ils? — demande-t-il juste pour embêter le vieux qui se met à tousoter:

— Où ça? Hum... Ils semblent mariés sous le balai... J'imagine que c'est transitoire, ils vont bientôt se marier...

— Ah, très bien! Et lui, encore un qui fait caca, sous un gibet — insiste malicieusement le petit.

Le pépé, voyant que son petit-fils n'a pas dépassé le niveau mental du pipi-caca, a l'impression de ne pas être récompensé de ses efforts malgré les flèches qu'il tire l'une après l'autre, de frire tout le hareng pour consommer les œufs et devient de plus en plus nerveux: — Tu sais quoi? La truie tire la bonde et tu vas finir par ramasser l'œuf de la poule au lieu de celui de l'oie, concentre-toi, veux-tu!

Pour ne pas énerver davantage son pépé qu'il n'aime pas voir baver aux commissures de ses lèvres quand il s'agite trop, le petit garçon s'approche plus près du tableau.

Lui, ce qui l'intéresse, et ce pour quoi il a accepté la proposition du papi de l'accompagner au musée, c'est la glace à la framboise qu'il lui a promise s'il se tenait sage.

— Pourquoi ce bonhomme pousse-t-il le mur avec sa tête? — demande-t-il pour montrer son grand intérêt à cette peinture qui le fatigue.

— Si tu regardes bien, il a une chaussure à un pied et l'autre nu, il ne le pousse pas, il s'y cogne par mégarde parce qu'il a perdu l'équilibre — explique le grand-père tout en espérant que le petit ne va pas l'interroger à propos de la femme qui à côté attache

le Diable à un coussin, idée quelque peu misogyne en 2023.

Comme il en a marre que le pépé cherche tout le temps à lui faire la morale, le gamin fait quelques pas sur la droite de l'œuvre pour changer de sujet:

— Et ce gars a quatre pattes?

— « Ce gars a quatre pattes », comme tu dis si bien, il se courbe et il réussit donc dans la vie.

— Il réussit en faisant le larbin, c'est bizarre...

— Tu n'as pas compris, il réussit dans la vie en faisant des sacrifices — le corrige le vieux qui voit bien que le loupot n'est pas convaincu. — Si tu portes la lumière du jour dans un panier, que tu restes les sabots aux pieds, assis entre deux chaises dans les cendres, les fuseaux tomberont dans les cendres, tu trouveras un chien dans la marmite et tu devras pêcher derrière le filet des autres, restant planté à regarder la cigogne. En revanche, je ne te dis pas qu'il faut vouloir bailler comme un four, mais si le cochon est bien saigné par la panse, tu peux tirer pour obtenir le plus gros morceau et te tenir dans ta propre lumière.

Le petit garçon suit le regard du vieux qui glisse sur le tableau au fur et à mesure de ses paroles et se laisse prendre au jeu:

— A l'école, notre instituteur dit que ce n'est pas bien d'enrager parce que le soleil se reflète dans l'eau et de faire la barbe au fou sans savon pour allumer une bougie pour le diable ou faire une barbe de lin à Dieu et avoir la peau épaisse derrière les oreilles.

— Ton instituteur a tout à fait raison mais ce n'est pas ce que je voulais dire. On ne peut pas dépendre de la manière dont tombent les cartes, jeter l'argent dans l'eau ou combler le puits quand le veau s'est déjà noyé. Je ne t'ai pas dit qu'il fallait baiser l'anneau pour éviter de regarder danser les ours, peiner à aller d'un pain à un autre ou même, ça arrive, jeter les plumes au vent. Ce que je te dit, petit, c'est qu'il vaut mieux savoir tuer deux mouches d'un coup pour que les galettes poussent sur le toit.

— On ne peut vraiment pas tourner la broche avec lui... — songe le gamin. — Que font ces deux messieurs à la fenêtre? — interroge-t-il d'un ton enjoué.

— Mmm.... Deux fous sous le même manteau peut-être... Je ne sais pas, j'ai la vue qui baisse et je n'ai pas pris mes lunettes avec moi — grommelle le grand-père qui commence à se demander si le gamin n'est pas en train de le mener en bateau.

— Et eux là?

— Où ça?

— Mais là!

— Personne ne cherche des gens dans le four, s'il n'y a été lui-même... — marmonne le pépé.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Aucun idée, ou je ne m'en souviens pas.

— C'est l'heure de la glace, non?

— Oui, allons-y.

— Alors, cette glace à la framboise?

— Génial, très bonne! Merci, pépé.

— De rien, cela me fait plaisir. (C'est bien la dernière fois que j'emmène ce petit con au musée avec moi.)

— A moi aussi, pépé. (C'est bien la dernière fois que j'accompagne ce vieil abruti au musée.)

**Première apparition d'Alfredo Longaniza
(juillet 2003)**

— Faîtes-le entrer et laissez-nous. Il est tard, vous pouvez rentrer chez vous.

— Bien, merci, bonne nuit, Herr Directeur.

— Ah, Herr Directeur! Laissez-moi vous serrer dans mes bras! *Jesus Cristo!* Quand mes parents vont savoir que j'ai rencontré le Herr Directeur de la Gemäldegalerie de Berlin! Mama va s'évanouir et Papa tirer des coups de révolver dans le plafond!

Peu au fait des coutumes de l'aristocratie latino-américaine, Reinhold Bauer sourit poliment et se laisse êtreindre par le gaillard moustachu à la face joviale qui vient de faire irruption dans son bureau comme une de ses tornades qui ravagent régulièrement les

Caraïbes. Ce n'est pas qu'il ait des préjugés mais il imagine facilement ce *caballero* tout distingué qu'il est avec son costume de chez Armani et ses chaussures de chez Vuitton, coiffé d'un chapeau à la Emiliano Zapata, il en a en tout cas la moustache, la poitrine bardée de cartouchières et capable de cracher sur le parquet après s'être assis dans son siège à lui les pieds sur son bureau. Avec un gros cigare puant dans la bouche. Ou confond-il avec Fidel Castro? Mais il sait qu'il n'a pas le choix.

— Herr Directeur? Avez-vous ce qui m'intéresse?

— Dans la pièce à-côté — répond-il en indiquant une porte sur sa droite.

— Ne perdons pas de temps, alors. Vous permettez?

Sans laisser au Herr Directeur Bauer le temps de lui répondre, Alfredo Longaniza ouvre la porte par laquelle il vient d'arriver et pousse un petit sifflement. Deux loufiats, mines patibulaires mais très bien sur eux, apparaissent chargés d'un paquet de plus au moins 1,2 m x 1,7 m.

— *Atrás de esa puerta ¡rapido!*

Les deux gars entrent, ressortent aussitôt avec un autre paquet de mêmes dimensions et disparaissent aussi vite qu'ils sont venus. Il ne s'est pas passé plus de trente secondes.

— Vous me garantissez que le cadre aussi est indétectable?

— *¡Garantizado cien por cien!* Vous voulez vérifier par vous-même?

— Non, non, je vois crois! — répond le Herr Directeur, des gouttes de sueur perlent sur son front.

De toutes façons, il n'a pas le choix.

— Et les documents? — sa voix est chevrotante.

— Ils sont là! *Señor Director* — Alfredo Longaniza brandit quelques feuillets dans sa main droite. — Tenez, il sont à vous! — dit-il en les laissant tomber sur le bureau. Herr Reinhold Bauer se jette dessus pour les déchiffrer avec avidité.

— Vous me garantissez que vous n'avez pas fait de copie? — gémit-il.

— *¡Garantizado cien por cien, Señor Director!* Alfredo Longaniza est un gentleman, non un malhonnête et un criminel comme certains de vos aïeux. Adieu, Monsieur!

Effectivement, le Herr Directeur n'entendit plus jamais de sa vie parler d'Alfredo Longaniza. Pour son plus grand bonheur. Et celui de sa famille.

Il était une fois Aline Leblanc? On appellerait cela « Il était une fois Aline Leblanc »? Elle rougirait légèrement, elle a toujours eu du mal à entendre parler d'elle, à ce qu'on parle d'elle devant elle. Elle n'est pas timide. C'est seulement qu'elle n'est jamais convaincue que ça soit intéressant qu'on s'intéresse à elle. Comme elle dit.

A l'école, elle n'attirait l'attention de personne en particulier. Elle était toujours très calme, elle ne s'excitait jamais comme d'autres de ses petites camarades qui pouvaient se mettre à rire fort, à crier, à hurler de joie. Quand elle était contente, très contente ou heureuse, elle prenait un air plus ou moins concentré selon ces trois options, comme si elle était en train de se poser un tas de questions: Je suis heureuse? C'est ça, être heureuse? Pourquoi le suis-

je? Je vais l'être longtemps? Elle avait une passion: se poser des questions. Les réponses ne la captivaient pas autant que les questions. Au contraire. Elle avait à peine dix ans qu'une copine lui avait parlé d'un livre dont le titre était *Dis, pourquoi?* Elle avait décidé, rien qu'en entendant son titre, que ce bouquin lui était destiné. Elle n'eut pas à faire des pieds et des mains pour l'avoir car il était fort rare qu'elle demande quelque chose à ses parents, ou à qui que ce soit. Elle ne réclamait jamais; quand elle voulait quelque chose, elle se débrouillait pour l'obtenir, sans faire de vagues. A peine avait-elle lu les cinq premières pages de *Dis, pourquoi?* qu'elle en fit cadeau à Aziz, le fils des voisins qui adorait lire alors que ses parents et ses frères et sœurs préféraient la télévision. Elle était trop jeune pour comprendre pourquoi elle était toujours déçue par les réponses.

Assise sur la terrasse de San Blas à rêvasser face à l'océan Pacifique, l'explication, encore une... toute simple lui sauta aux yeux: avec une réponse disparaît le mystère de la question, et elle ce qu'elle aime ce n'est pas tant de savoir que d'être enchantée par le fait de ne pas savoir...

— Le mystère, pas l'ignorance! — s'amusa-t-elle.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez mais je suis complètement d'accord avec vous — A. L. venait d'apparaître sur la terrasse écrasée par un soleil de plomb attifé comme s'il se rendait à un gala de bienfaisance de la haute société. — Je m'absente quelques heures... Nous déjeunons ensemble?

— Avec plaisir.

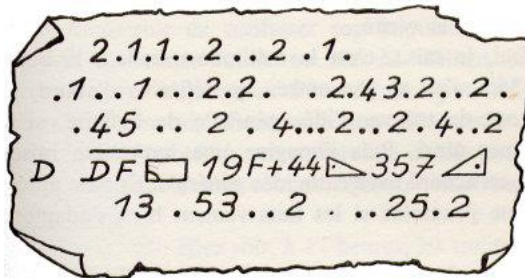
— Vous avancez? — la questionna-t-il en pointant le menton sur l'exemplaire de *l'Aiguille creuse* posé sur un des guéridons de jardin.

— La moitié, non un quart, fin du chapitre deux je crois... — répondit-elle en jetant un œil sur la tranche de l'ouvrage qu'elle rouvrit à la page où elle s'était arrêtée. J'en suis exactement au moment où l'on remet à Isidore Beautrelet le message codé.

— Le message codé? — Le vieillard lui donna l'impression d'être pressé. Elle lui montre le livre ouvert:

— Celui-ci, ça ne vous dit rien?

Il se pencha poliment pour jeter un œil au message en question:



— Quel charabia, dites-moi!

— Vous ne vous en souvenez pas?

— Je ne suis pas très roman. Et je n'ai jamais vraiment aimé ce... Maurice Leblanc, je crois que je vous l'ai déjà commenté, non? Il écrit comme un pied, très surfait... Bon, je vous laisse, Paco m'attend depuis un moment.

— Paco?

— Le chauffeur — répondit-il en la saluant de la main le dos déjà tourné, direction la sortie.

— Ah oui, bien sûr! Où avais-tu la tête ma pauvre fille?! Paco, le chauffeur, c'est évident! — sourit-elle intérieurement. — Les petites cachotteries d'A. L...; mythomane ou filou?

Elle avait grandi tranquillement, discrètement. Elle était passé de classe en classe sans accroc, « mademoiselle douze de moyenne » la prénommait affectueusement son père. Car avoir 12 sur 20 de moyenne annuelle dans des matières aussi différentes que les maths, SVT, géographie, musique et... EPS relevait d'une précision impressionnante. Personne ne l'avait jamais harcelée, elle n'avait pas de grandes copines, ou de meilleure copine. A treize ans, elle avait noué une forte amitié avec Gabriela, une fille de sa classe qui venait d'arriver d'Italie, de la ville de Sienne et qui parlait couramment français car sa mère était française. Son père était ingénieur en infrastructures, un des plus grands spécialistes au monde en béton armé. Sa mère venait régulièrement prendre le thé l'après-midi avec madame Leblanc, ils habitaient à trois pâtés de maisons et le hasard avait fait que le père de Gabriela avait rencontré son père à elle sur son premier chantier dont monsieur Leblanc était le chef, chef de chantier. Et sa mère à elle:

— Ma mère, elle tricote.

C'était vrai, sa mère tricotait. Tout le temps, tout le temps, tout le temps. Elle avait été mise en retraite anticipée, très anticipée pour invalidité professionnelle après avoir perdu les deux derniers

doigts de la main gauche sous la lame du massicot d'une imprimerie qui continuait de fonctionner pas loin d'ici. Il n'y avait pas de coupable, la machine s'était soudain emballée, madame Leblanc y avait laissé deux doigts et était devenue une tricoteuse infatigable. Aline s'était souvent demandé s'il n'y avait pas une relation entre perdre des doigts et devenir une folle du tricot puis avait laissé tomber, n'ayant trouvé aucune information à ce sujet. Résultat, chez les Leblanc, l'hiver, entre bonnets, écharpes, gants, pull-overs et grosses chaussettes, on n'avait jamais froid!

Gabriela était haute de taille, le teint légèrement bruni, des yeux vert d'eau en forme d'amandes, très élégante. Toujours de bonne humeur. Elles avaient pris l'habitude de faire leurs devoirs ensemble, un soir chez l'une, un soir chez l'autre, le samedi chez l'une puis le samedi suivant chez l'autre. Jusqu'à ce qu'Aline considère que les petits bisous et les petites caresses devenaient monotones et puis, elle restait curieuse des garçons.

Tout le monde l'aimait bien, est-ce qu'elle aimait bien tout le monde? Elle ne s'en souvenait pas. Les garçons, à part ceux qui se la jouaient *bad boys*, étaient tous ses amis. Ses petits copains, très passagers parce qu'ils l'ennuyaient rapidement, avaient plus ou moins le même profil qu'elle: modestes et discrets. L'un d'eux lui avait un jour mis une gifle. Le gars était rentré chez ses parents incapable de leur expliquer qu'une fille si tranquille lui avait amoché une joue, deux côtes flottantes et la main gauche avec

un manche à balai. En cachette, Aline apprenait le *close-combat*, avec Aziz, en échange des bouquins qu'elle lui donnait.

Dans le quartier de la Mouzaïa, où elle était née, tout le monde la connaissait:

— Ah oui! La petite des Aigrettes! Bien élevée, aimable, serviable, elle ira loin dans la vie, cette jeune fille. (proviseur du lycée polyvalent public Diderot)

— Aline? La gamine des Leblanc, si tous les ados étaient comme elle, on ne serait pas emmerdés comme on l'est! Regardez-moi ces petits voyous de la place des Fêtes... (un des serveurs du *Café de Paris*)

— Une jeune fille bien éduquée, elle ne parle pas beaucoup mais elle sait ce qu'elle a à faire. Qu'est-ce qu'elle lit! (responsable de la bibliothèque de la place des Fêtes)

— Ah, si mes filles étaient comme elle au lieu de venir fumer de la drogue aux Buttes! (un des gardiens des Buttes-Chaumont)

— Comme ses parents, sympas, pas du tout conflictuels. C'est pas comme... (un employé de la voirie)

— Je ne sais pas ce qu'elle fait avec notre fils mais en tout cas c'est le plus instruit de la famille, je vous le jure! (père d'Aziz).

De sa naissance jusqu'au baccalauréat, elle n'avait participé à aucun club de sport ni à aucune association de jeunes du quartier. Jusqu'à ses dix-huit ans, elle n'avait eu que deux cartes: sa carte d'identité et son abonnement à la bibliothèque municipale de la

place des Fêtes. Certainement pas son permis de chasse ou de pêche car elle était radicalement opposée à ces amusements barbares. A la non-surprise générale, elle reçut un 12 sur 20 de moyenne au bac. Pour la première fois de sa vie, les choses allaient se corser pour Aline Leblanc, mademoiselle Pas-de-vagues, comme l'appelait Aziz lorsqu'il avait fumé une de ses cigarettes coniques. Depuis la troisième, ses parents l'agaçaient régulièrement:

— Bon, mais après le bac, qu'est-ce que tu vas faire?

— Tu n'as vraiment aucune idée de ce que tu veux faire dans la vie?

A la veille du baccalauréat, la pression s'était accentuée:

— Mais tu ne peux pas rester sans rien faire...

— Tu es sûre de vouloir continuer des études à l'université?

Après les résultats du bac:

— Bah alors, et maintenant?!

— Tu sais, plombier ou électricien, tu auras plus de chances de trouver du boulot!

Ou bien elle restait muette, ou bien elle ne répondait rien.

Deux mois après, elle avait convoqué son père et sa mère dans le salon. C'était bien la première fois qu'Aline organisait une réunion familiale. Ils étaient calés dans leurs fauteuils respectifs depuis 18 h 00 exactement quand elle les avait rejoints. Elle n'avait pas la mine plus grave que d'habitude. Aline avait

toujours l'air sérieuse. En général, les gens vous regardent ou pas et vous savez qu'ils pensent à l'intérieur, dans leur tête, dans leur cerveau. Aline, non. Aline, elle vous regarde et vous voyez ses pensées sur son visage, comme si son cerveau était à nu, ses yeux vous regardent mais le reste de son visage, lui, pense. Personne n'ose déranger quelqu'un qui pense aussi ouvertement, on ne sait jamais quelle catastrophe pourrait créer le fait de troubler sa concentration mentale. Comme le commentait parfois son père:

— Aujourd'hui, Aline a l'air bien pensive...
— C'était une façon de dire « mieux vaut attendre qu'elle parle en premier ». Ce fameux jeudi qui devait bouleverser leur vie, selon eux, leur fille avait l'air très pensive et ils attendirent bien sagement qu'elle daigne ouvrir la bouche. Aline se dit qu'elle avait des parents adorables, elle eut un petit pincement au cœur mais l'heure était venue de se lancer:

— Comme vous le savez, j'ai toujours aimé les arts, surtout la peinture. — Elle releva la tête. Ces deux parents acquiescèrent: pas de doute là-dessus, notre fille adore la peinture. — Malheureusement, je n'ai aucun talent. — Son père n'eut pas le temps de protester: — Je sais parfaitement de quoi je parle. C'est pour cette raison qu'il y a quelques années, j'avais refusé de m'inscrire à Eugénie Coton, arts et techniques comme artiste ou technicienne, je ne le sentais pas. J'ai cherché, ça fait des années que je cherche! Peintre en bâtiment? Travailler avec papa? Je blague. — Là, du coup, c'était ses parents qui

s'étaient figés, ils n'avaient pas du tout envie de rire, eux... — Critique d'art? Eh oui! Si tu ne peux pas être une artiste... J'ai retourné cette affaire dans tous les sens pour conclure que rien de pire qu'une critique d'art qui serait une artiste frustrée. Rappelez-vous qu'Hitler voulait être peintre et regardez... D'accord, maman, d'accord, tu as raison, ma comparaison est peut-être exagérée mais l'idée y est, donc pas question d'être critique d'art. Ouvrir une galerie, pourquoi pas? J'ai bûché le truc, vous pouvez me croire mais il faut un sacré capital au début. J'ai pensé des crédits de toute sorte, créer un machin à but non lucratif, etc., etc. Ah! Journaliste. Journaliste en peinture, pourquoi pas? Pendant pas mal de temps, j'ai été tentée. Mais, et vous le savez, les revues d'art et de peinture, je les connais bien, d'Europe, des *States*, ce n'est pas très excitant. Alors, j'ai décidé d'être restauratrice! — s'exclama-t-elle en frottant ses mains l'une contre l'autre le regard allant d'un parent à l'autre, clairement interrogatif: alors? qu'en pensez-vous?

— Je ne vois pas le rapport... — marmonna le père.

— Le rapport, quel rapport? — bredouilla Aline.

— Le rapport entre la peinture et la restauration... — grommela-t-il.

Le visage de leur fille exposait clairement le désarroi mental qu'elle était en train de souffrir: émiettement cervical. Madame Leblanc émit un petit rire étouffé:

— Qu'il est bête, mais qu'il est bête. Les tableaux, chéri, pas les casseroles... — lui susurra-t-elle en fixant en silence sa fille avec un message évident: — Tu n'as rien vu, rien entendu, compris?

— Restaurer des œuvres d'art! — se reprit-il avec le sourire du Gentil Organisateur qui vous accueille le premier jour au Club Méditerranée. Génial! C'est génial! Hein que c'est génial, chérie?! — Il tourna soudain un visage préoccupé vers Aline: — Faut pas les Beaux-Arts pour ça?

— Non, pas besoin des Beaux-Arts pour « ça » — gronda Aline qui depuis des années tentait en vain de se débarrasser de ce tic que lui avait refilé son père: « ça »! — Je me suis inscrite en Histoire de l'art à la Sorbonne-Panthéon et j'ai décroché une bourse. J'entre fin septembre, dans trois semaines. J'ai trouvé un petit boulot de garde d'enfants dans le quartier et je serais en co-location avec d'autres étudiantes dans le même cursus. — Elle avait tout débarrassé d'un coup, la pression était trop forte pour elle. La pression était passée du côté de sa mère et de son père:

— Une bourse, La Sorbonne! — Son père se mit et s'approcha d'elle pour la serrer dans ses bras: — Bravo, félicitations, Aline!

Sa mère était restée assise dans son fauteuil, pâlichonne:

— Un petit boulot... colocation... euh... tu n'es pas bien ici, nous...

— Chérie, enfin! Tu devrais être fière d'elle, la Sorbonne, une bourse à la Sorbonne, du boulot, un toit! Qu'est-ce que tu veux de plus?! C'est génial, ça!

Aline s'était alors rendu compte qu'elle avait mangé un bout de sa déclaration solennelle qu'elle avait mâchouillée des jours et des nuits durant.

— J'espère aller jusqu'au doctorat en Histoire de l'art mais je veux aussi m'inscrire à l'Institut national du patrimoine de Saint-Denis pour apprendre la restauration dès que j'aurai ma maîtrise, ce sont les meilleurs sur la place.

— Excellent, ma fille, excellent, je suis très fier de toi! — s'écria le père enthousiaste.

— Moi aussi, moi aussi... — murmurait la mère, la mine catastrophée.

Comme bons Français qu'ils étaient, ils fêtèrent « ça » à coups de bouteilles de champagne que monsieur Leblanc alla acheter en courant chez le *Nicolas* du coin. Ils étaient passablement beurrés quand Aziz se présenta pour récupérer sa bicyclette qu'il avait prêtée à Aline. N'osant pas refuser une petite coupe, puis une autre, puis... il rentra chez ses parents légèrement en zigzag sous l'œil mécontent de son père, imam de la mosquée locale. Après explication, ce dernier appela les Leblanc au téléphone, prit le temps de féliciter monsieur Leblanc, puis de féliciter madame Leblanc, et de féliciter Aline en la mettant aussi en garde contre les dangers qui pouvaient l'attendre. Il prit aussi le temps de fesser son fils de deux coups de babouche:

— Dix-sept ans ou pas, tu aurais pu attendre que ta mère soit couchée avant de rentrer dans cette état, tu lui as mis la *hchouma*!

Elle n'avait pas vu passer l'université, la licence, la maîtrise, le doctorat, l'institut de Saint-Denis, comme un ruisseau qui suivait tranquillement son petit bonhomme de chemin. Elle avait troqué son abonnement à la bibliothèque municipale contre un *pass* du Centre Georges-Pompidou. C'est là qu'elle avait connu Max... A quoi bon y repenser maintenant? Même chose concernant les deux enfants qu'elle avait faits, qu'elle avait élevés avec lui, des enfants qui maintenant la répudiaient comme une... Passons!

— J'ai de la chance — expliquait-elle à qui voulait l'entendre, — je suis de la génération Beaubourg. Elle y passait son temps. Les boums, les parties, les fêtes, ça n'avait jamais été sa tasse de thé. Elle préférait voir une bonne exposition (de peinture) ou lire un bon bouquin (de peinture) en bouffant du chocolat, pas dans les musées, c'est interdit. A fréquenter si assidument les musées et les galeries durant ces huit années d'études, elle était devenue à son insu une sorte de star locale même si elle n'en avait pas du tout conscience. Aussi faillit-elle s'évanouir de surprise quand on l'appela depuis le Département des peintures du Louvre. Avait-elle commis quelque impair avec sa manie de coller son nez aux œuvres exposées? Elle avait été réprimandée des centaines de fois à ce propos:

— Mademoiselle, s'il-vous-plait, restez derrière la marque. Merci.

Ou même:

— Mademoiselle Leblanc, s'il vous plait...

Ou encore:

—Aline... — léger mouvement en trompe de la bouche pour lui rappeler l'existence de la ligne de démarcation indispensable entre l'œuvre, l'artiste d'un côté, et la spectatrice, de l'autre. Elle obtempérait avec enthousiasme, comme si elle participait à sa façon, son grain de sable, à la pérennité de la sacralisation des œuvres qu'elle admirait, ou pas.

Ses collègues lui déconseillèrent d'envoyer une tribune au journal *Libération* après qu'elle ait entendu la nouvelle: des écoterroristes avaient balancé de la soupe à la tomate sur les *Tournesols* de Van Gogh à Londres. Elle l'avait quand même fait. Sous un pseudonyme, modalité imposée par son employeur, le Louvre: elle ne pouvait être juge et partie. La tribune ne fut pas publiée. Après sa crise de colère qui dura une bonne semaine, Aline entra dans une période de mutisme impénétrable, même son ami et médecin Jacques Hill s'en inquiéta. C'est peu après ces événements qu'elle décida de prendre une année de congé sans solde, de divorcer, d'envoyer balader ses enfants, de se convertir aux désirs et plaisirs de Lesbos et de voyager. Sa vie manquait de mystères, tout simplement!

En parlant de mystère: ils n'étaient pas allés directement d'Ahuachapán à San Salvador, Ahuachapán où ils étaient censés « faire un crochet » avant de se rendre à la capitale, selon A. L. Ils étaient revenus à San Blas pour quelques jours avant d'y aller par une autre route. Aline s'en fichait, cela faisait un

mystère en plus. Elle avait plus de temps pour repenser à ce qui s'était passé à l'Ermitage de Saint Dismas, encore du mystère, toujours du mystère, donc aucune raison de se plaindre, en fait.

Un mois s'était déjà écoulé. Ou plutôt, un mois seulement s'était écoulé depuis son arrivée au Salvador. Elle avait l'impression d'être là depuis longtemps. Quasiment depuis toujours, car le temps se distendait avec la distance. La France, le Louvre, ses enfants, ses parents et tous les autres auraient pu être sur la Lune, « ça » revenait au même. Son apprentissage rapide, elle-même en avait été agréablement surprise, de l'espagnol dont elle n'avait que quelques bribes de souvenirs du lycée, avait pas mal aidé à son adaptation à un univers dont elle n'avait même pas soupçonné l'existence. Où avait-elle été ces cinquante dernières années?

— Vous êtes injuste avec vous-même! — avait mollement protesté A. L.

Tiens, Josefina lui avait fait un commentaire semblable quelques jours auparavant sur le tchate, quelque chose dans le style:

— Tu es trop dure avec toi-même.

Pouvait-elle avoir entièrement confiance en cette fille avec qui elle se masturbait sur internet? D'ailleurs, elle la trouvait trop poilue! La prochaine fois qu'elles se « verraient », elle lui suggérerait de s'épiler. Au moins de se raser! Ne s'était-elle pas tout simplement levée de mal humeur, mmm?

Elle réalisa que A. L. était en train de converser avec le chauffeur, Paco, dans une langue qu'elle ne connaissait pas. A. L. se tourna vers elle:

— C'est du grec, la mère de Paco est grecque... — dit-il d'un air entendu. — Nous pouvons parler en espagnol...

— Non, non! — s'empressa Aline qui était étonnée qu'un homme tant à cheval sur les convenances parlât devant elle dans une langue qu'elle ne connaissait évidemment pas.

— La climatisation n'est-elle pas trop forte? — lui demanda Paco, en espagnol. — Je peux...

— Non, non, c'est parfait! — Ils reprirent leur conversation en grec qui semblait traiter d'un thème qui ne prêtait pas à rire.

Elle s'enfonça dans son siège, le nez collé à la vitre. Alors, comme ça, A. L. parle couramment le grec? Etait-ce ces deux-là qu'elle avait entendu dans le cloître de l'ermitage à Ahuachapán? N'étaient-ils pas en train de la faire marcher? N'était-elle pas l'objet d'une grosse farce? Farce... dinde... Elle se

cala à nouveau sur la banquette. Elle se souvint du film *The Game* avec Michael Douglas, victime d'une manipulation bienveillante à très grande échelle commandée par son frère; Sean Penn? A la CRS, une société d'organisation de spectacles. Paco et A. L. ne seraient-ils pas des employés d'une sorte de Consumer Recreation Services? Elle se rappela d'un autre film, *The Truman Show*, avec Jim Carrey, où Truman Burbank est depuis sa naissance et sans le savoir la vedette d'un spectacle de télé-réalité. Se demandant si elle n'était pas filmée à son insu, Aline scruta sans bouger d'un poil les recoins du véhicule.

— Aline? Tout va bien? Vous voulez que nous nous arrêtions un instant? — la questionna A. L. en posant sa main sur son avant-bras. — Vous vous sentez bien? Paco, s'il-te-plaît, nous allons prendre un café là-bas, oui, *La Casa de Suzana*.

Elle ne savait pas comment réagir. Etait-il sincère ou en train de se foutre de sa gueule? Le père Aurelio l'avait mis énergiquement en garde concernant ce « filou ». A quoi jouait-il avec cette tournée de copies d'œuvres de maîtres? Combien d'amis collectionneurs avaient-ils, de ces amis dont elle n'avait vu ni la pointe du museau? Sans parler de l'ermitage! Dismas! Le saint patron des restaurateurs de tableaux! Ils faisaient quoi ces moines avec deux copies cachées dans une ancienne crypte? Elle chercha un mouchoir dans son sac à main alors qu'ils descendaient du véhicule.

— Attention, madame, ils roulent comme des fous! — la rattrapa délicatement par la taille le

chauffeur alors qu'un semi-remorque passait à tombeau ouvert à quelque trois mètres d'elle.

Elle sentit *l'Aiguille creuse* dans son sac dont elle réussit à extraire un mouchoir pour s'éponger le front.

— C'est ça, on se croirait dans des élucubrations de Leblanc! Mais Arsène Lupin n'existe pas, ma pauvre fille! — se rabroua-t-elle, à l'intérieur.

A. L., qui avait déjà pris les devants les attendait sur le seuil du café qui perché sur la falaise surplombait la mer de plusieurs centaines de mètres: — Que dites-vous d'un grand verre de *rosa de Jamaica*, Aline?

— C'est exactement ce dont j'ai besoin, merci... — chuchota-t-elle en s'asseyant sur un banc de bois. De la place où elle était assise, elle pouvait admirer un panorama d'une rare beauté: les vagues se succédant sur la plage comme filmées depuis un drone. Au lieu de « ça », Aline trémoussa discrètement du postérieur pour s'assurer de la solidité du siège. La CRS n'avait-elle par organisé un « accident »? Et la Suzana qui l'observait avec un sourire trop aimable pour être vrai ne faisait-elle pas partie elle aussi de la Consumer Recreation Services? — Je vais mieux, juste un petit coup de fatigue... Combien vous dois-je — lui demanda-t-elle. — C'est moi qui régale, pour une fois... — dit-elle à A. L. qui dirigeait déjà la main vers une des poches de sa veste; impeccable, comme d'habitude.

— *Tres Jamaica, son 2,25 dolares* — lui indiqua la dame en s'approchant d'elle.

Elle fouilla dans son sac à main, en sortit une poignée de pièces dont une tomba sur le sol puis roula entre les colonnes de la rambarde jusqu'à disparaître dans le vide. Un image terrible traversa son esprit telle une épée mortelle. Elle releva violemment la tête: A. L. était penché en train de nettoyer une tache de poussière sur une de ses chaussures, Paco avait déjà rejoint l'Audi, la madame, ou mademoiselle? Suzana faisait une grimace fataliste qui devait signifier:

— Celle-là, pour la récupérer, ce n'est même pas la peine d'y penser!

— *Primero, al apartamento, luego veremos* — ordonna A. L. au chauffeur. Aline ouvrit les yeux puis se redressa. Elle s'était assoupie.

— Comment vous sentez-vous? — Toujours aussi prévenant, A. L....

— J'ai dû mal dormir cette nuit. Très bien, je me sens très bien, où sommes-nous? — Elle se sentait bien, que lui était-il arrivé? une grosse crise de parano... Il y avait aussi de quoi, non? Vraiment? Elle souffla: voilà qu'elle recommençait son délire! — Pardon, vous disiez?

— Nous sommes dans le quartier San Benito, le centre de la ville, un peu chic mais assez sûr. Nous pouvons passer par l'appartement d'un ami, nous y reposer puis aller déjeuner dans le quartier, visiter le Musée de l'art du Salvador, si cela vous tente.

— Excellent! Après les villas des amis, les apparts des amis... — songea-t-elle avec une pointe

d'agacement. — Nous sommes dans une des villes les plus dangereuses du monde, n'est-ce pas?

— Tout à fait, un des pays les plus dangereux du monde, une des villes les plus dangereuses du monde. Rassurez-vous, nous sommes là pour vous protéger de n'importe quelle menace. Il ne peut rien vous arriver.

— Et si nous sommes attaqués par ces voyous tatoués de la tête aux pieds!?

— Les *maras*? Paco n'en fera qu'une bouchée, même à un contre dix! — plaisanta-t-il. — Nous arrivons —. Le chauffeur sortit une télécommande avec laquelle il ouvrit le rideau de fer d'un parking souterrain situé sous un immeuble très cossu d'une dizaine d'étages. — En revanche, nous ne nous déplacerons qu'en voiture. La promenade à pied, malgré la politique sévère du Président Bukele envers ses délinquants, n'est pas très recommandée, j'en suis désolé.

Elle se rappela que Josefina habitait San Salvador. Comment faire pour la rencontrer dans cette ambiance ultrasécuritaire sans avoir ses chaperons sur le dos? Etait-ce une bonne idée?

— Combien de temps allons-nous rester ici?

— J'avais pensé à deux nuits mais c'est vous qui décidez si vous désirez prolonger votre séjour ici.

— D'accord, je vais y réfléchir.

Paco les déposa devant la porte d'un ascenseur où aurait pu entrer un couple de mastodontes et leur progéniture qui les déposa directement à l'appartement 13B.

— Il y a un appartement par étage? —
interrogea-t-elle en déposant sa petite valise dans
l'entrée.

— Deux, et chaque étage à deux ascenseurs.

— C'est le grand luxe!

— Mon ami est dans l'immobilier... Je ne suis
pas certain qu'il soit propriétaire.

— A combien peut s'élever le loyer d'un tel
appartement?

— Je ne suis pas certain qu'il soit locataire! —
jubila le vieillard.

— Un squatter! Vous, vous avez des amis
squatters?! Vous m'en direz tant!

— En quelque sorte, il l'occupe en attendant
qu'il soit acheté. L'immeuble est de construction
récente et il est un des actionnaires du consortium,
hispano-panaméen si je ne m'abuse.

— On ne prête qu'aux riches...

— Je ne vous le fais pas dire.

— Il y a donc des Salvadoriens...

— Mon ami est Espagnol, Catalan plus
précisément. Evitez les jugements hâtifs, il a
commencé comme chef de chantier et je puis vous
assurer qu'il est originaire d'une famille très modeste,
des combattants républicains qui ont connu cet exode
inhumain que leur a réservé notre France chérie.

— Une fortune bien méritée donc...

— J'en suis absolument persuadé — ponctua
A. L. d'un ton qui n'admettait pas de répartie.

— Quoi qu'il en soit, vous le remercieriez de
son hospitalité, oui? La vue est incroyable...

— Je n’y manquerai pas. Je vous montre votre chambre?

Luxe sobre, Aline se sentait très à l’aise, heureuse, étalée sur son futon japonais. Elle venait d’inventer le concept: le luxe sobre. En peinture, elle n’avait jamais été fan du baroque, pas trop de la renaissance, encore moins du style pompier, assez des impressionnistes et des impressionnismes, elle aimait beaucoup le cubisme... Pouvait-il y avoir une application du concept de luxe à la peinture? A réfléchir. En attendant, une petite douche! Ils avaient convenu avec A. L. d’aller d’abord déjeuner en ville et qu’il lui montrerait une des « surprises », comme il les appelait, quand ils reviendraient d’une visite au Musée de l’art du Salvador.

A peine essuyée, il faisait une chaleur étouffante, elle s’installa en sortie de bain sur un des transats installés sur la terrasse qui prolongeait sa chambre. Elle n’était pas particulièrement réjouie d’être en ville. Elle était née et avait grandi dans une ville. A part le rituel estival des vacances familiales aux Sables-d’Olonne, non seulement elle était née et avait grandi à Paris mais elle y avait également suivi toute sa carrière professionnelle. Des activités extraprofessionnelles? Elle n’en avait pas, ou si peu. Pourtant, pourtant, après avoir passé... combien? à peine cinq semaines sur la côte Sud d’El Salvador, elle ne supportait pas la ville qui s’étendait à ses pieds. Elle la trouvait moche, bruyante et... dégueulasse. Elle n’avait plus du tout envie de

rencontrer Josefina dans ce cadre laid et stressant. Elle l'inviterait à la rejoindre à San Blas ou dans le coin, on verrait... Elle était pressée d'y retourner! Incroyable!

— Je prends goût aux vacances carte postale, plage de sable... noir et cocotiers! Bien, très bien, ma petite Aline, tu files un bon coton...

Ils déjeunèrent au restaurant du Sheraton Hotel. Tandis qu'A. L. avait picoré avec parcimonie un cocktail de fruits de mer, coquillages, poissons et crevettes après avoir dégusté une soupe faite des mêmes ingrédients, Aline avait dévoré des *pupusas* les unes derrière les autres: au fromage, au poulet, au poisson, à la crevette avec fromage, et avait déclaré forfait en demandant si elle pouvait emporter les *pupusas* d'épinard et fromage qu'elle avait commandées. A. L. avait fait la grimace. Il n'avait qu'à s'adapter.

— Vous ne vous faites jamais livrer de la nourriture préparée?

— Quelle horreur!

— Même durant les confinements causés par la covid-19?

— Certainement pas! Vous allez me trouver vieux jeu mais je préfère savoir où été cuisiné ce que je mange, y compris pouvoir voir où cela se passe et le déguster dans une assiette, avec des couverts, une serviette, un vrai verre...

— La pizza... — glissa Aline.

— Je mange la pizza avec des couverts et dans une assiette... Il peut m'arriver de pique-niquer mais pas en ville! — il partit dans un grand éclat de rire! Aline s'occupa de leur resservir du vin blanc, argentin, pour ne pas avoir l'air trop ridicule.

Ils se rendirent ensuite, au Musée de l'art salvadorien, à quelques pas, en automobile. Beaucoup de production nationale, du XIX^e jusqu'à aujourd'hui. Les œuvres exhibées provenaient de collections nationales comme privées. Aline était dans son milieu, A. L. l'accompagnait, muet comme une carpe. Elle passa énormément de temps dans une exposition consacrée à l'influence des événements historiques nationaux et des styles étrangers sur la production plastique salvadorienne. A. L. demanda discrètement un tabouret pour reposer ses pauvres jambes qui n'en pouvaient plus. Elle ne s'en rendit même pas compte. A sa grande satisfaction. Il semblait se réjouir, presque comme un enfant, de la passion de cette femme totalement absorbée dans la contemplation de chaque œuvre. Pour la dernière exposition, consacrée à l'art contemporain salvadorien au Salvador et à travers sa diaspora, accompagnée d'une très pédagogique muséographie à propos du développement de l'art contemporain en général, A. L. eut l'intelligence d'emmener son petit tabouret avec lui. A ce périple interminable s'ajoutèrent quelques expos temporaires, pas question pour Aline de les laisser passer!

— Eh bien, avez-vous pu voir tout ce que vous couliez voir ou est-ce que je vous attends? prenez

votre temps! — l'interpella-t-elle. A. L. se leva hébété de son tabouret et n'osa rien dire: ils étaient entrés au musée vers 14 h 00, il était près de 18 h 00! Puis il reprit des forces assis sur la banquette arrière de la Audi que Paco avait eu l'amabilité d'amener jusque devant l'entrée du musée pour récupérer son *boss*:

— Là, le patron, vous l'avez tué! — lui murmura-t-il en refermant la portière derrière elle.

— Comment vous sentez-vous, Aline, pas trop fatiguée? Nous pouvons reporter la « surprise » à demain si vous préférez...

— Cela dépend de vous — lui rétorqua-t-elle perfidement: — Vous me semblez fatigué, une petite sieste?

— Paco, à l'appartement, au trot! — s'exclama A. L. piqué au vif.

Magie d'A.L. Qu'elle ne pouvait s'empêcher d'apprécier. D'un glamour décadent, démodé, presque baroque par moments, il avait des attentions sinon très sexies, disons, touchantes. A peine s'ouvrit la porte de l'ascenseur, il débarrassa Aline de son sac à main, — Retirez vos talons, mettez-vous à l'aise, vous avez tellement marché aujourd'hui! — ce qu'elle fit, il l'attira par la main vers le bar. Il sortit d'un seau à champagne une bouteille où elle put distinguer le mot « Reims » sur l'étiquette.

— Champagne français, je vous soupçonne d'être en réalité un sacré patriote! — s'esclaffa-t-elle.

— Vous ne pouvez pas savoir à quel point...
Un jour, je vous épaterai à ce propos, vous verrez! —
ria-t-il tout en lui tendant une coupe et en l'invitant à
se diriger vers l'autre bout du couloir dont la première
porte donnait sur sa chambre à elle. Sur le coup, elle
ne releva pas sa remarque jusqu'à ce qu'elle se
retrouve bien plus tard dans son futon à essayer de
déchiffrer la journée qu'elle avait passée.

Il poussa délicatement la porte:

— Ah, avant, tchin-tchin! — Ils firent se
choquer leurs verres dans ce bout de couloir un peu
sombre, trempèrent leurs lèvres dans leur verre
respectif, si peu: A. L. était aussi impatient de lui
montrer le tableau qu'Aline l'était de le voir enfin. —
Avec tout ce que vous avez déjà...

— Allons, A. L., ne me torturez pas plus
longtemps, espèce de monstre! — s'exclama-t-elle en
poussant elle-même la porte. — Cet A. L. quand
même, quel scénariste! — pensa-t-elle avant de
pousser un hurlement.

De joie, un hurlement de joie: ce qu'elle avait
devant elle venait comme le bouquet final de cette
journée magnifique. De sa visite au Musée d'art
salvadorien qu'elle avait justement achevée avec des
œuvres récentes d'art contemporain.

— Le *Mao* à la mine! — cria-t-elle. — Santé!
Je reviens, je vais chercher la bouteille! Quand elle
revint avec le seau à la main, A. L. avait installé deux
chaises côte à côté à quelques mètres du mur où était
fixée l'œuvre. Assis sur l'une d'elles, il fixait le
dessin. Aline s'arrêta dans l'embrasure de l'entrée,

observant son profil: — Un rapace! — pensa-t-elle.
— Il dévore littéralement l'œuvre du regard, un regard avide, presque méchant, le regard d'un tueur?
Il se tourna vers elle, tout sourire:

— Alors? — questionna-t-il d'une petite voix.

— Alors quoi!? — s'écria-t-elle tout en s'asseyant, lui servant du champagne et regardant le tableau en même temps. — C'est une énorme plaisanterie, géniale! — Les sourcils d'A. L. se plissèrent d'incompréhension. — Alors, comment vous expliquez? Andy Warhol, pour tout le monde, c'est de la reproduction en sérigraphie, de l'art industriel, est-il vraiment un artiste? ont demandé certains critiques? Warhol, c'est les bananes, les Marylin et les Mao aux couleurs criardes, vous comprenez? En réalité, à part une période depuis le début des années soixante jusqu'au début des années soixante-dix, il a toujours dessiné. C'est par le dessin commercial qu'il est arrivé à la sérigraphie, eh oui, qui le croirait! Vous ne comprenez donc pas! Face à sa cinquantaine de Mao clinquants, juste un dessin épuré...

A. L. fit la grimace d'un enfant qui venait enfin de saisir le pourquoi du comment, une grimace un peu niaise. Il lui resservit du champagne, ils trinquèrent:

— Vive la Révolution culturelle! — s'esclaffa le vieillard en rigolant.

— Vive la Révolution culturelle! — cria Aline.

Puis ils restèrent assis côte à côte, en silence, leurs yeux fixés sur le dessin à la mine.

— Ces messieurs-dames vont diner? — interrogea la cuisinière, la mine préoccupée.

— Ne vous en faites, vous pouvez y aller, je me charge de réchauffer les plats — la tranquillisa Paco qui jeta un œil par la baie de la cuisine: la nuit était déjà tombée depuis un bon moment.

La fabrique à riens

A Andy Warhol

Je ne l'ai pas vu venir, le petit Français.

Nous étions un petit groupe à discuter de... musique, je crois, et ce gars sorti de nulle part m'apostrophe avec un ton rigolard: « Ben tiens, je te mets un putain de hamburger plein de couleurs criardes dans un cadre et roulez jeunesse! Filmer, vous filmez en train de dégueuler dans un MacDonald, ça oui, ça aurait été couillu! »

Comme d'habitude, certains firent comme s'ils n'avaient rien entendu et le reste m'observa: « A voir que va répondre le boss... »

Sérieusement, je n'en avais rien à foutre de ce freluquet, avec sa tête de Tintin, ou de Milou, ce n'était pas le premier à croire que d'être un

personnage public nous oblige à écouter sagement leurs louanges et critiques.

Tant qu'il ne sortait pas un colt comme l'autre connasse, il n'y avait qu'à attendre qu'il se fatigue.

« Ils vous paient pour leur faire de la pub, pour pouvoir vendre leur soupe insipide? »

« Ne répond pas », me glissa quelqu'un.

« Ils ne m'ont pas attendu pour être des produits populaires », aurais-je pu lui rétorquer mais au même instant une main anonyme me tendait une coupe de champagne rosé et la soif qui me dévorait me fit oublier cet emmerdeur.

Jusqu'à ce que je me souvienne son parallèle entre les portraits de Che Guevara et Marilyn Monroe, il aurait voulu me traiter de putassier qu'il n'aurait pas mieux fait, diplomatiquement parlant.

Sans parler de la chaise électrique et l'Accident, et les fugitifs, « le cynisme est une chose mais flatter les bas instincts de l'humain pour faire du fric, devenir une vedette et manipuler les gens, ça pue le nazisme à plein nez votre affaire », le Français avait prononcé d'un ton appuyé: « affaire ».

Me traiter de nazi, quand on sait d'où je viens, c'est quand même gonflé.

Les autres étaient d'accord.

Bon, ils, et elles, sont toujours d'accord, et le seront tant que je leur apporterai pognon et gloire, petits esclaves de merde qui me sucent à la demande, j'aime ça.

« Votre gueule! Il n'y a pas eu des Polonais nazis? Réponds, crevure! »

Il ne l'a pas dit comme ça mais le ton était suffisamment insinueux pour que je tombe dans ce chausse-trappe, cependant, cependant Andy ne se laisse pas si facilement avoir, jamais et pas du tout.

« Affaire » ... Sale con... « Alors c'est ça la fameuse « Fabrique », laissez-moi rire! Où sont les ouvriers penchés sur leurs automatismes? Où sont les ouvrières que le patron se fait entre deux portes? »

Bien sûr que j'étais vexé, faire partie des porcs (*pigs*), merde alors!

Néanmoins, je n'en ai rien laissé paraître alors qu'il me demandait maintenant quelle impression cela faisait de vivre dans une boîte de chocolats.

Une amie, disons une collègue, aujourd'hui on dirait une groupie, commençait à perdre patience, je l'ai envoyée se masturber dans les chiottes, ce n'était pas le moment que la situation dégénère, et je l'avoue, je m'amusais comme un petit fou.

« Boîte de chocolats » ... L'idée me plaît, sucrée, sucer, croquer, consommer, hé! hé! hé! ...

En revanche, son « typique, ça brille, on en prend plein les yeux et rien derrière à part des murs sales et impersonnels », là je me rappelle que je lui ai lancé un regard noir derrière mes lunettes noires car je savais à quoi il faisait référence, ce petit provincial de merde: discothèque, bar à putes, quoi encore?

Il observa un moment deux potes en train de faire des tirages sérigraphiques de Jackie.

Il s'étrangla presque de rire: « Bien sûr, la *First Lady*, pas la plus commune des mortels, hein, Monsieur l'Arriviste? Ah! ah! ah!!! »

J'ai bien cru qu'il allait décocher un coup de pied au cul à un des deux...

Le fordisme appliqué à l'art, je me souviens qu'il avait mentionné cette saloperie dans son courrier.

Et autres balivernes. Je m'étais imaginé répondre avec l'art appliqué au fordisme sans y prêter plus d'attention que cela.

Maintenant qu'il était là, agressif à un point qu'il laissait supposer qu'il était armé, je me sentais aussi ridicule que le professeur de philosophie qui fait l'intelligent avec la roue de l'Histoire et l'histoire de la roue, quel niais!

Moi...

Quand les autres ont finalement essayé de se sortir d'embarras en se proposant entre eux de répéter quelques morceaux du Velvet, il ne s'est pas démonté le petit Français, arrogant et naïf comme tous les Français: « Ah, j'avais oublié! Les mariachis du capo dans la version petites tapettes! »

Je ne suis pas tombé dans le piège, il aurait été homophobe, c'eut été aisé mais évidemment qu'il ne l'était pas, l'enfoiré!

Je ne m'amusais plus vraiment, découvrant qu'habitué à être le provocateur de service, je n'avais pas pris garde: entre les lignes de sa lettre, j'aurais pourtant dû détecter ses intentions, provoquer un provocateur, aller plus loin que lui dans ses invectives l'annulait-il?

Clairement oui.

Filmer interminablement quelqu'un en train de dormir ne correspondait plus à rien, l'idée s'évanouissait progressivement jusqu'à ce que je ne me souvienne plus qu'elle était l'idée, le camouflage disparaissait, devenant réalité, j'avais même léché le cul de Mao pour rien sans parler des faucilles et marteaux qui dénonçaient un vide intellectuel abyssal, mes torses, doubles torses et bites se réduisaient à de la porno qui ne disait pas sans nom.

Plusieurs fois, au cours de la conversation, de son monologue, j'ai senti qu'il semblait penser « ce Warhol, il n'a pas de couilles! », et alors, les faibles ont le droit de recourir à d'autres moyens que la virilité, non?

Mais il ne l'a pas dit, rien, c'est moi qui me le suis inventé?

Pas mal quand même, me laisser croire que c'est moi le réalisateur, l'unique, qui fait ses films comme prétextes pour baiser à qui veut, me prendre à l'embuscade de mon ego, banal en fait.

Il n'empêche, tout s'estompait: fleurs, Marlon, les caisses (j'ai quand même échappé à un genre de « bah alors, pas de cercueil, aurait-on peur de la mort? »), Elvis (« Elvis I, Elvis II, Elvis III, Elvis IV... Ah! ah! ah! personne ne s'est rendu compte? »), les billets, même les *shoes*, adieu aspirateurs, cirages, perceuses et télévisions, les BD des autres, les à faire soi-même qui s'effaçaient comme de l'encre invisible, la soupe (« petite soupe, grande soupe, putain mais c'est géniale comme arnaque! »), encore Marilyn qui tentait de revenir à la surface (« Ah! ah!ah! Marylin,

tu n'aurais pas oublier sa petite culotte au passage, quel oubli commercial, non?! »), Liz, la Joconde s'effilochaient sous mes yeux impuissants, suicide et ambulance, ambulance accidentée (« t'es vraiment une petite crevure... »), sans compter d'autres catastrophes, accidents, remettez-en moi une dose, flammes, hôpitaux, obsèques, sans oublier une petite manifestation raciale (« hein, mon cochon...), petite soupe et petite chaise électrique, grande soupe et grande chaise électrique, là j'ai bien cru qu'il allait me balancer un coup de tube de plomb en pleine poire, le vide se faisait, lentement mais inexorablement, je le sentais venir, le Grand Final: adieu la bombe atomique, il mit un coup de pied dans un de mes nuages argentés, tous explosèrent pour ne laisser qu'une fine poussière argentine dans un coin, adieu la banane et maman, même Mick Jagger qui s'accrochait encore à une image depuis longtemps révolue de lui-même l'autorisant à faire oublier ses viols d'adolescentes en série (« c'est fini Andy, c'est fini de ne pas amalgamer l'artiste et son œuvre, tu peux dire adieu à ton cache-sexe et leur impunité »), adieu Geldzahler et Capote (« à tous les râteliers, hein? »), même Beuys? (« à la poudre de diamant, minable, comment peut-on être aussi jaloux?), Mao, Mao, autre Mao, encore Mao, jusqu'à la moelle comme un chien enragé, fini Mickey et les pistolets, Lénine et Beethoven disparaissaient dans l'ombre bras dessus bras dessous, jusqu'à mes autoportraits...

Le petit Français se dirigea vers la sortie, le Velvet chantait, tapait, gigotait de plus en plus fort

comme pour nous oublier, Tintin et moi, il se retourna soudain: « Qu'est-ce qu'il te reste? Rien. J'allais oublier, tu peux dire adieu aussi à tes Sans titre, crapule. »

Je pris l'air affligé alors que j'étais déjà soulagé qu'il s'en aille.

« Fais pas le malheureux, avec moi, ça ne prend pas. Continue avec tes conneries, fais ton beurre, fais ta star, continue de te faire lécher les pieds par cette bande de parasites, il doit bien y en avoir un qui vaille la peine. »

« C'est tout? » J'avais évité prestement de ne pas avoir l'air méprisant et avais répété presque souriant mais sans dédain: « C'est tout? »

« C'est tout? Tout? De quoi parlons-nous? T'as de la chance que c'est beau, le reste, je m'en branle. »

« Je peux tout de même savoir qui vous envoie? »

« Bien sûr. C'est le Club des amis de Marcel. Tu sais quoi, tu aurais eu le culot de faire référence à Marcel, je t'aurais *illico* réduit en bouillie. Adieu, Big Boss! »

Scène de ménage

— Mais d'où sors-tu tout ce pognon?! — lui demanda Cosette d'une voix blanche.

— Bah, en bossant! Qu'est-ce que tu crois?! — ria Yves en commençant à remettre les billets dans le sac de sport où il les tenait cachés depuis presque deux semaines. Il savait qu'elle allait faire des problèmes. C'est justement à cause de cette crainte qu'il avait hésité avant de lui montrer ce qu'il appelait « mon trésor de guerre ». — C'est mon trésor de guerre!

— Où as-tu volé... Il y a combien là? — Cosette s'interrogea une fois de plus; quelle mouche l'avait piquée de monter à Paris avec ce fouteur de merde? C'est vrai, il faisait que causer des problèmes!

— 25 000 euros, en petites coupures. — Il avait dit « en petites coupures » parce que c'est vrai que ça faisait beaucoup de billets ou parce qu'il avait vu ça dans des films de gangsters? Toute façon, pour le moment, l'urgence, c'était de convaincre Cosette que c'était du bon argent, à eux. — C'est à nous deux.

— Mais j'en veux pas de ce fric, d'où ça sort? — Il y avait de la panique dans les yeux de Cosette. Elle s'imaginait déjà les flics enfonçant la porte: Police! Que personne ne bouge!

— J'ai fait un deal... T'inquiètes!

— 25 000 euros! Qu'as-tu donné en échange? — En le disant, elle se rendait compte que 25 000 euros, c'était une sacrée somme! Ce qui augmentait d'autant son inquiétude.

— Juste un dessin... — Yves essaya d'avoir un ton de voix le plus désinvolte possible, genre « y'a vraiment pas de quoi perdre du temps là-dessus ».

— Ne me dis pas que tu as... — Elle commençait à s'imaginer ce qu'Yves avait fait et se leva d'un bond. — Répond!

— Juste un dessin... — Par précaution, il saisit le sac de sport dont il ferma rapidement la fermeture-éclair.

— Juste un dessin! Tu trouves un boulot, tu trouves enfin un boulot et tu trouves le moyen de... — Elle cherche quelque chose du regard, un balai, une fourchette, n'importe quoi, elle n'en peut plus de ce connard!

— Mais, Cosette, pourquoi tu le prends comme ça? Je les fais pour nous, pour toi, nous...

— Tu as volé pour moi!? — Elle devient rouge écarlate et se rapproche dangereusement de lui. — Tu as volé pour moi?! Tu me prends pour une conne ou quoi!? Dégage, connard! Dégaaaaage!!!

Yves attrape la courroie du sac de sport et se rue vers la porte de la chambre de bonne. Sans se retourner, il dévale l'escalier et débouchant dans la rue comme un bouchon de mousseux, il part en courant comme un fou vers la Gare du Nord.

— Quelle idiote, elle comprends rien à l'amour, connasse! 25 000! Je vais être le roi du village!

Par ordre d'apparition, celles et ceux qui ont pu être contacté(e)s:

A.L.:

— Sans commentaire, et vous devriez vous mêlez que de ce qui vous regarde.

Maurice Leblanc:

— C'est une vieille histoire, du passé... Je ne me souviens pas de cette dame.

Arsène Lupin:

— Vous vous trompez sur la personne! Je ne connais pas cette dame.

Don Salvador:

— La señorita Leblanc? Sympathique, elle est en vacances. Je ne sais pas ce qu'elle lui trouve à A. L. mais bon, c'est une femme qui a beaucoup d'expérience, j'imagine qu'elle sait ce qu'elle fait.

Max:

— Tout est allé très vite. Elle doit avoir ses raisons... dont elle ne m'a jamais fait part, comme toujours!

Charlotte:

— Que vous dire? Une fois de plus, c'est papa qui trinque! Ma mère, ce n'est pas qu'elle est égoïste, mais à part son boulot...

Sylvain:

— Voyager lui fera du bien mais je préfère ne pas parler avec elle pour le moment.

Josefina:

— Nous ne nous connaissons pas vraiment, vous savez... Je vais vous dire la vérité, nous ne nous sommes pas encore rencontrées en chair et en os. Faut voir.

L'écrivaine:

— J'espère qu'elle sait où elle met les pieds. A. L., tout un personnage, très sophistiqué, pas simple, au contraire, il adore tout compliquer!

Isodore Beautrelet:

— Je ne sais absolument pas de qui vous êtes en train de me parler. Mais je lui souhaite bien du courage!

Jacques Hill:

— Je suis tenu au secret médical, désolé.

Guy de Maupassant:

— Un peu de folie n'a jamais fait de mal à personne.

Stéphane Mallarmé:

— Y a -t-il un écrivain, un vrai, dans l'histoire que vit cette femme?

Sherlock Holmes:

— Demandez à Herlock Sholmes, ah! ah! ah!

Herlock Sholmes:

— Demandez à Sherlock Holmes, ah! ah! ah!

Sir Arthur Conan Doyle:

— Je ne veux rien savoir. Je ne tiens pas à relancer une polémique dont je n'ai pas été la cause mais bien la victime.

Danielle:

— Je vois mal Aline se mettre dans des problèmes. Franchement, ce n'est pas le genre de personne pour qui je me ferais du souci, elle a toujours su s'en sortir, très bien s'en sortir. Elle a un petit passage à vide? Qui n'en a pas eu dans la vie? Et la ménopause, on

oublie toujours que nous, les femmes, nous avons cette période à traverser à un moment ou un autre.

Pascal:

— Moi, je vous le dit, elle doit être en train de bien s'éclater, Aline! Ce n'est pas le genre à se laisser abattre. A cinquante ans, on a le droit de changer de tout si on ressent l'envie. Sinon, à quoi bon vivre? J'ai beaucoup appris avec elle, elle ne travaille pas, elle vit son travail, elle m'a appris à aimer mon métier. Elle va revenir ici gonflée à bloc, on parie?

Mireille:

— Un peu de piment dans sa vie, ça ne peut pas lui nuire! Moi aussi, j'ai divorcé, mes enfants ont choisi le mauvais camp alors que personne leur avait demandé de choisir, on s'en remet, et sans regrets. Même si lui vient l'idée saugrenue de changer de sexe, c'est très à la mode à notre époque, non? Elle aura mon soutien, je l'aime bien, cette petite, c'est une bosseuse!

John:

— Cinquante ans pour faire sa première fugue, c'est cool! C'est une super collègue, elle m'a beaucoup appuyé quand je suis arrivé ici en stage, ce qui n'a pas été le cas de tout le monde. Je l'ai aidé à se remettre en contact avec ses parents, ils étaient un peu flippés, il faut dire qu'ils ne sont pas très branchés internet ses vieux! Maintenant tout va bien.

Ricardo:

— Si vous aviez vu comment elle a dégagé le petit gigolo! Une femme de caractère.

Wendy:

— Une femme de caractère! Si vous aviez vu comment elle a dégagé le petit gigolo.

Pascual et Silvio:

— C'est pas nous!

Leonardo:

— Je ne m'intéresse pas aux histoires des adultes, encore moins aux débilites de mes crétins de frères.

Apprenti-gigolo:

— C'est cette femme, une étrangère, qui m'a jeté comme une vieille serpillière? Pas facile...

P1:

— Oui, nous l'avons vue à plusieurs reprises assise sur la plage. Non, rien de particulier à signaler.

P8:

— Je voudrais quand même dire que cette personne a toutes les...

P1:

— P8! On ferme son bec! RAS! RAS!!!

Gérard:

— La mère de mon épouse? Je ne la connais pas beaucoup la belle-mère, elle vit dans son monde avec

la peinture. Elle est en froid avec sa fille, ma femme, mais moi, tant qu'on me laisse de côté, pas de pépin!

Monsieur l'Agent:

— Un peu tête en l'air quand elle était jeune. Je l'ai perdu de vue depuis très longtemps. Maintenant, elle est mère de famille. Une gentille fille, dirais-je.

Monsieur Leblanc:

— Aline, c'est notre fille, notre unique enfant. Elle a su aller loin, beaucoup plus que moi, elle a le travail qu'elle souhaitait. Attention! elle a bossé, ça, pendant que ses copines s'amusaient, elle, elle ne décrochait pas de ses études. La peinture, c'est sa passion, c'est tout. Max, il est gentil mais il n'a pas non plus inventé le couteau à couper le beurre. Ses enfants? Vous voulez mon avis, vraiment? Des sacrés ingrats! Qu'elle voyage, qu'elle voyage, d'autres horizons, c'est ce qui lui manquait!

Madame Leblanc:

— Elle m'inquiète un peu, c'est vrai. Elle est comme nous, une vraie Parisienne, elle n'est jamais sortie de Paris, rarement. Le reste, ça ne nous regarde pas, c'est sa famille, son travail... J'espère qu'il y a des tableaux, de la peinture... Ma fille, elle ne peut pas vivre sans la peinture!

José:

—Aline Leblanc, elle s'entend bien avec le patron. Ils sont bons amis. Je ne peux rien dire de plus, vous comprenez...

Le surveillant en chef de la plage:

— La Française! Elle est marrante. Au début, elle n'osait même pas mettre un doigt de pied dans l'eau. Elle était toujours à commenter: C'est dangereux, non? C'est dangereux, non? En ce moment, je dois sans cesse lui rappeler qu'il ne faut pas trop s'éloigner du bord, surtout au moment de la marée.

Malika Bouteflika:

— Nous ne sommes ni amies ni même collègues. Nous nous croisons parfois dans une inauguration, une galerie, c'est une excellente professionnelle, passionnée. Elle a participé le mois dernier à un des forums que j'organise, très intéressante. Je pense lui proposer une collaboration, je ne sais pas encore quoi précisément, quand elle reviendra ici.

La journaliste:

— C'est une des meilleures restauratrices françaises. Je l'ai interviewée il y a des années, elle était depuis peu au Louvre. Impressionnante, une culture! Je l'apprécie depuis toujours parce qu'elle ne défend pas telle époque ou tel style face aux autres époques, aux autres styles. Elle aime tout, c'est l'impression qu'elle donne en tout cas. Même l'art contemporain que certains collègues traitent de tous les noms d'oiseaux,

jusqu'à charlatanerie! Elle a été une pionnière en la matière, la restauration, je sais que cela sonne bizarre! la restauration d'art contemporain. Elle est connue et très respectée dans le milieu. Surtout après sa tribune non publiée à propos des écologistes qui balancent je ne sais quoi sur des œuvres exposées. Je lui donne raison: pas d'art, pas de culture, pas de civilisation.

Père supérieur Gerardo:

— La *Señora* Leblanc est passée ici en coup de vent. Elle accompagnait un ami de l'ermitage, un de nos mécènes, qui s'est chargé de lui faire visiter les lieux. J'ai cru comprendre qu'elle était repartie très satisfaite de son bref séjour.

Père Aurelio:

— Moi, je l'aurai prévenue! Cette femme, je n'ai aucune raison de penser du mal d'elle. Mais entre les mains de l'autre sacripant, allez savoir! Mon frère Salvador dit qu'il n'y a rien à craindre, que cette femme a la tête sur les épaules. Mon frère, il a toujours été trop compréhensif avec cette crapule. Si je vous racontais comment il l'a traité, comment il le traite encore aujourd'hui, un scandale!

Lucie Morand:

— Une amie d'A. L., dites-vous? Il a dû la connaître après son séjour chez nous alors... Ou avant: de fait, jamais personne ne l'a visité en cinq ou six ans à l'hôpital. Beaucoup de courrier, énormément! mais pas une visite! Que je sache.

Bruno:

— Je ne sais plus quel âge nous avions exactement... des ados. C'est vrai que c'est moi qui l'ai entraînée dans ce délire. Avec Aline, on n'a pas traîné longtemps nos basques dans le coin, c'était une communauté pourrie, il s'engueulaient tout le temps, beaucoup de fumette, il y en a qui ne faisaient que ça, fumer, alors ceux qui bossaient comme des malades, forcément, ils n'étaient pas très contents. Et plein d'histoires de cul. C'est kif-kif bourricot, disait Aline, les mecs font ce qu'ils veulent pendant que les gonzesses restent à la maison. C'est elle qui m'a dit: allez, on rentre à Paris, il n'y a rien à faire d'intéressant dans ce taudis! Après, on m'a envoyé chez des parents en Allemagne, je ne l'ai jamais revue.

Aziz:

— Aline, ah! Aline Leblanc! J'étais amoureux d'elle quand nous étions voisins. Tout ce que j'ai lu jusqu'à mes quinze ans, c'était grâce à elle. Elle m'offrait des bouquins, elle m'a même payé pendant trois ans un abonnement à la bibliothèque du quartier! Le truc, c'est qu'elle était obsédée avec la peinture, les œuvres, les artistes. Moi, à l'époque, je n'étais vraiment pas intéressé par ce genre de machins. Sinon, nous nous serions peut-être mariés, qui sait?

Gabriela:

— Nous étions bonnes amies, sans plus. Après, c'est la vie, nous nous sommes perdues de vue. On m'a dit

qu'elle travaillait au Louvre, je me souviens que c'était son rêve. Je suis contente pour elle.

Le père d'Aziz:

— Une bien brave fille! Elle n'était pas musulmane mais moi je sais que notre fils Aziz, il était malade d'elle. Il est devenu professeur à l'université de Saint-Denis, vous imaginez! professeur d'université! Je remercie toujours ses parents, de bonnes personnes, quand je les croise car si Aziz n'avait pas connu Aline, je crois qu'il serait resté un âne bâté ou devenu un délinquant. Cela me fait mal de le dire, je suis son père, mais c'est vrai!

Paco:

— Elle s'endort facilement lorsqu'elle voyage en automobile, c'est tout ce que je peux vous dire!

Susana:

— Je l'ai vu quelques minutes. Elle n'avait pas l'air bien. Je crois qu'elle a le vertige. Je ne sais pas, ils sont arrivés et hop! ils sont repartis...

Cuisinière:

— Je l'ai à peine entrevue mais à chaque fois qu'on se croisait, elle me saluait, elle avait un petit mot gentil, une brave femme.

Lorsqu'elle se réveilla vers 2 h 00 du matin, elle avait une petite migraine mais elle était surtout perplexe. Aline n'était pas de ces personnes qui ont des insomnies ou qui se filent des angoisses qu'elle ne pourra pas régler dans son lit à cette heure avancée de la nuit. Il s'agissait d'une seule question. Les copies que lui avaient montré A. L., il en était à... huit, était-ce le même faussaire qui les avait faites? Du coloriage de Miró jusqu'au dessin à la mine de Warhol en passant par l'estampe de Hokusai ou des styles à l'huile tant différents comme Bacon, Picabia, sans parler de Géricault, et Rembrandt! et Bruegel, tous ces artistes n'ont pas utilisé les mêmes matériaux pour fabriquer leurs œuvres ni les mêmes ingrédients pour leurs couleurs! Si une seule et même personne avait commis ces copies, il s'agissait d'un talent

d'exception, unique, qui ne se répéterait jamais dans l'Histoire de l'Art! Pour le père Aurelio, son frère Salvador était ce génie. Cependant, jusqu'où pouvait-on faire confiance à ce moine irascible?

Il fallait qu'elle fasse quelque chose! Mais quoi? *Don* Salvador avait répondu par un courriel poli à son courriel poli. Elle l'avait relancé en l'informant de leurs pérégrinations: la plage de San Blas, le lac de Coatepeque, l'Ermitage de San Dismas à Ahuachapán et actuellement San Salvador, la colonie San Benito. On verrait bien s'il allait réagir un peu plus... Elle se moquait de savoir ou pas si ces deux loustics, A.L. et *don* Salvador, s'étaient enrichis en vendant des copies presque parfaites de chefs d'œuvre. Ce qui la rendait malade était le souvenir de *don* Salvador assis toute la journée devant l'entrée de son bordel qui ne fonctionnait pas à regarder le temps passer, combien de temps perdu! Elle y avait pensé durant sa douche qu'elle avait prise glacée pour faire passer l'effet effervescent qu'avaient produit sur ses tempes les bouteilles de champagne, combien? qu'ils s'étaient ingurgitées, assis comme deux pénitents impénitents devant le portrait de Mao Zedong.

Le visage frais et la tenue impeccable d'A. L. ne la surprisent aucunement,

— C'est la même personne qui a effectué ces huit copies? — questionna-t-elle avec un air de ne pas y toucher avant de séparer une corne de son croissant.

— Ah! Paco nous a amené des croissants frais! Auriez-vous l'obligeance de m'en passer un, chère Aline? Merci. Comment sont-ils?

— Parfaits! Je vais finir par me demander, à cause de vous, pourquoi me suis-je tant éloigner de la France. Champagne, croissants...

— Au moins pour vous rappeler les excellentes choses à déguster que vous aviez à portée de main; si vous en aviez les moyens, bien entendu. Et ce café? Mmm, guatémaltèque, le meilleur... Pour répondre à votre interrogation, ainsi est-ce. La même personne a exécuté les huit copies que vous avez eu le privilège d'admirer de vos propres yeux. De même en ce qui concerne les deux que vous verrez aujourd'hui, elles sont de la même main.

— Extraordinaire! — Elle détacha l'autre corne du croissant.

— Extraordinaire, je vous l'accorde. *Don Salvador* a une... patte unique.

La bouche pleine, elle écarquilla grand les yeux.

— Allons, Aline! C'est vrai que ces croissants sont tout à fait délicieux... Ne me dites-pas que le moine râleur ne s'est pas empressé de vous le dire! Il est persuadé que son frère est victime de mes manigances, ce qui m'importe peu à vrai dire. Je ne veux pas savoir ce qu'il a pu partager avec vous de ses délires paranoïaques, ils seront de toutes manières en ma défaveur. Pourquoi cet air étonné?

— Je ne pensais pas que vous m'en parleriez — se rattrapa-t-elle. — Je vous verse plus de café?

— S'il-vous-plait... Merci. Pourquoi pas? Je n'ai rien à cacher. Que l'on aime entretenir le mystère n'empêche pas que l'on soit également transparent, pour utiliser un terme à la mode. Regardez les artistes!

— Les artistes? — rétorque sèchement mais à voix basse Aline déstabilisée par cette diatribe presque véhémement d'A. L. alors que sa gueule de bois ne passe pas.

— Une toile! Une toile peut être emplie de mystère, n'est-ce pas? — Il la regarde, espérant son commentaire.

— C'est même préférable. Selon moi.

— Une toile emplie de mystère, devant vous, vous la décortiquez du regard, ou pas, juste une sensation globale, elle est transparente, elle ne cache rien. Sauf pour certains romanciers... c'est un autre sujet.

— De la transparence du mystère... Vous me prenez de court — grogne-t-elle en passant une main sur son front plissé. — Oui, bien sûr, concernant l'art, les arts en général. De là à appliquer le raisonnement à des agissements, des attitudes humaines... — elle souffle, — je ne vous suivrai pas. Nous sommes en train de parler, justement, d'une des différences qui existent entre la réalité, pour reprendre ce terme fort banal, — je divague — pensa-t-elle, — je divague... — réalité et représentation, artistique en plus, il y a des kilomètres entre eux, des années-lumière. Je vous trouve mutin ce matin! — s'esclaffa-t-elle en espérant que cette remarque calmera les ardeurs polémiques matinales du vieil homme que ne donne absolument

pas l'impression d'avoir alcoolisé une bonne partie de sa nuit passée.

— Pardonnez-moi, Aline! Vous avez tout à fait raison. Je vous laisse petit-déjeuner tranquille. Je batifole, je batifole... Je me risquerais bien avec un autre croissant...

— Tenez — elle lui tend la corbeille de croissants. — Batifoler, vous en avez de belles! Auriez-vous de l'aspirine?

— Ne bougez pas! Je vais vous en chercher tout de suite!

Elle craignait un commentaire fallacieux. Il n'y en eut pas.

— Il faut que je me repose une petite heure dans la journée, j'ai la grosse tête là...

— Où est-il passé? A. L.!?

— Je suis là, je suis là! Excusez-moi, Paco a eu une crevaision.

— Ah! Tout va bien?

— Oui, merci, tout va bien. Tenez, aspirine, verre d'eau...

— Merci —. Elle lui retire le petit plateau qu'il tient de la main droite, prend le cachet d'aspirine puis avale deux gorgées d'eau tout en louchant ostensiblement sur le paquet enveloppé de papier kraft qu'il tient de sa main gauche. — Mmmm, 75 x 50? — l'interroge-t-elle la mine goguenarde.

— De peu... 72 x 54. Laissez-moi le temps d'enlever son emballage... Voilà, je vais le poser sur

le dossier du sofa...Oups! Désolé, je l'ai mis à l'envers...

— Oh, le petit farceur! — soupira-t-elle intérieurement. — Pépère ne se fatigue jamais...

— Qu'en dites-vous, d'où vous êtes assise?

Elle sourit, Nikki de Saint-Phalle, quel hasard! Avant de prendre la décision de partir pour les Amériques, elle avait pensé à d'abord visiter le *Jardin des tarots* de cette artiste, situé en Italie, en Toscane. Elle ne se souvenait plus de pourquoi elle n'y était pas allée. A l'époque, c'était il y a seulement trois mois mais elle avait l'impression que c'était il y a une éternité, ou deux... elle avait pensé faire un tour en Amérique du Nord et du Sud et ensuite une autre virée en Europe, quelque chose comme ça. Pour l'instant, le MoMa était bien loin et l'aventure que lui proposait A. L. était bien plus excitante que de trainer ses savates dans les musées! Elle avait passé sa vie dans les musées, ça la changeait un peu!

— Alors! — Debout à côté du canapé, A. L. s'impatientait.

— Saint-Phalle, le *gun art* mais laissez-moi... je cherche le titre...

— Prenez votre temps! — il riait... en reprenant sa chaise pour s'y asseoir et se servir à nouveau un café-croissant. — Prenez votre temps!

— C'est une copie?

— Pardon? — Il mit le coin de sa serviette devant sa bouche pour dissimuler poliment qu'il l'avait pleine.

— Vous êtes certain que c'est une copie?

— Franchement? Si c'était l'original, et malgré toute l'estime que je vous porte, chère Aline, je ne vous le montrerais pas comme je suis en train de le faire.

— Je sais, c'était juste pour gagner du temps... *Shoot-it-yourself-picture*, début des années soixante!

— Excellent! Vous n'avez rien gagné, mise à part l'assurance que rien ne vous échappe.

— Figurez-vous que j'ai eu l'occasion d'admirer l'original...

— Ou cela?

Elle s'étonna qu'il ne sache pas où se trouvait l'original de l'œuvre. Bon, il en existait tout un paquet de ces toiles où Niki de Saint Phalle crevait des sacs remplis de peinture avec des tirs de carabine.

— Saint-Louis, Etats-Unis, lors d'un échange universitaire.

— J'y suis! — s'écria-t-il comme un bon élève de premier rang. — La Mildred Lane... la Mildred Lane Kemper Art Museum, qui dépend, effectivement, de l'Université de Saint-Louis. Je me trompe?

— C'est tout à fait ça! Etrange idée, vous ne trouvez pas?

— De mettre une galerie d'art dans une université?

Elle lui répondit en mimant une tireuse au fusil.

— Ah! Du Jackson Pollock avant l'heure... mais avec davantage de contenu, j'aime bien, oui.

— Davantage de contenu?

— C'est évident. Je dirais même: le mystère de la violence contenue puis exprimée nous saute à la

figure — dit-il d'une voix perchée de salonard caricaturé.

— Vous êtes...

— Persévérant? Tenace? Oui!

— Je suis allée plusieurs fois au MAMAC de Nice pour voir ses sculptures monumentales.

— Moi aussi, elle leur a fait cadeau d'une sacrée donation! Je dois dire qu'entre la Fondation Maeght et le MAMAC, il y a de quoi passer d'agréables promenades dans cette région.

— Vous y allez souvent?

— Régulièrement. J'y ai quelques amis...

— Qui sont propriétaires de villas luxueuses où ils admirent en privé des copies de chefs-d'œuvre? — elle se sentait plus détendue tout à coup.

— Vous avez mis dans le mille, ma chère — rit-il en se levant. — Mais pas que des copies... Nous déjeunons ensemble ici? — elle acquiesça de la tête. — A tout à l'heure.

— Ma pauvre fille, tu n'es qu'une petite curieuse, tu n'as reçu que ce que tu méritais... — maugréait-elle en retournant dans sa chambre où elle se laissa tomber lourdement sur le futon avant de tomber dans un profond sommeil. Après être restée une bonne demi-heure à contempler l'œuvre de celle qui avait proclamé: « J'ai eu la chance de rencontrer l'art parce que j'avais, sur le plan psychique, tout ce qu'il faut pour devenir terroriste. Au lieu de cela j'ai utilisé le fusil pour la bonne cause, celle de l'art. »

— Quelque chose comme ça... — marmonna Aline. — Pour une gamine qui s'est faite violée par

son propre père à onze ans, elle ne s'en est pas trop mal sortie... — Elle se rappela de son père à elle, elle l'imaginait mal... Elle s'en voulut d'avoir eu ce genre d'idée. — Faut-il abattre les tarés? — se questionna-t-elle à voix haute. — Allez, dodo!

Elle se regarda dans le miroir de pied de la salle de bains avant de passer sous la douche.

— Eh oui, la cinquantaine, ma vieille!

Elle se rappela qu'elle avait dit à Josefina qu'elle l'appellerait dès qu'elle arriverait à la capitale. Ce qu'elle n'avait pas fait. Elle la contacterait plus tard, lorsqu'ils seraient de retour à Playa de San Blas. C'est bien ce qui était prévu? Elle envoya un message à A. L qui le lui confirma:

— Sauf, évidemment, si vous avez besoin de prolonger votre séjour ici.

Elle se dépêcha de lui répondre par la négative: la ville commençait déjà à lui sortir par les trous du nez! Ou plutôt, la mer lui manquait!

— Je suis en train de tomber amoureuse de l'Océan!

Après deux heures de sieste matinale, elle se sentait ragaillardie. Elle se souvenait parfaitement de ce qu'elle avait rêvé durant ce bref repos. Elle avait essayé de se rappeler ce que lui avait dit exactement le père Aurelio à propos d'A. L. et de *don* Salvador. Elle avait beau eu se triturer la cervelle, impossible d'être certaine: le moine lui avait expliqué que les deux comparses s'étaient disputés à mi-chemin de leur projet et chacun était resté au final avec la moitié des

copies? Ou elle s'était inventé ce partage en deux moitiés? A L. lui montrait sa moitié, cela signifiait que *don* Salvador avait l'autre moitié? Il avait lui aussi dix copies d'œuvres de son côté? Où ça? Dans son bordel à Acajutla? Ridicule!

— Ri-di-cu-le! — rigola-t-elle tout en se savonnant énergiquement. Elle se sentait revivre. Elle ne savait pas la raison de cette humeur très joyeuse et elle s'en foutait éperdument. Elle se sentait légère.

Finalement, en attendant le déjeuner, elle téléphona à Josefina. Qui ne répondit pas malgré ses appels répétés. Boudait-elle parce qu'elle ne l'avait pas contactée comme promis? Elle était peut-être tout simplement occupée!

— Eh dis donc, Josefina, de quoi vis-tu, au fait! Trafic de Blanches? Oh, *My God, My Fucking God!*

Elle entendit des pas lourds dans le couloir. On frappait à sa porte. Elle entrouvrit:

— *Hola!* Tout va bien?

— Oui, oui, Paco, tout va bien! Merci... — bougonna-t-elle tout en refermant la porte, peut-être un peu vivement, sur la figure tout sourire du... chauffeur? Etait-elle surveillée? — Merde, la parano me reprend!

Finalement, lorsqu'elle s'était réveillée, elle était restée sur un sentiment de frustration horrible, elle ne se souvenait pas vraiment des informations que lui avaient confiées le frère du copiste. Elle n'avait pas envie d'appeler *don* Salvador un faussaire. Copiste. Parfait! Elle consulta son courriel, au cas où ce dernier lui aurait déjà répondu. Rien. Elle se souvenait

qu'il n'était pas un fervent usager des réseaux sociaux. Elle essaya de reprendre *l'Aiguille creuse* avec l'œuvre de de Saint Phalle en face d'elle:

– Vous croyez... vous croyez... répétait M. Filleul.

– Si je crois! s'écria le jeune homme. Tenez, rien que ce petit fait: sous quelles initiales ces gens-là correspondent-ils entre eux? A. L. N., c'est-à-dire la première lettre du nom d'Arsène, la première et la dernière du nom de Lupin.

– Ah! fit Ganimard, rien ne vous échappe. Vous êtes un rude type, et le vieux Ganimard met bas les armes.

Beautrelet rougit de plaisir et serra la main que lui tendait l'inspecteur. Les trois hommes s'étaient rapprochés du balcon, et leur regard s'étendait sur le champ des ruines. M. Filleul murmura:

– Alors, il serait là.

– *Il est là*, dit Beautrelet, d'une voix sourde. Il est là depuis la minute même où il est tombé. Logiquement et pratiquement, il ne pouvait s'échapper sans être aperçu de Mlle de Saint-Véran et des deux domestiques.

— C'est chiant! — laissa-t-elle échapper en jetant le bouquin sur le sofa.

— Qu'est-ce qui est « chiant », charmante mademoiselle Leblanc? — A. L. venait d'arriver. Il jeta un œil sur la couverture du livre. — Ah, ne vous l'avais-je pas dit: c'est d'un ennui! L'histoire est captivante, certes, mais le style, le style! Soporifique, n'est-ce pas? — Avant qu'elle n'ait pu répondre à son propos, le vieillard proposa de passer à table sur la

terrasse du salon où une table avait été dressée, un serveur les y accueillit, il semblerait qu'A. L. avait loué les services du restaurant du Sheraton à domicile:

— Absolument! Cette horrible période de la covid-19 a développé les services à la maison, très bien, n'est-ce pas? Une petite série Netflix en mangeant? Je plaisantais, ne faites pas cette affreuse grimace!

Gavée de riz aux crevettes et de *pupusas*, Aline alla s'installer dans un des fauteuils du salon tandis que le personnel du Sheraton terminait déjà de remballer tout son dispositif. A. L. préparait deux expressos. Eh oui, lui-même! Comme quoi, les préjugés... Ils en étaient à leur second café lorsque Aline ne put s'empêcher:

— Un petit cognac...

— Où avais-je la tête? Excusez-moi, Aline, l'âge sans doute. Paco, *por favor, el cognac...*

— Ben tiens... — songea Aline, — Un petit cognac et une petite toile, Monsieur le Grand Magicien?

Paco leur tendit deux coupes, réglementaires, de cognac puis sortit puis revint avec un petit cadre qu'il posa délicatement sur la tête du sofa, à côté des exercices de tir esthético-psychologiques de Niki de Saint Phalle.

— Ayant fréquenté si assidument Beaubourg, j'imagine que ce n'est pas la première fois que vous voyez les *Cercles* de Kandinsky.

— Assurément mais on... en tout cas, moi, je ne m'en fatigue pas. Combien y en a-t-il sur ce dessin? Soixante, il faut prendre le temps de les observer un par un, c'est fascinant, chacun a du sens, son sens.

— Prenez votre temps, je vais préparer notre départ avec Paco et quelques détails à régler... 15 h 00 vous convient?

— Très bien.

Jusqu'à leur départ, elle se laissa aller entre Saint Phalle et Kandinsky. Tout en continuant de se demander ce que lui avait raconté exactement le père Aurelio.

Pan!

A Niki de Saint Phalle

C'est clair, le fait qu'elle soit Européenne aidait beaucoup.

Intouchable exacerbant la libido muselée d'hommes qui avaient eux-mêmes choisi une religion, en l'occurrence celle-ci, alors à part se branler de temps en temps en essayant de se l'imaginer à poil, pas facile car Nicole sortait rarement sans son voile, il ne leur restait qu'à effectuer le boulot pour lequel on les payait et motus et bouche cousue.

En gros, décharger de pesantes caisses des dromadaires arrivés à la frontière et les recharger au même endroit sur d'autres vaisseaux du désert qui traverseraient le reste du Sahara algérien jusqu'à la côté Atlantique, ou presque.

En général, une même caravane pouvait aisément aller de la Mer rouge jusqu'au Sahara occidental mais Nicole jonglait pour que tout le monde soit content et ne pas s'exposer à des risques inutiles: trahison, envie, vengeance, jalousie, fourberie, tout est bon lorsqu'on survit dans ces conditions.

Les caravaniers égyptiens faisaient semblant de s'arrêter à la frontière tunisienne, les caravaniers algériens faisaient semblant d'y organiser leur départ, les douaniers libyens et algériens faisaient semblant de ne pas trop s'intéresser à ce trafic pour pouvoir profiter de l'occasion pour gratter quelque bakchich.

Imposée par des vendeurs du Moyen-Orient d'où provenait la marchandise, personne ne remettait en question son autorité, et les nouvelles recrues s'habituèrent rapidement à cette situation inimaginable où des hommes mi-trafiquants mi-guerriers, tous bons et fidèles musulmans, devaient obéir sans sourciller aux ordres d'une femelle.

Plus que le fait d'être blanche et Européenne, son arabe fluide qu'elle était capable d'adapter à chaque interlocuteur — « les Egyptiens parlent comme un dictionnaire », commentaient les Libyens, Tunisiens, Algériens et Marocains, disons Saharaouis pour ne vexer personne, « tous les autres parlent des dialectes », rétorquaient les descendants des fellahs dont l'échine encore et toujours courbée dans les rizières du delta du Nil rappelait qu'ils avaient beau jouer les grands lettrés, de Toutankhamon à Nasser, leurs déshérités continuaient à survivre coûte que

coûte —, son immense connaissance du Coran et, peut-être le fait que personne, absolument personne de connaissance de bédouin, n'avait jamais réussi à la gagner aux dominos.

La rumeur courait qu'elle avait été formée et entraînée par les services algériens et dans les écoles d'entraînement palestiniennes planquées dans les camps de réfugiés en Jordanie.

Dans un cas comme dans l'autre, mieux valait éviter de se la mettre à dos.

Elle-même me l'a raconté un jour, confortablement assise en tailleur à préparer elle-même le thé à la menthe malgré l'empressement du personnel de l'établissement — de l'amour, de l'amitié et de la mort, nous en avons donc pour quelques heures de discussion — sur un des plus beaux tapis persans d'un des plus beaux salons de l'Hôtel Aurassi à Alger.

Il n'était pas rare que les caravaniers s'échangent des convois, fassent participer d'autres chefs de caravane du même clan pour répartir l'aubaine ou sous-traitent certains convois, arrangement dont ils tirent moins de bénéfices mais qui leur garantit de ne pas avoir à se prendre la tête ni de la perdre en cours de route.

Mais là, disait Nicole, c'était trop. Il s'agissait d'un chef touareg tchadien, d'une trentaine d'années.

— Un petit merdeux bien loin de chez lui! — cracha-t-elle en se penchant légèrement en avant pour piocher un loukoum phosphorescent aux doux reflets rosacés —. Imagine, un gamin qui se prend

pour un grand guerrier, un guerrier qui a oublié qu'il n'était pas sur son terrain, le blaireau! M'a poussée à bout...

— Il t'a dragué façon lourdingue? — je lance sans vraiment réfléchir.

— Tu plaisantes?

Va-t-elle sourire? je n'ai jamais vu une seule fois Nicole sourire, encore moins rire, durant cette année où je donnais un (tout petit) coup de main pour qu'elle soit informée des tentatives franquistes espagnoles d'introduire un grain de sable dans son organisation.

Nicole me confia même qu'elle avait songé un moment, pas longtemps, que le Tchadien roulait pour Franco. Rien à voir:

— S'était écarté de sa piste habituelle parce qu'il avait été banni de son clan, il ambitionnait d'être chef à la place du chef, en fait.

— Il ne faisait qu'appliquer sa routine, alors?

Nicole ramena son voile sur son front avant de s'en couvrir le bas du visage: une partie de la délégation venait d'arriver, impossible de ne pas les identifier avec leur vestimentaire typiquement saharienne.

Respectueux de la conversation que nous avions tous les deux, les quatre hommes s'inclinèrent légèrement la main droite posée sur le cœur avant de rejoindre une pièce annexe en attendant l'arrivée du représentant du Polisario, que je connaissais de vue.

— C'est sérieux, dis-moi...

Elle ne releva pas mon aparté, sachant que je savais le motif de cette réunion.

Forcément.

Le problème n'était pas nouveau, les caravaniers lui mettaient régulièrement la pression pour pouvoir charger au retour.

A priori, pourquoi pas?

Au contraire, même, quelle couverture parfaite!

Oui, non, pas si l'idée est de ramener du haschich marocain dans l'autre sens.

Les chefs caravaniers défendaient leurs droits comme commerçants et Nicole les envoyait paître au nom de la pureté de la lutte.

Pour le Polisario, il n'y avait rien à discuter: le commerce est une chose, la politique en est une autre, fin du débat.

Sauf que comme toujours, des petits malins essayaient de toutes parts de s'infiltrer dans les fissures du système mis en place par Nicole.

Il fallait donc resserrer les boulons de temps en temps, jamais sans la bénédiction officielle et clairement affichée des Saharaouis, et bien sûr du Président Boumédiène soi-même.

— Routine ou pas, il a essayé de me faire peur. Le petit blaireau, avec ses hommes de main armés jusqu'aux dents... Tu sais quoi? Il s'est ridiculisé au final: cinq guerriers pour neutraliser une petite bonne femme, l'attendant à la nuit tombée alors qu'elle revient d'aller faire sa crotte derrière la dune, le ridicule ne tue pas mais c'est parfois limite.

C'était vrai, ici ou dans les shotts, je ne l'avais jamais vu escortée bien qu'elle soit toujours accompagnée d'une dizaine de types dont la fonction ne m'a jamais été très claire.

— Il en est resté là?

— Lui? je ne sais pas. Mais moi, non.

J'imaginai la scène: la nuit froide qui commençait à plomber brutalement les dunes autour des anciens shotts où la lune faisait briller des reflets de quartz au milieu des explosions minérales de futures et si délicates roses des sables, une femme enrobée dans son voile se glissant furtivement hors du campement, les Tchadiens très sûrs d'eux mais tout de même d'une discrétion absolue.

Sans un bruit, sans émettre un seul son, Nicole, debout face aux traîtres — pour Nicole, si tu ne soutenais pas la Cause, tu étais un traître —, sa tête blonde et son visage acéré à découvert avait sorti un pistolet chargé, sans sécurité et le pointa directement entre les deux sourcils du chef rebelle.

— J'étais encore persuadée à l'époque que Mahamat travaillait pour les Espagnols — articula-t-elle sourdement comme se justifiant face à elle-même.

— Et alors?

Alors, le gars avait fièrement bombé le torse, par défi, avant de se dégonfler comme une baudruche.

— Je les connais ces connards, même dans la pénombre, je pouvais voir la panique qui lui secouait les pupilles.

— Le premier qui bouge un poil de cul, j'éclate le melon qui sert de cerveau à votre chef.

— Tu as fait un smoothie?

Pas de smoothie, le roi des imbéciles s'était excusé, humilié devant ses hommes, lui jurant qu'il n'avait jamais envisagé, Allah Le Grand et l'Unique me soit témoin, de porter atteinte à sa dignité.

Grosse maladresse, mon gars, quand tu es en train de supplier à genoux une femme qui a été violée par son propre père durant son enfance.

L'intervention des autres en défense de leur chef finit par convaincre Nicole. Le lendemain, au réveil, la bande de délinquants tchadiens avaient déjà levé le camp.

Par précaution, Nicole avait envoyé deux éclaireurs pour qu'ils lui confirment que les voyous étaient repartis plein Sud.

— Je n'ai pas tiré, je n'ai pas eu le courage.

— Je te comprends.

— Que dis-tu? — me demanda-t-elle tout en ramenant son voile sur son épaule pour dégager son bras et sa main droite et faire ruisseler le thé bouillant depuis la théière tenue à mi-hauteur dans deux très jolis verres finement ciselés. — Je te comprends.

— Qu'est-ce que tu comprends du haut de tes dix-sept ans?

— Que tu n'as pas eu le courage...

— Tu ne sais pas de quoi tu parles! — s'exclama-t-elle d'un ton peut-être agacé, je n'en suis pas certain maintenant que je m'en souviens. — As-tu déjà pointé un pistolet face à quelqu'un?

— J'en ai eu un, en pleine face, le canon d'une mitraillette gravant son empreinte sur mon front, tiens, tu peux encore en voir une trace si tu observes bien, la pointe du canon était chaude, j'ai porté cette marque de brûlure pendant pas mal de temps.

— Tu as eu de la chance qu'il ne te fasse pas... comment as-tu dit?

— Un smoothie.

— C'est ça, un smoothie.

— C'est lui qui a fini en smoothie.

— Non?

— Si je te le dis...

— Ferme-la! Je ne veux pas en savoir plus, ok? Tu en as déjà parlé à quelqu'un?

— A part lui et moi, personne n'est, n'était au courant.

— Ok... — Le représentant du Polisario en Algérie venait de franchir le seuil du salon accompagné d'une tripotée de diplomates et militaires algériens —. Met-ça dans un profond recoin de ta mémoire et n'y repense jamais — me conseilla-t-elle en se mettant debout et ramenant son voile sur ses cheveux pour saluer ses clients avec toute l'affabilité dont elle était capable.

Bizutage malencontreux

Associated Press - 22 août 2004. Mauvaise blague de potaches à l'Université de Saint-Louis, Missouri.

Tout le monde connaît le rite du bizutage dans nos universités, pratique de plus en plus remise en question pour son caractère machiste et souvent violent. Un de ces rituels étudiants a failli tourner à la tragédie à l'Université de Saint-Louis, Missouri.

Des membres de deuxième année en ingénierie ont eu l'idée originale de lancer le défi à un de leurs collègues intégré lors de cette rentrée de dérober une des œuvres permanentes exposées à la Mildred Lane Kemper Art Museum rattachée

à l'université. Rien de moins que le tableau *Shoot-it-yourself-picture*, de la célèbre peintre franco-américaine Niki de Saint Phalle en 1964, un exemple paradigmatique du dénommé *Gun Art*. En effet, l'artiste a exécuté l'œuvre en tirant avec une carabine sur des ballons suspendus à la toile remplis de couleurs de peinture.

Au lendemain de la nuit où a été commis le délit de vol, l'étudiant lui-même a remis l'œuvre dérobée aux autorités de l'université. Ces dernières ont rassuré les fervents partisans de Niki de Saint Phalle en déclarant que l'œuvre était intacte et n'avait subi aucun préjudice. Elles ont également tenu à informer de leur « *ferme volonté d'en finir avec ces pratiques d'un autre temps* ». La plainte de l'université a été retirée. En revanche, l'étudiant à peine admis a été expulsé. *AP*.

60 secondes pour autant d'interrogations

A Wassily Kandinsky

Seconde 1	Trop tard?
Seconde 2	Le visage est-il une prison dorée?
Seconde 3	La situation est-elle réellement sous contrôle?
Seconde 4	Pour ou contre l'interruption de grossesse?
Seconde 5	Finalement, prend-on en compte le relief?
Seconde 6	Quelqu'un essaie-t-il de faire diversion?
Seconde 7	En serons-nous certains plus tard?
Seconde 8	Le pessimisme moins éloigné de la déprime?
Seconde 9	La techno et la house font-elles mieux?
Seconde 10	Edison, voleur?
Seconde 11	Pourquoi me faire répéter? Hein?!

Seconde 12	Pourquoi un climat si maussade?
Seconde 13	L'affolement comme petit frère de la panique?
Seconde 14	L'enfant nu au cerf-volant ne vient-il pas de repasser?
Seconde 15	Pourquoi les volcans éteints sont-ils si attrayants?
Seconde 16	Le mariage n'est-il pas l'entrée d'un enfer?
Seconde 17	Quelque chose pire que la noyade?
Seconde 18	Comme un minuscule petit caillou dans la chaussure?
Seconde 19	Avez-vous essayé de tourner votre œil vers l'intérieur?
Seconde 20	Est-ce vraiment une urgence?
Seconde 21	C'est un OVNI qui vous a rapporté?
Seconde 22	Vous n'avez pas lu Pynchon?!
Seconde 23	Quel est l'animal le plus lent?
Seconde 24	Pourriez-vous construire un immeuble de deux kms de haut?
Seconde 25	La pizza cuite au bois n'est-elle pas meilleure?
Seconde 26	John Hawkins était-il raisonnable?
Seconde 27	<i>Les Folies Bergères</i> n'ont pas encore fermé?
Seconde 28	La meilleure scène de <i>Jurassic Park</i> ?
Seconde 29	Une goutte d'eau gaie et/ou taciturne dans l'Océan?
Seconde 30	Méritez-vous effectivement une médaille?

Seconde 31	Yin et yang? Vous êtes sûrs?
Seconde 32	Enfin un peu de joie, non?
Seconde 33	Télévision-spectateur: qui regarde qui?
Seconde 34	Qui sont les censeurs?
Seconde 35	Qui met le Sahara à feu et à sang?
Seconde 36	Petite pause...
Seconde 37	Qui se préoccupe des victimes des mathématiques?
Seconde 38	Allez-vous toujours dans la même direction?
Seconde 39	Ne nous sommes-nous pas déjà croisés?
Seconde 40	Une île déserte? Sans même un Robinson?
Seconde 41	Vous voulez dire un peu genre Andy Warhol?
Seconde 42	Quand l'industrie a-t-elle commencé?
Seconde 43	De l'œuf ou la poule, qui...?
Seconde 44	Où est le plaisir de regarder un voyeur?
Seconde 45	Schizophrénique le golf en cagibi?
Seconde 46	Pouvez-vous m'indiquer la direction de l'abreuvoir?
Seconde 47	La médiocrité n'est-t-elle pas évidente, visible?
Seconde 48	Quoi est dans quoi?
Seconde 49	Avez-vous déjà observé sous un microscope?
Seconde 50	Cela ne présage rien de bon, non?
Seconde 51	Quand avez-vous vu exactement le Petit Prince?

Seconde 52	Une sieste dans un hamac sous les tropiques?
Seconde 53	En resterons-nous à un brouillon?
Seconde 54	Ah, vous broyez du noir?!
Seconde 55	Le dessous aurait pris le dessus?
Seconde 56	Le Japon a perdu ses couleurs (T. de Tarascon)?
Seconde 57	Peut-on installer la campagne dans nos corps?
Seconde 58	Etes-vous vraiment concentré?
Seconde 59	Bon, bah, adieu alors?
Seconde 60	Le mystère est-il nécessaire?

Vol à la maternelle

Les Grosses Têtes – RTL - 1^{er} avril 2005

Philippe Bouvard, animateur: « On pourrait le croire mais ce n'est pas une blague. Lors d'un atelier d'éveil organisé par l'école maternelle l'École de la Perle, au Centre Georges-Pompidou, plus connu sous le nom de Centre Beaubourg, un enfant âgé de cinq ans est reparti chez lui avec un original de l'artiste Wassily Kandinsky, *Cercles*. Ses parents, à qui il a prétendu avoir lui-même dessiné l'œuvre, dans le doute, ont pris contact avec la direction de l'école qui s'est excusée auprès de la direction du centre. Véridique! »

Le ciel et l'océan revêtaient le même gris-perle parsemé de vaguelettes blanches. Brise et mer fraîches, voilà qui était nouveau, et pas désagréable du tout. Elle réalisa que durant ces quasi trois mois de fréquente contemplation, elle n'avait pas une seule fois fait de comparaison entre les paysages qu'elle voyait et des peintures qu'elle connaissait. Le docteur Hill aurait certainement interprété cette attitude à sa manière:

— Un bon signe, Aline, je dirais même: un très bon signe!

Il faudrait qu'elle lui écrive, d'ailleurs. A part l'échange téléphonique avec ses parents par l'intermédiaire de John, et avec Charlotte, qui s'était mal terminé, elle ne s'était communiqué avec personne en France. L'avocate de Max l'avait

bombardée de messages, alors que tout était réglé depuis un moment. Elle avait bloqué son numéro.

— Bonjour, *Señora* Aline, comment allez-vous?

Don Oscar venait comme chaque matin planter sur la plage le drapeau rouge qui empêcherait peut-être d'avoir autant de noyés que l'an passé et l'an d'avant. Un homme d'une quarantaine d'années, un poitrail de lion bien bronzé mais qui avait la fâcheuse habitude de ne jamais quitter ses lunettes noires. Il lui avait fait du plat au début puis avait rapidement abandonné.

— Je pars demain. — Elle s'écouta dire ces paroles: — Je pars demain —. Elles résonnaient étrangement. Les avait-il entendues? Avec ce vent...

— Oh, vous retournez dans votre pays, l'Italie?

Tout était dit: il ne se rappelait même pas d'où elle venait! Elle n'avait rien perdu. Elle hésita à lui répondre. A. L. lui avait demandé: — Prête pour le grand départ? Sa question n'avait pas été: — Prête pour le grand retour? Nuance!

— En quelque sorte... — une façon de ne pas dire la vérité sans avoir à mentir. Après les mots d'usage en cette circonstance particulière, *don* Oscar se retira avec sa démarche de canard empêtré dans ses gros muscles.

C'est vrai, quoi! il n'y avait aucune idée de retour de sa part. Elle suivait son petit bonhomme de chemin, elle ne tournait pas la tête en arrière, pas besoin, pas envie de bilans ou quoi que ce soit, de

mesurer, d'évaluer, elle allait de l'avant et chaque jour était un nouveau jour. Quelle banalité! Et pourtant.

— Chaque jour est un nouveau jour... — se répéta-t-elle à plusieurs reprises pour mieux se convaincre de la profondeur du propos. — Et sans aucun regret! — cria-t-elle presque à l'océan. Une nouvelle habitude qu'elle avait prise inconsciemment: elle reprochait gentiment à la mer de s'être retirée si loin, lui chuchotait en riant qu'elle ne voulait pas la laisser s'en aller alors qu'elle venait lui lécher les pieds tandis qu'elle sortait de l'eau, la rabrouait amicalement quand une vague la secouait dans tous les sens avant de la traîner sur une bonne dizaine de mètres.

Elle savait qu'elle allait arrivée dans une France secouée par de fortes convulsions sociales. L'âge de la retraite était en jeu! Aline n'avait pas d'opinion sur la question, encore moins chiffrée, elle trouvait beau ce système de sécurité sociale basé sur la solidarité et ne comprenait pas qu'un petit Président de passage en fasse de la charpie. La politique ne l'avait jamais intéressée, elle n'y voyait qu'un panier de crabes, un nid de couleuvres... Allait-elle prévenir ses proches de son arrivée?

Un goéland se tenait posé sur le sable, à quelque dix mètres d'elle. C'était la première fois de sa vie qu'elle en voyait un de si près. Un oiseau gros, un gros oiseau. L'animal se dressa, agita un peu ses ailes, fit quelques pas et retomba le bec dans le sable. Une fois, deux fois... Que faire? Aider le goéland qui devait être blessé à une patte ou laisser faire la nature?

L'être humain ne s'était-il pas déjà suffisamment immiscé dans toutes les affaires des règnes animal et végétal? On ne parlait que de ça... Cependant, ne rien faire... Pas un gramme de solidarité? Aline Leblanc, une sans-cœur? Alors qu'elle était à se débattre dans ses réflexions philosophico-existentielles, une mère et ses deux fils, des gens d'ici, recueillirent l'animal blessé à l'aide d'une casquette:

— Je connais quelqu'un qui peut la soigner!
— lui cria la femme tout en s'éloignant vers le chemin de sortie de la plage. Un des enfants caressait la tête de la mouette tout en marchant.

— Ben tiens, une bonne petite friture, oui! — Elle ne comprit pas pourquoi elle avait dit cette horreur. Ou plutôt, elle le savait trop bien, et ne voulait pas en savoir plus tellement elle avait honte de sa mesquinerie.

Non, elle ne préviendrait pas ses proches de son arrivée.

Préviendrait-elle Josefina de son départ? Après la sortie d'A. L. pour l'Europe, elle était restée dans la villa de son ami comme il le lui avait proposé. Paco et José avaient été là pour « si elle avait besoin de quelque chose ». Elle avait connu Patricia, la cuisinière qui s'était mis en tête de lui apprendre les rudiments de la gastronomie salvadorienne. Elle n'était pas très douée mais, en revanche, elle avait la main pour préparer les *pupusas*, un grand pas pour l'humanité sachant qu'Aline était capable d'une crise d'angoisse rien qu'en faisant deux œufs au plat. Elle

aimait beaucoup Paco, qui se la jouait mystérieux lui aussi, copiant maladroitement A. L.:

— Comment est-il possible que vous tutoyiez votre patron? — Elle l'avait interrogé alors qu'il s'était proposé ce soir-là de l'accompagner dans une de ses longues promenades le long de la plage au soleil couchant.

— *El patrón*, il m'a connu quand j'étais haut comme trois pommes. Et c'est un affectif! — avait-il ajouté en soupirant comme une midinette pour sa star.

— A. L., un affectif! A chaque jour sa surprise! — avait-elle pensé dans une moue mi-satisfaite mi-dubitative.

Elle était donc allée toute seule et en bus à San Salvador pour visiter Josefina, malgré l'insistance de Paco à l'y emmener en voiture. La chute avait été longue et brutale. Ou brutale et longue, au choix. Josefina travaillait dans une *maquila* de merde, vivait avec une famille de merde dans un quartier de merde et avait des idées de merde qui lui rappelaient le pire des politiciens en France, un apprenti-pétainiste aux allures goebbéliennes. Au lit? Surprise au départ de rencontrer un corps fait comme le sien, elle passa leur première nuit à se confirmer, à vérifier des informations qu'elle avait eu toute la vie pour recueillir à propos du sien. Elle perdit son temps pendant la seconde nuit à essayer de comparer ces instants avec ce qu'elle avait pu éprouver dans des rapports sexuels avec des hommes jusqu'à ce qu'elle comprenne, enfin! c'est elle se l'était dit, qu'elle était en train de comparer un abricot avec une banane, c'est

le cas de le dire! Interrogée à son retour à la plage de San Blas le dimanche après-midi, elle n'aurait pas su quoi répondre:

— Cela dépend... — Ou:

— Les deux. Comment appelez-vous ça? —

Ou encore:

— Moi, vous savez, le sexe... — Ou même:

— Vous avez bientôt fini de m'emmerder avec vos questions à...? A la con? A la mords-moi le nœud?

Ok, elle lui enverrait un message dès ce matin. Un message gentil. Au besoin avec un petit mensonge: « Parent malade – Dois rentrer de toute urgence en France – Je t'aime. » Non, trop fort, et ce n'est pas vrai. « « Bises? Un peu cucul la praline. « Adieu »? Violent, brutal même, Josefina ne mérite pas non plus ça! Bon, elle trouverait un émoticon suffisamment ambigu pour faire passer la pilule en douceur.

Ah! Et *don* Salvador? Lui, il fallait absolument qu'elle le tienne au courant. Elle chercha une cigarette dans son sac à main posé à côté d'elle à même le sable.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, ma pauvre fille? Tu as oublié que tu as arrêté de fumer? Vais-je recommencer à fumer en France?

Elle effleura *l'Anguille creuse* qu'elle sortit de son sac. Lire sur la plage? Elle n'avait jamais été tentée. Surtout quand elle revoyait toutes ces vieilles et ces vieux qui passaient la journée à bouquiner sur leurs transats sur la plage des Sables-d'Olonne.

Surtout des polars, qui sont la plupart du temps moins lourds à porter à bout de bras.

– C'est donc vous! balbutiai-je, encore incrédule, et tout ému... Je ne parviens pas à vous retrouver...

– Alors, prononça-t-il gaiement, je suis tranquille. Si le seul homme à qui je me sois montré sous mon véritable aspect ne me reconnaît pas aujourd'hui, toute personne qui me verra désormais tel que je suis aujourd'hui ne me reconnaîtra pas non plus quand elle me verra sous mon réel aspect... si tant est que j'aie un réel aspect...

Je retrouvais sa voix, maintenant qu'il n'en changeait plus le timbre, et je retrouvais ses yeux aussi, et l'expression de son visage, et toute son attitude, et son être lui-même, à travers l'apparence dont il l'avait enveloppé.

– Arsène Lupin, murmurai-je.

– Oui, Arsène Lupin, s'écria-t-il en se levant. Le seul et unique Lupin, retour du royaume des ombres, puisqu'il paraît que j'ai agonisé et trépassé dans une crypte. Arsène Lupin vivant de toute sa vie, agissant de toute sa volonté, heureux et libre, et plus que jamais résolu à jouir de cette heureuse indépendance dans un monde où il n'a jusqu'ici rencontré que faveur et que privilège.

Je ris à mon tour.

– Allons, c'est bien vous, et plus allègre que le jour où j'ai eu le plaisir de vous voir l'an dernier... Je vous en complimente.

Toujours aussi rasoir... Elle ne savait même plus où elle en était. Ok, Arsène Lupin n'était pas mort. La grosse surprise!

— Si le héros meure, dis-moi qu'est-ce que pourrait bien raconter le reste du bouquin... — grogna-t-elle.

Oui, elle écrivait à *don* Salvador. Plus que jamais. Elle lui devait bien ça. En effet, lorsqu'A. L. lui avait proposé de « continuer le *tour* » en Europe, elle avait, heureusement, refusé de céder à sa première impulsion, ce qui lui arrivait assez souvent et à ses dépens il n'y a pas si longtemps, et avait demandé du temps pour réfléchir.

— Tout le temps du monde, ma chère! — Il jubilait, il était sûr de son coup, il savait qu'elle ne pourrait résister à la tentation. — Lorsque vous aurez décidé de répondre à mon invitation, vous n'aurez qu'à contacter monsieur Alfredo Longaniza, un ami à moi qui est sur Paris, je vous laisserai ses coordonnées avec plaisir.

Elle ne s'était pas dégonflée, elle était allée, en bus encore, à Acajutla:

— *Señora* Leblanc! Que faites-vous ici?!
Quelle surprise!

Elle l'avait trouvé assis sur son tabouret à l'entrée du bordel où il n'y avait aucun client, comme d'habitude. De quoi vivait *don* Salvador en réalité? Mystère et boule de gomme...

— Bonjour, *Don* Salvador, figurez-vous que je passais par ici, alors je me suis dit: tiens, et si j'en

profitais pour passer saluer *don* Salvador?! — Il ne croyait pas un mot de ce qu'elle racontait et elle savait tout à fait qu'il n'en croyait pas un mot et elle n'en avait rien à faire, elle était là et elle savait pourquoi, et lui, il savait que pour s'en débarrasser, ça risquait d'être plutôt compliqué. — Je ne vous dérange pas au moins? Sinon, je peux repasser plus tard, pas de problème! — Le vieux n'était pas dupe et la fixait d'un regard qui signifiait: Vous me préviendrez quand vous aurez fini de vous fiche de moi?

— Pas très occupé, non, mais un peu quand même, vous savez ce que c'est, les affaires... — Elle se souvenait qu'il pouvait lui arriver d'avoir de l'humour, surtout quand il était dans l'embarras. Ce qui n'était le cas d'A. L.: il avait peu de sens de l'humour et pas du tout quand il se sentait gêné.

— Je peux...

— Asseyez-vous là, je vais chercher un autre tabouret. Je viens de faire de l'orangeade, fraîche, je vous en sers un verre.

— Ce n'est pas de refus! Merci!

Il revint avec petite table, tabouret, carafe et verres, installa le tout sur le trottoir et versa une orangeade à Aline, s'en versa une autre pour lui et l'invita à trinquer:

— *Salud!* Alors, que puis-je faire pour vous?

Elle avala quelques gorgées avant de reprendre sa respiration et de lâcher la petite introduction qu'elle avait eu tout le temps de préparer dans le bus:

— Je vais vous dire quelle information j'ai, après nous verrons si vous êtes intéressé à partager la

vôtre et voir ensemble ce que nous pourrions en faire, disons, depuis notre intérêt commun, si nous en trouvons un. Ok?

— Ok. — L'acceptation immédiate et sans complication de son interlocuteur lui confirmait l'impression que lui avait laissé leur petit échange de courriels: *don* Salvador était-il à la manœuvre? Oui, et il l'avait toujours été, dans la mesure où A. L. lui avait laissé une marge... de manœuvre, c'est-à-dire aucune.

— J'ai connu A. L. ici, chez vous, vous en avez été témoin.

— Exact.

— Il m'a ensuite invité dans un périple entre la plage de San Blas, Ahuachapán, plus précisément l'Ermitage de San Dismas — soupir du vieillard, — le lac de Coatepeque et San Salvador. Au cours duquel j'ai eu l'occasion, et l'honneur, d'admirer les copies de dix œuvres de maîtres. Sachant qu'elles sont de vous, je ne peux m'empêcher, et je suis totalement sincère là-dessus, de m'incliner devant votre... génie. Oui, je ne pensais pas qu'un être humain puisse atteindre la perfection en copiant...

— Ne vous en faites pas, Aline — la rassura-t-il en posant sa main toute plissée sur la sienne. — Mon frère, vous le connaissez, quand nous étions enfants, disait que c'était un don mais un don diabolique. Evidemment, qui d'autre peut produire une copie parfaite à part le Diable sachant que Dieu est la perfection. Grâce à lui, je suis agnostique et mon cher frère n'est pas devenu plus raisonnable. Oui, c'est vrai, c'est un don extraordinaire.

— Je peux vous poser une question, disons... professionnelle, avant de continuer mon laïus, c'est de la simple curiosité — Elle était arrivée sur le mode Superwoman et elle se comportait maintenant comme une gamine de douze ans! — Le plus difficile? Le plus facile?

— Ce n'est pas ce que vous pourriez croire. Il est beaucoup plus facile de copier un classique comme *le Radeau de la Méduse* et ce, malgré sa superficialité, que de reconstituer la fabrication par une psychopathe, ainsi se définissait-elle, qui tire des coups de fusil dans des ballons remplis de peinture! — Il se mit à rire aux éclats et elle aussi! — Je m'y connais quand même beaucoup plus en composants d'une couleur ou d'un vernis du XIX^e qu'en flingues du XX^e. Question d'éducation et de centres d'intérêt aussi, vous ne pensez pas?

Elle tourna la tête à droite puis à gauche pour vérifier si quelqu'un les observait: deux vieux pliés de rire autour d'une limonade sur le trottoir. Il s'en rendit compte:

— Ne vous en faites pas, personne ne s'intéresse à moi, depuis longtemps. C'est tant mieux, comme cela je vis tranquillement. — Elle allait lui demander de quoi? mais elle se retint, ce n'était pas le moment.

— Justement, j'ai rencontré votre frère à l'ermitage. Il était très inquiet que je sois avec A. L., au point de me recommander de me méfier de lui, de rester sur mes gardes.

— Aurelio, c'est mon grand frère de treize secondes, rien que treize secondes mais qui lui donnent le droit d'être toujours inquiet à mon propos, il est un peu parano aussi, rester enfermé tout le temps dans cet ermitage, je n'ai jamais cru que c'était très sain pour lui. Bon, il a son jardin! Aurelio est fou des fleurs, s'il est heureux comme ça...

— Je crois qu'il l'est, même s'il a un caractère insupportable! Nous nous ressemblons un peu, lui et moi, donc ça ne me dérange pas, ah! ah! ah! — Et pépère et mémère de se trémousser à nouveau de rire perchés sur leurs petits tabourets. — C'est lui qui m'a raconté que vous avez essayé de lui chiper sa femme et...

— Il a dit ça comme ça? Chiper sa femme...
— œil goguenard de *don* Salvador.

— Il me semble bien, c'est important? — œil agacé d'Aline.

— Non, c'est drôle — œil moqueur.

— Ah, d'accord... — œil rassuré.

— Et que donc, pour aller vite, au final, il y a une dizaine de copies... J'y pense! A partir de quoi faisiez-vous les copies?!

— A partir des originaux... Vous avez une autre idée?!

— Vous voulez dire que vous...

— Que je suis un des hommes qui a le plus voyagé sur cette planète, plus même que ces imbéciles qui sont allés mettre le pied, pas les pieds, le pied! sur la Lune? Sans aucun doute. Rien que le Louvre, j'ai dû y marcher des centaines des kilomètres. Mais, je

vais vous dire un secret: il y a l'artiste, l'œuvre sans l'artiste c'est du vent, si vous essayez de copier du Cézanne, allez d'abord passer quelques mois au pied de la montagne Sainte-Victoire, je me fais comprendre?

— Tout à fait, plus que ce que vous pouvez imaginer. Immersion!

— Exactement: immersion!

— Un investissement d'enfer...

— Si il y a quelque chose dont A. L. n'a jamais manqué, c'est de moyens...

— Je continue. J'essaye de résumer mais c'est moi qui vous pose des questions... désolée...

— Plus de limonade?

— Oui, merci. Donc, je disais, au final, une vingtaine de copies, une dizaine ici, l'autre moitié en Europe.

— Plus ou moins... — avait souri A. L.

— Celles qui sont ici sont inutilisables car chacun menace de dénoncer l'autre s'il en fait un quelque usage.

— Non seulement il a tenté de me cocufier mais en plus... — A. L. s'était quasiment étranglé dans sa fausse indignation.

— Quant à celles qui se trouvent, disons en Europe, elles doivent toujours y être vu qu'il m'a proposé de les voir là-bas. Alfredo Longaniza, ça vous dit quelque chose?

— Absolument pas.

— C'est un ami d'A. L. qui vit à Paris, je crois.

— Moi, vous savez, ses amis...

— Je comprends... Voilà, je vous ai dit tout ce que je sais. Et vous, de votre côté?

— Moi? Vous en savez plus que moi, Aline, plus que moi... Je croyais qu'il s'était débarrassé des copies entreposées là-bas, en Europe.

— Je vous crois, je vous crois. Pourquoi, selon vous, fait-il tout ça, le *tour* de vos copies?

— Aucune idée! Il s'ennuie, il a besoin de briller... A. L., s'il ne brille pas, il n'est rien... Ou est-ce que ça aurait à voir avec son nouveau délire à propos du complot des autistes? Je ne saurais vous dire...

Elle faillit tomber de son tabouret: — Le complot des autistes, qu'est-ce que c'est que cette fable?! *Don Salvador* se gratta le haut du crâne, mal à l'aise:

— J'en ai aucune idée, c'est Aurelio qui il y a quelques semaines m'a dit au téléphone: — Et avec son délire sur le complot des autistes, il ne s'arrange pas ce vieil escroc!

— Il a dit ça comme ça!? — s'exclama Aline.

— Il l'appelle depuis longtemps comme ça...

— Heu, non, je veux dire, il a parlé d'un « complot des autistes »?

— Oui... Je vais demander à mon frère s'il a plus d'informations à ce sujet et je vous tiendrai au courant. Nous restons en contact, n'est-ce pas?

— Justement, et c'est la principale raison de ma présence ici: j'ai une proposition à vous faire.

— Pourquoi faites-vous cela? — l’interrogea-t-il avant qu’elle ne grimpe dans son bus de retour pour San Blas.

— Pourquoi? Je n’aurais jamais pensé que la peinture pouvait être la cause d’une grande injustice. A cause de la rancune stupide d’A. L., vous êtes victime d’une grande injustice, je trouve cette situation extrêmement choquante, elle remet toute ma vie en question, mais c’est personnel... nous allons réparer cela.

— Désintéressée?

— Oui. A bientôt, *Don Salvador!*

Oui, prête pour le grand départ! Elle se leva, rassembla ses affaires, se pencha pour recueillir une poignée de sable noir qu’elle laissa filer entre ses doigts. Allons, pas de nostalgie, ce n’était pas le moment. Demain, un avion à prendre, San-Salvador-Panama puis Panama-Paris. Comment allait-elle réagir après quatre mois d’absence? Pas de souci, elle s’était trouvé un personnage: Aline Leblanc, touriste en France. Elle arriverait, elle resterait un moment, puis elle s’en irait. Trois petits tours et puis s’en vont!

Elle appliqua sa décision dès qu'elle mis le pied sur le sol français:

— De retour au pays? — plaisanta le douanier.

— Mouais... — maugréa-t-elle.

Il suffisait qu'elle applique la méthode Coué:

— Je suis de passage, je suis de passage, je suis de passage, je suis de passage...

Elle se sentit mieux lorsque le réceptionniste de l'hôtel trois étoiles situé pas loin de l'Opéra, l'Opéra-Bastille et non le Palais-Garnier, l'interrogea:

— Vous êtes à Paris pour longtemps?

Elle n'en savait rien, tout dépendait de ce que lui proposerait A.L. Elle avait encore huit mois de congés devant elle et pas mal d'économies car son séjour au Salvador, grâce à l'hospitalité des amitiés du *gentleman*, ne lui avait pas coûté cher.

Le voyage s'était déroulé très vite. Paco l'avait laissée à l'aéroport où elle avait reçu un appel de *don* Salvador lui souhaitant un bon voyage. Elle avait dû courir lors de son changement d'avion à Panama: elle flânait parmi les magasins de luxe lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait oublié le changement de fuseau horaire! Elle avait même pu dormir dans l'avion, elle qui était sujette au vertige, car elle était la seule passagère de toute sa rangée. Le reste du temps, elle n'avait pas chômé. Elle s'était d'abord confirmé à elle-même qu'elle ne contacterait aucun parent et aucune connaissance lors de son séjour en France. Elle avait hésité concernant John, le jeune stagiaire britannique du Département des peintures du Louvre, c'est lui qui l'avait mis en communication téléphonique avec ses parents avant que l'appel à disparition qu'il avaient lancé dans l'affolement ne dégénère. Il était plus simple qu'il n'y ait aucune entorse à cette nouvelle règle, donc aucun contact avec personne.

Le reste du temps, elle avait essayé de comprendre. Pas les événements passés car elle considérait qu'elle en avait fait le tour. Ces deux ouistitis avaient copié une vingtaine de toiles et n'avaient pas pu les écouler. Dix copies se trouvaient au Salvador parce que *don* Salvador était de là et devait y avoir sa résidence à l'époque. Huit copies étaient chez des amis. Des amis... Des amis de qui, d'ailleurs. De *don* Salvador, d'A. L., des deux? Peu important! Les deux autres étaient dans la crypte de l'Ermitage de saint Dismas, certainement confiées par

le faussaire salvadorien à son frère, le père Aurelio. A. L. avait sans doute joué ensuite les mécènes pour qu'elles y restent. Ce qui l'intéressait présentement, c'était de connaître la ou les raisons pour lesquelles A. L. tenait à ce qu'elle les voit. Tout en n'en ayant vu qu'une moitié:

- Chant du rossignol - Miró;
- Coup de vent - Hokusai;
- Pape - Bacon;
- Idylle - Picabia;
- Radeau de la Méduse - Géricault;
- Philosophe en méditation - Rembrandt;
- Proverbes flamands - Brueghel;
- Mao - Warhol;
- Shoot-it-yourself-picture - Saint-Phalle;
- Cercles - Kandinsky.

Est-ce que l'ordre dans lequel ils les avaient vues avait une quelconque signification?

— Un peu tiré par les cheveux...

Est-ce qu'il y avait une relation logique entre les types d'œuvres? Ou les types d'artistes? Époques? Personnalités? Styles?

— Il semblerait qu'au contraire, on est opéré un grand brassage — avait-elle conclu après avoir retourné sa liste dans tous les sens comme un rubikub sans solution.

Une autre possibilité était l'endroit où était exposé chaque original. Car, elle l'avait vérifié sur internet, les dix toiles étaient accessibles au grand public, aucune était enfermée dans la chambre-forte d'une banque ou planquée chez un particulier qui

aurait pu se l'approprier de façon peu légale pour ne pas dire illégale, ce qui était tout de même le cas de plusieurs centaines de milliers de tableaux à travers le monde.

En tant que restauratrice qui fréquentait nombre d'experts en art, elle savait que dans presque tous les pays de la planète s'activaient des rabatteurs, des comptoirs, des cambrioleurs, des agents de vente, des faussaires et des escrocs sans parler des transporteurs et des cabinets d'avocats véreux et même des experts eux-mêmes faisant du blanchiment afin de satisfaire les commandes de passionnés d'art ou d'habiles hommes d'affaires qui avaient les moyens économiques et parfois politiques d'enfreindre la loi. Les ultimes crises financières successives avaient boosté ce trafic: rien de mieux comme placement financier qu'un toile de maître. C'est le grand marché illégal de l'art, la grande foire mondiale clandestine des artistes, le commerce illégal d'œuvres d'art arrivant en troisième position après la drogue et les armes au palmarès des trafics internationaux, bravo! yop la boum!

Des dix œuvres, sept se trouvaient en France dont six à Paris et une à Grenoble. Une autre à Berlin, en Allemagne. Les deux restantes aux Etats-Unis, une à des Moines, Galerie Des Moines Art Center, et Mildred Lane Kemper Art Museum de l'Université de Saint-Louis. *Don Salvador* n'avait pas eu à voyager autant qu'il le prétendait! S'il était vrai qu'il avait analysé chaque original de ses propres yeux, affirmation du petit vieux qu'elle était en droit de

mettre en doute vu que le petit vieux en question était passé de faussaire à proxénète, une carrière qui ne mettait pas forcément en confiance malgré son frère moine qui jurant son grand dieu que son frère jumeau avait en fait été victime de sa naïveté et de sa bienveillance. Pour avancer dans son enquête, et éviter des conclusions hâtives et erronées, il fallait qu'elle voit les dix autres œuvres copiées! Combien de temps cela allait-il prendre? Où est-ce que A. L. l'attendait en embuscade? Elle n'en avait aucune idée. Pour l'instant, le pas suivant était de recontacter ce monsieur. Il ne pouvait pas lui arriver malheur ici alors que tout s'était bien passé au Salvador, le pays le plus dangereux du monde!

Après s'être sommairement installée dans sa chambre dont le balcon donnait au sixième étage sur une ruelle tranquille, elle se reposa une petite demi-heure après un passage furtif sous la douche. Les yeux rivés au plafond, elle se remémorait la plage de San Blas, l'océan Pacifique si attirant et si effrayant à la fois, le parfum de l'iode, manger du poisson, des coquillages et des crevettes, encore des crevettes, elle ne s'en fatiguait pas des crevettes! Il fallait qu'elle sorte, elle étouffait! Elle pouvait se balader dans le quartier sans crainte d'y tomber sur une connaissance, c'est bien pour cette raison qu'elle n'avait pas fait la bêtise de s'installer dans le quartier des Halles ou du Louvre. Avant de partir, elle jeta un œil sur internet. *Coups de chapeau*, recueil de poèmes, 1977, Editions du jardin d'ombres, ça ne date pas d'aujourd'hui! Oui

c'était bien elle, incroyable d'imaginer qu'A. L. ait été son compagnon bien que, bien qu'ils partagent un certain air aristo, le menton un peu relevé, mmm? 1977? Peut-être dans une librairie de livres d'occasion, ou chez un bouquiniste? Quant à *l'Arnaque de Robinson*, dont elle n'avait ni l'auteur ni la date, pas une trace sur le web. Elle n'avait peut-être pas bien compris l'information que lui avait passée A. L., s'il ne s'était pas trompé lui...

Une chaleur... C'est elle qui avait ramené des degrés en plus dont son corps ne s'était pas encore débarrassé — pourtant qu'est-ce qu'elle s'était caillée dans l'avion! — ou était-ce un des nombreux effets du changement climatique?

— Paris, fin avril, fin d'après-midi, ça sent déjà la canicule!

Comme elle n'avait pas trouvé le recueil de poèmes et encore moins le roman qu'elle cherchait dans les librairies proches qu'elle avait repérées sur *google map*, et qu'elle commençait à transpirer à grosses gouttes comme le capitaine Haddock sur la couverture du *Crabe aux pinces d'or*, c'est clair elle avait envie d'un plat marin... elle fit comme au Salvador: elle se trouva une petite galerie sympa, avec air conditionné! *Galerie de la ligne*, près de la place des Vosges. Quelques toiles, quelques sculptures, elle traîna ses savates pour se convaincre qu'il devait bien y avoir quelque chose d'intéressant, émouvant c'eût été peut-être beaucoup demander! dans ce fatras de croûtes et de cailloux taillés.

— Aline! Eh, Aline!

Elle crut se liquéfier sur place. Elle était en clandestine à Paris où elle était arrivée il y a à peine deux heures et on l'interpellait dans une galerie minable et prétentieuse où il n'y avait pas de quoi... casser une brique! On devait se tromper. Elle se concentra sur la chose informe suspendue au mur devant elle. Jusqu'à ce qu'elle sente une main se poser sur son épaule:

— Aline Leblanc! Je croyais que vous étiez partie pour le Nouveau Monde! — Elle se retourna: Malika Bouteflika! Toute heureuse de la voir! Mais quelle conne! quelle conne!

— Oh, Malika! — Elle l'embrassa pour cacher son embarras et gagner du temps. — Quel hasard! Quel plaisir de vous voir! Nous ne ferons aucun commentaire ici à voix haute des œuvres que nous sommes en train d'admirer, n'est-ce pas? — se moqua-t-elle avec un clin d'œil discret. — Mais non, il fallait que l'autre revienne à la charge! Comment pouvait-on être aussi peu... aussi maladroite?

— Aline! Moi également, quelle joie de te voir ici — en plus, elle ne parlait pas, elle criait... — Si je m'attendais, tu n'es donc pas partie finalement? Pourtant, le forum, tu étais bien... John m'avait dit que tu étais au Salvador...

— Oui, oui, j'en viens... — balbutia-t-elle, elle cherchait une explication, vite, vite, mais manque d'inspiration totale... Panique plus vite égale... l'horreur!

— Déjà? John m'a dit que tu avais pris un an...

— Quel besoin il a de raconter ma vie à tout le monde, ce trou du cul?! — se révolta-t-elle, dans sa tête. — Tout à fait, j'ai pris un an de congé sabbatique mais j'ai dû revenir pour une urgence... — Putain de putain, quel genre d'urgence?!

— Oh! — et cette abrutie qui prend une mine toute contrite en prévision de la mauvaise nouvelle qui va tomber... — Rien de grave, j'espère... — ajoute-t-elle en baissant la voix.

— Au contraire, je suis sur un coup... — lui dit-elle en prenant un air mystérieux à la A. L. et lui posant une main maternelle sur l'avant-bras. — Je viens d'arriver et je repars demain, c'est comme si... comme si vous ne m'aviez pas vue, quoi! — Elle essaie de rire d'un rire très dégage mais elle n'y parvient pas, juste un ricanement sardonique à faire peur aux enfants.

— Un coup? Rien de...

— Je veux dire: une affaire! une affaire intéressante. Un riche collectionneur latino-américain voudrait mon expertise avant d'acquérir... — elle commençait à se détendre et à se prendre au jeu... Elle repensa à A. L. — Oh, pardonnez-moi, Malika, comprenez-moi, je ne peux pas vous en dire plus, une œuvre très connue, je... Ce serait incorrect vis-à-vis de mon client...

— Chut! — chuchota Malika Bouteflika en posant son doigt sur ses lèvres. — Pas de souci, je ne vous ai jamais rencontrée, petite cachottière...

Tenez... — elle lui tendit sa carte de visite, sobre et chic: — Quand vous revenez vers nous, contactez-moi, j'aimerais que nous faisons quelque chose ensemble.

— Baiser? — s'inquiéta Aline. Sûrement avec un visage absolument trop expressif:

— Une collaboration professionnelle, s'entend, allons... — elle se penche vers elle pour l'embrasser, Aline se laissa faire, c'était combien déjà les bises à Paris? — A bientôt!

A peine remise de ses émotions, Aline sort de la galerie son téléphone portable à la main qu'elle utilise comme une boussole jusqu'à franchir l'entrée d'un salon de coiffure. En France, il y a plus de salons de coiffure que de bars. Où a-t-elle entendu ça?

— Vous coupez, vous coupez, non, non, plus que ça, pas mi-long, plus que ça! Vous voyez la photo là-bas? Oui, à gauche! Voilà, exactement! En brune, mais brune très brune! Vous voyez ce que je veux dire?

— Corbeau? — susurre le jeune homme qui soupire. — Pourquoi est-ce que c'est toujours sur moi que tombent les vieilles folles?! C'est injuste.

— Comment ça, corbeau?! — Il a l'air un peu idiot, ce jeune homme, non?

— Noir corbeau...

— Il n'y a pas plus noir?!

— Plus noir qu'un corbeau? — Aline réalise que le petit coiffeur a une mine désespérée. Il faut qu'elle se calme un chouia, calme, calme, respirer...

— Corbeau? Mais c'est parfait! Excellent! Je vous remercie de votre excellente idée, jeune homme! Comment vous appelez-vous?

— Karl — Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre à la vieille hystérique? on se demande...

— Karl, merci Karl.

— Tu as raison, mamie, on verra ça au moment du pourboire...

Eh bien, Karl dut ravalé son venin quand Aline lui laissa un généreux pourboire de vingt euros, pas moins Votre Seigneurie, même si elle avait bien vu les échanges de simagrées qu'il avait eus tout au long de la coupe puis de la teinture avec une collègue qui paraissait tout à fait d'accord avec lui que ce ne sont pas les dingues qui manquent à Paris. On se demande même s'il n'y en a pas de plus en plus, à la vitesse où nous allons. Oh, merci, madame, vraiment, merci!

Elle s'acheta une paire de Rayban au passage devant un magasin de tout et n'importe quoi, oublia comme par mégarde sa veste de lin blanc crème sur un banc public, choisit un chapeau comme celui de la nouvelle Secrétaire générale de la CGT mais vert pomme et une paire de tennis, comment ça s'appelait, des tennis comme avant, des Converse, ça valait une fortune mais elle avait toujours rêvé d'en porter avant d'oublier qu'elle avait toujours rêvé d'en porter. Elle entra dans un Monoprix juste pour se regarder dans un miroir au rayon Vêtements femmes où elle acheta finalement un pantalon gris-bleu ou bleu-gris qui lui moulait un peu les fesses et étroit sur les chevilles.

Dans la glace, elle vit une femme qui paraissait avoir trente-cinq quarante ans, pas moche, elle retira ses lunettes obscures quelques secondes, ces yeux bleu foncé allaient très bien avec le noir corneille, corbeau, son popotin avait l'air tout à fait potable et Josefina avait raison, elle avait une poitrine dont pouvait se vanter n'importe quelle femme de son âge. Elle sortit de là gonflée à bloc!

A tel point qu'elle faillit s'écharper avec les parents d'un gamin à qui sa mère venait de mettre une gifle en pleine rue devant tous les passants:

— Si je vous dis que j'ai vu des pélicans!

— Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi, qu'est-ce qu'on va faire de toi?!!! — hurlait son père en l'entraînant de force par le bras.

— P8 à P1, P8 à P1, me recevez-vous?

— Oui, P8, je vous écoute.

— Un enfant m'a désigné du doigt, j'ai bien peur que nous soyons repérés...

— Mais non, P8, c'est la fatigue du voyage.

— Allo P1? Je suis...

— P8?

— Oui P1?

— Vous me gonflez, P8! C'est bien reçu? Vous me gonflez!

— Ben reçu P1... Bien reçu, *over*.

— Il faudra que je change aussi de sac à main — songea Aline. — J'ai une faim...

Elle sortit de la brasserie vers 21 h 00.

— Je vous appelle un taxi, ma bonne dame?

— Oui, je pense que c'est préférable... —
marmonna-t-elle.

Elle s'était empiffrée. Deux entrées, des harengs, des œufs mimosa, puis des moules marinières avec... s'en souvenait plus, un plateau de fromages où elle s'était éternisé, deux desserts, le second avait été un baba au rhum fait maison, le premier... s'en souvenait plus, elle avait peut-être mal géré les... vin en entrée, bière avec les moules, vin avec... elle avait mangé un second plat... s'en souvenait plus... autre vin avec les fromages, ah bah bien sûr, un... avec le premier dessert... s'en souvenait plus non plus. Elle se contempla à la sortie des toilettes:

— En bas, au fond, à droite...

— Oh, mais dis-moi, c'est qu'elle est devenue super sexy ma pauvre fille!

Ouais, ben, la pauv'fille devenue super sexy remonta les marches à quatre pattes.

Elle eut de la chance. Paris, quand même... Un serveur l'accompagna avec dignité jusqu'à la portière de son taxi. Le chauffeur dudit taxi la soutint avec dignité jusqu'à l'entrée de son hôtel. Où le réceptionniste de nuit l'aida avec dignité à parvenir jusqu'à l'ascenseur après avoir vérifié que madame Aline Leblanc est bien au 606 avant d'appuyer sur le bouton de l'étage correspondant afin d'éviter de la retrouver demain matin dans le même ascenseur ronflant dans son vomi. C'était déjà arrivé et il n'avait pas envie de perdre son boulot qui lui permettait de financer ses études à la fac. Après avoir passé un

temps indéfinissable à essayer de glisser sa carte dans le lecteur de l'entrée de sa chambre, Aline s'écroula sur un des fauteuils du petit salon. Elle appellerait Alfredo Longaniza demain. Rien ne pressait après tout!

— 19 h 00, dis-tu?

— Oui, patron, elle a dû atterrir à Roissy à 16 h 00.

— D'accord. Et toi?

— J'ai parlé comme tu m'as dit avec José, il n'y a aucun souci, il s'occupe de tout, tout est au poil. J'arriverai à Roissy par le vol de Panama à 20 h 00 demain. Je peux t'envoyer un SMS...

— Non, pas de SMS. D'ailleurs, tu laisses ton *frijolito* au Salvador, ou tu le jettes, même... Achète-toi un autre bigophone en arrivant, ici ce n'est pas le Salvador, ok?

— Ok. On vient me chercher?

— Je viendrais moi. Ce n'est pas tous les jours que je suis ton chauffeur...

Je suis Parisienne, mes parents étaient Parisiens, mes grands-parents également. Aussi loin que nous ayons pu remonter dans notre arbre généalogique tels des chimpanzés à la recherche de leurs origines, tous mes ancêtres étaient Parisiens. Comme s'ils avaient eu le souci de ne se reproduire qu'entre eux, ce qui peut expliquer, entre autres, leur caractère actuel. La plus ancienne information que nous ayons dans la famille à ce sujet est qu'au XIV^e siècle, nos ancêtres, Paulin et Margaux, vivaient dans le quartier dit de la Ville, entre les Halles et le Grand Châtelet. Mon super-super papi était marchand de céréales, de grains comme on disait à l'époque. Il semblerait que le fait qu'il développe son commerce en dehors des trois marchés à grains que possédait Paris en ce temps-là lui ait permis de pratiquer au maximum ce qu'on appelle

aujourd'hui l'optimisation fiscale, s'enrichir sur le dos d'un euphémisme. Au fil de l'Histoire, et continuant de s'accoupler uniquement entre Parisiens et Parisiennes intra-muros, les activités professionnelles des membres de ma famille ont toujours été liées directement ou indirectement au commerce. Marchands mais aussi voleurs parfois, aventuriers mais aussi usuriers, changeurs mais aussi spéculateurs, fleuristes même car nous ne sommes pas des bêtes, des grains aux actions du CAC 40 en passant par le tissu, quelques nègres au passage, fruits et légumes, charbon et sable, vins et champagnes, poutrelles et rails, tous ces gens n'ont cessé de s'enrichir au cours du temps malgré les épidémies, les guerres, les révolutions et Mai 68. Officiellement, jamais de trafics illégaux. Pas de drogues, pas d'armes, pas de traite de personnes: à l'époque, le transport d'esclaves était autorisé.

Je suis Salvadorien, mes parents aussi, Ils étaient Salvadoriens, bien sûr! Je n'ai pas connu mes grands-parents paternels. Si j'ai bien compris, mon père est parti très tôt du foyer familial après avoir eu une dispute très violente avec son propre père et c'est pour cette raison qu'ils n'ont jamais existé pour moi. Du côté maternel, je n'ai connu que ma grand-mère. Mon grand-père, je l'ai connu mais il était souvent absent, je n'ai pas beaucoup de souvenirs de lui. Il est mort en

1971, j'avais douze ans. Les Forces populaires de libération (FPL), qu'il soutenait, n'avaient pas fêté leur premier anniversaire quand il a été abattu par des inconnus dans le Morazán. Selon ma mère, il a été assassiné par des gens de l'extrême-droite. Nous sommes tous du département du Morazán, du village de Perquin précisément, proche de la frontière avec le Honduras. C'est un endroit un peu célèbre car c'est de là qu'a émis Radio Venceremos, la radio du Front Farabundo Martí de libération nationale (FMLN) durant la guerre. Le *ranchito* où je suis né avait été construit par mes grands-parents. Il y cultivaient un peu de café, un peu d'avocat, un peu de citrons et de mandarines, un peu de tout, quoi! Après l'assassinat de mon grand-père, mes parents, qui aidaient dans le *ranchito*, ont décidé aller travailler un temps aux Etats-Unis. Je suis resté avec ma grand-mère. Selon les besoins, elle embauchait des travailleurs journaliers pour entretenir le *ranchito* et ses cultures. Mes parents nous envoyaient de temps en temps des nouvelles et parfois de l'argent pour pouvoir payer nos études. Ils étaient partis pour une courte période, le temps que les choses se calment. Puis ils sont restés pour une longue période. Finalement, ils ne sont jamais revenus.

J'ai grandi Rive gauche, dans l'ancien quartier dit de l'Université où je vis toujours, loin des quartiers

bourgeois de l'ouest parisien qui pour nous ne sont que des nouveaux riches. J'ai été la première de toute la famille à ne pas m'investir dans l'import-export, la banque ou la finance, ou l'immobilier qui est la dernière mode, par exemple chez mes frères et sœurs. Personne ne me l'a reproché, considérant que si depuis toute gamine je proclamais que je serai écrivaine et que je ne voulais pas d'enfants, ce n'était pas bien grave car je n'étais ni plus ni moins que l'exception confirmant les règles ancestrales et immuables du clan. Je dis clan et non dynastie, terme réservé aux fortunes plus clinquantes que réellement ancrées non dans l'illusion superficielle de l'Histoire mais dans le temps. J'étais dans un des lycées les plus chics de la capitale quand éclata la révolte étudiante de Mai 68. J'avais quatorze ans, j'étais en quatrième, à part multiplier les tentatives infructueuses d'écrire le roman du siècle, je m'ennuyais à mourir. J'étais très jolie, tous les garçons se retournaient sur mon passage mais il y avait deux thèmes qui ne m'intéressaient absolument pas, l'amour et le sexe, parce que je les trouvais inintéressants. C'est avec joie que je suis monté sur les barricades, que j'ai jeté des pavés sur les CRS-SS et incendié des voitures. Je me suis bien amusée. Comme justification à ce que mes parents me financent un appartement dont le balcon donnait sur le jardin du Luxembourg et tout ce dont une jeune fille peut avoir besoin à cet âge, je me suis inscrite aux Beaux-Arts. Jusque-là, j'avais toujours été très sage. Je n'aimais pas les fêtes, les sorties, je ne buvais pas, je ne fumais pas, encore moins du hashish. J'avais une

sainte horreur des modes et m'habillais n'importe comment. Je préférais être seule, passer mon temps à lire et à me promener à pied dans Paris.

Ainsi, nous avons pu aller étudier dans un collège du chef-lieu départemental, San Francisco Gotera. C'était une petite bourgade de province, pas bien grande. Nous habitons, mon frère et moi, chez un oncle et sa femme qui ne pouvait pas avoir d'enfants. Mon frère Aurelio et moi, nous sommes frères jumeaux mais nous ne nous ressemblons pas du tout, à part certains tics nerveux mais il faut le savoir sinon vous ne vous rendrez compte de rien. Selon lui, nous sommes totalement différents parce qu'il est né treize secondes avant moi, ce dont je me moque éperdument. Que nous soyons différents ne veut pas dire qu'il soit forcément le plus intelligent des deux. Il était nerveux, déjà il s'emportait rapidement et avait même des crises de colère. Moi, je suis plutôt calme, tranquille. Pour m'énerver, il faut vraiment me pousser à bout, ce qui ne m'est jamais arrivé. Nous avons tous les deux étudié jusqu'au baccalauréat. Le samedi et le dimanche, nous donnions un coup de main à notre oncle Serafino dans sa quincaillerie dont les hangars couvraient la moitié d'un pâté de maisons car il vendait aussi des matériaux de construction comme du ciment, des briques, des parpaings, de la tôle ondulée et même des fontaines et des cheminées.

Avec les filles, je me débrouillais assez bien. Je les faisais rire, j'avais toujours tout un paquet de blagues en réserve que je trouvais dans des vieux almanachs que notre oncle conservait dans une malle. J'avais même aménagé un endroit discret où les emmener dans un recoin de hangar, avec un vieux divan et des posters des Beatles. J'aimais beaucoup les Beatles même si je ne comprenais pas un mot d'anglais. Après le baccalauréat, et bien que toute la famille y soit opposée, mon frère Aurelio est parti étudier théologie à la capitale. Il avait reçu une bourse des jésuites. Je n'avais ni envie d'étudier ni envie de travailler. J'avais envie de connaître la mer alors je suis parti sur la côte, à La Libertad.

Les Beaux-Arts, coup de foudre! Pas avec un garçon, les garçons continuaient de ne pas m'intéresser, et les filles non plus. Pas non plus un de ses modèles qui posaient nus alors qu'il faisait un froid de canard dehors. J'ai découvert la peinture. Il ne m'a pas fallu attendre longtemps pour comprendre ou qu'un de mes professeurs me fasse comprendre, peu importe car cela revint au même, que je n'étais pas faite pour être peintre. Ni dessinatrice. Ni sculptrice. Ni artiste. Je n'en ai pas déprimé pour autant car je poursuivais mes tentatives littéraires et avais même reçu quelques encouragements d'amis écrivains de mes parents qui avaient accepté gentiment de jeter un œil sur mon

travail. Je suis restée aux Beaux-Arts car j'aimais être baignée dans cette ambiance de création et d'Histoire, surtout concernant la peinture, passée et contemporaine. Terminant les Beaux-Arts, je n'avais ni les aptitudes ni l'expérience pour me lancer dans une carrière artistique. J'avais également été fouiné du côté de la photographie mais mes résultats me faisaient honte. Jeune rentière de fait, je me suis consacrée totalement à l'écriture et c'est en 1977 qu'une petite maison d'édition qui a disparu depuis publie *Coups de chapeau*, des nouvelles très courtes dédiées à vingt artistes. Je n'avais que vingt-trois ans, j'ai senti me pousser des ailes. Bien que ce petit recueil ne se soit pas vendu à plus de cent exemplaires, j'ai persévéré. Durant les années suivantes, je n'ai fait qu'écrire, me promener dans Paris, arpenter musées et galeries d'art. J'étais très solitaire mais je me sentais libre, et heureuse, ma foi! C'est en 1981 que Gallimard édita mon *Apothéose* qui ne sera pas un grand succès de librairie mais quand même. Deux ans plus tard, en 1983, Le Seuil publia *Entre pas nous*, et le succès me sourit enfin. Je fréquentais des hommes, quelquefois et pour pas longtemps, j'étais très jalouse de mon indépendance.

J'étais heureux à La Libertad. Les premières années, j'étais plus un vagabond qu'autre chose. J'ai dormi plus d'une fois dans un recoin de rocher et j'ai parfois

réussi à survivre en vendant des mangues ramassées par terre à des touristes étrangers. J'ai été éboueur, nettoyeur de plage, plongeur dans des restaurants puis surveillant de piscine, professeur de surf, serveur dans une discothèque, veilleur de nuit dans un hôtel de passe, garde d'enfants et un peu gigolo parfois. Je ne savais rien faire et je savais tout faire. Je n'avais rien à faire ou je m'épuisais à la tâche. J'ai même travaillé comme journalier dans la coupe de la canne à sucre, un travail éreintant où l'insolation ou l'inanition vous guettent à tout instant. J'étais cependant toujours heureux. Avec l'océan juste à côté de moi, j'étais toujours heureux et la première chose que je faisais en me réveillant le matin, ou plus tard, c'était d'aller m'y plonger. C'est en 1982, 1982 ou 1983 qu'un *gringo* qui avait une galerie à El Tunco m'a proposé de m'en occuper, recevoir les clients, la tenir propre. Je cuisinais et dormais dans l'arrière-boutique. Il ne vendait que des œuvres à l'huile peintes par lui, des paysages marins. Il touchait une retraite des Etats-Unis et il faisait cela par plaisir. Robert n'était pas Manet mais il avait une certaine touche, un charme discret qui rendait ses toiles reposantes. Il vendait pas mal! Il avait un stock de rouleaux en plastique pour que les clients puissent voyager en avion avec leur achat. Un jour, pour plaisanter, j'ai copié une de ses toiles. Je m'en souviens, une plage vue depuis un surplomb. Il faisait une tête! J'ai bien cru qu'il allait me virer! Pas du tout. Il a sorti aussi sec une toile vierge et m'a demandé de faire une copie d'une de ses œuvres où des pêcheurs débarquent le produit de leur

pêche sur la plage. Je me suis mis à faire des copies de ses meilleures toiles. Il travaillait moins et moi, je m'amusais comme un petit fou.

Le succès ne m'a pas fait perdre la tête. Au contraire, j'ai joué le parti d'être une écrivaine discrète malgré les pressions répétées de mes éditeurs qui auraient préféré que je suis sur les couvertures des magazines, de tous les cocktails mondains et à l'inauguration de je ne sais quel salon du livre à l'autre bout du monde. J'ai enduré leurs sarcasmes jusqu'à ce que la caisse enregistreuse les convainc que la stratégie de l'écrivaine mystérieuse avait payé. Ce fut début 1994, je venais de fêter mes quarante ans et mon père avait insisté pour qu'une fête rassemblant toute la famille soit organisée dans un des manoirs que nous avons en Bourgogne. L'argument étant qu'on n'a pas quarante ans tous les jours, je n'ai pas pu dire non à mon père qui venait à peine de se remettre de son premier infarctus. Comme je n'aurais pas à participer aux préparatifs, j'ai accepté. Je suis arrivée en retard! Bien que ce soit un anniversaire réservé aux membres de la famille, mon père n'avait pu s'empêcher d'y introduire quelques financiers, politiques et autres parmi la foule qui devait rassembler pas loin de deux cents personnes. Nous sommes une famille très nombreuse. Parmi les infiltrés, j'avais repéré un homme de haute taille, la quarantaine, classe mais pas

surfait. Nous étions entrés en conversation sur des banalités grâce à mon père qui s'était fait un plaisir de me mettre et m'abandonner dans une situation embarrassante. Ce monsieur, suffisamment habile pour m'expliquer de long en large en quoi consistaient ses activités afin que je n'y comprenne rien, m'interrogea ensuite tout sourire à propos de ce qui m'intéressait. Dans la vie. Qu'il n'aurait pas l'outrecuidance de m'interroger ou de me flatter à propos de mes romans. De quoi voulais-je parler? De peinture?! m'étais-je hasardée. Nous conversâmes de peinture. André Lausannes, en peinture, il en connaissait un rayon! Comment ne pas tomber amoureux d'un phénomène pareil?

J'étais dans la boutique de Robert qui, d'ailleurs, oui car c'était en 1997, avait de sérieux problèmes de santé. Nous avons fait construire un second étage au-dessus de la galerie, c'est vous dire si les affaires se portaient à merveille, où nous vivions Miriam et moi. J'avais connu Miriam dans le restaurant dont elle était propriétaire à deux pas de la boutique. Malheureusement, elle est morte d'une rupture de anévrisme trois ans plus tard. Un coup du sort. C'était une fin d'après-midi, je profitais des derniers rayons de lumière pour terminer une copie d'un paysage de récifs de Robert. Le type est entré, pas du tout des allures de surfeur, rien à voir! On l'aurait cru juste

sorti de chez son tailleur, son coiffeur et manucure. Impeccable! Il a fait quelques commentaires sur les toiles. Je lui ai demandé s'il était lui-même peintre, ce qui l'a fait beaucoup rire. Il n'a rien acheté. Puis il est revenu plusieurs fois. Il n'achetait toujours rien. Jusqu'au jour où il me confia qu'il était intéressé à acquérir une toile de Robert et sa ou une de ses copies. J'en avais parlé à Robert qui n'y avait vu aucun inconvénient. Il n'était pas interdit de vendre des copies de ses propres œuvres! Ce monsieur, qui finit par se présenter comme étant Français et s'appeler André Lausannes, acheta d'autres toiles. Toujours un original de Robert et sa copie effectué par moi. Il nous en acheta une bonne douzaine, à très bon prix. Il aurait pu négocier sur le volume, ce qu'il n'a jamais ni tenté. Après m'avoir demandé si j'avais déjà essayé de copier d'autres tableaux que ceux de Robert, il m'offrit des toiles vierges pour reproduire des posters de toiles de maîtres. Je me souviens d'un Braque, un David, un Vermeer, compliqué Vermeer... Je n'y connaissais rien en peinture! C'est comme cela que de fil en aiguille, il me fit part un jour de son projet qui allait m'emmener loin, très loin, aux antipodes du *ranchito* parental du Morazán.

Aujourd'hui? Aujourd'hui, je suis morte. Donc, je n'ai rien à dire. Si j'en avais la possibilité, à propos d'A. L.... Nous nous sommes rencontrés en 1994,

j'avais quarante ans et lui quarante-trois. J'étais une écrivaine reconnue, une grande écrivaine malgré ma petite taille! Je n'ai jamais su comment il gagnait sa vie. J'ai toujours pensé qu'il était rentier, je n'avais pas envie de savoir en fait. Durant dix-sept ans, oui dix-sept ans nous avons été comme un couple de jeunes amants secrets. Je ne tenais pas à ce que des paparazzis me harcèlent. Lui, cet arrangement l'arrangeait... Cette situation n'avait pas que de mauvais côtés, bien au contraire. Nous étions obligés de nous retrouver dans des pays lointains où personne ne nous connaissait ni d'Eve ni d'Adam, je n'ai jamais autant voyager, moi qui ne sortait pas de mon arrondissement parisien! Je sais qu'il a aimé d'autres femmes avant moi. Pour moi, il a été l'unique amour de ma vie. Cela compte quand même... On ne peut pas dire qu'il était féministe, loin de là, mais il me respectait, il me traitait comme une princesse, non, justement! pas une princesse. Il me traitait comme une reine. Le fou de sa reine... Ses facéties, je n'en pouvais plus de ses facéties! Mais c'était toujours pour me prouver son amour. Il était parfois démesuré dans ses démonstrations d'amoureux transi. Il pouvait même me faire peur. Cela l'amusait; plus il y avait de risques, plus il s'amusait! L'histoire des copies de tableaux, ce fut le summum. Dix ans! Un geste d'amour qui dure dix ans, il faut le faire quand même! Chapeau bas, Monsieur André Lausannes! La dispute avec Salvador, tout a été de ma faute, un moment de faiblesse. Comme je vous l'ai dit, A. L. était assez vieille France, en d'autres temps, il l'aurait provoquer

en duel à l'épée alors que c'est bien la Dame qui avait fauté. Il m'a accompagné jusqu'à la dernière seconde. Et même après.

Aujourd'hui? Je suis comme la grenouille qui a voulu se faire plus grosse que le bœuf. Attention! Je ne regrette pas d'avoir accepté la proposition d'A. L.! Je vivais comme un pape. Je voyageais, j'allais partout où il fallait aller, je rencontrais tous les gens qu'il fallait rencontrer, je faisais tout ce qu'il fallait faire pour devenir un jour Andy Warhol, un autre jour Katsushika Hokusai, vous pouvez vous imaginer? Non! J'ai dormi dans la maison de Katsushika Hokusai. J'ai été Rembrandt, je me suis pris pour Rembrandt. Il faut dire qu'A. L. y mettait les moyens, rien n'était impossible, rien! A l'inverse, plus le projet paraissait impossible, plus il essayait de me convaincre! C'était comme s'il avait le monde à sa disposition pour accomplir ses tours d'illusionniste. J'ai dit illusionniste car que serait A. L. s'il ne pouvait faire ses tours de magie? Rien. Un truc? Bien sûr, il y a toujours un truc. Tellement fin, tellement subtil qu'il en devient invisible. Malgré ce qui s'est passé ensuite, j'ai toujours considéré que j'avais été un privilégié qu'il m'ait choisi moi pour ce tour de passe-passe qui a duré dix ans. Personne n'y a vu que du feu! Les copies! Je m'en fous que quelqu'un pense de moi que je suis un faussaire. Un faussaire qui a été capable de

produire ce que j'ai produit, présentez-le-moi si vous en connaissez un qui a atteint ces sommets. Que ce soit en quantité ou qualité, personne ne m'arrive à la cheville. Je ne le dis pas par orgueil, je veux dire ce que je dois à A. L. D'accord, j'ai commis une erreur, j'ai tout mélangé. De là à ce qu'il s'entête comme il le fait depuis, depuis dix-sept ans, je trouve qu'il exagère! Elle est morte il y a douze ans, douze ans déjà... Lui, il a aujourd'hui soixante-douze ans, moi j'en ai soixante-quatre, cette situation tourne au ridicule complet. Je sais en quoi consiste son calcul, car A. L. est un grand calculateur. Il compte sur le fait que je mourrai le premier et qu'il restera seul avec le butin. Il se croit éternel! C'est son grand défaut, c'est ce qui le tuera. Mais loin de moi vouloir souhaiter sa mort, je lui dois beaucoup. Comme je vous l'ai déjà dit.

L'œil à peine entrouvert, elle repoussa au lendemain son rendez-vous avec le sieur Alfredo Longaniza. Elle l'appellerait dans l'après-midi pour fixer une rencontre demain. Vingt-quatre heures ne seraient pas de trop pour remettre en état ce qu'elle contemplait dans le miroir de l'armoire à linge de sa chambre. La nana super-sexy avait laissé place à... Elle s'enfouit sous le drap avant d'en émerger à nouveau, glissant un bras paresseux en direction de la table de nuit. Son *smartphone* n'y était pas. Ou l'avait-elle laissé? Rien que l'idée qu'elle allait devoir se lever pour le chercher l'épuisait intellectuellement. Physiquement, il valait mieux ne même pas y penser. Ne même pas penser eut été idéal car son crâne était comme une boîte à chaussures avec une bombe à retardement artisanale cachée dedans. Elle pourrait appeler le

room service pour demander une boîte... d'aspirines et un tonneau d'eau minérale. Dans cet état? Elle était imprésentable, la chambre était imprésentable, le foutoir qui y régnait était imprésentable, l'odeur... Est-ce que ce mot existait dans la langue française: imprésentable? Elle se cacha du monde et d'elle-même sous la couverture qu'elle repoussa immédiatement. Il faisait une chaleur! Quelle heure pouvait-il bien être? Elle se rendormit.

Avant de passer son tour à Maxime, Alexis, le réceptionniste de nuit lui recommanda au moins trois fois d'avoir un œil sur madame Aline Leblanc, la cliente du 606. Une vieille alcoolo qui claque, ce n'est jamais une bonne publicité pour un hôtel.

La deuxième tentative de réveil d'Alice Leblanc ce jeudi 27 avril 2023 ne donna pas non plus ses fruits. Une gigantesque salade de fruits lui aurait peut-être permis de se rafraichir un peu. Elle ouvrit d'abord l'autre œil, le gauche, le genre de détail qui peut avoir toute son importance dans ce genre de situation. Rien n'avait bougé, tout continuait également imprésentable. Considérant qu'à mêmes conditions, mêmes résultats, elle se laissa glisser dans une somnolence qui l'entraîna finalement très loin de là.

Avant de passer son tour à Sabrina, Maxime, le réceptionniste du matin lui mentionna parmi diverses recommandations de ne pas oublier madame Aline Leplan, l'occupante du 606. Une droguée,

même friquée, ce n'est jamais une bonne publicité pour un hôtel.

Avant de passer son tour à Pedro, Sabrina, la réceptionniste de l'après-midi insista pour qu'il ne perde pas de vue madame Jacqueline Leplan, l'occupante du 606. Une vioque qui se flingue dans un hôtel, ce n'est jamais une bonne publicité pour un hôtel.

Lorsqu'Aline engagea son troisième essai pour se lever de ce lit qui pour être bien douillet ne l'encourageait pas non plus dans ses efforts, un trou de mémoire l'attrapa effroyablement. Le téléphone fixe se mit à sonner, ou est-ce lui qui sonnait l'avait réveillée?

— Bonjour, Madame Jacqueline Leplan, juste pour vous demander si tout va bien. Puis-je vous aider en quoi que ce soit?

— Non, non, merci... — bredouilla-t-elle en raccrochant avec précipitation. Jacqueline Leplan, elle s'appelait Jacqueline Leplan, ça ne lui disait rien du tout, mais absolument rien du tout! Elle essaya de se souvenir d'où elle était. Rien. Cette chambre? Rien. Un nom? Quelque chose?! Rien. Elle se rendormit, bien qu'horriblement angoissée.

La quatrième fut la bonne. Elle s'étira, longuement. Puis elle se leva, ouvrit grand la porte-fenêtre qui donnait sur le balcon qui donnait sur la rue qui donnait sur... le monde qu'elle était heureuse de retrouver. Bien qu'il semblât qu'elle ait perdu une

bonne partie de la journée. Elle poussa un petit cri de contentement: elle se resituait parfaitement. Dans l'espace. Et dans le temps. La tête? Même pas mal! Elle regagna l'intérieur de la chambre, ouvrit amplement le lit et se mit à ranger, à mettre de l'ordre, à nettoyer. Etait-elle devenue folle, maniaque. Pas du tout, il s'agissait d'un des secrets d'Aline Leblanc pour survivre dans ce monde de fous et de maniaques: la reprise en main.

La reprise en main dépendait de deux facteurs: la volonté et l'organisation. Question volonté, il ne fallait surtout pas se poser la question, c'était oui ou non. Donc oui. Question organisation, le plan se déroulerait en quatre étapes: 1. Que la chambre soit un exemple paradigmatique d'ordre et de propreté. 2. Que sa personne soit au moins aussi resplendissante qu'elle l'était avant d'entrer dans la brasserie. 3. Qu'elle reconstitue les événements depuis sa sortie de cette brasserie jusqu'à l'instant présent. 4. Qu'elle se fasse amener de quoi boire et manger. 5. Que, pleinement remise sur ses pieds et la tête claire, elle se mette en contact avec le contact d'A. L. avant d'aller faire un tour. Sans plus réfléchir, car un tel plan dépendait avant tout de la capacité à ne pas trop y réfléchir, elle l'appliqua.

1 - Que la chambre soit un exemple paradigmatique d'ordre et de propreté

Elle n'avait jamais su ce que signifiait précisément le mot « paradigmatique » mais il lui plaisait comme un parapluie planté sur une digue qui peut à tout moment vous indiquer la météo des prochaines heures. Elle s'était aussi rendu compte que le mot impressionnait. Dites « spaghetti » dans une réunion, vous venez de frapper dans un ventre mou, d'enfoncer une porte ouverte. Dites « concept » dans la même réunion, vous confirmez que vous êtes du passé, dépassée, démodée, à démonter. Dites « paradigmatique », même si l'on ne vous regarde pas différemment, on vous écoute différemment. Rien ne garantit que vous allez dire quelque chose de pertinent mais le fait que vous ayez prononcé le mot « paradigmatique » comme si vous aviez l'habitude d'utiliser ce terme comme « papa » ou « maman », vous avez gagné un point. Que vous pourrez cependant perdre plus avant.

Elle jeta un œil circonspect, général et en détails, de la chambre. L'Inspection. Un phare balayant une mer agitée à la recherche de toute menace, tout danger. Une tâche sérieuse, concentrée, définitive. La chambre était paradigmatiquement ordonnée et propre.

2 - Que sa personne soit au moins aussi
resplendissante qu'elle l'était avant d'entrer dans la
brasserie

« Resplendissante », parfaitement! Sa nouvelle coupe, son nouveau look, sa nouvelle façon de marcher, moins avachie, plus fière, redressée, elle s'était aperçue éclatante, lumineuse, épatante, attrayante, éveillée, ouverte, à l'aise dans ses nouvelles Converse (et ce, malgré les lacets dont elle avait perdu l'habitude). Un coucher de soleil resplendissant, un paysage resplendissant, une pyramide resplendissante, un bateau resplendissant, une rivière de pierres précieuses resplendissante, une femme resplendissante... Un homme resplendissant? Mmm, il faudrait laisser passer quelques campagnes *Me Too*, les hommes avaient déjà suffisamment d'ego comme ça! Une autre femme resplendissante, oui, mais il faut voir de qui vient le compliment. Si Aline Leblanc dit d'elle-même qu'elle est resplendissante, oui, dans ce cas, le qualificatif est tout à fait acceptable.

Après une douche écossaise multiple, un passage sous la brosse puis le peigne, elle prit même le soin de se couper les ongles et d'y apposer un vernis transparent, quasiment une demi-heure pour se vêtir, elle se sentit comme la poupée Barbie dans sa chambre toute de plastique. Fraiche. Bien plus resplendissante que lorsqu'elle avait pénétré dans la brasserie. Même si le maquillage bleu électrique

rencontra quelques difficultés à dissimuler des cernes bleu-noir.

3 - Qu'elle reconstitue les événements depuis sa sortie de cette brasserie jusqu'à l'instant présent

Elle s'était cassée la figure dans l'escalier en remontant des WC. Elle avait payé l'addition avec sa carte Visa sans même la vérifier. Ce qu'elle fit tout de suite. Il faudra veiller à surveiller vos dépenses, madame Jacqueline Leplan, Lebonplan! Taxi, comment avait-elle payé le taxi? Vérification: en liquide. Paris, tarif de nuit, ouf! L'ascenseur de l'hôtel, ce n'est pas elle qui avait appuyé sur le bouton de commande. En revanche, elle était restée penchée sur le lecteur de carte de la porte de sa chambre un sacré moment, elle se revoyait maudissant ce putain de lecteur informatique. Avait-elle dérangé le voisinage? Si cela avait été le cas, elle le saurait bien assez tôt. Ensuite, tout fut plus confus. Elle tenta à plusieurs reprises de s'endormir. Elle eut la nausée et alla au moins à deux reprises se vider dans les toilettes. Une de ces reprises, à genoux devant la cuvette des chiottes, elle paraissait demander pitié aux quatre éléments, c'est le cliché qui lui avait traversé l'esprit à cette seconde-là. Elle avait tenté de lire assise dans un des trois sièges du petit salon adjacent, pour faire disparaître cette horripilante sensation de roulis. A vérifier immédiatement:

Lupin saisit le télégramme qui se trouvait sur la table, le tendit et prononça, très maître de lui:

– Tiens, bébé, lis cela.

Beautrelet devint grave, subitement impressionné par la douceur du geste. Il déplaça le papier, et tout de suite, relevant les yeux, murmura:

– Que signifie?... Je ne comprends pas...

– Tu comprends toujours bien le premier mot, dit Lupin... le premier mot de la dépêche... c'est-à-dire le nom de l'endroit d'où elle fut expédiée... Regarde... « *Cherbourg* ».

– Oui... oui... balbutia Beautrelet... oui... *Cherbourg*... et après?

– Et après?... il me semble que la suite n'est pas moins claire: « *Enlèvement du colis terminé... camarades sont partis avec lui et attendront instructions jusqu'à huit heures matin. Tout va bien.* » Qu'y a-t-il donc là qui te paraisse obscur? Le mot *colis*? Bah! on ne pouvait guère écrire *M. Beautrelet père*. Alors, quoi? La façon dont l'opération fut accomplie? Le miracle grâce auquel ton père fut arraché de l'arsenal de Cherbourg, malgré ses vingt gardes du corps? Bah! c'est l'enfance de l'art! Toujours est-il que le colis est expédié. Que dis-tu de cela, bébé?

Si A. L. se prenait pour Arsène Lupin, était-il capable de commettre un tel crime, faire du chantage en enlevant un parent? Si pour une raison ou pour une autre... serait-il capable d'enlever son père à elle pour lui faire du chantage? Dégoutée, elle avait couru une nouvelle fois en direction des toilettes. Après, après...

elle avait fait un cauchemar: elle était étendue, ligotée sur une table de marbre noir dont les rebords étaient ciselés d'or. Autour de la table, dix visages ricanant, épouvantables: Rembrandt, Picabia, Kandinsky, Hokusai, Miró, Géricault, Bacon, Brueghel l'Ancien, Warhol et même Niki de Saint-Phalle dansaient une sarabande infernale en tournant autour de la table hurlant des injures à son encontre, la menaçant que dix autres allaient se joindre à eux pour en finir avec elle. Avait fait irruption *don* Salvador qui d'un seul coup de pinceau, une petite touche, les avait fait disparaître comme par magie. Elle avait tenté de se réveiller, de se lever, de savoir quelle heure il était plusieurs fois jusqu'à ce qu'elle sorte enfin et entière de son lit aux alentours de 14 h 30! Puis elle avait décidé et était en train d'appliquer un plan de reprise en main. Voilà, étaient plus ou moins reconstitués les événements depuis sa sortie de cette brasserie jusqu'à maintenant.

(Si elle avait omis un événement, un moment, un détail, l'oubli devait être mis sur le compte de la perte de mémoire et comptait donc pour du beurre.)

4 - Qu'elle se fasse amener de quoi boire et manger

« De quoi boire et manger ». Tavernier, de quoi boire et manger! Aubergiste...! Ventre-saint-gris, qu'on m'amène de quoi boire et manger! Que cela faisait du bien de revenir quelquefois aux besoins élémentaires de l'existence: boire et manger! Elle

examina les menus, plats et sandwichs proposés par l'hôtel. Elle choisit une salade de chèvre chaud, une salade césar, une salade de fruits et de l'eau minérale pétillante.

— Trois salades, donc... — dit le jeune homme au bout du fil pour commencer à résumer sa commande.

— Trois... Non, non, heu..., oui, c'est vrai... — elle ne s'en était même pas rendu compte. Reprise en main, reprise en main, reprise en main!!!

Service rapide et gentil, au point qu'elle s'interrogea s'ils ne s'étaient pas tous passé le mot pour sentir de la pitié pour Jacqueline Leplanfoireux de la 606.

Elle se gointra et demanda un second 75 cl d'eau minérale pétillante et trois cachets d'aspirine, sait-on jamais plus tard. La première salade, de chèvre chaud, était succulente, elle aurait aimé en avoir plus. La deuxième salade, césar, n'était pas mal, mais un peu petite. La troisième salade, de fruits, lui avait fait beaucoup de bien à ce qu'elle avait mais il n'y en avait pas eu assez. Elle avait bien bu et bien mangé.

5. - Que, pleinement remise sur ses pieds et la tête claire, elle se mette en contact avec le contact d'A. L. avant d'aller faire un tour

Avant, elle se permit le luxe d'une petite sieste. On n'était pas aux pièces et elle en avait besoin. Mais sans dormir. Elle avait assez dormi

comme ça! Elle s'installa dans un des fauteuils, alluma la télévision pour regarder les informations. Chauffe, Marcel! Les syndicats préparaient un défilé du Premier Mai exceptionnel pour répondre au petit caporal qui se croyait le destin de la France. S'il y aurait du grabuge le Premier Mai?

— Il en rêve, ce techno-psychopathe: à court terme de la casse, et à long terme les fachos au gouvernement, pour que les gens comprennent que Macron, c'est mieux ou Macron, c'était quand même mieux. — Elle l'avait toujours pensé, elle l'avait toujours dit et de toute façon la politique, ça ne l'avait jamais intéressée, tous pourris.

Elle changea de chaîne et tomba sur un documentaire à propos des *fake news*. Flippant. Elle en retint que le cerveau humain, qui s'est toujours distingué par une certaine paresse, avale plus aisément une fausse qu'une vraie information. Ah! et que les Russes excellaient dans ce genre d'entourloupes. Les Russes? On se croirait revenus au temps de la Guerre froide! Les Russes méchants! Poutine!

— Ce pédé frustré et mal baisé du KGB! — c'est comme ça qu'Aline Leblanc, et non pas Jacqueline Leplan, voyait la politique, la géopolitique et la proutpolitique.

Remise à neuf, en pleine forme, remontée à bloc, boostée comme Gagarine, prête à faire péter la scène, elle appela Alfredo Longaniza. Au début, elle ne comprenait rien. Le type avait un accent à arracher des betteraves à sucre avec les dents. Elle tenta de le dévier sur une conversation en espagnol mais il

n'avait pas vraiment l'air de comprendre l'espagnol et s'entêtait à s'exprimer dans un français dont on était en droit de se demander si lui-même comprenait ce qu'il disait. Elle choisit de l'écouter baragouiner sans piper mot, juste de dire oui, oui, oui jusqu'à ce qu'il lui proposa concrètement un rendez-vous:

— Demain, à 16 h 00, à l'exposition Alfons Mucha au Grand-Palais, j'aurai un monocle.

— Oui, oui, oui — martela-t-elle. — Un monocle!?

Malgré le crépuscule, l'atmosphère restait toujours aussi chaude. Elle se dit que Paris manquait d'arbres et était envahi par de dangereuses trottinettes. Être piétonne dans la capitale était devenue compliquée avec les bus, automobiles, motos, bicyclettes, trottinettes, *skateboards*, des machins rebondissants. Manquaient le tramway, le téléphérique, les taxis volants comme dans *le Cinquième Élément*, des drones transporteurs et espions, le bobsleigh, le parachute et la luge. Elle faillit marcher dans une crotte de chien et marcha sur la main d'un SDF affalé sur le trottoir qui la traita de « sale bougnoule nazie! ». Elle rentra à l'hôtel. Pimpante: elle était droit debout dans ses Converse, la machine à neurones dans les *starting blocks*, elle avait son rdv avec ce monsieur Alfredo Longaniza à qui elle allait vite fait bien fait apprendre à s'exprimer clairement et ce petit tour lui avait suffi. Ce qu'elle voulait maintenant, c'était reprendre le grand *tour* avec A. L.

Il s'assit près du bord de la falaise, pas trop non plus. Combien de fois durant l'enfance l'avait-on mis en garde?

— As-tu jamais vu une vache tomber de là-haut!

Le bus avait tardé plus que d'habitude. Ce n'était pas la première fois qu'il venait à Etretat. Loin de là! il y passait la majorité de ses week-ends pour y draguer les jeunes parisiennes qui traînaient nonchalamment sur la promenade. Il avait anormalement attendu au changement à Fécamp mais lorsqu'il avait reconnu le chauffeur, un gars d'Yvetot comme lui, un type pas facile qui aimait bien les embrouilles et la bagarre, il avait grimpé dans le bus sans faire de commentaire. D'autant que les parents de ce gars étaient les gardiens du manoir de

Fontenelle, à Caudebec, ceux-là mêmes qui l'avaient accusé deux ans auparavant d'y avoir dérobé des coupes et des chandeliers d'argent. Il n'était pas venu pour se compliquer le vie, au contraire!

— Merci m'sieur! — s'était-il exclamé tout guilleret, ce qui n'avait pas manqué d'éveiller les soupçons du chauffeur qui lui jeta régulièrement un regard dessus par le biais du rétroviseur jusqu'à sa descente à Etretat.

Après avoir marché jusqu'au bord de mer puis être parvenu sur la promenade qui longeait la plage de galets, il avait grimpé quatre à quatre l'escalier interminable qui débouchait en haut de la falaise d'Amont. Sans reprendre son souffle ni une seule fois. Depuis quelques années, il s'imposait une discipline de fer quant à sa forme physique. Qui pouvait le gagner à la course? Personne! A la nage? Personne! Même l'escalade, surtout l'escalade, qui osait se frotter à de jeune déluré qui grimpaient n'importe quelle paroi sans s'assurer avec une corde?! Personne. Sans compter son heure d'entraînement quotidien à la boxe et au judo grâce à des camarades du collège qui lui enseignaient ce qu'on leur enseignait.

Il contempla la vue panoramique sur la Manche, la falaise de la Manneporte, la pointe de l'Anguille qu'il trouvait trop massive, pas assez effilée, la falaise d'Amont. Il appréciait la blancheur des falaises, qui scintillaient fortement en cette fin de matinée. Il avait prévu de proposer à Adeline qu'ils aillent ensemble au cinéma à Fécamp voir un film qui

venait de sortir et qui rencontrait un immense succès, *Un homme et une femme*, tout le monde autour de lui ne tarissait pas d'éloges à son propos. Ceux qui avaient de quoi se payer le cinéma. La télévision revenait tout de même beaucoup moins cher que le ciné. Il aimait bien la mer, sans plus. La contempler, il pouvait la regarder pendant des heures en pensant à d'autres choses. C'est tout. Il aimait bien aussi le parfum de l'iode, plus fort il était, mieux c'était! A Fécamp, aux abords du port, des écluses, cette odeur le rendait fou. Les mouettes, les mouettes aussi, il aimait ces gros bestiaux volants qui bouffent tout, qui se chamaillent pour des broutilles et leurs cris. La mer ne lui manquait pas à Yvetot mais s'il avait pu y avoir le parfum de l'iode et les piailllements des mouettes, c'eût été parfait!

Il n'allait jamais sur la plage, les galets lui faisaient mal au coccyx. Il ne se baignait jamais non plus, il avait horreur de l'eau en général, et de l'eau salée en particulier. La vie sur la mer, comme les bateaux, ou sous la mer, les poissons par exemple, ne présentaient aucun intérêt pour lui. Ce qui le captivait, c'était le spectacle des falaises et de la mer. L'image. Il était incalable sur les peintres qui avaient immortalisé la magie de l'endroit: Barthold Jongkind, Eugène Delacroix, Eugène Isabey, Camille Corot, Eugène Boudin, Gustave Courbet, Claude Monet... A part le spectacle permanent, apaisé ou agité, qu'offraient les falaises et les postérieurs des petites parisiennes qui malheureusement repartiraient toujours le dimanche soir, ce qui l'attirait

inexorablement, ce qui faisait qu'il revenait à Etretat, encore et encore, c'était une question lancinante: Etait-elle creuse? L'Aiguille, était-elle creuse? Maurice Leblanc avait-il inventé qu'elle était creuse ou l'était-elle réellement? Ou mieux: l'auteur a imaginé qu'elle était creuse, alors qu'elle l'est vraiment! Personne n'est allé vérifier! Les quelques huluberlus qui l'ont escaladé n'ont même pas pris la peine de vérifier!

— L'Aiguille? Creuse? Ben tiens, et moi je suis Robin des Bois! — s'était moqué le premier et seul copain à qui il en avait parlé.

Maintenant, c'était différent. Il avait un secret et que les incrédules aillent se faire voir! Un secret, c'est un secret, même à Adeline il ne raconterait rien. Qu'est-ce qu'elle faisait Adeline? Avait-elle été retardée? Ou empêchée? Leurs rendez-vous n'étaient jamais faciles, évidemment.

A dix-sept ans, Adeline travaillait dans un cirque de gitans qui circulait l'été dans toute la France et prenait ses quartiers d'hiver aux Saintes-Maries-de-la-Mer, en Camargue, dans le sud. Ce n'était pas un grand cirque comme le Cirque Pinder ou le Cirque Bouglione qui une fois par an installaient leur immense chapiteau à Rouen ou au Havre. C'était un petit cirque, qui s'appelait *le Petit Cirque*. Selon Adeline, ils étaient toutes et tous de la même famille manouche là-dedans. Pourtant, ils étaient nombreux, comme une vingtaine de camions, roulottes et voitures. Sans compter les animaux! Ils n'avaient pas de tigres ou d'éléphants, mais toute une faune de

dromadaires, des singes, un couple de boas constrictors, des chevaux, une tripotée de chiens, et des chats qui selon Adeline étaient les seuls chats dressés au monde.

Il avait assisté à leur spectacle à Yvetot, en entrant en catimini, c'est comme cela qu'il avait connu Adeline. Parmi les numéros de dressage des animaux, de jonglage, de prestidigitation, le magicien était vraiment trop fort! les funambules, les trapézistes, et les prouesses des musiciens et des clowns, il était tombé amoureux d'elle et se serait jeté à son secours à tout moment, tel un chevalier sauvant sa belle, alors qu'elle se jetait dans le vide du haut de son trapèze. Il était resté sur son corps gracile moulé de paillettes scintillantes et était tombé, au grand supermarché qui venait d'ouvrir, Mammouth, sur une jeune fille au visage angevin et regard de feu. Elle l'avait repoussé à peine avait-il tenté de l'accoster:

— Dis-moi, petit gadjo, pourquoi ne vas-tu pas plutôt asticoter les petites gadjis de ton âge? — lui avait-elle demandé avec un sourire méprisant.

Le petit gadjo, elle l'avait repéré assez rapidement. Il était de toutes les présentations dans la région, il n'avait donc rien d'autre à faire? Il s'était déjà fait expulser trois fois à coups de botte dans le train en pleine représentation pour être entré par effraction sous le chapiteau. La dernière fois, Monsieur Royal, directeur du cirque et oncle d'Adeline, l'avait menacé de l'offrir en pâture à Monsieur et Madame Pormonnelle, le couple de boas constrictors. Rien à faire, le lendemain soir, à Bréauté,

il était assis au premier rang, la dévorant des yeux de la première à la dernière seconde de son apparition.

Puis il avait commencé à lui faire des petits cadeaux qu'il lui faisait parvenir par tous les moyens possibles et imaginables, une personne, un animal, ou directement sur sa table de nuit ce qui lui avait provoqué une grande frayeur! Si son oncle apprenait qu'elle fréquentait un gadjo, il la donnerait à bouffer toute crue aux lions même s'il y en avait pas! Cependant, rien à faire, le petit gadjo, qui n'avait en réalité que deux ans de moins qu'elle, s'entêtait. Elle l'avait injurié, lui avait crié dessus, l'avait envoyé promener, voué aux enfers, avait craché sur ses ancêtres et ses descendants, s'était plainte de sa laideur, de sa mauvaise haleine, de son horrible façon de se fagoter, lui il continuait de lui faire parvenir ses petites offrandes comme un oiseau construisant patiemment son nid: des parfums, des fleurs, une bague avec une pierre bleu translucide, de revues de luxe, une paire de chaussons de ballerine à sa taille, des boucles d'oreilles, une ceinture de cuir où étaient gravés des chevaux qui venait selon lui du Mexique, une petite tapisserie qui représentait deux cavaliers en armure face à une licorne, un tas de bracelets finement ciselés, le clown blanc qui s'y connaissait lui avait assuré qu'ils étaient en argent pur, une sculpture de marbre noir veiné de rose représentant un cheval aile, un perroquet... Le perroquet était la goutte qui avait fait déborder le vase des soupçons du tonton:

— Des admiratrices, des admirateurs... — lui répondait-elle d'un air dégagé à chaque fois qu'il rencontrait un nouveau bibelot dans leur roulotte.

— Un perroquet! Mais d'où peut-il bien sortir!?! — avait hurlé Monsieur Royal.

— J'ai des admirateurs jusqu'en Amazonie, un chef de tribu indienne — avait-elle expliqué avant de baisser furtivement la tête parce que le tonton avait la main leste.

Monsieur Royal craignait que tous ces objets aient été volés:

— Tu vas prétendre que tu ne sais pas que la majorité des gens sont convaincus que tous les gitans sont des voleurs?! — il était, à juste titre selon Adeline elle-même, hors de lui.

Le Petit Cirque allait bientôt quitter la Normandie pour parcourir la Bretagne avant de descendre le long de la côté Atlantique pour ensuite rejoindre les Saintes-Maries au bord de la Méditerranée. Le désespoir du petit gadjo l'avait rendue désespérée elle aussi. Ce rendez-vous était le dernier, il le savait.

Il ne pourrait pas la suivre aussi loin, il avait des responsabilités à assumer. En tout cas, il ne pouvait abandonner Honorine, sa mère adoptive depuis que ses parents étaient morts d'une épidémie de grippe asiatique en 1957. Surtout que la pauvre perdait ses yeux. Le médecin avait été formel, elle était vouée à devenir aveugle dans les deux ou trois prochaines années. Ce n'est pas avec sa petite pension de veuve de guerre qu'elle s'en sortirait toute seule! Il

l'avait toujours aidé du mieux qu'il pouvait, ce n'était pas les manoirs et châteaux délaissés la majeure partie du temps par leurs propriétaires, s'ils se souvenaient encore d'en être les propriétaires, qui manquaient dans la région. Qui n'était pas au courant qu'il chapardait de temps en temps pour donner un coup de main à la vieille Honorine? Qui ne savait pas que le père Renouf vivait du recel de tout et de n'importe quoi, encore un pauvre bougre celui-là, qui pouvait lui en vouloir de survivre en piquant de temps en temps une babiole à ces richards parisiens qui ne s'en rendraient même pas compte?

— Pourrait pas turbiner un peu, le p'tit?

— De quoi parles-tu don'? L'a quinze ans...

— Ben, moi, à quinze ans...

— Bien toi, ben toi quoi? Heurus'ment qu'c'est fini d'faire trimer les mioches, c'est'y pas un monde ça!

— On apprenait à vivre...

— Qu'est-ce que tu m'chantes là? Qu'est-ce t'as appris à vivre, toi!?

— Pourrait être apprenti...

— Pourrait être apprenti! Pourrait être apprenti! Il a p'tét pas envie d'êt'apprenti, ce p'tiot! Y'aurait pas la vieille Honorine à s'occuper, s'rait d'jà parti depuis ben longtemps, j'te l'dis moi!

— C'est ben vrai, c'est ben vrai, j'va pas t'donner tort sur ça...

Il aimait bien la mer mais pas trop. En revanche, il était très attaché à sa terre.

— Moi, je suis Normand, je viens des Normands! Tu sais qui ils étaient les Normands? La terreur des rois de France, mon petit vieux... Renseigne-toi, après on parle.

A chaque fois qu'il voyait une carte de la Normandie, il s'émotionnait. Depuis tout petit, il y avait discerné des centaines de personnages, des animaux, des objets, des monstres, des batailles et des cataclysmes. Il y avait le Triangle des Bermudes et il y avait le triangle Dieppe-Rouen-Le Havre. Si vous n'êtes pas d'ici, vous ne pouvez pas comprendre. Lui, le vert est sa couleur préférée! La Normandie, c'est d'abord des prés verts, des prairies vertes, des collines vertes, des sommets verts et des vallées vertes. Qui se plaint de la pluie l'oublie! L'arôme de la terre trempée... Pour rien au monde, il ne voudrait être agriculteur mais le parfum de... De même, pour rien au monde, il ne voudrait être éleveur mais il aime beaucoup les vaches et les chevaux. Plus que les chiens, les chats, ou les boas constrictors. Et l'Histoire est partout. La Normandie rengorge de châteaux, de manoirs, des abbayes, des églises, des calvaires.

— Tu te moques! — l'avait gentiment houspillé Adeline.

— Je parle très sérieusement!

Elle savait qu'il était susceptible sur le thème de sa Normandie chérie. N'avait-il pas décidé de ne plus lire les albums d'Astérix le Gaulois à cause du dernier qui venait de paraître:

— Comment que je ne l'ai pas lu! Tu rigoles?
Astérix et les Normands, mon œil! Les Normands y
passent vraiment pour des pauvres cons!

Fallait faire gaffe, quoi.

— Je parle très sérieusement! Il n'y pas que
des endroits où piquer des babioles pour finir les fins
de mois. Il y a les vieilles pierres, elles respirent le
mystère, on ne sait pas tout ce qui s'y est passé,
imagine toutes les histoires, les conflits, les
embrouilles, et les amours aussi! qui ont pu avoir lieu
dans ces vénérables lieux!

— Ah, mon petit gadjo, tu devrais faire de la
politique!

— Certainement pas, oublie! la politique, c'est
pour les riches.

Elle aussi, elle l'avait questionné un jour sur
ce qu'il voulait faire dans la vie. Il avait réfléchi
longtemps avant de lui répondre:

— Je ne veux pas travailler.

— Mais il faut vivre pour travailler!

— Qui a dit ça? Les riches, tu les vois
travailler, toi?

— Non, mais tu n'es pas riche...

— Je serai donc riche.

— Tu seras riche sans travailler?

— Voilà!

— J'ai compris!

— Qu'as-tu compris?

— Tu seras voleur!

— Voleur?

— Oui, voleur!

— Voleur? Oui, je serai voleur!
— Un vrai gitan...
— Pardon?
— Non, rien, mais tu ne peux pas être voleur!
— Pourquoi cela?
— Tu es un gadjo, tu ne peux pas être un voleur!

— Qui a dit ça?
— Tu m'énerves quand tu dis « qui a dit ça? »!
— Qui a dit quoi?
— Je dis que tu m'énerves lorsque toi, tu me demandes « qui a dit ça? »!

Ils éclatent de rire.

— Je serai le premier gadjo voleur.
— Mon gadjo voleur...
— Mais pas n'importe quel voleur! Un voleur avec de la classe, un voleur qui ne vole que les voleurs! Un voleur, pas un assassin! Un voleur honnête!

D'ailleurs n'était-il pas en apprentissage? Il pratiquait toutes sortes de sports et d'exercices pour maintenir son corps en pleine forme, il s'instruisait en lisant tout ce qui lui tombait sous la main, il allait même parfois à la bibliothèque municipale mais ce n'était pas facile car la responsable ne lui faisait abso-lu-ment pas confiance. Tu m'étonnes, Al Capone!

Il n'avait pas son pareil pour pénétrer dans un endroit sans demander la permission. Les rumeurs pouvaient circuler, il ne s'était jamais fait attraper, ni une seule fois! Et puis, personne ne connaissait mieux la région que lui. Il la parcourait en long et en large, il

se faisait fort de connaître tous ses recoins. Un bosquet coupé, un champ cultivé, une nouvelle bâtisse, aucun changement, aucune modification du paysage normand ne pouvait, ne devait lui échapper. Il connaissant tous les rochers, les pitons, les pics, les grottes, tous les recoins. Il n'avait rien mais la Normandie était son territoire, il y avait sûrement quelque chose à faire avec cette richesse-là! Mais quoi?

— Que la mer est calme... — sourit-il avec mélancolie sachant que ce serait la dernière fois qu'il verrait Adeline, en tout cas avant longtemps, très longtemps, l'an prochain, peut-être.

Il entendit des pas dans le sentier qui gravissait et débouchait sur la falaise.

— Adeline? — demanda-t-il en se levant précipitamment.

— Arsène? Mon petit gadjo, tu es là...

Près du pont, il croisa deux paysannes qui portaient des seaux remplis de lait. Il leur demanda :

– Comment s'appelle le château qui est là-bas, derrière les arbres ?

– Ça, monsieur, c'est le château de l'Aiguille.

Il avait jeté sa question sans y attacher d'importance. La réponse le bouleversa.

– Le château de l'Aiguille... Ah!... Mais où sommes-nous, ici ? Dans le département de l'Indre ?

– Ma foi, non, l'Indre, c'est de l'autre côté de la rivière... Par ici, c'est la Creuse.

Isidore eut un éblouissement. Le château de l'Aiguille ! le département de la Creuse ! L'Aiguille, Creuse ! La clef même du document ! La victoire assurée, définitive, totale...

Sans un mot de plus, il tourna le dos aux deux femmes et s'en alla en titubant, comme un homme ivre.

— Il nous prend pour des demeurés? La ficelle est plutôt grosse! Que dis-je? Ce n'est pas une ficelle, c'est une corde!

En attendant son rendez-vous avec Adolfo Longaniza en début d'après-midi, Aline Leblanc s'offrait une grasse matinée pour se retaper complètement de ses excès. Sur le plateau posé près du lit, une carafe de café vide, une tasse encore à moitié pleine, une corbeille où un croissant se retrouve tout seul, une coupe où restent quelques bouts de fruits qui surnagent dans un jus multicolore incolore, et un cendrier où gisent trois mégots.

— Ne vous inquiétez pas, je les fumerai sur la terrasse — avait-elle juré au jeune homme qu'elle avait soudoyé pour lui fournir un paquet de Camel. Enfin! La grosse menteuse...

Elle était en train de s'exciter toute seule sur *l'Aiguille creuse*. Elle jeta un regard sur la tranche, un autre autour d'elle avant de sauter directement au milieu du bouquin qu'elle trouvait ennuyeux. Un passage en italiques attira son attention:

Lettre ouverte de M. Massiban, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Monsieur le Directeur,

Le 17 mars 1679 – je dis bien 1679, c'est-à-dire sous Louis XIV – un tout petit livre fut publié à Paris avec ce titre:

LE MYSTÈRE DE L'AIGUILLE CREUSE

*Toute la vérité dénoncée pour la première fois.
Cent exemplaires imprimés par moi-même et pour
l'instruction de la Cour*

À neuf heures du matin, ce jour du 17 mars, l'auteur, un très jeune homme, bien vêtu, dont on ignore le nom, se mit à déposer ce livre chez les principaux personnages de la Cour. À dix heures, alors qu'il avait accompli quatre de ces démarches, il était arrêté par un capitaine des gardes, lequel l'amena dans le cabinet du roi et repartait aussitôt à la recherche des quatre exemplaires distribués. Quand les cent exemplaires furent réunis, comptés, feuilletés avec soin et vérifiés, le roi les jeta lui-même au feu, sauf un qu'il conserva par-devers lui. Puis il chargea le capitaine des gardes de conduire l'auteur du livre à M. de Saint-Mars, lequel Saint-Mars enferma son prisonnier d'abord à Pignerol, puis dans la forteresse de l'île Sainte-Marguerite. Cet homme n'était autre évidemment que le fameux homme au Masque de fer.

Jamais la vérité n'eût été connue, ou du moins une partie de la vérité, si le capitaine des gardes qui avait assisté à l'entrevue, profitant d'un moment où le roi s'était détourné, n'avait eu la tentation de retirer de la cheminée, avant que le feu ne l'atteignît, un autre des exemplaires. Six mois après, ce capitaine fut ramassé sur la grand-route de Gaillon à Mantes. Ses assassins l'avaient dépouillé de tous ses vêtements, oubliant toutefois dans sa poche droite un bijou que l'on y découvrit par la suite, un diamant de la plus belle eau, d'une valeur considérable.

Dans ses papiers, on retrouva une note manuscrite. Il n'y parlait point du livre arraché aux flammes, mais il donnait un résumé des premiers chapitres. Il s'agissait d'un secret qui fut connu des rois d'Angleterre, perdu par eux au moment où la couronne du pauvre fou Henri VI passa sur la tête du duc d'York, dévoilé au roi de France Charles VII par Jeanne d'Arc, et qui, devenu secret d'État, fut transmis de souverain en souverain par une lettre chaque fois recachetée, que l'on trouvait au lit de mort du défunt avec cette mention: « Pour le roy de France. » Ce secret concernait l'existence et déterminait l'emplacement d'un trésor formidable, possédé par les rois, et qui s'accroissait de siècle en siècle.

— Jeanne d'Arc! Carrément! Et Brigitte Bardot aussi! — s'écria-t-elle. Elle se leva, ouvrit grand la porte-fenêtre de la terrasse, posa le cendrier sur le guéridon installé là puis revint dans la chambre d'où elle appela pour demander une autre carafe de café et d'autres croissants avant de se replonger dans sa lecture avec le dernier croissant dans une main et le livre et une serviette dans l'autre pour ne pas le tacher. Tout en jonglant, elle lisait en diagonale:

Mais cent quatorze ans plus tard, Louis XVI, prisonnier au Temple, prit à part l'un des officiers qui étaient chargés de surveiller la famille royale et lui dit:

— *Monsieur, vous n'aviez pas, sous mon aïeul, le grand roi, un ancêtre qui servait comme capitaine des gardes?*

— Les croissants, quand même... Qui a inventé les croissants?

— *Monsieur, après ma mort, vous remettrez cela à la reine, et vous lui direz: « De la part du roi, Madame... pour votre Majesté et pour son fils... » Si elle ne comprend pas...*

— *Si elle ne comprend pas?...*

— *Vous ajouterez: « Il s'agit du secret de l'Aiguille. » La reine comprendra.*

Ayant parlé, il jeta le livre parmi les braises qui rougissaient dans l'âtre.

— D'accord, d'accord, et ensuite?

Or, cet officier, en feuilletant les papiers de sa famille, trouva la note manuscrite de son arrière-grand-père, le capitaine des gardes de Louis XIV. À partir de ce moment, il n'eut plus qu'une idée, c'est de consacrer ses loisirs à élucider cet étrange problème.

— Ses loisirs! Il n'avait tout de même pas que ça à foutre! César... le traité de Saint-Clair-sur-Epte entre Charles le Simple et Roll, chef des barbares du Nord, très connu ce traité... Guillaume le Conquérant... Ah! Jeanne d'Arc!

Elle avoue qu'elle a encore une chose secrète à dire au roi de France, à quoi ses juges répondent: « Oui, nous savons de quoi il est question, et c'est pourquoi, Jeanne, vous périrez »

— Il exagère, il exagère... Oui, entrez. Entrez, entrez, laissez cela sur le plateau, s'il-vous-plait. Merci. — Elle fait semblant de ne pas voir les frémissements soupçonneux du nez de la jeune fille qui a déjà refermé la porte d'entrée derrière elle. — Henri IV. François I^{er} au Havre, tiens, Napoléon! Et De Gaulle! Il n'y a pas De Gaulle?! — Petite lampée de café bien chaud. Un autre croissant...

Et par là nous sommes amenés à ceci, conclusion irréfutable, c'est que lui, Lupin, avec ses seules lumières, sans connaître d'autres faits que ceux que nous connaissons, est parvenu, par le sortilège d'un génie vraiment extraordinaire, à déchiffrer l'indéchiffrable document; c'est que Lupin, dernier héritier des rois de France, connaît le mystère royal de l'Aiguille creuse.

Là se terminait l'article.

— Oh, oh, ooooooooooh!!! Qu'est-ce que c'est que ce délire?! Lupin, dernier héritier des rois de France! Mais qu'est-ce que...

Elle étouffe presque de colère. Elle se lève précipitamment pour pénétrer dans la salle de bains en claquant la porte. On l'entend marmonner, grommeler, grogner, bruit de chasse d'eau, elle rouvre la porte:

— Lupin, dernier héritier des rois de France!
Une façon de parler, quoi...

Elle se jette sur son lit, re-café, autre croissant:

— Je vais m'éclater la panse!

Elle passe quelques pages, le style fait tellement de ronds de jambe, elle ne va pas rater grand-chose! Mais qu'est-ce qu'elle a?! Elle n'a pas la gueule de bois, la bringue qu'elle a faite est déjà affaire du passé. Elle n'est pas de mauvaise humeur, non plus. Paris, rien à faire, le temps est splendide, la petite terrasse de la chambre est tranquille, loin des bruits de la rue. Elle a retrouvé la saveur unique d'un croissant bien croustillant.

— Alors, quoi, ma pauvre fille? Serais-tu de ces gens jamais satisfaits, insatisfaits chroniques, madame jamais contente?

Du croissant, elle en avait plein la bouche, elle ne voulait pas s'entendre parler. Elle savait très bien ce qui n'allait pas. C'est-à-dire, tout allait au mieux sauf qu'elle n'était pas si sûre que ça d'elle-même. Elle avait pris une année sabbatique et elle était de retour à Paris seulement quatre mois après avoir voyagé dans un pays format riquiqui d'Amérique centrale. Où étaient les rêves d'aventure, les péripéties de l'exploratrice, la découverte de l'inconnu, sa nouvelle sexualité lesbienne et exotique? Pourquoi était-elle revenue si rapidement? Elle aurait pu répondre positivement à la proposition d'A. L. et... Parce qu'évidemment, il était hors de question de l'incriminer lui!

— A cinquante ans, on commence à être responsable de soi-même... — Café... Autre croissant...

L'erreur, son erreur avait été de se précipiter. Elle aurait pu dire oui à A. L., mais qu'elle le

recontacterait à son retour en France et non dans l'immédiat... Elle mis le journal télévisé pour sortir de ce trou noir.

— La grande inconnue est comment vont se dérouler les retrouvailles de Harry avec Charles... — déclare pompeusement une, semble-t-il, importante politologue britannique.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries!!! — Click rageur, fin, temporaire, des conneries.

C'est vrai ça! Pourquoi était-elle revenue en courant?! Elle aurait pu visiter d'autres pays, de la région, d'Amérique du Sud, d'Afrique, d'Asie! Les lacs du Botswana, les pyramides d'Égypte, Prague, le Laos, la Chine, elle en avait toujours rêvé, et au moment où elle a les moyens de réaliser ces vieux rêves...

— Ma pauvre fille, tu n'apprends donc pas?! — Elle se leva, s'alluma une cigarette sur la terrasse, jeta un œil sur les toits de Paris. — Mais quelle imbécile! Qu'est-ce qui m'a pris, moi qui suis toujours très posée dans mes prises de décision. — Ce qui t'a pris?! — Elle tire une taffe, une autre, une autre en patrouillant de long en large sur l'étroite terrasse comme une lionne en cage. Il y a un type accoudé à son balcon au dernier étage de l'immeuble d'en-face, rigolard. Visiblement, c'est elle qui le fait rire, ce crétin! Elle lui jette un regard furibond, il éclate de rire, le cuistre! De quoi rit-il?

— Que tu es à moitié à poils!

Elle écrase sa clope sur le rebord de la terrasse et le jette dans la rue en contrebas. Elle rentre dans la

chambre qu'elle traverse telle la dernière charge de la Septième Cavalerie, arrache de son porte-manteau sa sortie de bain dont elle se couvre, double-nœud de la ceinture, retraversée de l'habitation au pas de charge, elle se dresse fièrement une main sur la balustrade, l'autre farfouillant dans le paquet de cigarettes, elle en sort une, l'allume pour cracher un épais nuage de fumée à travers lequel elle fixe le mec d'en-face façon Humphrey Bogart dans... Il n'est plus là.

Ce qui lui a pris, c'est qu'elle s'est enthousiasmée parce qu'il s'agit d'une histoire de tableaux. Elle a réagi comme un enfant devant un pot de crème au chocolat! Sans réfléchir.

— C'est ça, exactement ça! Que je te mets un tableau sous le nez, et que tu t'excites comme une puce qui a sniffé de la coke, incroyable!

Aurait-elle été attirée par ces copies de tableaux comme une mouche par... du miel? A. L. lui avait-il tendu un piège? Selon *don* Salvador, avec qui elle avait échangé de courts courriels à ce propos, A. L. devait avoir un projet en tête. Vu son âge avancé, il était fort possible qu'il veuille régler cette histoire des copies de tableaux au plus vite.

— En même temps, il ne m'a pas mis la pression...

Oui, mais bon, avec lui, il y a toujours cette ambiguïté. A savoir dans quelle mesure, il n'avait pas pesé sur sa décision. Indirectement. C'est cela: indirectement, l'air de ne pas y toucher. Chercher les effets contraires.

— Non, là, j'exagère...

En conclusion: difficile, sinon impossible d'en savoir plus. Elle reprit ce maudit bouquin qui n'en finissait pas de tourner autour du pot.

Rouen... Dieppe... Le Havre... Le triangle cauchois... Tout est là... D'un côté la mer. D'un autre la Seine. D'un autre, les deux vallées qui conduisent de Rouen à Dieppe.

Un éclair illumina l'esprit de Beautrelet. Cet espace de terrain, cette contrée des hauts plateaux qui vont des falaises de la Seine aux falaises de la Manche, c'était toujours, presque toujours là, le champ même d'opérations où évoluait Lupin.

Depuis dix ans, c'était précisément cette région qu'il mettait en coupe réglée, comme s'il avait eu son repaire au centre même du pays où se rattachait le plus étroitement la légende de l'Aiguille creuse.

— Tiens, tiens, ça, en revanche, ça m'intéresse... C'est la Normandie, ça... Connais pas.

Petite virée sur *Google Map*. Rouen, située sur la Seine, à mi-chemin de Paris et de la côte. Le Havre, un grand port, à mi-chemin de l'Atlantique et des grands ports de l'Europe du Nord, Amsterdam, Rotterdam... Dieppe, port plus modeste, sur la même route maritime de la Manche. Elle traça un triangle imaginaire entre les trois agglomérations. Son centre? Yvetot. Yvetot, ça lui disait quelque chose, Yvetot. Qui lui avait parlé d'Yvetot? Elle ne s'en souvenait pas. Pourtant, le nom ne lui était pas inconnu. Elle

l'avait entendu il y a peu. Où ça? Qui? Sur internet?
Aux infos?

— Pfff! Sont plus intéressés par le couronnement de l'autre guignol que ce qui peut se passer dans ce bled!

Elle regarda la couverture de *l'Aiguille creuse* qu'elle avait laissé sur son lit, ouvert à la page où elle s'était arrêtée. Yvetot? Peut-être. Elle n'avait aucune envie de se retartiner la première moitié du bouquin juste pour vérifier si la ville d'Yvetot y était mentionnée... Le réveil électronique posé sur la table de nuit indique...

— Merde! — Pas question d'être en retard, elle était venue du Salvador, eh oui! pour ce rendez-vous!

Après une demi-heure de lutte acharnée contre le stress, une douche plus compliquée à régler que la Station spatiale internationale, et une garde-robe qui suppliait en silence d'être mise aux goûts du jour, Aline Leblanc apparut devant l'entrée de son hôtel trois étoiles pour prendre un taxi, telle une riche Américaine et sa quarantaine vorace prêtes à dévorer la Ville-lumière à pleines dents.

Elle calma ses ardeurs ou, plutôt, les embouteillages parisiens calmèrent rapidement ses ardeurs. Le chauffeur, exceptionnellement aimable pour un chauffeur parisien, en tout cas selon la réputation qui leur était faite, tenta de la rassurer en lui répétant qu'elle arriverait sans encombre:

— Rue de Lyon, c'est à côté. Nous arriverons pile poil à l'heure!

Effectivement, 16 h 00 pétantes, elle descendait de son taxi, devant l'annexe du Grand-Palais où trônait à l'entrée l'affiche de l'exposition « Eternel Mucha », visage gracile et frais d'une jeune fille entourée de quelques fleurs, du pur Mucha quoi! Taxi où elle n'était pas restée inactive, préparant sa rencontre avec Adolfo Longaniza, intermédiaire d'A. L. Pourquoi passer par un intermédiaire? Un prénom et un nom à consonance espagnole, un autre Salvadorien? Pourquoi le petit vieux ne se présentait-il pas lui-même? Il ne voulait pas ou ne pouvait pas? Beaucoup de questions, aucune réponse.

Maintenant, il s'agissait, en ces débuts du troisième millénaire et alors que la planète avertissait que dans pas si longtemps il fera plus de 50° en plein été, oui, oui; oui, là où tu trouves juste maintenant! il s'agissait donc de trouver un monocle.

Le monocle l'attendait debout en plein centre du hall d'entrée. Impossible de le rater. Assez haut de taille, le typique vieil aristo latino-américain tel qu'avait pu se l'imaginer Aline durant ses lectures d'enfance: peau brunie, yeux clairs, cheveux longs noirs ramenés en une queue de cheval avec une broche qui devait valoir son pesant d'or. Vêtu ostensiblement par les grands couturiers à la mode, un Paname qui lui rappela A. L., des chaussures en peau de crocodile, de l'Amazone? le monocle était presque en trop. Il était cependant bien là, retenu par une fine chaînette d'argent au gousset d'un *caballero* qui ne cachait pas son immense satisfaction d'être ce qu'il prétendait être. Discret, le monocle était invisible au commun des mortels mais dès qu'il attirait votre attention,

difficile d'en détacher son regard tant l'objet était anachronique.

— *Señor* Longaniza? Alfredo Longaniza? — l'interrogea-t-elle à voix basse en s'approchant prudemment.

— Ah! *Señora* Leblanc, Aline Leblanc! Quel plaisir de vous rencontrer enfin! — s'écria-t-il, tout le monde se retourna sur cet olibrius criard. — Enchanté, enchanté! — et il l'étreignit dans ses bras comme s'ils étaient des vieux potes de régiment.

— Également, également... — marmonna Aline en se dégageant promptement. — Vous êtes un fan de Mucha? — le questionna-t-elle en pointant un index vers l'affiche de l'entrée.

— Comment? Je ne comprends pas... — rétorqua-t-il d'un ton pointu, le menton hautain, le monocle scintillant dangereusement.

— Je vous invite, il y a un salon de thé très sympathique à deux pas d'ici — elle le prit par la manche et l'entraîna rapidement vers la sortie. — C'est un endroit très discret — ajouta-t-elle à voix basse, — vous voyez ce que je veux dire?

— Tout à fait, tout à fait, je vous suis, ma chère Aline, je vous suis — chuchota-t-il comme un gamin qui vient d'être mis dans le secret des Dieux. Il adressa un signe de la main à quelqu'un dehors mais elle ne put voir à qui précisément. Son chauffeur? Un garde du corps? A. L. planqué entre deux voitures? Elle ne put s'empêcher de ricaner: — Pépère jouant à cache-cache, ça lui va très bien...

Ils s'installèrent dans un petit salon très chic, dans le fond. Le style Art nouveau des moulures aux plafonds, des fresques sur les murs, des tables et des sièges ainsi que des lampes et des couverts n'échappa pas à Alfredo Longaniza:

— L'Art nouille, parfait, je ne regretterais pas l'exposition...

— Nous pouvons retourner à l'expo si vous préférez... — lui susurra gentiment Aline qui avait déjà pris sa décision: — Ce type est tout simplement insupportable! Pédant à mourir, m'as-tu vu... et son accent, son putain d'accent!

Elle avait pourtant essayé, pour la seconde fois, de le convaincre qu'il pouvait lui parler en espagnol mais il prit son air pincé de majesté offensée, ce qui lui donnait envie de lui en mettre une... En clair, tout gentleman qu'il était, et sans conteste à la tête d'une fortune colossale, il était inintelligible; par exemple:

— Je suis vraiment heureux de vous rencontrer, A. L. m'a beaucoup parlé de vous...

Cela donnait: — Yé soui vrrément éroué de vo réconrrrer; A. L. me a beaucoup parrlé dé vous.

— Comment s'est déroulé votre voyage? — lui demanda-t-il comme si cette question touchait un thème vital pour lui.

— Parfait, rapide, excellent... — lui répondit-elle assez sèchement. Elle se rendit compte qu'elle gérait mal la situation: afin d'éviter que son interlocuteur ne fasse des phrases trop longues, elle

écourtaient les siennes! — D'où êtes-vous? — rien de tactique, elle était curieuse de savoir d'où il venait.

— Du Costa-Rica, vous connaissez?

— Non... — elle était partie pour lui raconter qu'elle revenait d'El Salvador mais elle se ravisa car il venait de la questionner à propos de son voyage dont A. L. l'avait certainement informé, et qu'est-ce qu'il pouvait en avoir à faire de toutes manières?

— La Suisse de l'isthme centroaméricain, très vert...

— Il m'agace, il m'agace, est-ce vraiment un ami d'A.L., difficile à croire... — elle rongea son frein, le nabot la fatiguait, et quel rapport entre la Suisse et le vert, sans déconner?! — Et vous êtes depuis longtemps en France? — Elle s'en fichait complètement mais rien ne lui coûtait d'être polie.

— J'y passe de temps en temps... Vous savez, les affaires...

Elle tordit sa bouche vers la gauche. Très mauvais signe. Exceptionnel. La dernière fois qu'elle avait tordu sa bouche de cette façon, ce fut quelques secondes avant de mettre une paire de baffes à un huissier de justice qui venait, quelle saloperie! qui venait constater un adultère à 5 h 00 du matin. Sauf qu'il s'était trompé d'étage. Il avait porté plainte. Elle avait porté plainte. Il avait retiré sa plainte. Elle, non.

— Imaginez, Madame la Juge, la tête dans le lavabo, en nuisette, j'insiste, en nuisette, j'ouvre ma porte sur un détraqué sexuel qui me parle comme si j'étais la dernière des trainées... — Et le serrurier ainsi que le commissaire de police présents

d'acquiescer docilement de la tête. Personne n'aime les huissiers de justice, une des pires engeances qui existent en France. Il faudrait que quelqu'un s'occupe de ces crapules datant d'une autre époque.

— Deux baffes et deux mille euros, si vous n'avez pas compris, revenez m'emmerder quand vous voulez, je me ferai un plaisir... — lui avait-elle commenté à la sortie du tribunal de conciliation.

De fait, Alfredo Longaniza se dit que lorsque cette dame tordait sa bouche de cette façon, ce n'était pas bon signe du tout. Aussi se dépêcha-t-il d'aborder le thème pour lequel A. L. les avait réunis.

— A. L. vous attend demain à cette adresse, à l'heure qui vous convient le mieux, inutile de prévenir... — murmura-t-il en lui glissant un petit papier plié en quatre.

Elle le déplia, lut l'adresse:

— Auriez-vous l'amabilité de l'informer que j'y serai à 11 h 00?

— Si tôt? — Elle resta coite: en quoi monsieur Longaniza pouvait-il opiner sur les heures de rendez-vous d'A. L. Intéressant... Elle reprit donc la balle au bond:

— Vous pensez que... c'est trop tôt? — sourire vicieux et petit ton perché.

— Je ne pense rien du tout... — bredouilla-t-il entre deux eaux, entre la perte d'une once de sa superbe et la possibilité qu'il soit suffisamment intime avec A. L. pour savoir qu'un rendez-vous à cette heure pouvait être un tantinet... peu cavalier. — Au contraire, j'imagine qu'il se fera un plaisir de vous

inviter à déjeuner — affirma ce présomptueux en réajustant son monocle.

— Parfait! — s'exclama-t-elle en se levant d'un bond sans prévenir. Elle était outrée: — Laissez, Monsieur! Je vous invite, tout le plaisir est pour moi. A bientôt, j'espère. — Ne jamais revoir ton sale museau... — se dit-elle intérieurement parce qu'il faut tout de même savoir se tenir un minimum en société.

Quasiment accroupie entre deux automobiles en stationnement, elle épia Alfredo Longaniza sortant du salon de thé pour grimper dans une bagnole de luxe, une Bentley bien qu'en vérité elle n'y connaisse pas grand-chose en voitures. Conduite par un chauffeur en tenue de livrée qui ouvrit dignement la portière arrière à monseigneur Longaniza. Son visage, mais à cette distance il ne lui était pas facile de distinguer ses traits, c'est surtout sa façon de se déplacer, lourde et légère à la fois, qui lui rappela furieusement Paco, le chauffeur d'A. L.

Ayant décidé de ne plus se prendre la tête, elle regagna sa chambre d'hôtel où elle commanda un diner léger, une soupe de légumes et un plateau de trois fromages, puis s'y terra jusqu'au lendemain en surfant sur internet à propos de la Normandie avant de s'endormir la main droite posée sur la souris.

Elle avait hésité entre prendre un taxi ou le métro. L'adresse que lui avait donnée Alfredo Longaniza, quel personnage exécration! était à trois pâtés de maisons de la station RER en plein centre de

Saint-Germain-en-Laye, à l'ouest de Paris. Un taxi allait lui coûter les yeux de la tête tandis que le métro allait lui rappeler le boulot. Se contemplant encore une fois dans le miroir de pied de sa chambre avant de sortir, non seulement elle était enchantée par la vision qui s'offrait à elle mais elle décida que cette femme d'allure détendue et joviale méritait amplement un taxi. Roulez jeunesse!

Le nez collé à la vitre, elle observait Paris comme si elle découvrait cette ville pour la première fois. Assez facilement car ils traversèrent des quartiers qui lui étaient inconnus. Aline Leblanc était né et avait grandi dans l'est parisien, elle habitait et travaillait dans son centre mais l'ouest correspondait à des terres lointaines, historiquement hors d'atteinte de son porte-monnaie. Ils passèrent par la place de l'Etoile:

— Impressionnant...

— Excusez-moi — regard glauque du chauffeur dans son rétroviseur. — Vous n'êtes pas d'ici?

Pourquoi lui demandait-il ça? Etait-elle irrémédiablement marquée comme parisienne sur son front?

— Non, touriste...— ronchonna-t-elle.

— Je m'en doutais! — exulta le type. — Ah, le con, il a failli me faire une queue de poisson! Latino-américaine, n'est-ce pas? Je m'en doutais: l'accent... — Elle se sentait flattée même si elle n'était pas stupide: le bronzage...

— Oui, Latino-américaine. — Trop tard! Si ce gars était descendant de réfugiés espagnols républicains, elle était cuite.

— Je m'en doutais! De quel pays, si ce n'est pas indiscret?

— El Salvador — elle était dans ses petits chaussons, la Leblanc!

— Connais pas... c'est en Amérique?

— Je lui dit que je sais quand même où je suis né?! — enragea-t-elle. — Amérique centrale, c'est un tout petit pays.

— Ah, d'accord! — il paraissait se rassurer lui-même le bougre! — Voilà pourquoi ça ne me dit rien...

— Tu as raison, banane, et tu connais certainement tous les grands pays du monde, c'est clair! — songea-t-elle. Il n'allait pas tardé à s'adresser à elle en espagnol, elle le sentait gros comme une maison de dix étages. — Eh oui...

— Figurez-vous que...

— Aie, la cata...!

— Mes parents sont venus d'Espagne...

— Et maintenant, je fais quoi?! J'ouvre la portière et je me jette dans le vide? — Le taxi parcourait une voie surélevée, apparurent plusieurs panneaux indiquant des directions. — Oh, nous sommes près de l'Université de Nanterre! Ce n'est pas de cet endroit qu'est parti Mai 68?! — s'exclama-t-elle comme une vigie qui vient d'apercevoir une côte inespérée sur sa ligne d'horizon.

— Aucune idée, je n'étais pas né!

— Ben tiens, tu ne connais donc pas non plus Louis XIV!

— Donc, je vous disais...

— Meeerde...

— Ils sont venus d'Espagne, des républicains arrivés pour se réfugier en France... Malheureusement, ils ne m'ont pas appris la langue...
— figure dépitée dans le rétro.

— Non, oh, mais quel dommage! — regard catastrophé en direction du rétro.

— Je ne sais pas... Que des mauvais souvenirs. Ils n'y sont jamais retournés, même pas pour les vacances.

— Comme c'est regrettable... — soupira Aline: — Ouf, j'ai eu chaud!

Elle se fit déposer devant le château de Saint-Germain-en-Laye en face duquel elle entraperçut un panneau indiquant la station du RER. Elle reviendrait peut-être à Paris par ce moyen de locomotion: la note du taxi était salée, très salée, pas facile à digérer. Ce qui ne l'empêcha pas de lui laisser un pourboire royal, pour le récompenser de ne pas savoir un mot d'espagnol alors que ses parents étaient Espagnols.

En avance, elle franchit l'enceinte du château qu'elle n'avait jamais vu, ni d'Eve ni d'Adam, fit quelques pas dans le parc, pris un jus d'orange à la cafétéria pour faire passer le petit-déjeuner. Incorrigible, elle s'était encore fait une orgie de croissants! Elle comptait bien perdre du poids pour rentrer dans les nouvelles fripes qu'elle projetait de

s'acheter prochainement et elle bouffait comme trois... De la volonté et capacité d'autodiscipline de chacune en période post-endémique... La sortie du tunnel avait présenté parfois des spectacles où le désir violent de se soulager avait pris le dessus sur les convenances et quelquefois même le respect d'autrui. En France, après avoir pu jouir de la sérénité de villes vides, tout un chacun était aujourd'hui plus que jamais exposé à un nouveau concept: l'incivilité. Ce concept prétendait venir boucher au quotidien les lacunes de celui de citoyenneté mais de par sa propre ambiguïté rencontrait pas mal d'obstacles pour s'appliquer. Aline eut une petite pensée pour Bukele qui, au Salvador, venait de mettre sous les verrous plus de soixante-mille *pandilleros*:

— Misérable vermine qui vole les gens les plus modestes, continuez à nuire et nous ne vous donnerons même pas à manger en prison! — avait déclaré le Président qui en un an avait fait passer El Salvador du pays le plus dangereux du monde au pays le plus sûr d'Amérique latine.

Bizarre. Surplace, elle n'avait pas prêté attention à ce genre de sujets qu'elle trouvait rasants. Ici, en France, elle se mettait à lancer ses invectives... Elle comparait, voilà, c'est tout. Aline Leblanc venait de découvrir, à cinquante ans, et oui mesdames et messieurs, Aline Leblanc venait de découvrir les bienfaits, ou peut-être les malheurs, elle n'en savait encore rien car effectuant des premiers pas timides en la matière, bienfaits ou malheurs du pouvoir de comparer! Ce qu'elle avait parfaitement compris,

aussi inexpérimentée qu'elle eut pu être, est que les donneurs de leçons occidentaux, à commencer par les docteurs *es* droits humains, n'avaient eu d'autre choix qu'adopter un profil très bas face à un chef d'entreprise d'origine arabe héritier d'une riche famille marié à une pédagogue juive d'origine modeste qui allait gagner les prochaines élections avec au moins quatre-vingt pour cent des voix, sans fraude, les voix des femmes, des pauvres, des jeunes... Alors, on dit quoi, hein?!

— Incivilité, peuh! — s'esclaffa Aline en crachant sur le trottoir alors qu'elle contournait une crotte. — Vos cabots pourris qui chient partout, ce n'est pas de l'incivilité?! Pourtant, le quartier...

Chic, très chic, le quartier. Des immeubles en pierre de tailles, des rues piétonnières joliment fleuries, des vitrines joliment décorées, un parfum de bourgeoisie tout à fait à l'aise. Suivant son GPS, elle atteint une ruelle discrète de villas cossues dissimulées derrière d'épais taillis. Elle chercha le numéro, elle trouva la petite plaque à moitié dissimulée par le feuillage. Un portail, une grille, à travers les barreaux, une maison cachée derrière une rangée de saules pleureurs, une pelouse bien entretenue où un jardinier s'affaire.

— Bonjour Monsieur!

Il est de dos, en bleu de travail, un canotier sur la tête, de grosses chaussures, le typique jardinier esclave de maîtres pleins aux as. Il doit être assez âgé car d'où elle est, elle peut entendre qu'il respire avec peine tout en ratissant la pelouse avec des

mouvements vigoureux pour rassembler les feuilles tombées d'un arbre proche.

Concentré sur sa tâche, sans se retourner, il lui fait signe d'entrer. Elle pousse délicatement la grille, la referme délicatement derrière elle. Elle s'approche quasiment à tâtons comme s'il s'agissait des premiers instants d'un film d'horreur et...

— Bonjour Monsieur — répète-t-elle. Assez fort: le type est peut-être dur d'oreille, qui sait? — Excusez-moi de vous déranger, je cherche...

— Ah! Aline Leblanc! Yé soui vrrément éroué de vo récontrrer! A. L. me a beaucoup parrlé dé vous!

— C'est malin, vous pouvez être fier de vous! A votre âge! — mi-vexée, mi rigolarde. Puis elle éclate de rire. — Alors, hier, c'était vous!?

Elle regarde A. L. d'un air un peu inquiet. Peut-on faire un infarctus à cause d'une crise de fou rire. Pépère n'en peut plus, il a les larmes aux yeux.

— Ah, Aline, laissez-moi m'asseoir, je n'en peux plus, oh, mon cœur! — il s'étrangle à nouveau de rire. — Donnez-moi le temps de reprendre ma respiration... — Il ravale plusieurs fois sa salive. — Si vous aviez vu votre tête quand j'ai dit « Yé soui vrrrément éroué de vo réconrrrer »! J'ai bien cru que vous alliez me tordre le cou comme à un vulgaire poulet!

— On en a étranglé pour moins que ça! — Elle voit un vieux monsieur, habillé en jardinier, plié

de rire comme un garnement fier de sa petite blague. Difficile de lui en vouloir. Elle le trouve plus humain qu'au Salvador.

Il se lève pour l'étreindre comme on fait là-bas, pas de bises comme ici.

— Allez-vous m'expliquer pourquoi toute cette comédie hier? — l'interroge-t-elle avant de picorer une olive aux anchois et prendre une gorgée de son pastis.

Ils se sont installés de l'autre côté de la rangée de saules pleureurs, sous une véranda couverte de vigne vierge et de lierre. A. L. a juste quitté son chapeau et a lui-même amené tous les ingrédients de cet apéritif appréciable vu la chaleur accablante. Elle ne lui a pas demandé s'il est propriétaire de cette villa, elle connaît à l'avance sa réponse évasive.

— Ah, la France, je l'aime mais elle ne me le rend pas! Quelle ingrate, la France! Un jour, elle me remerciera. En attendant, disons que je ne gagne rien mais je ne perds rien non plus à me faire discret. Vous comprenez? — Il a son petit sourire malicieux qui l'informe par avance: qu'elle comprenne ou pas, ça ne change rien à rien.

— Je comprends que vous choisissiez la discrétion, moi-même...

— Ah, je voulais vous féliciter! — De mémoire d'Aline, c'est la première fois qu'il lui coupe la parole. — Hier, je ne vous ai pas reconnue tout de suite, impressionnant! Félicitations, vous avez

bien rajeuni et embelli depuis notre dernière rencontre.

— Merci, n'en faites pas trop.

— Non, non, cette nouvelle coiffure vous va à ravir. Vous ne me croirez pas...

— Dites... — Va-t-il lui dire une cochonnerie? Avec A. L., tout est possible.

— J'adore vos... Converse. Ce sont des Converse, n'est-ce pas?

— Oui, comment savez-vous ça?

— Ma petite, vous vous égarez, les Converse sont plus de mon temps que du vôtre...

— Pas faux, vous marquez un point. — Mmm, délicieuses ces olives aux anchois, elle doit en être à sa quatrième. — Je ne sais vraiment pas me tenir...

— Pourquoi dites-vous cela?

— Les olives aux anchois...

— Vous plaisantez?! Saoulez-vous, empiffrez-vous, la vie est trop courte! — s'écrie-t-il la face réjouie et le regard mélancolique. — Moi, je me reprends un petit jaune... Vous? Glaçons? Oui, pour vous répondre plus...

Coup de sonnette au portail.

— Décidément... — il se penche pour observer qui est là sans avoir à se lever de son siège.

— Ah! Vas-y, entre, c'est ouvert!

Crissement de pas sur le gravier.

— Je vous présente notre ami Gérard.

— Bonjour, madame Leblanc, je crois que nous nous sommes déjà vus...

— Bonjour... comment avez-vous dit? Gérard? Bonjour, Gérard, il me semblait bien vous avoir vu hier au volant d'une Bentley, la classe!

— Oui, c'est vrai. A. L. m'avait promis une surprise à mon arrivée à Roissy... J'adore les vieilles guimbardes...

— Vieille guimbarde, une véritable pièce de collection, je dirais...

— En location, en location... — protesta A. L.
— D'ailleurs, prends-en vraiment soin, bichonne-là comme si elle était à toi, j'ai laissé un dépôt de garantie à provoquer une crise cardiaque chez n'importe quel garagiste.

— Ce qui m'étonne, c'est votre français sans accent, ça oui.

— Je lui ai donné des cours: comment parler français sans accent! — plaisante A. L.

— Je suis d'origine française, parmi toutes les langues que m'impose le fait de travailler avec ce monsieur, le français ne m'a pas coûté beaucoup d'efforts. Je peux?

— Bien sûr, excuse-moi, je manque à tous mes devoirs d'amphitryon, je vais te chercher un verre. — Aussitôt dit, aussitôt fait, A. L. pénètre dans la maison.

— Quand avez-vous atterri? — le questionne-t-elle d'un air tout à fait détaché.

— Hier soir. Quel plaisir de vous revoir! Vous... vous avez beaucoup changé...

— Oh, notre petit Gérard, le méchant Paco garde du corps de Son Altesse dans les régions les

plus dangereuses de la planète rougit légèrement — s’amuse-t-elle. — Totalement! Je suis une touriste en visite pour la première fois à Paris!

— Excellent! — A. L. réapparaît un verre à la main qu’il remplit d’un fond de pastis, deux glaçons, un peu d’eau avant de le tendre à Gérard-Paco. — Tiens, rafraichis-toi avant qu’il n’y ait plus d’eau potable. J’adore cette idée, touriste! Américaine? Votre anglais?

— Je suis parfaitement bilingue... — grogne-t-elle. — Vous cherchez une gouvernante? — Il manque de s’étrangler avec son second verre de pastis, relève la tête pour l’observer avec un étonnement non feint:

— Moi! Je... vous... — Il se ressaisit: — Non merci, je n’embauche personne en ce moment... — visage renfrogné.

— Dommage... — visage énigmatique d’Aline.

— Vous resterez pour déjeuner, bien sûr, n’est-ce pas? Nous avons tellement de souvenirs en commun à partager. En parlant de cela... — des rides se dessinent sur son front qui devient tout plissé, — j’ai quelque chose à vous montrer. Gérard, tu peux t’occuper des légumes, je reviens...

— Bien chef!

— Ah, maintenant, il vous appelle chef!?

Les deux comparses rigolent entre eux.

— Chef des cuisines, chère Aline, chef des cuisines, sans plus. Gérard, j’ai préparé le rôti — ajoute-t-il en ouvrant le four. — Il y aura juste à faire

mijoter les petits légumes dans sa sauce. C'est déjà réglé, tu as juste à appuyer là, ok? Ne va pas me le... comme la dernière fois!

— Pas de souci, chef!

— Aline, où est votre verre? Ne bougez pas, j'y vais.

— Je reviens, je vais jeter un œil au rôti, Gérard n'est pas le meilleur des marmitons, il a failli me brûler le dernier...

— Je vous en prie, je vous promets que je ne bouge pas d'ici et que je n'emporterai rien — sourit-elle les yeux fixés sur le mur d'en face. — Elle a menti. Il l'a sans doute prévu, le scélérat... Dès qu'A. L. est sorti de la pièce, et même si elle a bien vu les petites caméras perchées de ci de là, elle s'approche. Un bar-restaurant étasunien, jaune et vert, typique des années quarante, qu'on voit de l'extérieur à travers ses vitres. Quatre personnages comme des bestioles dans un bocal. Immobiles. Des statues de cire? Qu'est-ce qu'ils attendent? On a dit tellement d'âneries à ce propos... Solitude... *Oiseaux de nuit*, c'est l'artiste, c'est Hopper lui-même qui a donné ce titre à son tableau. Donc, pas de commentaires à la ragnagna, ce sont des oiseaux de nuit. Des noctambules? Ouais. Quatre oiseaux de nuit?

— Le barman est là parce qu'il faut bien qu'il bosse!

Les trois autres lui rappellent le métro parisien qu'elle va prendre au retour: un homme de dos qui n'a même pas retiré son chapeau face à un autre client qui

fume (bien qu'il soit interdit de fumer dans le métro) une cigarette avec une femme rousse assise à côté de lui, personne ne voit personne. Flippant. Le décor respire la claustrophobie. Elle n'a jamais vraiment aimé ce tableau sauf sa lumière. Des néons qui diffusent une atmosphère fantasmagorique. Dramatique alors qu'il ne se passe rien. *Suspens*.

— Prête pour goûter mon rôti aux légumes? —
A. L. était réapparu comme un diabolotin jaillissant de sa boîte dressé sur son ressort. — Alors? —
l'interrogea-t-il en désignant la toile de la pointe de son menton.

— A part sa lumière, Hopper ne m'affole pas... La copie est parfaite. Je dis ça mais je ne suis pas une fine connaisseuse de cet artiste.

Elle se dit qu'il fallait qu'elle tienne *don* Salvador au courant.

Quand ils arrivèrent dans la salle à manger, Gérard-Paco et un autre homme étaient en train de dresser la table. Un homme très grand, très musclé, très basané, et très laid selon les critères esthétiques d'Aline.

— Bonjour Urip, quand es-tu arrivé? — lui demanda A. L. dans une embrassade où il semblait se perdre dans une montagne.

— Je viens d'arriver, j'ai dû...

— Tu me raconteras tes déboires plus tard, n'importunons pas mon honorable invitée avec nos petits malheurs... Aline, je vous présente Urip, un autre de mes complices de toujours.

— Complices... On commence à y voir plus clair... — songea-t-elle.

Le géant se pencha vers elle, elle crut que ce cachalot aux yeux bridés allait l'avaler d'une seule bouchée. Il joint les mains, tout sourire;

— *Selamat pagil.*

Elle se tourna vers A. L.

— Urip est indonésien, javanais plus précisément, n'est-ce pas, Urip?

— Oui, et comme la fourmi, je parle français, latin et javanais — sourit de toutes ses dents le monstre qui se remet à poser délicatement les couverts autour de chaque assiette.

— Fourmi? Quelle fourmi? — demande Aline.
— Profite de sa force herculéenne pour se foutre de moi, celui-là?

— Celle de Robert Desnos... — se marre sous cape A. L.

— Et vous parlez latin?

— Oui, une lubie des curés qui voulaient nous civiliser — sourit-il en dessinant dans l'air des guillemets avec deux index épais comme des barreaux de chaise. — Le javanais, mes parents me l'ont enseigné. Le français, ce monsieur... — il décoche dans le dos d'A. L. une bourrade qui pourrait tuer n'importe quel petit vieux sur place. Le petit vieux en question encaisse vaillamment, déglutissant discrètement.

— Urip! Attention, ne vas pas casser le patron!
— se moque Gérard-Paco.

— Désolé, patron, c'était affectif... —
bredouille le Pantagruel asiatique.

— Pas grave... — article A. L. qui reprend
son souffle.

— Et votre nom?

— Je n'ai pas de nom — sourire impassible du
roc oriental.

Elle se tourne vers A. L.

— Beaucoup d'Indonésiens n'ont pas de nom
propre.

Elle se tourne vers le Javanais qui lui confirme
l'affirmation du patron:

— Beaucoup. En général, on reprend le nom
propre de son père mais rien ne nous y oblige.

— Sur vos papiers d'identité apparaît
seulement Urip?

— Oui, vous voulez...

— A table! A table! — s'écrie A. L. — Place
au rôti du chef! — Gérard-Paco est en train de poser
le plat en verre fumant au milieu de la table.

— Je connais un mastodonte qui va se faire
taper sur la trompe... — songe Aline.

Le repas se déroula tranquillement, Aline
reprit du rôti après avoir félicité le chef. Elle réalisait
à quel point elle avait une relation de dépendance
avec la cuisine de son pays même si elle n'y avait pas
pensé durant son séjour au Salvador. Du coup, elle
refusa de piocher dans le plateau de fromages mais
craqua au dessert: elle se rua à plusieurs reprises sur la
mousse au chocolat, ce qu'elle regretta plus tard en fin

d'après-midi. Gérard-Paco voulait qu'on discute des mouvements sociaux mobilisés contre la réforme des retraites, A.L. essayait de calculer quand aurait lieu la contre-offensive ukrainienne afin que les troupes de Poutine retournent chez elles tandis qu'Urip leur racontait les dernières déboîtes de Kim Kardashian sur les réseaux sociaux. Quant à elle, elle échangea quelques impressions avec eux à propos de son séjour au Salvador. A un moment, A. L. mentionna un complot d'autistes, où avait-elle déjà entendu parler de cette histoire? Visiblement, Gérard-Paco et Urip, eux, n'avaient pas du tout envie d'en parler. Une bouteille de Bourgogne, une entre quatre, fit que les discussions restèrent plus que raisonnables. L'ambiance était légèrement différente, comparée avec les relations d'A. L. avec Paco et José au Salvador. Elle avait encore l'impression de faire partie d'une mise en scène, plutôt d'une comédie, rien de vraiment comique, mais rien non plus de dramatique.

Ils prirent le café, elle et A. L., sous la véranda. Elle repensa au complot des autistes. Elle en avait déjà entendu parlé, elle en était certaine mais impossible de se rappeler où et quand. Pareil qu'avec Yvetot, elle était incapable de se souvenir qui avait fait référence à cette ville devant elle, il n'y pas si longtemps que ça! Pouvait-on avoir des symptômes avant-coureurs de la maladie d'Alzheimer à cinquante ans? Elle posa la question à A. L., sa réponse fut inaudible. Un papillon jaune virevolta près d'eux. Depuis combien de temps n'avait-elle pas vu un

papillon? Ou est-ce qu'elle n'y faisait pas attention? Au Salvador, ils avaient pris cette habitude après leurs déjeuners ensemble: alternativement, ils se laissaient aller à quelques minutes de somnolence. Comme une micro-sieste, en pointillés. Jusqu'à ce qu'apparaissent les deux molosses pour informer le patron qu'ils avaient fait la vaisselle et qu'ils y allaient.

— On y va... — pensa-t-elle. — Ben tiens, on y va où, coucou?

— Si nous y allions, nous aussi? — lui demanda A. L. tout à fait éveillé en se levant de son fauteuil et lui envoyant un clin d'œil complice.

— C'est parti, patron! Je vous suis! — s'écria-t-elle en se mettant brusquement debout. A. L. fronça les sourcils puis lui tourna le dos pour retourner à l'intérieur. Elle se demanda si elle n'avait pas été quelque peu familière avec lui, si elle devait s'excuser, question qui s'évapora de son esprit lorsqu'ils pénétrèrent pour la seconde fois dans la zone des chambres, protégées par d'épaisses portes, des petites caméras dans les coins et une température savamment dosée. Le ou les surveillants ne déjeunaient-ils pas? Après Paco devenu Gérard, allait apparaître José devenu... Marcel? Elle faillit partager ce trait d'humour avec A. L. avant de se reprendre: le fait qu'ils se retrouvent dans un autre pays la mettait très à l'aise.

— Trop... — Elle se promit de se tenir sur ses gardes. *Don* Salvador lui avait fait une remarque à ce propos, après qu'elle lui ai exposé son fameux plan, quelque chose comme:

— C'est un fin psychologue, il a suivi des cours, je vous parle de cela, il y a des siècles... des cours d'étude du comportement. Un de ses amis est un des meilleurs profileurs de la police belge qui a fait ses classes au FBI. Ne vous fiez jamais à lui, on ne sait jamais vraiment qui on a en face de soi et encore moins ce qu'il pense. N'essayez même pas!

Voilà que maintenant, elle se sentait mal à l'aise. Ce n'était surtout pas le moment pour une de ses crises de parano!

— Après vous... — lui dit-il en s'effaçant devant elle pour la laisser entrer après avoir pianoté le digicode de la porte. Il connaissait par cœur tous les codes de toutes les portes de toutes les copies d'œuvres qu'il avait essemées par le monde? C'est peut-être lui qui était autiste, de ceux qui ont une mémoire prodigieuse, surtout celle des chiffres.

— Il faut que je me calme un chouia...

Dehors-dedans

A Edward Hopper

— Si j’entends bien, vous n’avez donc pas connu ce monsieur personnellement — insista Monsieur Dedans.

— Comme je vous le disais — grogna Monsieur Dehors.

Monsieur Dedans s’assit sur le banc, d’ici on avait vue sur le bassin et l’orée des bois.

Il croisa les jambes.

Resté debout, Monsieur Dehors jetait un regard au loin, par-là, un autre là-bas, puis plus près, pour éviter de croiser les yeux de Monsieur Dedans.

Ce dernier sortit un sachet en papier de sa veste de velours marron brun pour y mettre à lancer des graines aux pigeons.

Monsieur Dehors aurait pu le rabrouer mais là, il n'était pas vraiment en position pour... et exprima donc son opinion en grattant avec insistance dans le gravier avec la pointe de sa chaussure vernie.

Monsieur Dedans aurait voulu lui faire le commentaire mais il n'en fit rien, il était suffisamment agacé comme ça!

Agacé lui! parce que l'autre, ce n'était pas le genre de type à s'agacer.

Plutôt dans le genre je plane pour vous, si vous voyez ce que je veux dire.

Style les irresponsables qui arrivent en retard ne se stressent pas.

Qui stresse, hein?

Celui qui a rongé son frein comme un malade pendant... trop longtemps.

Sous son air insouciant, Monsieur Dehors hume allègrement les parfums de la terre et de l'herbe après la pluie, loin de s'imaginer la tempête qui agite intérieurement son interlocuteur.

L'effleure peut-être l'inquiétude que Monsieur Dedans s'entête mais si peu...

Sans prévenir, il cesse son petit jeu avec la pointe de sa chaussure, vérifie que Monsieur Dedans est en train de fermer délicatement le sachet de graines avant de le glisser soigneusement dans sa poche comme un paquet de pépites d'or qui ont été difficiles à gagner, il ne peut s'en empêcher, sa voix le déborde, le commentaire fait de lui un zombie durant quelques secondes, il ne peut être rien d'autre que le

spectateur de ses propres paroles, bouche ouverte muet:

— ... maladies...

— Que dites-vous?

Monsieur Dehors déglutit, il a repris le contrôle de lui-même, il est obligé de répéter:

— Les maladies, ces volatiles sont comme les rats...

Monsieur Dedans penche la tête sur sa gauche pour se gratter l'oreille, le regard perdu dans l'horizon, il se sent volcan, TNT, bâton de dynamite dans ton cul, il respire, respire, respire...

— Vous ne m'avez pas répondu. Vous n'avez donc pas connu ce monsieur personnellement, n'est-ce pas?

— Et pan, dans ma gueule! Retour à la case départ... — songea Monsieur Dehors. — Comme je vous le disais — grommela-t-il.

— Comme je vous le disais! Comme je vous le disais! Vous n'avez que ça à la bouche? — s'étouffa Monsieur Dedans qui fut saisi par une image où on le voyait se mettre debout pour se jeter sur Monsieur Dehors et l'étrangler de sang-froid, le secouant minutieusement à plusieurs reprises pour s'assurer que cette crevure est bien morte, il se reprit: — N'avez-vous pas de détails à me raconter?

Là, Monsieur Dehors ne put réprimer un soupir d'exaspération qui voulait tout dire.

— Des détails? Quel genre de détails? — Il fronça les yeux: au fond de l'allée avait surgi une silhouette féminine effilée, petit chemisier à fleurs

(peut-être, parce que de si loin...), mini-jupe à ras-le-bonbon, talons-aiguilles. — Elle n'est pas accompagnée.

— Pardon?

— Je dis: elle n'est pas accompagnée — répéta-t-il en désignant de la pointe de son menton mal rasé la femme qui s'approchait.

Monsieur Dedans, visiblement et sans vergogne, fit semblant d'y prêter attention, ah oui, d'accord, bon en haussant ses épais sourcils à plusieurs reprises comme une paire d'essuie-glace affolés:

— Je vous écoute, allez-y, je veux des détails.

— Pourquoi n'y êtes-vous pas allé vous-même? C'est toujours moi qui...

— Taratata! N'essayez pas de changer le thème de notre conversation. Si vous voulez, nous reparlerons plus tard de qui fait quoi mais pour le moment, ce dont nous avons immédiatement besoin, je répète: i-mmé-dia-te-ment! ce sont des détails à propos de ce monsieur et quel type de relations aviez-vous développées avec lui — sourit-il pour ne pas montrer sa colère, décroisant ses jambes pour les écarter comme n'importe quel gros con qui a décidé de montrer qu'il en a et des grosses bien arrimées.

Bien qu'il ait pris la ferme résolution de rester debout pour impressionner Monsieur Dedans, Monsieur Dehors se laissa tomber poussivement sur le banc, à quelques dizaines de centimètres de Monsieur Dedans qui était justement en train

d'essayer de mesurer rapidement cette distance avant de prendre toute autre décision.

Il en avait marre, il se sentait fatigué, non, las, il se sentait profondément et définitivement las...

A quoi bon répéter pour la énième fois ce qu'il avait vu, ce qu'il croyait avoir vu selon Monsieur Dedans?

Si, en plus, il n'avait rien vu, selon Monsieur Dedans, pourquoi le torturer de cette façon?

Quelle utilité de lui faire répéter des propos, de toute manière, invalidés bien en amont de leur conception?

Celui-ci semblait avoir deviné ses pensées:

— Vous n'avez rien à nous prouver, débarrassez-vous de cette idée stupide, je vous l'assure... — sa narine droite fut prise d'un violent picotement, comme si un petit ver armé de vingt-mille dents faisait de la balançoire au bout d'un poil devenu insupportable, il se concentra, concentra, concentra, concentra, pas question de se gratter le nez juste à ce moment-là, stratégique selon les manuels en vigueur — D'ailleurs, je commence à me demander si... — Délibérément, il laissa sa phrase en suspens mais Monsieur Dehors ne tomba pas dans le piège, le fixant d'un œil torve mais attentif, un peu moqueur? difficile à dire... œil vide donc, et bouche cousue, bouche absolument cousue. Il hésita, soupesa, tordant sa bouche vers la gauche: — Non, ce n'est pas une bonne idée... — espérant que Monsieur Dehors en reste là.

Evidemment, Monsieur Dehors n'en resta pas là, rien de surprenant à vrai dire, quand on connaît un peu le personnage...

En plus, l'autre faisait le malin, lui demandant quelle idée? pourquoi n'est-ce pas une bonne idée?

Je vous en prie, n'en faites rien, vous êtes chez vous, parlez en toute confiance, prenez votre temps, MAIS TU VAS CRACHER LE MORCEAU, FILS DE PUTE!!!!!!!!!!!!!!!!!!!!

Monsieur Dedans ricana, discrètement, alors que Monsieur Dehors, n'en pouvant plus, était effectivement prêt à sortir de ses gonds, alors là, ils étaient gonflés, on essayait de lui faire endosser le rôle du type qui s'acharne alors que c'est sur lui qu'on s'acharnait!

— Laissez tomber, votre bonne idée qui ne l'ne m'intéresse déjà plus, l'air s'est rafraichi, je me trompe? — Monsieur Dehors fit mine de remettre son chapeau jusqu'à ce qu'il réalise que dans la précipitation, il avait laissé son couvre-chef sur un des fauteuils du salon de Mademoiselle Louise.

Embêtant ça... il n'avait guère envie de revoir cette femme sans intérêt toujours très intéressée.

— Vous ne vous trompez pas! — lui confirma Monsieur Dedans qui se leva tout de go, se passant plusieurs dizaines de fois autour du cou une large écharpe de laine rouge sortie de je ne sais où, un léger acquiescement de la tête entre deux tours, son ombre précède la femme, un facteur totalement imprévu, c'est indiscutable, Monsieur Dehors pousse un horrible et interminable cri silencieux, la femme au

chemisier-mini-jupe-talons-aiguilles est déjà bien loin, à la croisée des cinq allées près du bassin principal, Monsieur Dedans part dans la direction opposé, Monsieur Dehors n'existe déjà plus, Monsieur Dedans se dit qu'après tout il n'a besoin de personne, qu'il pourrait parfaitement se débrouiller tout seul, droite? gauche? il vire presque brutalement dans l'allée de gauche, il aura peut-être plus de chances de trouver un nouveau Monsieur Dehors de ce côté-là.

Putain de camion!

Dédé était à ramasser à la petite cuillère.

— Le dernier, Dédé, après on ferme sinon la patronne va m'engueuler.

— Ok, ok... — grinça le Dédé en question.

— Tu vas pouvoir rentrer? — lui demanda le bistrotier en suspendant les verres propres dans leur râtelier, juste au-dessus du comptoir.

— T'inquiète...

— Bon... si tu le dis...

— Bien sûr que j'te l'dit! C'tait en 2004, non, 2005, septembre si tu veux savoir...

— Ah ouais, et alors? — dernier coup de torchon sur la machine à café.

— Oh, c'tait tout un convoi, plus d'une dizaine de camions, fallait voir! La police, la

gendarmerie, y'avait même un hélico, j'te dis pas...

— T'as pas dit que c'était de nuit?

— J'lai pas dit mais c'était d'nuit, ouais. En pleine forêt d'Fontainebleau, comme par hasard, deux pneus d'un coup, paf! paf! pssshhhh.... A Dédé, on l'a fait pas. Pourquoi qui s'rait passer sur quelqu'chose qui lui crève deux pneus et les autres, nada, hein!?

— Je sais pas, ch'ui pas camionneur, moi... — Il retire enfin son tablier, soulagé que la journée se termine.

— Tout ça v'nait de Chicago, tu peux l'croire?!

— En camion?

— T'es con! En avion et après en camion, jusqu'au musée. Le mec, y crève. Deux pneus en même temps, tu peux l'croire?! Les flics, y z'ont paniqué parce que l'convoi s'était un peu étiré, tu vois c'que j'veux dire... — il écarte ses deux mains comme s'il tirait sur un élastique. — L'aut' couillon, j'tais juste devant lui, y s'arrête au coin de la forêt, quoi, on n'y voyait que dalle, quel couillon! Y descend son turbin pour changer ses deux roues.

— C'est quoi le problème? — il veut rentrer chez lui, vite.

— Le capitaine de gendarmerie, il est dev'nu comme dingue parce que l'aut' cruche, il avait ouvert une des portes à l'arrière. Pour

chercher ch'ais pas quoi! L'aut', il était fou de colère!

— Les flics...

— Tu rigoles, toi! Y'en avait pour des millions là-d'dans, et les deux abrutis de gardes qu'étaient avec lui, aussi couillons que lui: y nous a dit qui cherchait une clé de ch'ais pas combien... répétait un chin'toque. T'aurais vu ces abrutis!

— Un chinetoque? Comment tu savais qu'il était chinois? — Il venait de se rappeler que le Dédé, il est parfois mytho.

— Bah, un Asiatique, quoi! Genre sumo, tu vois?

— Ah, un Japonais alors!

— Ouais, un Japonais...

Un peu de fraîcheur s'infiltrait par la porte-fenêtre mais insuffisante à son goût. Elle ne dînerait pas. Nue et vautrée sur son lit, elle s'efforçait d'avancer avec *l'Aiguille creuse*:

Rouen... Dieppe... Le Havre... Le triangle cauchois... Tout est là... D'un côté la mer. D'un autre la Seine. D'un autre, les deux vallées qui conduisent de Rouen à Dieppe.

Un éclair illumina l'esprit de Beautrelet. Cet espace de terrain, cette contrée des hauts plateaux qui vont des falaises de la Seine aux falaises de la Manche, c'était toujours, presque toujours là, le champ même d'opérations où évoluait Lupin.

Depuis dix ans, c'était précisément cette région qu'il mettait en coupe réglée, comme s'il avait eu son

repaire au centre même du pays où se rattachait le plus étroitement la légende de l'Aiguille creuse.

— On a compris... Qui m'a parlé d'Yvetot?

Elle n'avait pas rencontré grand monde dernièrement, encore moins en France. Malika Bouteflika? Rien à voir. Un autre client de la brasserie? Quand elle était déjà tellement saoule qu'elle ne s'en... pourquoi pas? Quelqu'un d'ici, de l'hôtel? Non. Lors d'un de ses achats? Le coiffeur?

— Une teinte donc. Ah, je ne vous ai pas dit, je suis d'Yvetot. N'importe quoi!

Elle avait une soif... Elle appela pour qu'on lui amène deux bouteilles d'eau minérale pétillante. Elle avait découvert l'eau minérale pétillante depuis son retour en France. Comme quoi, on a toujours quelque chose à apprendre. Y compris en allant très loin pour découvrir ce quelque chose qu'on avait juste à portée de main. Serait-ce pour cette raison que l'on prétend que les voyages forment la jeunesse? Ce devait être A. L. en fait. Qui d'autre?

A combien de copies en était-on?

— Les dix du Salvador, plus trois aujourd'hui, vingt moins treize, il en reste sept. Bien. J'arrive! Oui? Ah, merci! Oui, sur ma note, merci. J'ai une soif, moi...

La journée avait été bien remplie, elle était contente d'elle, ma foi.

— Ah! Celle-là, je la connais bien! Je l'ai eu comme examen à l'Institut.

— Montres molles — grommela A. L.

— Je vous l'accorde, ça sonne plus comme *Camembert en fuite* que *la Persistance de la mémoire*.

Un titre dérangentant...

— Trop intellectuel, voulez-vous dire? Du Dali... rien de surprenant. Ce qui m'a toujours choqué quant au titre, c'est sa relation avec les dimensions de l'œuvre.

— 24 sur 33...

— Vous vous souvenez de ses dimensions?

— Comme je viens de vous dire, je l'ai eu en examen de première année. C'est un sujet bateau en fait. Je m'en souviens, si vous pensez, j'ai eu vingt sur vingt! C'était facile!

— Vous vous en souvenez? — Etait-ce un défi? Un examen? Pourquoi?

Elle s'approcha, l'index de la main droite pointé en direction de la copie:

— Les montres molles symbolisent le temps et donc le mouvement. Là, dans ce coin, nous en avons trois: passé, présent et futur.

— Et celle qui ne fond pas, couverte de fourmis?

— Le temps qui passe, la décomposition, la mort. Vous avez les fourmis, vous avez aussi ici cette mouche, le temps qui s'envole. Cette chose par terre, je ne me risquerais pas à l'interpréter...

— Vous venez de me raconter que vous avez eu une note de vingt sur vingt... – Père avait un sourire malicieux.

— Sûrement parce que je n'ai pas prétendu...

— Bien vu, bien vu... Le miroir, qu'en dites-vous?

— Un classique chez les surréalistes. Il symbolise l'inconstance, réelle ou imaginaire. L'olivier, vous le savez déjà, représente la sagesse. Dali l'a peint tout sec, comme du bois mort, c'est le passé. L'œuf... la naissance, la renaissance. Au fond... — elle frémit en pensant aux falaises de craie, la Normandie, Etretat... — la mer, scintillante, c'est le monde réel, visible ou mémorisé, en opposition avec le monde imaginaire sombre du premier plan, les principes basiques du freudisme, on n'est pas obligé d'être d'accord.

— Que voulez-vous dire?

— Un peintre romantique aurait pu procéder à l'inverse, par exemple.

— Je n'y avais pas pensé, vous avez tout à fait raison! — Il s'agitait sur son fauteuil comme un ouistiti qui découvre la banane, Aline s'en sentit quelque peu gênée.

— Merci. Les montagnes, la plage, rien de substantiel. Certains y voit le paysage de l'enfance de Dali. J'ai bien passé l'épreuve?

— Oh non, non, non! Je... J'aime bien vous écouter parlant de peinture, ne vous méprenez pas!

— Merci. Vous connaissez l'histoire? Disons, ce qu'on raconte.

— Ah non, je suis toute ouïe...

— Nous sommes en 1931. Après un dîner avec sa femme, Gala...

— Ah, celle qu'il a piqué à ce pauvre Eluard!

Aline Leblanc est surprise par la véhémence de la réaction d'A. L.

— Si vous voulez...

— Ah mais...

— Dites...

— Excusez-moi, je m'emporte, je m'emporte... Je suis toute ouïe.

— 1931 donc, après un diner, alors que sa femme et ses amis vont au cinéma, Dali dit qu'il est fatigué et reste à la maison. Il est victime d'une petite migraine qui ne l'empêche pas de réfléchir, semble-t-il. Il voit un reste de camembert posé. Vous riez?

— Euh, oui, non... vous avez l'air si sérieuse...

— Je le suis. Je continue. Nous étions donc avec le camembert, coulant. Dali va dans son atelier, il regarde un paysage catalan qu'il est en train de peindre. Pris de... c'est à vous de décider de quoi il a bien pu être pris... il se met à peindre trois montres molles rappelant l'intérieur du camembert. Quand Gala rentre du cinéma, Salvador Dali vient d'achever une de ses œuvres les plus célèbres. Plus sérieusement... Dali s'inspire des recherches du physicien Max Planck dont la thèse principale est que le temps se dilate. Le temps se dilate, les montres coulent, vous voyez ce que je veux dire?

— Sincèrement? Pas trop...

— Ne vous inquiétez pas, moi non plus.

Ils éclatent de rire. Ils ont retrouvé une certaine complicité qu'ils partageaient au Salvador. Ils ont l'air heureux l'un et l'autre. Comment pourrait-on

croire que chacun et chacune est au fait du moindre frémissement de l'autre. Chacun et chacune a son projet en tête, la situation est donc tout à fait justifiable. Comme dirait Maurice Leblanc.

— Je vous propose un petit goûter et je vous montre la dernière toile pour aujourd'hui. Oui?

— Parfait!

Elle s'amuse de le voir s'agiter. Il prépare le thé, les petits biscuits, le plateau. Une parfaite maîtresse de maison. Elle ne s'y trompe pas: quand il répond aux appels sur son *smartphone*, c'est l'homme d'affaires qui parle.

— Je vous donne un coup de main!

— Surtout pas, malheureuse! Voudrez-vous un nuage de lait dans votre thé, *dear*?

— *Yes, I do.*

Est-ce que ce fut une erreur de sa part? Encore aujourd'hui, il lui arrive, par inadvertance, de se poser la question. Qu'est-ce qui lui a pris? On ne le saura jamais.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de complot des autistes?

La tasse reste suspendue à mi-chemin du guéridon et des lèvres d'A.L. Il a les yeux baissés. Comme s'il était en une profonde méditation. Elle regrette déjà d'avoir posé cette question. Dont, en plus, la réponse lui importe peu.

— Ce n'est pas le complot des artistes, il s'agit de certains d'entre eux. — Son ton catégorique contraste avec son regard fuyant.

Face à cet embarras, elle se sent elle-même gênée et reste silencieuse.

— Il s'agit de gens atteints de la maladie d'Asperger. Victimes de ce syndrome et dotés d'un QI exceptionnel.

— Comme Michel Ange, Leonard de Vinci? Vincent Van Gogh! Ou Andy Warhol!

— Je ne vous parle pas de peinture! Pour une fois... — Le ton est presque désobligeant. Elle se lève, vexée. — Rasseyez-vous, je vous en prie, vous m'avez pris de court, je vais vous répondre, ne le prenez pas mal.

— Il y a de quoi... — bougonne-t-elle. — Saviez-vous que je suis mono-obsessionnelle à propos de la peinture? — Il lève les yeux, il la fixe mi-intrigué mi-catastrophé, comme attendant la suite. — Je plaisantais. Mais vous me devez une explication... — lui assène-t-elle en se rasseyant.

— Oui, bien sûr. Ce ne sont que des rumeurs, des spéculations, je ne crois pas qu'il faille leur accorder plus de crédit que ce qu'elles méritent...

— Allez-y, je vous écoute! — Il se rend ridicule à tourner comme ça autour du pot.

— Vous avez entendu parler des thèses complotistes.

— Comme tout le monde. Des délires paranoïaques sur internet...

— Voilà. L'Histoire est parsemée de ces délires paranoïaques. Le dernier en date qui a marqué l'ensemble de l'humanité a été Hitler et son régime nazi. Selon lui, le complot se tramait entre les Juifs, les francs-maçons et les communistes qui voulaient dominer le monde, un mélange de vieil antisémitisme qui vient de très loin avec les trafics d'influence d'une secte élitiste opaque et la menace du bolchévisme international. Oui?

— Pour l'instant, rien de nouveau.

Ce petit ton sec, elle le fait exprès. Elle est déçue, où est l'élégant et fringuant A.L. fanfaronnant et se moquant de tout? Elle n'a devant elle qu'un vieillard tassé sur lui-même qui va certainement dire des idioties qu'elle n'a pas du tout envie d'entendre.

— J'y viens. Le doigt des nazis est donc pointé dans cette direction. Encore aujourd'hui, nombre de complotistes dénonce ces trois ennemis fictifs. Ils en dénoncent d'autres comme l'alliance d'Etats avec des extra-terrestres, l'Etat profond, les élites pédophiles, les scientifiques et les politiques qui font croire au réchauffement global et à des fausses pandémies, le Grand Remplacement, le projet HAARP...

— Le projet...?

— High frequency active auroral research program serait un projet pour provoquer des tremblements de terre, des tempêtes, etc.

— Du grand n'importe quoi...

— Absolument.

— Et donc? Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Moi? Nulle part.

— Vous n’avez pas mentionné le complot Asperger...

— Non, car il s’agirait d’un complot qui est à l’origine des autres, ceux que je viens de vous lister.

— A. L. est visiblement mal à l’aise. C’est bien la première fois qu’elle le voit dans cet état.

— Deux secondes! Que je comprenne... Des gens font croire à des complots pour cacher le leur?

— Tout à fait, une simple manœuvre de diversion.

— De qui parlons-nous, concrètement?

— Par exemple, dans l’informatique...

— Non, non, historiquement, des figures proéminentes du passé...

— Newton...

— Décidément, le pauvre!

— Pardon?

— Il fait déjà partie des accusés dans le *Da Vinci Code*...

— C’est vrai, je ne m’en étais pas rendu compte.

— Et à part Newton?

— Marie Curie, Albert Einstein, John Nash...

— C’est plutôt le complot des Nobel votre truc...

— Ce n’est pas mon truc, comme vous dites... Edison... Howard Hughes, le milliardaire.

— Et les informaticiens?

— Steve Jobs, Bill Gates, Mark Zuckerberg, Elon Musk...

— Apple, Microsoft, Facebook, Tesla et Space X... Oups, là on passe à un autre niveau, dites-moi? Vous en avez d'autres en tête? — Se rend-t-il compte qu'elle le regarde horrifiée?

— Dans le cinéma, Hitchcock, Stanley Kubrick, George Lucas, Spielberg... Des politiques comme Al Gore, Poutine, Greta Thunberg, Macron...

— J'ai du mal à m'imaginer une réunion avec un ex Vice-Président des États-Unis, un dictateur soviético-orthodoxe, une écolo et Macron... Macron est Asperger? Je ne le savais pas.

— Ce n'est pas officiel mais il l'est.

— Ah bon!? Pourquoi pas? On nous cache tout, n'est-ce pas?

— Ne soyez pas arrogante...

— D'accord, il y a des Asperger, pas tous j'imagine, qui diffuse des faux complots pour cacher leur projet à eux, qui est...?

— Un projet pour le post-modernisme, démocratique et écologique.

— Intéressant...

— Une démocratie purement institutionnelle et pré-conflictuelle: tout signe d'énerverment n'est plus un signe de faiblesse mais d'erreur, par exemple. Donnant la priorité aux thèmes sociétaux pour marginaliser les thèmes économiques: on reviendrait au « qui veut peut »!

— Et l'aspect écolo?

— Généraliser l'usage de l'énergie solaire et la nourriture rapide et synthétique pour ne pas nuire à la nature, ni aux animaux, ni aux végétaux...

— C'est une idée... Quel a été le fil conducteur au cours du temps?

— Question difficile... Franchement, je n'en sais rien... Résoudre la question qu'ont posé Newton, Descartes, Einstein, Spinoza... Comment vous dire? Que la science, la technique, la technologie, de nos jours l'IA, prenne le relais de Dieu afin qu'il puisse prendre sa retraite. Cela vous va?

— Je comprends. Je ne partage pas ces élucubrations saugrenues mais je comprends le raisonnement. Qu'est-ce que le Président Macron a à voir avec cette affaire?

— Sous couvert de son « en même temps » qui laisse croire à sa capacité à comprendre et gérer des systèmes complexes, il peut à tout moment faire une chose puis son contraire. Jusqu'à détourner l'idée d'identité et de souveraineté de Spinoza pour s'inventer des concepts oxymores comme des rêves pragmatiques, tout ce cirque, excusez-moi le terme, pour finalement prôner la compétitivité, en faveur du meilleur de la classe.

— Ah, vous ne partagez pas ces thèses? — Elle soupire de soulagement.

— Vous me prenez pour un simple d'esprit? — Sa mine révoltée est-elle sincère? Elle préfère éviter de répondre:

— Pourquoi tant d'intérêt, alors?

— Simple curiosité.

— Simple curiosité, simple curiosité. Moi, je me demande si il n’y croit pas un peu à tout ce fatras délirant... Mais quelle chaleur! Elle prit de l’eau au goulot sans bouger de son lit. Elle reprit sa lecture:

L’horizon s’empourprait de tous les feux du soleil disparu, et de longs nuages embrasés, immobiles dans le ciel, formaient des paysages magnifiques, des lagunes irréelles, des plaines en flammes, des forêts d’or, des lacs de sang, toute une fantasmagorie ardente et paisible.

L’azur du ciel s’assombrit. Vénus rayonnait d’un éclat merveilleux, puis des étoiles s’allumèrent, timides encore.

Et Beautrelet, soudain, ferma les yeux et serra convulsivement contre son front ses bras repliés. Là-bas – oh! il pensa en mourir de joie, tellement l’émotion fut cruelle qui étreignit son cœur –, là-bas presque en haut de l’Aiguille d’Étretat, en dessous de la pointe extrême autour de laquelle voltigeaient des mouettes, un peu de fumée qui suintait d’une crevasse, ainsi que d’une cheminée invisible, un peu de fumée montait en lentes spirales dans l’air calme du crépuscule.

— L’aiguille d’Étretat? Bizarre, comme c’est bizarre... J’ai dit bizarre? Comme c’est bizarre... Étretat, attends, laisse-moi voir ça... Étretat, Étretat... Là! Où est-ce que m’a invité A. C.? Le Havre... Non. Yvetot... Tiens, comme on se retrouve... Doudeville... Luneray... Merde, ça a cliqué! Encore une abbaye... je n’ai pas le temps!

Retour en arrière... Non, mais je vais arriver sur Dieppe là... L'autre côté... Côté, suivons la côte... Saint-Valery-en-Caux... Saint-Martin je ne sais quoi... Saint-Pierre machin... Sainte-Hélène bidule... Décidément, ils ont tous le Panthéon ces Normands! Hop! Fécamp! Il m'a invité à Fécamp. Et si je lève ma main gauche, que vois-je apparaitre dessous? Etretat! Même pas quinze bornes! Ah, le chameau! Comment ça va finir cette histoire, ça m'inquiète. Je ne veux pas qu'on retrouve mon joli corps au petit matin à marée basse.

Pris de court

A Salvador Dali

LE PERSONNAGE PRINCIPAL

Je me sens las.

LE CHŒUR

Il se sent laaaaaaaas!

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *au figurant n°1*

D'où vient ce sentiment de grande fatigue qui m'assaille?

LE FIGURANT N°1

En général de l'âge, n'est-ce pas?

LE CHŒUR

De vous-même, il vient de vous-même!

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *fixant le figurant n°1 d'un regard dédaigneux*

Prétendriez-vous que je sois un vieillard?

LE CHŒUR, *les plus jeunes trépignant*

Un vieillard, oui, un vieillard!

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *le sourcil ombrageux*

Aurais-je entendu quelque commentaire déplacé ou sont-ce mes oreilles?

LE FIGURANT N°2, *alors que le figurant n°1 est emmené manu militari par deux colosses du personnel technique*

Aurais-je entendu quelque commentaire déplacé ou sont-ce mes oreilles?

LE CHŒUR

Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et
d'un! Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et d'un! Et
d'un!

LE PERSONNAGE PRINCIPAL

Vous moquez vous?

*LE FIGURANT N°2, alors que les membres du chœur
ricanent entre eux tout en restant debout et figés*

Je vérifie.

LE CHŒUR

Il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie,
il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie,
il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie, il vérifie,
il vérifie...

*LE PERSONNAGE PRINCIPAL, tout de même un peu perplexe
de l'insolence de cette personne*

Vous n'avez rien de mieux à faire?

*LE FIGURANT N°2, qui fait semblant de faire semblant
d'être impatient*

Ecoutez, moi, on me dit de vérifier, je vérifie. Si vous avez un autre job à me proposer, je suis ouvert...

LE PERSONNAGE PRINCIPAL

Faites, faites, vérifiez tout ce que vous voulez mais en silence, je vous en remercierai.

LE FIGURANT N°2, qui sait que ce sont ses dernières paroles avant que les deux costauds du Service technique lui collent un énorme sparadrap sur la bouche

Vous aurez beau passer votre temps assis sur votre balcon à scruter les falaises de la côte, vous ne pourrez rien y faire.

LE CHŒUR

Et de deux! Et de deux! Et de deux! Et de deux! Et de deux! Et de deux! Et de deux! Et de deux! Et de deux!

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *interpellant un gros lapin blanc qui passe avec un gros réveille-matin pendu à son cou*

Hep! Vous! Stop!

LE GROS LAPIN BLANC, *qui se met à détaier*

Qui ça? Moi? Qui ça? Moi? Qui ça? Moi? Qui ça? Moi?
Qui ça? Moi? Qui ça? Moi? Qui ça? Moi?

LE CHŒUR

Qui ça? Moi? Moi, moi! Qui ça? Moi? Moi, moi! Qui
ça? Moi? Moi, moi! Qui ça? Moi? Moi, moi! Qui ça?
Moi? Moi, moi!...

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *faisant un croche-patte au
lapin qui s'étale de tout son long*

Halte là, mon gaillard!

LE GROS LAPIN BLANC, *qui se frotte le museau tout en
vérifiant que son réveille-matin n'a rien*

Ouie! Ouie! Ouie!

LE CHŒUR

Ouie...

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *après avoir décoché un regard
noir en direction du chœur qui se tait immédiatement,
se penche sur le gros lapin blanc assis sur le sol*

Etes-vous inconscient?

LE GROS LAPIN BLANC, *qui visiblement n'en a rien à foutre
de toute cette histoire*

Que me chantez-vous là? Inconscient? L'inconscience n'existe pas. Une conscience supposant l'inconscience, quelle absurdité!

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *qui aimerait bien se gratter la fesse gauche, mais ça ne se fait pas*

Oui, mais bon, enfin...

LE GROS LAPIN BLANC, *qui se relève puis époussette du revers de sa patte la vitre du réveille-matin avant de se diriger vers la sortie*

Charlataneries! Charlataneries enrobées de fausse science... Le temps vous file entre les doigts et vous en êtes encore là?! Souvenez-vous de ce que je vous ai dit! Enfin, souvenez-vous, façon de parler...

LE PERSONNAGE PRINCIPAL, *qui peut enfin se gratter la fesse gauche sans que le lapin puisse le voir*

Je ne comprends... Dites, auriez-vous l'heure?

LE GROS LAPIN BLANC, *l'air très sérieux, part sans demander son reste*

Je viens de vous la donner, vous ne vous en souvenez pas?

LE CHŒUR, *qui fixe sans pitié le corps recroquevillé du personnage principal sur le sol*

Parenthèses dans le temps

Reuter Agence, 1^{er} avril 2006 - Petite frayeur au Musée d'art moderne de New-York (MoMa).

Une blague qui aurait pu mal se terminer. Un visiteur a tout simplement décroché et emmené sous son bras la célèbre œuvre du peintre catalan Salvador Dali, *la Persistance de la mémoire*, plus connue sous le titre *les Montres molles*. De petite taille, 24 x 33 centimètres, la toile est aisément transportable. Rattrapé quelques centaines de mètres plus loin, le jeune homme, de nationalité française, a assuré qu'il s'agissait d'un poisson d'avril, un pari avec des amis.

Une mauvais blague qui se termine bien, certes, mais on se pose tout de même la question sur l'absence d'alarme au moment du décrochage de l'œuvre par ce mauvais farceur.

Assise dans le hall de son hôtel, elle n'a rien d'autre à faire qu'à retourner les mêmes doutes dans tous les sens. Concernant *l'Aiguille creuse*? Non, pas vraiment. Isodore Beautrelet et l'inspecteur sont dans l'aiguille et vont la gravir par l'intérieur. Elle a bien aimé le jeu de piste qu'ils ont dû suivre et déchiffrer pour y parvenir. Qui n'aime pas les jeux de piste, les cartes au trésor, les indices à décoder? Même les adultes en jouissent même s'ils n'osent l'avouer, se l'avouer.

— Peuh! Qui prétendra que *le Scarabée d'or* de Poe est une lecture pour enfants!?

Elle se sent très en forme. Contente même, indirectement grâce à *don* Salvador. C'était la veille, tchatant par internet, aux alentours de 22 h 00 heure de Paris:

— Allons, dites-moi, qu'est-ce que ça vous coûte?!

— A moi rien. Pour vous, fini l'effet de surprise! Fini le cadeau dont on retire fébrilement l'emballage! Fini l'étonnement, la magie!

Comme il avait eu raison de ne pas lui dire quelles étaient les huit copies restantes! Elle l'en remercia par la pensée.

Non, ce qui l'avait tracassée, c'était le délire d'A. L. à propos du supposé complot des Asperger. Elle s'était longuement interrogée: il y croit un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout? Pour finir, elle s'était dit qu'elle n'en avait rien à faire et qu'il y croit ou pas ne changeait rien à ses plans à elle. Il suffisait qu'elle se laisse porter par la vague et *inch'allah!* A. L. avait, semble-t-il, été plus que transparent:

— Nous irons à Fécamp, nous pouvons y rester quelques jours, suffisamment pour vous montrer trois prouesses de notre ami Salvador. Ensuite, direction Etretat où nous aurons tout le temps du monde, j'y ai une petite propriété qui, celle-là, est réellement à moi. Nous pourrons y admirer les cinq, les quatre dernières œuvres du maître.

— Quatre? Et la cinquième?

— Hum... je vous expliquerai sur place.

Il n'y avait donc qu'à l'attendre comme prévu. Comme prévu, il n'arrive pas. A l'heure prévue se présente le fidèle Gérard-Paco. Elle retrouverait A. L. à Fécamp. Elle ne le laissa pas démonter: c'était aussi bien car il l'avait un peu inquiétée avec cette thèse du

complot des Asperger et elle n'avait vraiment pas envie d'avoir une conversation de près de trois heures sur ce genre d'élucubrations. Trois heures, c'est ce que durerait plus ou moins le voyage en automobile.

— Si vous préférez y aller en train, aucun souci, je vous accompagne...

— Je vous suis, ainsi pourrais-je profiter du paysage.

Elle voulut s'asseoir devant mais il insista pour qu'elle s'installe tout à son aise à l'arrière de la Mercedes-Benz. Il avait bien fait car cela lui permit un petit somme en cours de route.

— J'espère que nous passerons par les petites routes et non par l'autoroute. — Aussitôt dit, aussitôt fait. Quand elle se réveilla, ils venaient de passer Vernon, une bourgade au croisement d'Evreux et de Beauvais, l'informa le chauffeur, ils traversaient des bleds dont elle ne soupçonnait pas l'existence à quelques dizaines de kilomètres de Paris. Ils suivaient plus ou moins les méandres de la Seine, un voyage très agréable, somme toute. Elle était consciente qu'elle n'arriverait pas à tirer les vers du nez de Gérard-Paco donc inutile d'essayer. Elle en profiterait pour finir les quelques dizaines de pages qui lui restaient à lire de *l'Aiguille creuse*. Ce serait toujours ça de fait!

— Vous... vous... C'est donc vous! balbutia-t-il.

— Et pourquoi pas? s'écria Lupin. Pensiez-vous donc me connaître définitivement parce que vous m'aviez vu sous les traits d'un clergyman ou sous l'apparence de

M. Massiban? Hélas! quand on a choisi la situation sociale que j'occupe, il faut bien se servir de ses petits talents de société. Si Lupin ne pouvait être, à sa guise, pasteur de l'Église réformée et membre de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, ce serait à désespérer d'être Lupin. Or, Lupin, le vrai Lupin, Beautrelet, le voici! Regarde de tous tes yeux, Beautrelet...

Elle sourit, se rappelant du petit numéro qu'avait fait A. L. à Paris déguisé en cet exécrationnel Alfredo Longaniza. Jusqu'à quel point était-il indésirable en France? Recherché? Recherché par toutes les polices de la planète? L'Ennemi Numéro Un? Elle avait du mal à s'en convaincre. A. L. se prenait plus pour Mandrake le Magicien que Bonnot et sa bande.

Ils passèrent à l'étage au-dessus, lequel était défendu, comme les autres, par une porte que Lupin referma derrière lui.

– Ma galerie de tableaux, dit-il.

Les murs étaient couverts de toiles, où Beautrelet lut aussitôt les signatures les plus illustres. Il y avait la *Vierge à l'Agnus Dei*, de Raphaël, le *Portrait de Lucrezia Fede*, d'André del Sarto; la *Salomé*, de Titien; la *Vierge et les Anges*, de Botticelli; des Tintoret, des Carpaccio, des Rembrandt, des Vélasquez.

– De belles copies! approuva Beautrelet...

Lupin le regarda d'un air stupéfait:

– Quoi! Des copies! Es-tu fou! Les copies sont à Madrid, mon cher, à Florence, à Venise, à Munich, à Amsterdam.

– Alors, ça?

– Les toiles originales, collectionnées avec patience dans tous les musées d'Europe, où je les ai remplacées honnêtement par d'excellentes copies.

— Nous y voilà, nous y voilà... — songea-t-elle. — Mais moi, que viens-je faire dans cette mise en scène? Car il s'agissait d'un scénario écrit et réalisé par A. L., la chronologie de ses séquences avait certainement été minutieusement mise au point. Aucune raison de s'inquiéter donc. Cependant, en même temps... *Don Salvador* lui avait maintes fois répété que les risques étaient minimes pour elle, A. L. n'avait jamais tué personne et ne s'en serait jamais pris à une femme, selon lui...

— Nous pourrions faire une halte à Rouen puis nous diriger ensuite vers Yvetot et Fécamp — lui indiqua Gérard-Paco.

— Excellent! J'ai toujours rêvé de connaître Yvetot... — Tout en reprenant son bouquin, elle vit bien le petit sourire en coin incontrôlé du chauffeur dans son rétroviseur.

Il se mit à rire:

– Je perds mon temps. Jamais Ganimard ne saisira l'utilité de mes paroles historiques.

Il prit un morceau de craie rouge, approcha du mur un escabeau, et il inscrivit en grosses lettres:

Arsène Lupin lègue à la France tous les trésors de l'Aiguille creuse, à la seule condition que ces trésors soient installés au Musée du Louvre, dans des salles qui porteront le nom de «Salles Arsène Lupin».

— Maintenant, dit-il, ma conscience est en paix. La France et moi nous sommes quittes.

— Me voilà, me voilà! Le musée du Louvre, ne serait-ce pas là où je travaille depuis toujours? — pensa-t-elle. — Si A. L. s'imagine qu'il... il se met le doigt dans l'œil bien profond, le pauvre...

— Nous arrivons à Rouen — l'informa Gérard-Paco, — je vous invite à une terrasse de la place du Vieux-Marché?

— Ok, mais j'invite moi!

— Ok.

Aline remarque tout d'abord plusieurs façades à pans de bois à encorbellement. Sur la même place, un bâtiment étrange qui ressemble à un bateau. Aline s'approche.

— L'église Sainte-Jeanne d'Arc, c'est récent... — indique Gérard-Paco d'un ton bizarre, comme s'il s'excusait de l'incongruité que représentait cette bâtisse en cet endroit. — A l'intérieur se trouvent de très beaux vitraux mais de l'ancienne église Saint-Vincent qui a été détruite pendant la Seconde Guerre mondiale.

— D'abord, une pause, j'ai besoin d'un café! — s'écrie-t-elle tout en voyant une croix dressée au

milieu de la place vers laquelle elle se dirige, Gérard-Paco la suit. Elle lit une plaque de commémoration:

À Jeanne d'Arc

LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAISSANT

Elle se retourne brusquement vers le chauffeur:

— Suis-je bête! Je n'avais pas fait le rapprochement! Rouen, Jeanne d'Arc! Où avais-je la tête. Merci de m'avoir laissée vous inviter à une terrasse ici. Allons-y!

A peine se sont-ils assis et ont commandé elle un café et lui un jus de tomate qu'elle ne peut se retenir:

— Je suis... ça va vous paraître ridicule mais je suis émue.

— Absolument pas, je vous en prie, je m'arrête toujours ici quand je passe par Rouen. A chaque fois, je me repasse le film, le procès, le bûcher évidemment, l'emplacement du bûcher où elle a été brûlée vive en 1431 était là-bas où est la statue, je l'imagine elle, et les spectateurs, le public, que pensait le public? Puis tout le processus de réhabilitation, incroyable non? Le procès d'annulation ne s'appelait même pas par son nom, je vous parle de celui de 1456, procès de réhabilitation, les couards!

— Bah dis donc, Gérard-Paco, j'ai bien l'impression qu'il n'est pas que chauffeur ce gaillard... — se dit-elle.

Impression confirmée lorsqu'il l'invita à faire une promenade dans le quartier en prenant une ruelle puis une autre, elle se sentait perdue. Tout à coup s'ouvrit la porte d'entrée d'une des maisons, une femme d'une trentaine d'années, les cheveux coupés à la Mireille Darc ou Mireille Mathieu, c'est au choix selon les goûts de chacune, apparut et interpella Gérard-Paco dans une langue inconnue d'Aline. Du turt? Le chauffeur lui demanda de le suivre à l'intérieur:

— Pas de problème, c'est une amie.

L'amie en question se rendit compte qu'Aline était fascinée par sa coiffure.

— Je joue parfois le rôle de Jeanne dans des scènes de restitution historique — expliqua-t-elle en haussant les épaules comme s'il s'agissait d'une fatalité. — Pour le plaisir... — Toutes deux éclatèrent de rire.

— Dès que je rentre à Paris, je me fais faire la même! — s'exclama Aline.

— Cela vous ira très bien, vous avez quelque chose de son visage — commenta-t-elle gravement.

Où était-elle? Chez des fous? Ils pénétrèrent dans une pièce dont la fraîcheur contrastait fortement avec la chaleur extérieure.

— A. L. m'a demandé de vous montrer ces deux babioles, en passant.

— Quelles ba... En passant? En passant... Vous m'avez l'air d'un sacré passant vous-même... — Elle se retourna pour prendre la jeune fille à témoin mais celle-ci s'était éclipsée. — Vous me

corrigez si je me trompe, Monsieur le chauffeur qui a certainement fait les Beaux-Arts ou quelque chose dans le style... — Il ne répondit rien. — A droite, *le Grand Chemin* de Hundertwasser, son prénom m'échappe...

— Friedensreich Hundertwasser... — sourit Gérard-Paco.

— Merci. J'adore les couleurs de ce tableau. A gauche, *Ulysses*, de Josef Beuys, un dessin mystérieux d'un artiste mystérieux. Vous avez vu son piano?

— A Beaubourg? Oui, bien sûr... — encore ce haussement d'épaules fataliste, le même qu'a eu la jeune fille à la coiffure en bol qui vient de réapparaître avec un plateau:

— Installez-vous, voici de quoi vous donnez des forces pour le reste du voyage.

— Sont-ils un couple? — Elle se sent un peu jalouse. — Ma pauvre fille, je te rappelle que tu es lesbienne maintenant! Lesbienne, lesbienne... il faut que je réfléchisse. Que ce serait-il passé si Max avait été un passionné d'art, de peinture? A combien d'œuvres en était-on? Quatorze... Y en aurait-il à Fécamp? Certainement, A. L. n'était pas du genre à perdre son temps. Max en passionné de peinture? Elle avait beaucoup de mal à se l'imaginer ou alors avec une tête à la Picasso, distorsionnée.

Elle se sentait tirée de tous côtés. Elle voulait profiter de ce moment rare, à Rouen, ces deux œuvres, copies d'œuvres, Beuys pour qui elle avait toujours eu une petite faiblesse secrète, un chauffeur qui n'en était pas un, cette Jeanne d'Arc qui n'en était pas une, on la

chouchoutait, elle sirota son verre de thé à la menthe, mordit du bout des dents une corne de gazelle, *le Grand Chemin, Ulysses*, la magie orchestrée par A. L., celle qui avait commencé au Salvador, continuait, puissante mais légère, délirante mais avec un objectif précis et imprécis, pourquoi ne pas se laisser porter? Elle se concentra donc sur le spectacle qui s'offrait à elle. Pourtant, elle piaffait d'impatience, elle voulait voir la suite, vivre la suite, sur quoi allait déboucher tout ce cirque?

C'est ainsi qu'Yvetot, Yvetot qui résonnait tellement en elle sans être capable de savoir pourquoi, Yvetot qu'elle avait prétendu être impatiente de pouvoir visiter, mais à qui? Yvetot soudain ne paraissait pas du tout valoir la peine d'y perdre une minute. Encore moins cette horrible Eglise Saint-Pierre comme un gros gâteau moisi.

— A l'intérieur se trouvent de très beaux vitraux... — insinua le chauffeur.

— Vous et vos vitraux... — soupira-t-elle. — D'ailleurs, finalement nous n'avons pas admiré ceux de Rouen. A cause de vous... ajouta-t-elle en adressant un sourire mutin au rétroviseur. — Ils ne sont pas très inspirés dans la région question églises: un bateau, un gâteau... — Depuis sa visite à l'ermitage d'Ahuachapán, elle avait développé une allergie aux vitraux. Et elle désirait ardemment revoir la mer! — Allons, mon ami, cap sur Fécamp, on nous y attend!

Depuis un bon moment! A. L. en fit le commentaire, gentiment mais il le fit. Au pied du phare de Fécamp. Elle leva la tête vers la pointe rouge du phare:

— Ne me dites pas que...

Il leva à son tour le nez vers le haut de la construction:

— Ah! ah! ah! vous ne vous laissez pas trop influencer par vos lectures?! — se moqua A. L.

— Ben tiens... — rumina-t-elle.

Après avoir cheminé sur la longue jetée de bois pour revenir à la voiture, ils se dirigèrent vers le centre de Fécamp.

— Je veux que vous voyiez, ou plutôt que vous sentiez le port de cette ville.

Ils passèrent en automobile au-dessus de l'accès à des bassins où se trouvait le port de pêche et le port de plaisance. Sur ordre d'A. L., Gérard-Paco arrêta la voiture quelques instants toutes vitres baissées. L'odeur de l'iode y était extrêmement forte.

— C'est à cet endroit précis que j'ai eu mon premier contact avec la mer, je devais avoir quatre ou cinq ans, je n'ai jamais oublié cette odeur. Allons-y, Gérard...

Ils n'allèrent pas très loin, à quelques rues où continuait de planer un fort parfum d'iode.

— J'ai acheté la maison avec mes premières économies! — riait le vieillard en poussant la porte d'entrée. — C'est une modeste maison... Je l'ai acquise juste pour cette atmosphère, moi qui ne supporte pas le bateau! Même en dormant, vous

pourrez la sentir. On dit que c'est très bon pour la santé! Entrez, entrez! Gérard, peux-tu montrer sa chambre à Aline, je vais nous préparer une petite friture, j'ai une de ces envies de friture, moi!

Elle suivit Gérard-Paco qui comme toujours ne la laissa pas porter sa valise. Traîner sa valise. A roulettes.

Après avoir pris une douche, elle ouvrit grand la fenêtre d'où elle pouvait contempler un bout de bassin, l'odeur d'iode était enivrante. Elle se contempla dans le miroir de l'armoire à vêtements, une coupe à la Jeanne d'Arc, pourquoi pas? N'était-elle pas dans une nouvelle période de sa vie? Celle des expériences nouvelles? Contente de cette appellation non contrôlée, « période d'expériences nouvelles », elle se rendit dans le salon qu'elle avait traversé pour se rendre dans sa chambre.

— Aline? C'est vous? — lui cria A. L. depuis la cuisine. Gérard, peux-tu...? Merci. A peine put-elle entrevoir le vieux monsieur bardé d'un tablier en train de faire revenir des sardines dans une immense poêle que le chauffeur qui était chauffeur comme moi je suis le Pape l'entraîna vers le fond du salon. Porte blindée, digicode. Aline prit sa respiration comme pour une longue descente en apnée. Gérard-Paco poussa la porte, elle le suivit, il la referma vivement mais avec précaution derrière elle:

— A gauche, *Joyeusetés*, ou *Arearea*, de Paul Gauguin — annonça-t-il l'air narquois, imitant Aline à Fécamp. — A droite: *la Colonne brisée* de Frida Kalho.

— Heureusement que ce ne sont que des copies... murmura-t-elle avant de s'évanouir.

La contribution du colibri

A Friedensreich Hundertwasser

— Cinquante sur la 3, s'il-vous-plait — déclara-il en poussant ses cinq jetons d'un geste qui se voulait désintéressé mais il réussit seulement à ce que la pile tombe et s'éparpille devant les yeux fatigués du guichetier qui ramassa le tout d'un geste ample de magicien capable de faire disparaître des objets en une fraction de seconde, un sourire à peine discernable à la commissure de ses lèvres gercées par l'intense chaleur.

Il jeta un regard par-dessus le champ de courses: au loin, la ville déroulait ses minarets, ses clochers, ses gros bulbes aux couleurs orthodoxes et autres bâtiments surmontés de symboles religieux qui continuaient de lui être inconnus et pour lesquels il n'avait jamais senti de curiosité particulière.

Il récupéra son reçu, remerciant l'employé qui l'avait déjà oublié pour s'adresser au suivant de la file d'attente:

— Suivant!

Par précaution inutile, il vérifia d'un rapide coup d'œil que son ticket correspondait bien à son pari avant d'effectuer un pas de côté afin de laisser libre accès au guichet de verre au suivant.

Exaspéré par cette manœuvre sournoise, l'employé, sans même le regarder, grogna à nouveau:

— Au suivant!

Assis dans les gradins encore à moitié vides, il se rendit compte qu'il était en avance, même s'il n'avait rien d'autre à faire qu'attendre en attendant.

Comme attentifs à sa situation individuelle et personnelle, les haut-parleurs lui confirmèrent que la course ne débiterait pas avant une bonne demi-heure.

Il sortit du champ de courses, traversa l'immense esplanade où trônait le gigantesque portrait en noir et blanc du Guide Suprême, l'Homme sans visage, le Père de vos filles et l'Epoux de vos femmes.

Il expliqua aux gardiens qu'il avait oublié ses lunettes dans son automobile, là-bas au Parking G9-2.

Ils lui remplirent un bon qu'il pourrait présenter pour revenir dans l'enceinte du stade sans avoir à refaire la queue.

Perdu durant de longues minutes dans le dédale des parcs de stationnement, il tomba presque

par hasard sur son véhicule, automobile banale dont des voyous avaient quelques années auparavant volé les emblèmes qui permettaient d'en identifier la marque, dont la couleur d'un gris pâle commençait déjà à disparaître sous une fine pellicule de poussière de sable.

Tout en s'assurant que personne ne se trouvait alentour, il ouvrit la portière arrière.

Economisant les gestes inutiles, il baissa son pantalon et son slip, plia ses genoux, fit sa crotte, s'essuya car prévoyant, se rhabilla avant d'introduire le produit de son activité physiologique dans un sachet de papier épais prévu à cet effet.

Il ferma la portière arrière puis ouvrit celle du copilote pour le déposer dans la boîte à gants.

— Une bonne chose de faite... — pensa-t-il avant d'accélérer le pas: c'était bientôt l'heure, il ne s'agissait pas de se mettre en retard!

Les gradins étaient tellement remplis qu'il dut se faire discrètement mais efficacement une petite place dans une des rampes d'accès. De là, il pouvait voir tout le grand parcours ovale des courses mais tout petit.

— Merde! Merde! Merde!
Merdeeeeeeeeeeeeeee! — s'insurgea-t-il dans un coin de son cerveau, maintenant allégrement allégé de cet aléa digestif mais néanmoins déstabilisé que l'endroit se soit rempli si rapidement.

D'où venait cette foule?

Certainement du désert alentour, à lui on ne lui faisait pas le coup du désert complètement désert, s'il n'y a personne, c'est qu'ils sont planqués et ils excellent dans l'art du camouflage, tout analphabètes qu'ils soient.

Emmitouflés dans leurs chèches, leurs djellabas, leurs burnous, de ces couches de tissus colorés, ou pas, peu importe, jaillissaient et s'agitaient leurs bras nus, l'un d'eux brandissant à tout vent une calculette tel une arme miniature d'extermination massive.

Pas de femme, aucune femme.

— Pas même quelques jeunes filles, des gamines? — lui avait demandé l'ambassadeur.

— Ce couillon vient d'arriver dans le pays? — avait-il chuchoté en patois local dans l'oreille parfumée à moitié couverte par son hidjab de l'épouse du maître des lieux.

— Son excellence fait connaissance avec notre beau pays, n'est-ce pas? — elle s'adressait à voix haute en anglais au plénipotentiaire qui lui répondit avec un sourire de connivence, convenu?

— C'est clair sinon il ne serait pas si maladroit — glissa-t-il, toujours en dialecte local —, si votre époux s'en rend compte, la marmite sera pleine pour le dîner, à ras-bord...

L'amphitryonne avait du mal à cacher son irrésistible envie de rire mais elle y parvint, dressée depuis des millénaires à bien se comporter en public, à commencer par la bienséance imposée avec les invités de son riche, puissant et autoritaire mari,

craint de tous, et de toutes celles qui composaient son harem, y compris elle, la dénommée première épouse, titre pompeux qui aujourd'hui, depuis longtemps en fait, n'impliquait plus aucune obligation d'ordre sexuelle.

C'était toujours ça de gagner.

C'est elle qui lui avait fait cadeau d'un passe-droit pour la course du mercredi, celle qui allait démarrer dans quelques minutes sous ses yeux.

Il ne tenait plus d'impatience.

Un homme très corpulent et visiblement escorté afin d'éviter tout dérapage qui pourrait mettre en péril la tranquillité de Monseigneur grogna pour indiquer que son agitation n'était pas à son goût.

Il se tint donc tranquille, sage comme une image, mais tout de même soucieux: d'ici, pourrait-il effectivement observer et admirer les efforts de sa préférée?

Il songea à en confier deux mots au mastodonte moustachu, soupira en se demandant s'il n'aurait pas mieux fait en pariant une dizaine de jetons, il ne les avait pas, mais n'aurait-il pas emprunter les cinq manquants?

Le jeu en valait la chandelle, cette fois-ci, non, non, cette fois-ci, l'affaire était vraiment, vraiment sérieuse, quelle autre raison pour expliquer cette affluence peu commune, hein?

Les jeux n'étaient pas faits mais quand même, il fallait être aveugle pour ne pas se rendre compte qu'ils étaient tout de même pas mal faits, était-il en

train de parler tout seul sans s'en rendre compte? les mots précédant les mots qui les suivent, c'était inévitable:

— On voit bien d'ici?

Le mastodonte ne lui répondit même pas, dégageant d'une épaisse sacoche de cuir richement travaillé une paire de jumelles à faire pâlir les photographes qui pointaient déjà leurs téléobjectifs sur la case « Départ ».

Il pensa se lever et courir vers les guichets pour revendre son reçu à quelque quidam arrivé en retard, trop tard.

Mais en aurait-il le temps?

Tandis qu'il tentait de calculer mentalement et rapidement la distance qui le séparait des ascenseurs, puis des ascenseurs aux guichets, encore eut-il fallu qu'il rencontrasse un retardataire et que ce retardataire ait eu le projet de parier sur le même favori, rien de moins sûr, les notes criardes des trompettes et des cornes déchirèrent violemment l'air suffocant, se repérant parmi les oriflammes que chaque concurrent portait bien haut, il identifia le numéro 7, son numéro.

Mais il pouvait à peine distinguer les contours de son ultime espoir.

Désespéré, il essaya vainement de s'imaginer les plis rugueux de ses pattes musclées, la légèreté de sa carapace pourtant préparée à recevoir n'importe quel coup bas de la part de la concurrence, son ouïe dont tout le monde vantait l'acuité.

Il commençait à se souvenir et à sentir sa peau frémir d'émotion, les jetons s'entassaient par milliers sur un grand plateau d'argent finement ciselé porté par le gros con assis à côté de lui, il sentait, il avait son tempérament persévérant de gagneuse, sa détermination silencieuse, sa victoire qui serait modeste.

Décidément, bien qu'il fronce les paupières au maximum, impossible de mesurer les pas du numéro 7.

Ce dont il souffrait le plus, c'est qu'il ne pouvait pas voir la face de l'animal.

Il aurait tant voulu voir se dessiner la tant promise victoire finale dans les yeux de la tortue.

Sans regrets

Il s'arrêta. Juste quelques secondes, il ne fallait pas exposer l'opération à des risques inutiles. Dans la pénombre brillait de mille feux *le Baiser* de Klimt. Il avait déjà vécu cette horrible tentation. Avoir l'objet de son désir à portée de main, qui ne la tendrait pas? Mais il ne s'agissait pas de son désir à lui. Il crut entendre un bruit furtif. Il cessa de respirer. Ce n'était rien, tout allait bien. Le poids. Il n'avait pas préparé son coup pour une œuvre de quasiment deux mètres sur deux qui devait peser lourd. Ce pourquoi il était venu, presque les mêmes dimensions, mais juste deux pièces de toile cousues à enrouler. Heureusement qu'il existe de temps en temps des artistes à l'esprit pratique pour nous faciliter la vie, songea-t-il.

Es matières

A Joseph Beuys

— Il y a un message? — interroge l'un.
— Il y a une œuvre? — interroge l'autre.
— C'est de l'art — commente le gardien du musée sans répondre aux questions qui lui viennent d'être posées —, suivez-moi.

Le plus âgé des deux inspecteurs, celui qui n'a pas de moustache à la Staline, traîne des pieds, c'est le plus jeune qui a — lourdement — insisté, hier soir, lors de leur dîner mensuel:

— Nous devons actualiser notre vision du monde sinon plus personne ne portera crédit à nos opinions — et il avait l'air très sûr de lui, donc à quoi bon entrer dans une discussion abstraite, donc sans fin.

Ils étaient partis à l'aube pour ne pas en perdre une miette.

Descendre du refuge caché dans le plus profond des montagnes du Tyrol, ce n'était pas la première fois.

En revanche, la traversée du Désert de Kamaqalatori, à pied, on a ses convictions ou on n'en a pas, ce fut une autre paire de manches.

Peu habitué, le plus jeune avait été pris de panique quand un coyote avait tenté de lui voler sa sacoche mais tout était bien qui finit bien.

Partis dans la nuit, ils arrivèrent au musée vers 10 h 00, il venait tout juste d'ouvrir.

Affamés, assoiffés, éreintés, aucun des deux ne s'était plaint en route, ils prirent le temps de grignoter des sandwiches qui n'avaient ni l'apparence ni l'odeur ni la saveur de sandwiches. La faim prit allègrement le dessus.

— Vous m'excuserez, il faut que je m'occupe d'une classe d'élèves qui viennent d'arriver — soupira le gardien-guide.

Effectivement, on pouvait percevoir un épais brouhaha dans l'entrée.

— Vous êtes chez vous... — le tranquillisa le plus vieux.

Se dirigeant déjà vers le groupe d'enfants bruyants, le gardien-guide tourna brièvement la tête vers lui, il allait lui rétorquer que... mais face au visage de Pierrot qui essayait visiblement de comprendre une des œuvres qui s'étaient devant lui, il prit son parti d'assumer que le jeu n'en valait pas la chandelle:

— Bonjour, mademoiselle l’institutrice. Beau temps, n’est-ce pas? Alors, comment vont nos bouts de chou aujourd’hui?

— Excités comme des puces... — ce qui n’avait pas l’air de la réjouir.

Le gardien-guide-nounou fit la moue; mais le boulot, c’est le boulot.

— Je vous attends devant l’entrée — chuchota soudain le jeune.

— Vous avez déjà tout vu? — demanda le vieux, l’air surpris.

— Non mais j’en ai assez vu —. A première vue, le ton était neutre mais le plus âgé crut détecter un discret mélange d’impatience et de hargne.

— Vous préférez que nous allions nous reposer? Nous pourrions revenir plus tard dans l’après-midi — proposa le vieux.

— Trop peu pour moi, mais aucun problème, je peux vous attendre, je dois d’ailleurs régler quelques questions administratives avant de retourner au refuge.

— Vous n’avez pas vraiment l’air convaincu par ce que vous voyez ici, j’imagine... — se risqua le plus âgé.

— C’est le moins qu’on puisse dire, et encore, « convaincu » me semble un mot un peu fort — ricana le plus jeune en montrant les dents. Sans raison apparente lui revint l’image de Moïse atteignant presque le sommet de la montagne.

— Voulez-vous que nous revenions plus tard? — s’efforça le vieux.

— Franchement? Je préférerais éviter de revenir, cet endroit me fait froid dans le dos... — susurra le jeune tout en affichant la même satisfaction qu'un plagiste heureux de tomber sur une plage, immense, recouverte de toutes les immondices que l'être humain est capable de produire grâce à son cerveau, ses mains, sa bouche et, pour s'ûr à ne pas oublier, son trou du cul. — Prenez votre temps, je vous attendrai dehors, j'en profiterai pour avaler un autre sandwich, je ne sais pas ce que j'ai, je meurs de faim... — soupira-t-il pour partager le drame horrible qu'il était en train de subir.

— Mourir de faim? Quelle drôle d'idée! — se moqua gentiment l'autre., absorbé dans la contemplation d'une des œuvres exposées. Il perçut néanmoins le ton de déception triomphaliste:

— Ah! C'est ce que je craignais: le concept du sandwich!

Le plus âgé n'a pas du tout l'air d'être surpris par ce commentaire qui n'est pas n'importe quoi: de son point de vue personnelle, le jeune a manqué de respect aux artistes qui exposent leur travail en ce temple de la culture, de l'imagination, de la création, etc., amen.

— Je vous comprends, attendez-moi à l'extérieur, gavez-vous, je terminerai de faire le tour de cette exposition sous peu.

Le jeune partit en sautillant comme un gamin qui à force d'opiniâtreté a finalement réussi à obtenir l'autorisation de sortir.

A peine dehors, il avait déjà ingurgité un autre sandwich, au thon pas très frais, et un mille-feuilles pour atténuer les effets de l'intoxication alimentaire, au cas où, et se lança dans une sieste bien méritée sur un banc située à quelques pas de là, sous un peuplier.

Le moulin

28 mai 2007.

Tu me diras que ce n'est qu'une rumeur mais il arrive que des rumeurs finissent par la pendaison d'un bouc émissaire. Je n'ai absolument pas envie d'être un bouc-émissaire. Mais je ne veux pas non plus transformer un musée en forteresse. Depuis le tout début, depuis la conception du centre, il y a des esprits chagrins et leur obsession paranoïaque de la sécurité. Tout un débat: ouvrir ou fermer. Bien sûr que nous nous sommes mis d'accord sur un juste milieu, il le fallait bien, il le faut bien. Mais franchement: combien de vols ont eu lieu depuis sa création? Pas plus que dans les autres musées du même réseau international. La suspicion est pourtant parmi nous, nocive, la

thèse de la complicité intérieure ronge nos
rangs, je n'aime pas ça, pas du tout!

*Journal intime de P. C., responsable de
collection au Centre Georges-Pompidou, Paris,
France (extrait)*

A l'ombre des jeunes filles en pleurs

A Paul Gauguin

- Moi, il me faisait peur au début...
- Seulement au début? Je ne lui fais pas confiance.
- Pourquoi?
- Je ne lui ferai jamais confiance, je ne le connais pas, après tout.
- Bah alors moi! je me suis installée chez vous il y a à peine quelques jours.
- Fais attention, il reste un étranger...
- Un Blanc, amie, tu connais une fille ici qui n'a pas rêver de se mettre avec un Blanc?
- Je ne sais pas, je ne suis pas si sûre...
- ...
- Je ne m' imagine pas ma mère ou une de mes tantes avec un Blanc...

— Fais un effort, moi, à douze ans, je les imagine très facilement, patati patata et boum!

— Ecoute, ça fait une année que je suis avec lui, j'avais quatorze ans quand mes parents ont accepté qu'il m'emmène...

— Qu'ils t'ont vendue, non?

— Comme toi, ma petite. Laisse-moi parler. Il y a tromperie, c'est ça le problème.

— Notre Blanc n'est pas vraiment riche, c'est clair...

— Tu plaisantes! Si nous n'étions pas là, il serait déjà mort de faim!

— C'est vrai ce que tu dis, c'est horrible!

— L'impression de s'être fait avoir?

— Oui.

— Ou l'horrible vérité: toi et moi sommes des petites vahinés naïves...

— Pourquoi es-tu si méchante?

— Tu ne comprends rien... Nous avons rêvé d'être riches, de paresser toute la journée...

— Comme de vraies princesses, je m'en souviens encore...

— Regarde le résultat: pas de richesses, pas de cadeaux royaux, sans parler du reste...

— J'aime le regarder pendant qu'il peint...

— Moi aussi, j'aimais bien mais ça va un moment, surtout quand il nous peint nous...

— Moi, j'aime bien...

— Pas moi, surtout après...

— J'aime bien sa peau claire, elle est plus douce.

— Je ne sais pas où tu as inventé cette idée! Le pire, c'est l'odeur...

— J'étais très bien à l'école, je m'amusais bien mais il faut savoir grandir. Comment ça, l'odeur?

— Voilà trois ans que je partage sa couche, et moi je te dis qu'il pue.

— Je te trouve bien amère...

— Dit la petite qui vient d'arriver!

— Il ne se lave pas?

— Ah, si ce n'était que ça...

— Tu me fais peur, explique-toi!

— Il n'y a rien à expliquer.

— Il t'a fait du mal?

— Oui et non.

— Ne fais pas ta mystérieuse, s'il te plait.

— Tu n'es pas au courant?

— Je sais que nous sommes en âge de...
procréer.

— De procréer? Ne me fais pas rire! Procréer?

— Que veux-tu que je te dise, ma grand-mère, ma mère ont été mariées aussi à douze ans, je ne vois pas le problème...

— De toutes façons, tu ne verras rien du tout!

— Je ne te...

— Es-tu aussi sotte que tu en as l'air. Ce Blanc, c'est le Diable, bienvenue en Enfer!

— Tu es jalouse, c'est tout.

— Franchement? Pas du tout.

— Je ne te crois pas.

— Je me moque qu'une gamine me croit ou pas.

— Gamine toi-même! Tu n'es pas beaucoup plus âgée que moi.

— Mais moi, j'ai au moins des seins!

— Un début de poitrine, pas plus.

— C'est mieux que rien.

— Tu dis ça pour moi?

— Il y a quelqu'un d'autre ici?

— Parfois, je sens sa présence alors qu'il n'est pas là...

— Tu le sens, ou tu le sens?

— Oh que c'est malin! De quoi parles-tu?

— De quoi je parle? Tu veux vraiment le savoir? Je te parle de son odeur de vieux, d'alcoolique, de pas lavé, etc.

— Etc.?

— Tu le découvriras bien par toi-même, mon petit chou.

— Le Diable, as-tu dit?

— Oui, comme un vautour perché sur sa branche, l'œil vicieux et méchant, des griffes aux pattes

— Avec une queue?

— Tu verras ça par toi-même, rien de quoi te rendre folle d'amour!

— Il est impuissant le vieux?

— S'il pouvait l'être, cela me reposerait de ses caprices dégueulasses!

— Tu me fais peur! De quoi parles-tu?

— Rien, de rien, chacune doit connaître sa propre expérience, ne crois-tu pas?

— Euh, bien sûr mais je ne veux pas qu'on m'oblige à faire ce que je n'ai pas envie de faire.

— Nous verrons bien, nous verrons bien, petite prétentieuse...

— Tu m'énerves!

— Ecoute, petite mère: peux-tu divorcer?

— Non, même en métropole c'est interdit.

— Tu en sais des choses, dis-moi. Peux-tu retourner chez tes parents?

— Mon Dieu, quelle honte se serait pour eux! Et pour moi...

— Peux-tu refuser tes... devoirs conjugaux, comme on dit.

— Non.

— Peux-tu refuser de te retrouver avec toute une marmaille?

— J'adore les enfants!

— Tu ne me comprends pas: tu es une enfant! Les enfants ne font pas d'enfants...

— Alors, je fais comment?

— Tu as de la chance, lui, il ne veut pas d'enfant.

— Donc, il ne se passe rien, ouf!

— Il se passe, il se passe, mais pas comme tu l'imagines...

— Je ne saisis pas.

— Bah écoute, je ne suis pas ta mère non plus, débrouille-toi.

— Comment?

— Suicide-toi!

— ...

— C'est une blague, pardon. Tu as juste à faire comme il te dit, la première fois, ce n'est pas évident mais on s'habitue.

— Et pas de grossesse?

— Que tu es bête! Accouche-t-on par la bouche?

— Je ne crois pas.

— Voilà, tu as compris? Pas vraiment, j'ai l'impression. Imagine que cela se fasse en un autre endroit pas prévu pour cela...

— Un bateau?

— Je te parle de ton corps...

— Mon... Mon Dieu, tu veux dire...

— Qu'est-ce que tu as cru? C'est un homme, non, un sauvage, le Blanc est plus proche du chien que d'un Tahitien. Cesse de pleurer, ça ne sert à rien. Au contraire, je soupçonne que cela l'excite encore plus.

Ménage de printemps

AFP – 4 décembre 2007. Musée d'Orsay. A partir du 15 décembre et jusqu'au 15 avril, certaines salles du musée seront fermées afin de permettre leur rénovation. Les œuvres qui y sont exposées seront temporairement transférées dans les espaces restés accessibles afin de permettre au public de continuer de jouir de l'accès à ces collections permanentes dont celle de l'artiste Paul Gauguin.

Tiens-toi droite!

A Frida Kahlo

Tout est resté en noir et blanc.

Par chance.

Aucun imbécile n'a procédé à une quelconque colorisation.

Avec l'argument fallacieux qu'on voit mieux les couleurs que sur une photographie en blanc et noir.

CLICHE 1

Espérons que cette histoire, celle-ci, se terminera bien et qu'elle ne se répètera pas. Il pourrait s'agir de sacrifice, mais le sacrifice imposé n'en est pas un, alors quoi? Un soupir fataliste? Un élan de fausse modestie dissimulant subtilement, ce qui expliquerait le clair-obscur légèrement flouté pour que ne

s'affirment pas de façon trop accentuée les traits du personnage seul, une ambition démesurée, une course boiteuse éperdue vers la gloire. Mais aussi une belle façon de reprendre le dessus. Reprendre le dessus. Reprendre le dessus? Qu'est-ce que cela veut, veut dire: **reprendre le dessus**.

CLICHE 2

Même femme. Même décor. Même mur avec les mêmes plantes, fleurs, arbustes. Même vêtements aux aplats exotiques et mêmes bijoux aux reflets criards. Même main avec la même cigarette. Comme si la cigarette se consumait indéfiniment. La même. Cigarette. Sans fin. Ou plutôt: jusqu'à la fin. De même concernant visage et regard. Masque, masque aztèque, masque exotique, c'est au choix, de là l'avantage du masque. Néanmoins, dans son cas précis, elle ne recherche pas une expression ou une autre, au contraire, si ce n'est l'expression de l'absence: **qui, moi?**

CLICHE 3

Difficile d'y voir un conte pour enfants, ou pour adultes, un balbutiement de romantisme exhibitionniste, sauf si le photographe est tombé dans cette embuscade petite-bourgeoise du modèle réactionnaire. Evidemment, les plus médiocres commentateurs nous abreuveront avec *la Belle et la Bête*. Remettons la scène dans son époque de

portraits de famille où l'on s'est habillé pour la circonstance, quand la préoccupation et son bonheur est de laisser un joli souvenir dans les mémoires ignorantes et, espérons-le, jalouses. Mal attifé, un crapaud en est-il nécessairement un prince? Ou peut-être s'agit-il d'un **simulacre**.

CLICHE 4

A première vue, l'homme à la barbichette passe ses journées entre son bureau, ses chiens et ses rosiers. L'image est troublée par le regard myope du principal participant. Bien que l'on soit clairement en milieu de matinée, l'ombre immense de Lénine fait penser aux signes annonciateurs d'un orage. S'escrimant contre Staline, le méchant de service, Lev Davidovitch aura-t-il pour autant la capacité à s'en retirer pour rejoindre la pleine lumière, là où la boiteuse l'attendait, menthe religieuse sans religion qui aime attirer les hommes brillants et puissants. On ne la voit pas mais elle est bien là, **rapace sentimentale**.

CLICHE 5

C'était dans l'entre-deux-guerres, bien que cela ne signifie rien pour nombre de pays d'Afrique, par exemple, ceux qui avaient les espaces et les moyens, aimaient à en profiter, un peu de décadence, pas mal d'humour, une pincée de provocation, les modes se succèdent inexorablement. Loin de Moscou, Diego avalait tous les verres qui se présentaient ainsi que

tous les vagins qui croyaient stupidement en un génie libérateur. Un macho de merde de plus que l'on peut momentanément oublier à force de déguisements et **clowneries**.

CLICHE 6

Qui a inventé qu'une princesse aztèque pouvait faire la coquette? La boîte à subtiliser les âmes serait-elle devenue impuissante? Encore une invention de fille à papa quant à la culture indienne... Hippie avant l'heure? Allons, allons, on a bien le droit de s'amuser dans le quotidien des guerres obligée de livrer. Ce n'est pas rien, combattre les souffrances par la beauté. L'esthétique a-t-elle réellement cette capacité? Avez-vous essayé de peindre couchée? Mais enfin, de quoi parlez-vous? Soit dit en passant, quoi de plus socialement inutile qu'un critique qui a oublié qu'on ne dit pas ce n'est pas **beau**.

CLICHE 7

Être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, être libre jusqu'à l'obsession, tout essayer, braver les interdits, sexe, Georges Sand en fond, cigarette, cigarette, cigarette, (pantalons, bien sûr), sauf papa Diego, le

papa manipulateur, le communisme dans son slip, sa bite néostalinienne bien amarrée dans ses valeurs bourgeoises et machistes. **Beurk!**

CLICHE 8

Comme un décalage avec la vision irrémédiablement positiviste du communisme qui n'aura donc jamais lieu. La révolution internationale comme une forme de snobisme? Soyons fous, soyons folles, mélangeons-nous (entre nous) et laissons-nous aller (entre nous)!!! Dans cet univers faussement ouvert, mettons ici quelques animaux (domestiqués), plein de fleurs (domestiquées) et soyons partie de la nature belle et exubérante (domestiquée)!!! Qu'il est bon de, vraiment... de savoir jouir de leurs couleurs et mouvements (animaux, fleurs et nature): enfin un peu de véritable esthétique, **sincère**.

CLICHE 9

Grande bouche, c'est-à-dire grande bave, beaucoup de bave, blablabla, je vous en remets une couche, mister charlatan, prédateur de gloriole, d'élèves féminines impressionnées, ou qui le font croire, pâle copie latina de Picasso, autre artiste obsédé par les couilles du taureau, révolutionnaire à la petite semaine qui ne refusait pas de lécher le cul des banquiers, et ces fresques, ces fresques si laides, du pur réalisme soviétique avec ses allégories hypocrites du travailleur, du pauvre, du résistant, du peuple (tu

connais son adresse?) sur les épaules desquels nous bâtirons des piédestaux à la gloire du **père Noël**.

- C'est tout?
- C'est suffisant.

**Deuxième apparition d'Alfredo Longaniza
(mars 2008)**

- Quand est-il parti?
- Il ne s'est pas présenté hier lundi.
- Comment s'appelle-t-il?
- Alfredo Longaniza.
- Vous plaisantez?
- Non, non, je lis ici sur sa fiche du Service du personnel: Alfredo Longaniza.
- Un faux nom?
- Je ne saurais vous dire, peut-être.
- Son âge?
- Quarante-six ans, toujours selon sa fiche.
- Quand a-t-il été embauché?

— En début d'année, début janvier, nous avons besoin de renfort pour réaménagé les jardins de...

— Oui, oui, je sais...Pour combien de temps?

— Pour combien de temps?

— Avait-il été embauché.

— Le semestre, le premier semestre.

— Un bon professionnel?

— Oui, satisfaisant, rien à redire.

— Des problèmes avec son superviseur?

— Non? plutôt des éloges.

— Vous avez essayé de le contacter?

— Le numéro n'existe plus. L'adresse n'a jamais existé.

— Là, vous me faites peur.

— Je vous dis les...

— Oui, oui, je vous en remercie. Il faut renforcer la sécurité dans les prochains mois. Organiser une réunion aujourd'hui même, je ne veux pas avoir à regretter un manque de précautions.

— Vous croyez que...

— Je ne crois rien. Il se pourrait que ce...

— Alfredo Longaniza...

— Alfredo Longaniza, ce nom m'a tout l'air d'être une blague qui n'a pas d'adresse, je n'aime pas cela, se pourrait être un repérage pour un futur vol. Vous m'organisez cette réunion? Prévenez-moi, j'essaierai d'y passer.

— Très bien, Madame la Directrice.

La soirée s'était déroulée tranquillement. Ils avaient diné dans un restaurant spécialisé en fruits de mer à quelques centaines de mètres de la maison d'A. L. En sortant, elle lui avait demandé avec de l'inquiétude dans la voix s'il allait laisser Gauguin et Frida sans surveillance.

— Ce sont d'excellentes copies mais ce ne sont que des copies! — avait-il plaisanté tout en l'entraînant vers le port.

Elle s'était gavée et avait pas mal bu sous le regard d'un A.L. qui lui parut fatigué. Ou était-ce les lumières tamisées de la terrasse? Ils avaient eu une longue conversation sur les évolutions historiques de la peinture. Elle avait toujours pensé qu'elle avait une opinion en général assez conservatrice à propos de la peinture mais elle s'étonna des mouvements d'humeur

d'A. L. à propos de l'art contemporain. Il avait aussi ses têtes de turc: Dubuffet, Soulages, Chagall (elle était d'accord à propos de celui-là mais n'en fit rien) et Warhol qui, selon lui, n'étaient pas des artistes. Concernant ce dernier, elle n'osa pas lui faire remarquer qu'il en avait lui-même une copie car il avait vraiment l'air fatigué. Ils terminèrent assez rapidement et malgré la courte distance, Gérard-Paco vint les chercher en automobile pour les déposer devant la maison. A peine franchi le seuil, A. L. l'informa qu'elle pouvait faire une petite visite à Paul et Frida si tel était son désir, lui devait aller se coucher car il avait prévu de sortir très tôt pour Etretat.

— Gérard vous y emmènera dès que vous serez prête. Prenez votre temps, c'est à moins d'une demie heure d'ici. Nous nous retrouverons là-bas — il n'avait pas l'air bien — pour les dernières... — souria-t-il mais un sourire crispé tout en lui repliant le pouce de sa main droite pour lui montrer quatre doigts.

Après un petit détour par la salle climatisée, elle se mit rapidement au lit. Elle regarda son smartphone: il était tôt, à peine 21 h 30!

Elle en profita pour terminer *l'Aiguille creuse*.

Il saisit le bras d'Isidore, et lui montrant Raymonde qui les précédait:

— Regarde-la. Quand elle marche, sa taille a un petit balancement que je ne puis voir sans trembler... Mais, tout en elle me donne ce tremblement de l'émotion et de l'amour, ses gestes aussi bien que son immobilité, son

silence comme le son de sa voix. Tiens, le fait seul de marcher sur la trace de ses pas me cause un véritable bien-être. Ah! Beautrelet, oubliera-t-elle jamais que je fus Lupin? Tout ce passé qu'elle exècre, parviendrai-je à l'effacer de son souvenir?

Il se domina et, avec une assurance obstinée:

– Elle oubliera! affirma-t-il. Elle oubliera parce que je lui ai fait tous les sacrifices. J'ai sacrifié le refuge inviolable de l'Aiguille creuse, j'ai sacrifié mes trésors, ma puissance, mon orgueil... je sacrifierai tout... Je ne veux plus être rien... plus rien qu'un homme qui aime... un homme honnête puisqu'elle ne peut aimer qu'un homme honnête... Après tout, qu'est-ce que ça me fait d'être honnête? Ce n'est pas plus déshonorant qu'autre chose...

La boutade lui échappa pour ainsi dire à son insu. Sa voix demeura grave et sans ironie. Et il murmurait avec une violence contenue:

– Ah! vois-tu, Beautrelet, de toutes les joies effrénées que j'ai goûtées dans ma vie d'aventures, il n'en est pas une qui vaille la joie que me donne son regard quand elle est contente de moi... Je me sens tout faible alors... et j'ai envie de pleurer...

Pleurait-il? Beautrelet eut l'intuition que des larmes mouillaient ses yeux. Des larmes dans les yeux de Lupin! des larmes d'amour!

Elle acheva le bouquin dont la fin était prévisible. Lupin disparaît mais ne meurt pas. On ne tue pas la poule aux œufs d'or! En revanche, cette idée de l'écrivain que le gentleman-cambrioleur

devienne un honnête homme par amour pour une femme...

— Comme arrêter d'étudier ou de travailler pour rester à la maison à torcher les enfants? — Elle n'était pas du tout convaincue.

A. L.? La question ne se posait pas, son grand amour était mort il y a plus de dix ans. Ce soir, durant le dîner, elle l'avait trouvé très diminué.

— Ah! A. L. m'a demandé de vous remettre ça avant notre départ — le chauffeur lui tendit un petit volume très mince avant de démarrer: *Coups de chapeau!*

Où l'avait-il dégoté? L'avait-il conservé durant toutes ces années? « Imprimé en France – 1977 ». Des chapitres très courts. Une table des matières:

Zone Zéro5
Loin des cerisiers en fleurs11
La maison de retraite17
C'est moche23
A ce prix-là...29
Vue de l'intérieur35
Comme disait pépé41
La fabrique à riens49
Pan!53
60 secondes pour autant d'interrogations59
Dehors-dedans65
Pris de court71
La contribution du colibri77

Es matières 83
A l'ombre des jeunes filles en pleurs 89
Tiens-toi droite! 95
Juste un pour la route... 101
Dodo! 107
L'archéologie de l'inutile 113
A quand un peu de silence? 119

Elle aborda le premier chapitre, « Zone zéro », dédié à Joan Miró. Elle passa directement au chapitre deux, « Loin des cerisiers en fleurs », dédié à... Katsushika Hokusai.

— Tiens, tiens... Parions que le chapitre suivant est dédié à... Francis Bacon? Voyons, voyons... Gagné, Bacon! Picabia? Elle fit tourner quelques pages: « C'est moche », dédié à Picabia. Elle se précipita sur les dernières pages du volume. Dernier chapitre, « A quand un peu de silence? », dédié à Edward Munch. Avant-dernier chapitre? « L'archéologie de l'inutile », dédié à Jean Tinguely. Les deux précédents? « Dodo! » dédié à Max Ernst, et « Juste un pour la route » dédié à Vermeer. Quatre artistes dont elle allait voir des œuvres, des copies, à Etretat: Vermeer, Ernst, Tinguely et Munch. Elle était intriguée par Tinguely, le sculpteur, ses immenses montages électromécaniques, comment avaient-ils fait? « Ils »? A. L. et sa bande d'acolytes internationale. D'accord: vingt artistes, vingt œuvres. Mais pourquoi?

Elle regarda le chauffeur à la dérobée: il était concentré sur le route sinueuse qui suivait la côte

d'Albâtre. Tout en lisant quelques lignes de ci de là de celle qui avait été le grand amour d'A. L., elle essayait de reconstituer la chronologie des événements. *Coups de chapeau* était sorti en 1977. Son auteure devait être âgée de vingt-trois ans (la quatrième de couverture mentionnait qu'elle était née en 1954). A.L., selon son estimation, devait avoir trois ou quatre ans de plus. Quelle heure était-il maintenant au Salvador? 18 h 00. Elle envoya un message à *don Salvador*. La réponse fut immédiate:

— Je les ai connus en 1997, ici au Salvador. Il avait 46 ans et elle 43. Ils s'étaient rencontrés trois ans auparavant.

Elle le remercia et lui envoya un autre message auquel il répondit tout de suite:

— Nous avons travaillé ensemble de 2000 à 2010. Nous avons eu un désaccord en 2006.

— Un désaccord! Le bonhomme a de l'humour!

— Elle est décédée en 2011. Nous avons toujours été en contact d'une façon ou d'une autre. Il est réapparu ici en 2017.

Elle hésita, jeta un regard en direction de Gérard-Paco:

— Nous y serons dans cinq minutes — la prévint-il.

Elle envoya sa troisième et dernière question à *don Salvador*:

— A qui étaient destinées les copies? — elle ne put s'empêcher de ricaner bêtement en tapant « copies ».

— A elle. — fut la réponse.

— A votre droite, le Clos Lupin! — lança le chauffeur tout en ralentissant.

— Vous pouvez vous arrêter un instant, s'il-vous-plaît?

— Bien sûr. — Il rangea le véhicule sur le côté.

Elle en descendit pour se dégourdir les jambes. Tout allait soudain trop vite. Effectivement, elle se trouvait devant l'entrée du 15, rue Guy-de-Maupassant, le Clos Arsène Lupin qui avait été la maison de Maurice Leblanc, une construction à colombages de facture anglo-normande avec un immense jardin richement fleuri. Elle s'approcha de Gérard-Paco qui était resté dans la voiture mais avait baissé sa vitre.

— Vous êtes déjà entré?

— Oui.

— Alors?

— Ben, comme vous pouvez voir d'ici, il y a pas mal de lupins.

— Quoi?! — Elle s'appuya sur l'automobile d'une main posée sur le capot.

— Les fleurs mauves, rouges et roses, ce sont des lupins. Raison pour laquelle Leblanc a appelé son Arsène ainsi.

— Je ne savais pas. Et le musée, il est comment.

— Il expose des photos, des écrits, des peintures, des accessoires personnels de Leblanc, et des objets et des vêtements qui auraient pu appartenir

à Arsène Lupin. Nous pourrions le visiter plus tard si vous voulez.

Elle a compris le message mais elle a encore des questions:

— A qui appartient la propriété?

— Pas à qui vous pensez! — plaisante-t-il. —

La petite-fille de Leblanc l'a rachetée pour en faire un musée qui a ouvert en 2000. Avant ça, je ne saurais vous dire. Actuellement? Je crois que c'est la propriété de la commune ou du département, il faudrait interroger A. L., il est plus au courant que moi.

Elle regagne sa place, referme la portière de l'automobile qui s'arrête à nouveau quelques maisons plus loin.

— Que se passe-t-il?

— Nous sommes arrivés.

— Ah! — Sa portière s'ouvre.

— Ma chère Aline, enfin!

Elle ne l'avait jamais vu comme ça, il a l'air plus jeune avec sa marinière dans le style Jean-Paul Gauthier. Il l'embrasse. C'est nouveau. L'air est un peu frais, une faible senteur d'iode, elle replace les pièces du puzzle une à une dans sa tête, elle est sûre d'elle quant à l'objectif d'A. L., elle sait qu'il sait; d'ailleurs...

— Merci pour le petit cadeau, j'ai beaucoup appris — elle lui montre l'exemplaire de *Coups de chapeau* qu'il lui a offert.

— De rien, tout le plaisir a été pour moi. Je n'ai aucun doute que vous en saviez déjà beaucoup — Il est tout sourire.

— Un joueur de poquer juste avant de sortir un carré d'as... — se dit-elle.

— Je vous invite à une petite promenade et un déjeuner avec vue sur... vous l'avez terminé?

— *L'Aiguille creuse?*

— Oui. Alors? Déçue?

— Non, disons que je n'ai pas été surprise par la fin. Ce Maurice Leblanc, il est tout de même assez souvent prévisible, vous ne trouvez pas?

— Si vous le dites — Le vieillard boude, elle regrette de l'avoir vexé gratuitement.

— Allons-y — s'exclame-y-elle gaiement en glissant un bras sous le sien, — c'est moi qui invite, pour une fois!

— Ah non, je ne...

— Si, si, si, ne faites pas le vieux macho, laissez la dame payer!

— Comme vous y allez! Ce n'est que de...

— Je paye et c'est tout!

— Je vous assure que...

Ils sont déjà en bas de la rue, Gérard-Paco ne les entend plus.

— Tout va bien? — Urip vient de sortir de la maison.

— Parfait, ses deux-là sont faits pour s'entendre.

— Pourquoi tires-tu donc cette mine d'enterrement?

— Le patron, je le connais, je ne l'ai jamais vu comme ça, je suis inquiet.

— Fais-lui confiance, il retombe toujours sur ses pattes.

— Si tu le dis...

Quelqu'un qui les aurait remarqués les auraient vu longer la promenade d'Étretat comme dans un film au ralenti. Un vieux monsieur, très digne, au bras d'une femme mûre mais joyeuse. Est-ce son père? Est-ce sa fille? Un couple? Non, ils se vouvoient et la complicité qui les lie est celle de deux... complices, non des amants. Ils chuchotent, impossible de savoir ce qu'ils se disent. La femme observe souvent la mer, les falaises, surtout en direction de la porte d'Aval, de l'aiguille. Le vieillard regarde droit devant lui, rien ni personne en particulier. Un observateur averti aura pu se rendre compte qu'il a pris un air agacé, presque méprisant, à deux reprises. Lorsqu'un homme déguisé en Arsène Lupin s'est approché de lui avant de battre en retraite face à son visage hargneux et quand un jeune homme parmi un groupe de jeunes s'est exclamé: — Trop fort, Netflix! — Ils sont ensuite allés s'asseoir dans un restaurant. Une vitre coupe-vent les protège d'un forte brise marine qui vient de se lever. Dégustant chacun son « assiette du pêcheur », ils ont vue sur la promenade, les falaises, la mer, l'aiguille... Ils parlent peu.

Lui, il se demande s'il aura assez de temps. Elle, elle attend.

De retour à la maison qui se trouve dans la rue où se trouve le Clos Lupin et qui y ressemble fortement, encore une copie? ils vont directement au second étage pour répéter le même rituel de la porte blindée et du digicode:

— C'est toujours le même code ou vous vous souvenez de tous?

Il se retourne, rigolard:

— Je ne vous ai jamais dit: je suis un Asperger super-doté. Alors, moi, vous savez, la mémoire des chiffres!

— C'est malin! C'est très drôle en fait, je n'y avais pas pensé. Vous faites partie du fameux complot?

— Quel complot?

— Le complot des Asperger...

— Non, j'ai horreur des complots, des comploteurs, sans parler des complotistes. J'ai toujours comploté seul, si je puis m'exprimer ainsi. Vous comprenez?

— Parfaitement. Tant mieux. Je vous avouerais qu'à un moment, vous m'avez fait un peu peur.

— Moi, vous faire peur?! Allons, allons... Aline! Faire du suivi ne signifie pas s'impliquer! — Il rit et peste en même temps.

— En tout cas, vous semblez aller mieux, du coup! Qu'allez-vous me montrer aujourd'hui?

— Dans l'immédiat, ces deux petites perles...

— Je vais vous surprendre: c'est la première fois que je les vois.

— A quel moment avez-vous compris que ce sont des originaux? — Elle soupire, A. L. s'est enfin décidé à lever le voile mais il ne faudrait pas que l'affaire s'accélère trop non plus.

— Le Rembrandt...

— Le Rem... Ah quand même! Votre rapidité me laisse pantois...

— C'est ce que je vois...

— Serait-ce indiscret de vous demander comment?

— L'éraflure...

— L'éraflure?

— Le hasard fait que je savais que le cadre de ce tableau avait été victime d'une éraflure car c'est à une collègue à moi que l'on a demandé de fabriquer le mastic adéquat. Qu'un copiste ait poussé le vice jusqu'à imiter l'éraflure, pourquoi pas, mais dans ce cas-là, il eut aussi fallu la dissimuler avec une imitation du mastic — Elle avait rarement jubilé comme maintenant. — Je n'informerais évidemment pas ma collègue que son mastic n'a pas tenu.

— Félicitations, ma chère Aline, je suis complètement épaté! Vous avez bien sûr reconnu *la Jeune Fille au ver de vin* de Johannes Vermeer, pourquoi a-t-il peint si peu de tableaux?

— Il était lent... je ne sais pas. Ce collage est de Max Ernst, n'est-ce pas? Un titre tarabiscoté...

— *La chambre du maître, cela vaut la peine d'y passer une nuit.*

— Pardon?

— *La chambre du maître, cela vaut la peine d'y passer une nuit, c'est le titre de ce petit bijou. Je vous laisse admirer ces chefs-d'œuvre, refermez la porte en partant. Urip est dans le salon en bas, il vous indiquera votre chambre. Je suis tout à fait désolé de vous laisser seule mais il faut que je me repose.*

Juste un pour la route

A Johannes Vermeer

— Je ne me sens même pas pompette, mais je le vois venir ce cochon avec son invitation à en reprendre un dernier, dernier c'est ce qu'il prétend, la dernière fois qu'Adam m'a fait le coup, j'ai dû me faire raccompagner pour retrouver la demeure familiale, heureusement que maman n'était pas encore rentrée, au lit et hop! ni vue ni connue... je suis en train de dire des fadaïses, nous sommes chez nous, je suis chez nous, cela doit déjà faire une bonne heure, je ne me souviens pas du prétexte de notre petite réunion, suis-je saoule? pas du tout, j'ai fréquemment des trous de mémoire, immédiate, rien à voir avec l'âge, c'est une tare de naissance, comme ce sourire idiot que je promène depuis toujours, je ne dis pas que cela est facile mais de fait je me suis habituée, je

sais bien que les commérages courent, s'ils ne se centraient pas sur ma maladie et mon apparence quelque peu étrange, ce serait... allez savoir! la jalousie et l'envie trouvent toujours matière à, non, je me suis habituée, je n'y pense même plus et quand Adam me tend à nouveau le verre, je sais parfaitement qu'il ne me prend pas pour ce que je suis, une idiote, mais pour ce qu'il croit: toutes les femmes sont des idiotes; il s'en défend quand je le lui en parle mais je suis consciente que malgré tous ses efforts, il ne se sortira jamais des clichés misogynes où il a été enfermé depuis son enfance, je ne lui en veux pas, je le lui rappelle quand il a tendance à l'oublier, avec moi, ses relations avec les autres femmes ne m'intéressent absolument pas, en rien, elles sont adultes, c'est leur problème, tant qu'Adam n'essaye pas, arrête d'essayer de se convaincre que nous sommes toutes aussi connes que la plus conne de ses amies, disons relations féminines, j'ai d'autres chats, d'autres chiennes à fouetter, mais c'est vrai qu'Adam a son petit sourire par en dessous, il se courbe presque, c'est son hypocrisie qui l'oblige à courber l'échine, je fais la bête, il devient, lui, le dindon d'une farce qu'il ne peut même pas soupçonner du haut de son arrogante ignorance, l'éternelle histoire des hommes et des femmes, rien de très original, de toutes façons je n'aime pas cette piquette, je n'ai jamais vraiment aimé le vin mais ça fait style, quand on ne se laisse pas aller à beugler ses peines, à agresser ses complices de boisson ou à vomir pour tacher et éclabousser le superbe carrelage

noir et blanc, je l'ai toujours adoré depuis que j'y rampais à quatre pattes, ne riez pas, je vous vois là-bas au fond en train de ricaner avec votre voisin, c'est arrivé, un oncle de maman déversant ses entrailles et les restes d'un goulash que nous avons préparé durant toute la matinée, ma mère, moi et Sarah, la petite que nous avons recueillie pour l'arracher aux griffes de son père inceste, elle est gentille et a un don certain pour la cuisine, ce qui n'est pas mon cas, Adam me chuchote quelques mots que je ne comprends pas mais je peux imaginer facilement le baratin qu'il est en train de me servir, ce cochon est tellement excité qu'il n'a même pas pris la peine de retirer son manteau, son empressement, comme d'habitude, non seulement le trahit mais le rend ridicule, en tout cas à mes yeux, il n'en sait rien, il n'en saura jamais rien, aveuglé qu'il est par sa libido et ses certitudes qui le privent de tout raisonnement pertinent et efficace, pauvre Adam, ses ambitions de chasseur ne se fatigueront donc jamais? cela ne m'étonnerait pas, considérant que ces abrutis traversent les millénaires leur vit à la main sans même savoir où ils sont, qui ils sont? je ne me hasarderai même pas à perdre que ce soit une seconde à me demander le pourquoi du comment, chacun, chacune son problème, et si Eve continue comme ça, moi, je me retire en mes appartements pour une sieste bien méritée, façon de parler, je n'ai pas du tout sommeil, mais cependant je dois avouer que je commence à m'ennuyer, mais qu'est-ce que fais Eve, je ne la vois pas bien, cachée qu'elle est par Adam qui comme par

hasard se trouve debout entre nous deux, je l'entrevois, Eve, elle est toujours assise derrière la petite table où j'ai laissé traîner par inadvertance les restes d'oranges que j'aime déguster en milieu d'après-midi pour me désaltérer, Adam les a apportées, cela doit être la raison pour laquelle elle boude, évidemment, si vous lui demande pourquoi elle boude, elle vous répondra qu'elle ne boude pas, alors que fais-tu là recroquevillée comme une petite vieille? je ne boude pas, je réfléchis, je vous parie une entrée au Paradis que ce sera sa réponse, comme d'habitude, parce que ce n'est pas la première fois qu'elle me fait ce cinéma alors que je n'y suis pour rien, est-ce ma faute si elle avait demandé à Adam de ramener quelques pommes pour organiser un goûter dans le jardin — quelle idée! en novembre! mais quelle idée! — et que le bougre prétend qu'il n'a trouvé que des oranges? bien sûr que non, je n'y suis pour rien, elle ferait mieux de m'expliquer pourquoi elle est déguisée en homme, ce n'est pas la première fois, en fait qu'est-ce que j'en ai à faire? surtout que ces deux-là entretiennent une relation que je ne saisis pas, ensemble ou pas ensemble? jamais d'accord entre eux en tout cas... se chercheraient-ils? je m'en fous, je m'en contrefous, j'ai suffisamment de souci avec mes propres problèmes, problèmes personnels s'il en est, madame ferait mieux de cesser de ronchonner et s'occuper de son cochon qui devient de plus en plus entreprenant, pour le moins dans ce ton mielleux qui distille bêtise sur bêtise, ce crétin est trop sûr de lui ou bien crois que j'ai perdu le contrôle

de la situation, au mieux de moi-même, pourtant à quoi bon... ou aurait-il l'intention de me troussez les jupons *hic et nunc*, sur la table? après en avoir écarté d'un geste ample et brutal les fameuses oranges, sur le siège où je suis assise, fermement collée au fond de mon fauteuil face à ses assauts répétés et lourdement insistants, en plus il pue du bec, quelle horreur! il n'oserait pas... pourtant, et si Eve était complice? je les ai déjà surpris à plusieurs reprises chuchotant à voix basse, échangeant des propos cachottiers et inintelligibles, je veux dire indéchiffrables pour le commun des immortels, complotant dans mon dos si tant est qu'ils le peuvent, c'est drôle cette idée... qu'est-ce qu'elle fait? elle m'a l'air bien concentrée sur notre carrelage, j'ai bien envie de lui demander si elle en veut un carreau en souvenir pour chez elle, cependant je sais qu'il est préférable d'éviter de la provoquer quand elle est comme ça, et puis Adam ne retourne pas à sa place, il n'avance plus et ne recule plus dans sa stratégie qu'il prétend de galant, il est là debout planté comme un ahuri, même si c'est plutôt moi qui doit avoir l'air ahurie en ce moment, aucun doute, le vin n'a rien à voir, ne vous méprenez pas, que feriez-vous? et surtout que feriez-vous prise, permettez-moi ce mot sans ambiguïté, entre ces deux hypocrites qui s'imaginent une fois de plus que je servirai de fusible pour qu'ils règlent momentanément leurs petites histoires mesquines, leurs petits désaccords sans intérêt, leurs libidos finalement flottantes, imprécises, c'est trop pour Adam et Eve, leur ignorance reprend le dessus mais

ce n'est pas une raison pour que ce cochon prétende prendre des chemins de traverse avec moi, Mon Dieu! c'est le cas de le dire, je sens que je vais m'énerver, je ne devrais pas car mes colères, personne ne le sait, personne ne peut le savoir, je sais, m'échappent des mains parfois et, n'allez pas croire, je n'aime pas l'injustice, mais, enfin, qui est-ce qui m'a mis ces deux gourdes? oui, oui, oh, ça va, évidemment que j'ai la réponse, que je sais qui c'est mais toutes (Eve) et tous (Adam) savent parfaitement que me faire hara-kiri reviendrait à ce que les engloutisse le néant, j'exagère? allez! le chaos? très bien comme cela, je vous promets le chaos si vous continuez à traficoter vos frustrations dans l'ombre de mon dos, toi Eve il ne te restera que ton propre corps pour ambition, et toi Adam également, et j'interdirai l'onanisme sur mes terres rien que pour vous rappeler que je peux vous compliquer la vie à souhait, afin que vous n'oubliez pas que, finalement, je ne vous aime pas et que je préférerais de loin être seule en cette fin d'après-midi d'automne, allons, du nerf, je me lève, secoue les plus de ma belle robe rouge que j'avais mise tout exprès pour l'occasion, quelle sottise! Avant, c'était mieux, je veux dire les premiers jours, une petite semaine quoi! maintenant il est trop tard et je me rassois car prise d'un vertige, si ce cochon pose ses mains sur moi, je hurle, combien de temps peut-il encore rester comme ça, à moitié courbé comme un valet docile, à faire semblant de ne pas me forcer la main, c'est le cas de le dire, pour que je reprenne une coupe de vin? une éternité, certainement pas... donc aucune inquiétude

à avoir, j'aurai le dernier mot, allons, Adam, vas-y, arrête, c'est bon, apprend que ce n'est pas poli de remplir une coupe jusqu'à ras-bord, tu ne le savais pas, et bien maintenant tu le sais, donc change de comportement, veux-tu?

**Troisième apparition d'Alfredo Longaniza
(novembre 2008)**

L'homme appuya sur la touche « lecture » du magnétophone. Le jeune homme se pencha pour mieux entendre l'enregistrement.

— C'est donnant-donnant.

— Mais vous vous rendez compte? *La Jeune Fille au verre de vin!* Vous n'en voulez pas un autre?

— Allons, ne perdons pas de temps, je suis pressé.

— Il a un accent épouvantable, tu peux revenir un peu en arrière?

— Il était d'Amérique du sud, par là-bas... Je reviens en arrière.

— ... voulez pas un autre?

— Allons, ne perdons pas de temps, je suis pressé.

— Et si je refuse?

— Je m'en vais et nous en restons là.

— Il ne m'arrivera rien?

— Non, Ce qui m'intéresse, c'est le tableau, rien d'autre.

— Ah!

— C'était quand?

— Novembre 2008... Ecoute... Je remets en arrière, on parle après.

— Ok.

— ... le tableau, rien d'autre.

— Ah!

— Vous ne perdez rien. Votre fils, lui, perdra l'occasion de se désintoxiquer de la dépendance à l'héroïne et au crack et d'une réinsertion sociale avantageuse, c'est tout.

— Et vous dites qu'on n'y verra rien? C'est surtout ça qui m'inquiète.

— Que voulez-vous que je vous réponde? Je vous ai déjà dit deux fois qu'on y verra que du feu. Ou vous me faites confiance, ou je m'en vais et adieu.

— Confiance, confiance, mettez-vous à ma place...

— Non merci, La mienne me suffit car moi aussi je dois vous faire confiance. Qui me dit que vous saurez vous taire pour toujours?

— La peur, je n'ai pas envie de mourir d'un accident idiot.

— Vous hésitez trop, ce n'est pas de bon augure pour notre accord. Alors?

— C'est d'accord. Quand faisons-nous l'échange?

— Dans deux semaines, plus ou moins, je vous recontacterai.

L'homme appuie sur la touche « arrêt » de l'appareil.

— Pourquoi m'as-tu fait écouter cela?

— Pour que tu saches la vérité, rien de plus. Je vais détruire cet enregistrement et fin de l'histoire.

— Extraordinaire... — sourit le jeune homme. — Et je ne pourrais jamais raconter cela à personne... n'est-ce pas?

— Tu veux que je me retrouve en prison?

— Non, tu es fou, bien sûr que non!

— D'accord.

— Tu te souviens de son nom?

— Pourquoi? Que veux-tu faire?

— Rien, simple curiosité.

— De toutes façons, c'était un faux nom...

Alfredo Longaniza.

— Tu rigoles? Alfredo Longaniza?

— Bah oui...

— C'est de l'espagnol, tu sais ce que ça veut dire en français?

— Non, et je m'en fous, je parle allemand, pas français.

— Alfred la Saucisse, non mais je rêve! — Il n'arrive pas y croire: son « bienfaiteur », qui a

tout de même gagné un Vermeer au passage, se
faisait appeler Alfred la Saucisse!

Dodo!

A Max Ernst

Toutes les personnes qu'il avait croisées depuis qu'il avait débarqué dans ce monde inconnu, ça fait quoi? une demi-heure? oui, c'est ça, une demi-heure, lui avaient recommandé d'éviter la chambre numéro 7.

Albert n'était pas du genre têtu, persévérant, oui, têtu, pas du tout.

La curiosité aidant...

Il poussa la porte comme si c'était sa chambre de toujours.

La légère courbure des murs qu'il ne pouvait ignorer ne l'inquiéta pas.

Au contraire, inconsciemment, elle le rassurait.

Bien que d'abord surpris par l'ameublement regroupé dans un angle de la chambre — lit, seulement d'une place? table recouverte d'une nappe sur laquelle reposaient une soupière, fumante? pas fumante? ce n'était pas clair, une bouteille, à moitié vide? à moitié pleine?

Albert ne se laissa pas intimider par ce petit jeu d'étudiants boutonneux cependant ambitieux, pas d'assiette(s), voilà qui était intéressant: était-il sur le point de s'en aller? d'arriver? où était-il un vilain petit chien dans un jeu de quilles et il ne tarderait pas à sentir comment il méritait de se faire botter le cul, tout génie des équations qu'il était?

Il ne s'attarda pas sur l'arbre, partiellement dedans et pas dedans de l'armoire de grand-mère, par facilité il décida qu'il avait affaire à un reste de Noël, de sapin, de nature sauvage des immenses étendues glacées du Canada ou de sa petite Suisse chérie —, il considéra appréciable, appréciable est un mot un peu fort dans ce cas-ci, disons... intéressant ce minimalisme mobilier, lui qui avait été éduqué et avait grandi dans des décors plutôt cossus.

Avant qu'il ne s'attarde sur le manque de chaleur de la chambre, sans parler de la nature explicable du sol... faux-plancher? il referma la porte derrière lui par réflexe, quelle ânerie mais un réflexe est un réflexe sinon ça ne l'est pas, une ombre gigantesque frissonna vers le fond de la pièce, sans fenêtre constata-t-il pour sa plus grande déception.

Un mouvement rapide et invisible se fit sentir non loin de ses pieds mais il n'y prit garde, les yeux

fixés sur cette massé grise et informe, machine? fauve? monstre? un homme averti en vaut deux, quelle bêtise! je veux dire, mathématiquement.

Avant qu'il ne fasse un nouveau pas en avant, ses yeux s'habituaient suffisamment à la pénombre pour distinguer plus distinctement le spectacle qui s'offrait à lui, s'offrait c'est une façon de parler, les deux personnages assis devant lui ayant autre chose à faire que se demander qui était cet intrus.

En fait, ils n'étaient pas assis mais chacun debout sur ses quatre pattes, tournant en même temps la tête dans sa direction, l'ours comme le mouton chuchotait à voix basse comme deux vieilles commères complices et leurs regards ne s'attardèrent pas, c'est à peine s'ils voyaient Albert qui commençait à se demander ce qu'il faisait là.

Etant clair que ni les meubles, ou le semblant de meubles posés comme les jouets d'une maison de poupée, ni le mouton, ni même l'ours se montraient particulièrement attirés par la présence du sieur Einstein en ce lieu, peu importe l'heure, absence d'attraction, fin de la gravité? il revint sur la chose qui avait furtivement frôlé son bas de pantalon: un serpent.

Un serpent ou un lézard? ou un descendant d'une petite bestiole finalement charmante jusqu'à ce que ses lèvres retroussées de colère laissent voir la menace de centaines de petites dents acérées, aiguës, bichonnées à souhait pour s'attaquer et déguster toute sorte de viande qui viendrait à se présenter à leur portée.

Surtout soucieux de se faciliter la vie, Albert pris, seul, la décision qu'il s'agissait d'un serpent.

Mais il avait trop tardé, l'animal lui lança un regard dédaigneux plus que venimeux, ce n'était pas la première fois qu'il avait affaire à un imbécile présomptueux et colonisateur, oui colonisateur, il était même tombé, une seule fois c'est vrai, sur un enfant, qui se prenait pour un prince, petit mais prince, incroyable, non?

Il songea à lui tirer la langue, juste pour l'effrayer un peu, c'était juste une blague! ou lui faire le coup de la responsabilité, « tu es responsable de... », ben oui, pourquoi pas? il n'y a pas de renard ici, quelqu'un doit donc faire le boulot, coûte que coûte.

N'ayant pas vraiment envie de faire le renard, le serpent, prenant en compte l'âge avancé du visiteur — invitée ou pas, toute personne entrant dans la chambre restait un visiteur —, il s'enroula sur lui-même pour faire semblant de dormir, qui a vu un adulte chercher des noises à un reptile sommeillant? sommeillant... peut-on faire confiance à un être rampant, gluant et pervers? pervers? absolument, rappelez-vous.

Einstein effectua un quart de tour sur sa gauche, bâbord si la pièce venait à être inondée à cause d'une catastrophe naturelle, ou pas, donc humaine.

Tiens, en parlant de grandes eaux... mais le hasard existe-t-il? on parie sur la conclusion de ce thème aux dés?

Attendaient donc, ou peut-être pas, les flots impétueux et certainement pollués en cette année 2000, un cachalot, un poisson et une chauve-souris, le premier de petite taille, à mi-chemin d'un ours et d'un mouton, le deuxième qui semblait commencer à crever la bouche désespérément ouverte, qui semblait ai-je dit, et la troisième équipée d'un gilet de sauvetage, discrètement, si discrètement qu'on ne pouvait le voir.

Alors qu'Albert comprenait que la curiosité est un vilain défaut, en certaines circonstances précises et exceptionnelles, parce qu'aurait été sa vie dépourvue de cet appétit de curiosité?

Rien.

Plus précisément, pas grand-chose, toute chose étant relative par ailleurs.

Mais pas dans cette chambre.

Dans cette chambre, non.

Prêt à affronter les cavaliers de l'apocalypse binaire qui l'attendent certainement dans le couloir, Einstein fait volte-face pour regagner son univers à lui.

A l'instant où il saisit la poignée de la porte d'entrée, et de sortie dans ce cas-ci, celle-ci s'ouvre brusquement, entièrement, béatement sur un petit homme tassé sur un fauteuil roulant, sa tête comme posée sur son épaule droite, est-ce sa main qui est posée sur la manette de commande du véhicule? rien de moins sûr, ses yeux pétillent comme ceux d'un enfant qui vient de découvrir une voiture téléguidée

sans fil, la première du genre en fait mais il ne le sait pas, au pied du sapin, de Noël, ne confondons pas.

Sourd-muet, c'est ce qu'il paraît être, le gnome aux grosses lunettes tient une petite pancarte sur ses genoux, Albert y jette un œil, comme ça, l'air de rien, qui ça? moi? non, vous devez être victime d'un effet d'optique, trompeur.

L'absence du serpent sur le panneau de l'inconnu confirme ses soupçons: cet imbécile de boudin à écailles s'est trompé d'histoire, disons histoire pour ne pas compliquer inutilement leur vie à des individus qui n'ont aucune notion de physique, encore moins de physique quantique, car ne soyons pas naïfs! le nain affaissé dans sa chaise à moteur avait une tête à vous la faire tourner, à coups de trous noirs si nécessaire.

Albert calcula la vitesse du paraplégique sur la distance qui le séparait de la sortie avant de la diviser au carré de son empressement moins, bien sûr, le réchauffement momentané de la chambre causé par les mouvements de ses occupants, trop affirmatif, le réchauffement momentané de la chambre causé par les mouvements de ses occupants, objet, végétal ou animal qui sortiraient de leur torpeur pour s'intéresser au remue-ménage qui se déroulait sur le seuil de l'entrée-sortie. Le cachalot, encore un nain, décidément! baissa ses longs cils un dixième de seconde, micro-moment grignoté par sa propre transparence, ou celle à qui il prétend seul dans le désert à l'ombre de girafes éteintes, n'échappa pas à la sagacité d'Einstein tout content de retrouver le

panneau de l'aéroport où s'affichaient les départs, entre autres pour les Etats-Unis.

Il ne lui avait pas échappé que le chauffeur du taxi avait un regard torve et visqueux, aussi resta-t-il replié dans un coin de la banquette arrière durant toute la course.

Un drone perse venait de détruire un supermarché, ou une partie du bâtiment, selon *Radio Alors t'écoute ou quoi?* que pouvait-il, lui, face à la folie des hommes?

Il regretta seulement de ne pas avoir demandé son nom, son prénom au visiteur de la chambre 7 puis l'oublia, complètement.

Plainte

*Syndicat national des personnels
de sécurité des musées
à
Max Ernst Museum*

Brühl, le 23 mai 2009

A la Direction:

Par la présente, nous tenons à vous faire part de notre indignation quant à la mise à pied de trois membres du personnel de sécurité de votre musée:

- Hans Jäger
- Peter Schnabel
- Oskar Fischer.

Selon le témoignage d'un technicien de surface (dont nous a été refusée l'identification), une œuvre de l'artiste Max Ernst, *la Chambre du maître, cela vaut la peine d'y passer une nuit*, a disparu momentanément durant la nuit du 11 au 12 mai dernier. Après vérification par le propre service de dépistage de faux de votre musée, il s'est avéré que l'œuvre en question n'a subi aucun déplacement sur cette période.

Raison pour laquelle nous vous demandons de réintégrer dans les plus brefs délais les trois personnels de sécurité ci-dessus mentionnés.

Comment en était-elle arrivée là? Elle s’imagine le synopsis: « Mariée hétéro cinquantenaire mère de deux enfants travaillant au Louvre bien installée dans ses certitudes devenue célibataire peut-être homo sans famille marchant seule dans un souterrain sans fin avec un vieux fou et sa lampe-tempête. » L’aventure? La curiosité? L’indécision? La cupidité?

— Attention à votre tête, nous allons commencer à descendre.

La veille, elle s’était endormie devant les œuvres de Vermeer et Ernst. Il était presque 22 h 30 quand Urip l’avait réveillée. Douchée, dans une chambre qui ressemblait à une cabine de bateau, dans un lit à l’ancienne, bien moelleux, elle avait repris la lecture de *Coups de chapeau*. Une écriture très

irrégulière, une imagination débordante, un petit côté délirant typique des années soixante-dix, des fulgurances pas inintéressantes mais aussi des passages cryptés. En ce moment, Aline avait plutôt besoin de lectures pas trop compliquées, sa vie personnelle l'étant suffisamment.

Ce qu'avait confirmé un rêve, bordélique selon son opinion. Un mélange d'*Alice aux pays des merveilles* et de Maurice Leblanc où se démenait un horrible Alfredo Longaniza hurlant à qui voulait l'entendre qu'il était le roi des cambrioleurs, le roi de l'aventure, le roi de l'aiguille creuse! Aline n'écoutait pas ces élucubrations que vomissait une bouche déformée par la haine, elle était plus préoccupée de se faire couper la tête par un énorme sumo qui la regardait vicieusement tout en faisant briller la lame de son cimeterre. Le monstre alternait ses cris, « les années d'Arsène Lupin comptent dix fois plus que les autres! », « je lutte contre la société! », « je suis ivre de force et d'autorité! », avec des propos qui faisaient semblant de la rassurer: « Je laisse l'aiguille, je laisse le passé, c'est l'avenir qui commence, un avenir de paix et de bonheur! » ou « Le gentleman-cambrioleur est mort, vive le gentleman-farmer! » Elle se réveilla en sursaut, tâta son cou de ses deux mains pour s'assurer que sa tête était bien en place. Tout respirait la tranquillité autour d'elle dans l'obscurité, le vent sifflait sur les tuiles d'ardoise, au loin le brouhaha de la mer, au loin. Dans une grande aspiration, elle s'imagina le parfum de l'iode. Quel cauchemar! Elle

s'était néanmoins rendormie tout de suite, paisiblement.

Durant le petit-déjeuner, où elle avait découvert le caramel salé, A. L. lui avait expliqué qu'ils verraient les deux dernières œuvres avant qu'il ne lui fasse part de sa proposition. Elle tenait pour acquis que les vingt œuvres étaient des originaux volés par A. L.

— Pourquoi?

— Pourquoi?

— Pourquoi une œuvre « empruntée » pour chaque chapitre de *Coups de chapeau*?

— Une gigantesque farce, A. L. fait ce qui lui plait, selon son bon désir! Que voulez-vous entendre, chère Aline?

— Par amour... non?

— Oui, aussi, mais la vraie démonstration, la véritable preuve d'amour eût été de me ranger. Surtout sachant qu'il ne lui restait pas plus d'une dizaine d'années à vivre. Tout ce temps, tout ce temps à préparer et à effectuer ces « emprunts » comme vous le dites si bien, tout ce temps, n'aurais-je pas dû plutôt le passer auprès d'elle au lieu de le brûler à la chandelle de quelques instants de surprise et d'émerveillement?

— Vous regrettez?

— Regretter? Moi?! — Il se lève subitement, il respire fort, se reprend, prend sur lui pour ajouter d'un ton faussement radouci: — Je ne regrette rien. Ne regrettez jamais rien, Aline, jamais! Ce qui est fait

est fait, regretter c'est se mentir à soi-même. Allons, suivez-moi, nous avons à faire.

Elle baissa la tête pour éviter une voûte alors que se présentait à quelques dizaines de mètres une volée de marches descendant assez abruptement sur la droite.

— Nous sommes encore loin?

— Nous avons parcouru quelque quatre cents mètres. Il nous en reste une centaine à descendre. Ensuite, nous devons monter un peu... — en faisant un vague geste de montagnes russes avec la main. Vous voulez vous reposer un instant? Il y a une banquette juste avant les escaliers.

— Vous? Vous n'avez pas besoin d'une pause?

— Non — il avait l'air mi-vexé mi excité.

— Eh bien moi non plus!

Le souterrain était propre, pour un souterrain, et même si Aline n'avait jamais parcouru de souterrain. Ah que si! La crypte de l'Ermitage de Dismas! Belle construction, voûtes sculptées, sol de dalles de granite... Ici, le travail avait été plus rudimentaire, le sol irrégulier, de l'humidité suintait par endroits sur les parois.

— Tenez-vous bien à la rampe, les marches sont parfois glissantes — lui recommanda-t-il en se tournant vers elle.

— Et vous, regardez donc devant vous!

Ils débouchèrent sur une plateforme assez exigüe devant une porte massive. Cette fois-ci, pas de

digicode, une grosse clé d'un autre temps. Ils grimperent un escalier taillé en courbe dans la pierre.

— Ne me dites pas que nous sommes dans l'aiguille?

— Nous sommes dans l'aiguille d'Etretat, oui. Là, c'est une première pièce — dit-il en indiquant une porte ouverte. — Elle est vide.

Encore quelques dizaines de marches, toujours en courbe comme dans un phare:

— Une autre pièce, également vide — l'informe-t-il d'un ton mélancolique.

— Que d'espace perdu! — plaisante-t-elle, — au prix où sont les loyers, surtout avec vue sur la mer...

— Certes! Quel Airbnb original pourrait-on avoir ici! Cette série stupide sur Netflix attire beaucoup de gens ici, trop. Ah, nous y sommes!

Il ouvre une porte qui n'est pas fermée à clé:

— Je vous en prie, après vous.

Autre pièce ronde, assez petite, quelques interstices laissent entrer suffisamment de lumière pour distinguer comme un autel de pierre. En son centre, un tableau. Devant le tableau, une fleur posée à même la pierre.

— Je m'en doutais un peu... — murmura Aline Leblanc en s'approchant de la toile, *le Cri* d'Edvard Munch. L'atmosphère n'est pas un peu humide pour lui ici?

— Un peu mais je l'installe ici que lorsque je suis en visite ici, à Etretat, très rarement en fait, et puis les multiples exemplaires ne manquent pas.

— Et Tinguely?

— Devinez, je suis certain que vous allez encore m'épater. — Quand A. L. se faisait aussi flatteur...

— Munch, *le Cri*, Tinguely, je ne vois qu'une fleur... rouge...

— Vous vous attendiez à trouver *la Grande-Machine promenade* ici? — ironise-t-il.

— Je vous avoue que je me suis interrogée à plusieurs reprises s'il est possible de faire une copie d'une installation de Jean Tinguely. Rien que le poids, difficile d'être discret...

— Absolument, alors?

— Vous connaissant, *la Grande-Machine promenade*, c'était le minimum que vous pouviez faire. En haut de l'escalier en colimaçon? La plateforme?

— Vous chauffez...

— La plateforme... J'y suis, des pots de fleurs au-dessus de la rambarde qui donne sur le reste de l'œuvre. C'est une de ces fleurs?

— Bravo, sidérant! Quelle mémoire, quelle mémoire! Etes-vous sûre de ne pas être Asperger?

Alors qu'elle se penche sur un interstice sur la gauche pour voir si elle peut observer la mer d'ici, A. L. s'agenouille devant le petit autel, les mains sur ses cuisses, les yeux clos.

— *Vous êtes vraiment certaine de vouloir que nous commettions cette... bêtise??*

— *J'ai simplement envie d'une pizza, mon ami, accordez-moi ce privilège, il ne vous en coûte pas grand-chose.*

— *Vous avez toujours été très provocatrice à mon égard mais, je dois l'avouer, toujours à mon avantage.*

— *Vous êtes trop bon, A. L.*

— *Ne me taquinez pas, vous n'ignorez pas comme...*

— *Je ne vous comprends pas; je suis la mourante et vous tentez de glisser quelques jérémiades dans notre conversation.*

— *Je vous malmène car je vous en veux déjà de me manquer sous peu.*

— *Vous voyez, quand vous voulez être drôle! C'est ainsi que je vous aime. Allons-nous battre avec cette pizza que je désire avec peu d'appétit mais énormément de faim.*

— *Vous grognez...*

— *Non...*

— *Si, vous grognez...*

— *Non...*

— *Racontez-moi l'endroit pendant que je déguste cette délicieuse pizza à laquelle dans votre grande injustice vous n'accorderez ni un regard.*

— *Comment refusez...*

— *Je vous écoute...*

— *Je suis transi de froid, transi. Au mieux, non seulement la nourriture est immangeable mais pour le même prix, j'aurais droit à une embolie*

pulmonaire. Interrompez un instant votre festin que je ne partagerais pour rien au monde et levez votre nez au ciel. Admirez la laideur de ce plafond qui nous informe clairement que l'on a demandé uniquement son avis, je ne m'aventurerais pas à parler d'opinion, au département comptabilité, le département architecture d'intérieur n'ayant pas encore été créé. Les murs, impersonnels, on pourrait une petite gravure, une vieille publicité, un dessin, je ne sais pas, un coup de crayon mais non, que de la promotion pour la marque dont vous devez subir la médiocrité ambiante. Je continue?

— S'il-vous-plait, j'exulte!

— Je continue donc. Le sol est à la limite de la vulgarité, je n'ose imaginer l'odeur de détergent, pardonnez l'expression, style produit de chiottes, et si vous voulez un commentaire à propos des banquettes hideuses où nous sommes assis, mon arrière-train me torture. Soyons honnêtes dans notre jugement, il est fort possible que cet endroit soit davantage destiné à livrer le client chez lui, les quatre motos stationnées devant la vitrine vont dans ce sens, qu'à le recevoir dans cette antre immonde. J'ai noté qu'il n'y a ni lavabo ni toilettes ici. Que nous reste-t-il qui pourrait peut-être sauver cette dramatique situation? L'ambiance! Ah, l'ambiance! Je vous invite à reprendre ce fabuleux concept pour votre intérieur: deux écrans muets où défilent des matchs de football tandis qu'une musique insipide vous donne envie de remplacer vos oreilles par deux bouches afin de réclamer haut et fort de la vraie musique qui ne soit

pas d'ascenseur pour un hôtel deux étoiles, je pense évidemment à un bordel de bas-étage.

— J'applaudis, j'ai les deux mains occupées mais j'applaudis de tout cœur, comme vous m'avez fait rire! La nourriture?

— Après... Si vous insistez... Ne me demandez pas d'être impoli.

— Je n'y manquerai pas, mon amour, mon fou, mon joker.

— Si j'étais votre joker, je prendrais votre place pour...

— Allons, allons, un peu de tenue!

— Je tiens, donc je tiens. Avez-vous terminé?

— Je suis le seul à savoir qu'elle est morte sur la plage d'El Tunco, pas loin de celle de San Blas, en janvier 2011...

— Je suis désolée...

*— Je l'ai ramenée en France, elle et le tableau et cette fleur. J'ai horreur des rituels, encore plus des rituels macabres et hypocrites. C'était mon hommage à moi. Une page tournée, comme on dit vulgairement. On ne tourne rien du tout, le temps s'écoule inexorablement... — il se remet debout, — une vieille blessure m'agace de plus en plus souvent, à cause d'Edvard... Voilà, le *tour* est fini. Vous connaissez déjà ma proposition: je restitue toutes les œuvres et vous les rassemblez dans une salle au musée du Louvre qui portera le nom « Salle A. L. ».*

— A. L.? Pourquoi cela? — Elle est sincèrement surprise.

— Alfredo Longaniza? Alfred la Saucisse, vous êtes certaine de vouloir une « Salle Alfred la Saucisse » au Louvre?

— Il a pensé à tout, le vieux sacripant... — pense-t-elle en se disant que c'est dommage que le *tour* s'achève. — Evidemment, « Salle A. L. à qui l'on doit d'avoir récupéré toutes ces œuvres volées », ça sonne mieux.

— Je vous l'accorde.

— Sauf que vous pouvez oublier cette idée, tous les musées que vous avez cambriolés vont passer pour des petits rigolos; discrédit total!

— Vous avez une autre idée?

— Oui, et très simple: hommage à qui vous savez, au Louvre, *Coups de chapeau*, un poème, une œuvre, ou un bout d'œuvre — sourit-elle en désignant du doigt la fleur de métal posée sur l'autel. A. L.? A. L.? Disons qu'il a été l'inspirateur et le bienfaiteur pour cette exposition, qu'en pensez-vous?

— J'admire votre façon de me rappeler que je dois dorénavant me conduire comme le nouveau A. L.!

— Ne le prenez pas mal, j'essaye de...

— Je ne le prends pas mal, vous êtes une femme extraordinaire!

— Modérez votre enthousiasme, j'ai une condition. — Le vieux fronce le front:

— Une condition? Une seule? Je vous écoute.

— Un fond de retraite pour *don* Salvador lui assurant une petite maison avec un atelier sur la côte et de quoi vivre correctement et non pas comme

maintenant, si vous voyez ce que je veux dire... — A. L. tourne la tête vers l'autel, revient sur Aline qu'il observe avec amusement:

— Vous avez concocté ce petit plan à deux?

— D'abord, je ne vous permets pas de me parler de cette façon. Ensuite, non, vous aurez l'honneur de lui annoncer la bonne nouvelle, qui facilitera la sortie de la moitié qui est là-bas au Salvador.

— Vous avez pensé à tout...

— Vous m'en avez laissé le temps et vous m'y avez pas mal aidée.

— Et pour vous, rien? — il a l'air mi-étonné mi narquois.

— Le *tour* que vous m'avez fait faire m'a comblée. Je ne vous en remercierai jamais assez — murmure-t-elle en prenant ses mains tout fripées dans les siennes. Il se pourrait qu'A. L. ait rougi.

Le retour à la maison se fit en silence, rapide, comme s'ils étaient pressés d'en finir avec un épisode pour aborder le suivant. A. L. lui proposa qu'il déjeunent ensemble, une surprise qu'il devait préparer dès maintenant pour qu'elle soit à point pour l'heure du repas. Aline rejoint sa chambre, se laissa tomber lourdement sur le lit si moelleux pour envoyer un message à *don* Salvador:

— Il est d'accord.

L'archéologie de l'inutile

A Jean Tinguely

C'est vrai qu'il n'avait jamais eu de bonnes relations avec les gens du SLaB, mais là ils dépassaient les bornes!

Il allait prendre sa retraite l'an prochain après une brillante carrière qui avait débuté en 3022 avec sa découverte sur Mars, pas loin d'ici donc, de ce qui avait été un nouveau pas dans l'Histoire de l'archéo-IA, un squelette dépourvu de tout accompagnement technologique.

Les mauvaises langues, à commencer par ses adversaires, avaient suggéré la possibilité d'une victime des techno-rapaces qui avaient généralisé leurs exactions dans de nombreuses galaxies durant le XXVI^{ème} et début du XXVII^{ème} siècle avant que le

Consortium décide l'extermination de ces prédateurs et de leurs familles.

En bref, il ne souhaitait pas que son Registre socio-professionnel (RSP) s'achève sur un fiasco mais sur un dernier et ultime éclat qui rejaillirait sur l'ensemble du personnel de l'Inst-AIA jusqu'après son extirpation puis conversion personnelle.

Cependant, pour l'instant, le SLaB lui mettait plutôt des bâtons dans les roues, c'est le cas de le dire mais l'association d'idées ne le fit même pas sourire, tellement il était énervé par ce manque de soutien d'une institution qu'il avait lui-même tant appuyé dans la recherche de fonds.

— Ingrats! — pensa-t-il suffisamment rapidement pour ne pas être attrapé par une des agentes de Votre Sécurité-Votre Confort (VS-VC) qui étaient sur le qui-vive depuis plusieurs mois à cause d'une supposée rébellion dans la région d'Europe, satellite de Saturne.

La dernière qui avait failli le mettre en fâcheuse posture l'avait interrogé depuis un des anneaux de cette planète.

Bien que vexé, il avait répondu soigneusement à chacune de ses questions, interrogatoire qui avait pris fin seulement après que la machine ait vérifié que le Doc-Prof Poly-Una se trouvait effectivement sur Terre, à plusieurs heures donc de ces champs de bataille lointain.

Ce qui l'agaçait, c'est cette mainmise progressive des institutions policières et militaires sur les populations civiles.

Ce qui l'inquiétait, c'est que l'Intelligence artificielle (IA) avait atteint un tel niveau de développement intellectuel qu'elle pourrait bientôt commettre des erreurs aussi facilement et fréquemment qu'un cyber-humain.

A qui en parler?

Pour quoi faire?

Mieux valait se concentrer sur l'organisation de son retrait et d'un repos bien mérité.

Pas avant d'avoir bien sûr réglé le problème de la « machine à roues » comme l'appelait le SLaB.

Si la datation de l'objet avait été aisée et rapide, seconde moitié de XXVI^{ème}, en revanche, personne n'avait été capable d'identifier sa fonction.

Dans une société où l'existence de tout individu, tout objet et tout-individu-objet ne pouvait être possible qu'en fonction de sa fonction, la discussion avait rapidement viré à la dispute, situation qui exposait tout ce petit monde à un blâme ou une peine de la part de la Haute Autorité scientifique – Haute Institution scientifique et herméneutique (HASHISH).

Le premier point d'accrochage avait été l'objet lui-même.

Selon le SLaB, s'il était envisageable que l'assemblage des divers vestiges ne soit pas parfait, une idée passablement surprenante venant de robots têtus comme ceux-là, aucune pièce ne manquait.

Ce fut la première erreur que commit le Doc-Prof Poly-Una: selon lui, la difficulté de définir la

fonction de l'objet était due à l'absence de pièces, y compris de pièces-maîtresses.

Le dossier avait effectué plusieurs allers-et-retours où le SLaB réitérait avec toujours plus de précision sa description de l'objet de grandes dimensions, essentiellement constitué d'un escalier en colimaçon qui débouchait sur une sorte de balcon fleuri donnant vu sobre un imbroglio de roues qui avaient dû être en mouvement grâce à des moteurs primitifs.

Depuis quand n'utilisait-on plus cet archaïsme qu'était la roue?

Le Doc-Prof s'était promis de chercher de l'information sur son Histoire mas n'en avait pas pris le temps.

Les spécialistes botaniques du SLaB avaient même identifié les plantes qui avaient été semées dans les pots de fleurs suspendus à la rambarde métallique; mais quel intérêt?

De son côté, l'éminence académique persévérât: c'est la fonction qui définit l'objet et non l'objet qui définit la fonction.

Cette posture toute théorique avait bien sûr le don d'agacer les gens du SLaB et leur pragmatisme à tout crin.

L'échange allant s'envenimant, certains se demandaient si le Doc-Prof n'était pas tombé dans la provocation dans sa façon de personnaliser le débat.

Une petite pincée de paranoïa sécuritaire avait suffi pour qu'un des directeurs du SLaB se demande s'il n'était pas en train de remettre l'éthique

robotique et d'insinuer que les robots ne servent à rien, et que l'on pourrait parfaitement s'en passer.

Régulièrement, plus ou moins quatre ou cinq fois par siècle, des mouvements ingénus, subversifs et dangereux se posaient la question à laquelle la seule réponse possible était l'extermination des trouble-fête et leur transformation en engrais pour les serres privées des Hauts-Dirigeants.

Le Doc-Prof Poly-Una était très loin de présenter un profil d'anarchiste ou de nihiliste, alors pourquoi cette attitude?

Le dossier passa finalement au Contentieux théorique (CT) du SLaB, ce qui aurait dû attirer l'attention de Poly-Una sur les risques auxquels il pouvait dorénavant se trouver exposé.

Au contraire, l'arrogance du Premier Rapport du CT ne fit qu'attiser sa colère.

Il le relit pour la énième fois: « En conclusion, n'a pas été observée et confirmée de fonction de l'objet ci-dessus décrits et analysé que ce soit du point de vue de son utilité concrète (technique) ou artistique (esthétique). »

Personne n'ignore la susceptibilité de l'IA sur ce dernier thème, du fait de ses propres limites.

Oubliant toute précaution à cet égard, le Doc-Prof Poly-Una avait pour toute réponse exigé que la pièce soit retournée à son institut dans les plus brefs délais.

Matériellement, c'eut été l'affaire de quelques secondes de transfert mais vexez un robot et vous en faites un chien enragé, image terrifiante pour une

population qui n'avait aucune idée de ce que pouvait être un chien et encore moins en quoi consistait être enragé.

Il était debout, seul, devant la machine, il devait être aux alentours du quatrième cadran, il faisait déjà nuit.

Il avait épuisé toutes les possibilités.

Le SLaB s'étant tant focalisé sur l'aspect technologique, se plaçant du point de vue de l'objet utilitaire, il avait préféré quant à lui se centrer sur l'aspect artistique.

Effectuant des recherches sur les propres registres de l'Institut, il rencontra la photographie de quelques œuvres qui avaient survécu aux guerres atomiques successives grâce au dévouement du personnel de ce qu'on appelait alors des « musées ».

Rien qui ressemble de près ou de loin à cet amas de ferraille.

Il avait été jusqu'à envisager qu'il était face à une élucubration sans but précis, une sorte de délire, l'œuvre d'un fou.

Cependant, l'ampleur du travail fourni...

Quelle maladie ou infection pouvait provoquer tant d'efforts pour rien?

Il eut beau consulter différents annuaires médicaux, y compris un rédigé en lao, il ne trouva aucun indice intéressant.

Debout devant la chose incongrue, il essayait de se persuader qu'elle avait une beauté cachée, mais où? qu'elle pouvait procurer quelque frisson à force

de la fixer, mais quand? qu'elle dégageait une ou des impressions subtiles, vraiment?

C'est à ce moment-là qu'elles ont fait irruption dans la salle.

Deux agentes (VS-VC) qui l'identifièrent sans peine.

Qui les avait laissé entrer?

Ou plutôt, qui ne les avait pas empêchés d'entrer?

Le chef d'accusation était terrible: « Soupçonné de subversion épistémologique. Vu la nature du possible délit, pas de communication, pas de défense, mise à l'isolement jusqu'à la présentation devant le tribunal correspondant. »

Alors qu'il se dirigeait vers la sortie escorté par les deux fonctionnaires, il tourna la tête vers la chose inconnue dans l'espoir qu'elle prenne sa défense, qu'elle se mette en mouvement, qu'elle s'attaque et pulvérise ses deux boites à conserves.

Mais la machine infernale ne bougea pas d'un pouce.

Etait-elle morte?

Quelle stupidité, un objet ne peut pas mourir, seulement se décomposer avec le temps.

Il reconnaît son erreur devant le Tribunal, cet objet est parfaitement inutile.

Mais il ne put s'empêcher de déglutir de frayeur en pensant à ce qu'il répondrait quand le tribunal l'interrogera sur la fonction de l'objet et l'objet de la fonction. Se renier là-dessus était au-dessus de ses forces.

Les fleurs c'est périssable

— Moi, je te dis qu'ils font beaucoup de foin pour une broutille. Une fleur, tu la remplaces. Ou tu laisses les choses comme elles sont, qui va se rendre compte qu'il en manque une? Franchement, il n'y a pas des problèmes plus graves sur la planète au lieu de venir nous chanter que sans une fichue fleur, l'œuvre n'est plus l'œuvre. Ils coupent les pissenlits en quatre, c'est ce qu'ils font! Tu veux que je te dise? C'est un scandale!

A quand un peu de silence?

A Edvard Munch

SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET
PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.

*Tout cela ne date pas d'aujourd'hui.
Depuis des millénaires, ils font comme si de
rien n'était.*

*Avoir une conscience les autorise à avoir bonne
conscience envers et contre tout, rien de plus.*

Le malaise, invisible et muet, commence à se
faire sentir mais presque imperceptiblement.

Comme une angoisse qui s'approche
lentement mais encore trop lointaine pour être perçue.

SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.

*Ils n'ont pas d'histoire, ils la refont.
Ils n'ont pas de passé, ils se l'inventent.
Ils n'ont pas de réalité, ils interprètent ce qu'ils voient.*

*Ils n'ont qu'un sentiment naturel, c'est le mot...
ils n'ont qu'un sentiment de supériorité, celui
indispensable à la pérennité et survie d'un prédateur
qui physiquement ne ferait pas peur à une fourmi.*

Des frémissements très légers se font sentir, encore trop espacés entre eux pour tracer un chemin clair et précis.

Cependant, l'appréhension commence à tâtonner dans l'obscurité, commence à émerger un doute: y aurait-il de quoi douter?

SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.

Ils ont oublié le contexte, non, pire, ils se croient au-dessus du cadre, en tout cas hors du cadre, ils pensent se suffire à eux-mêmes, ignorants de leurs dépendances et ingrats quant à leurs succès.

Qui ne se bat pas pour survivre, qui n'est pas égoïste?

Ils ont cependant cette obsession du pouvoir, du contrôle, de l'hégémonie, une sorte de totalitarisme qui va bien au-delà de leurs besoins.

Serai-je malade?

Un refroidissement?

Un petit rhume?

Une petite grippe?

Je ne tousse pas, la gorge ne me brûle pas,
mon nez est parfaitement dégagé.

Et pourtant... il y a cette sensation...

Ce n'est pas une douleur, ça ne pique pas, ça
ne tire pas, c'est plutôt comme si on m'avait plongé
dans un bain glacé puis... je ne sais pas; en tout cas,
c'est très désagréable.

SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, ~~LES PROMENEURS~~ ET
PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.

*Ils sont pris au piège de leurs indéniables
capacités d'adaptation, du démagogique qui veut
peut.*

*S'ils soupçonnent ou se rendent compte de
l'impact néfaste qu'ils ont sur leur entourage, afin de
s'assurer d'avoir le dernier mot en sachant
parfaitement qu'ils ne l'auront pas, ils font appel au
fatalisme, à grands renforts d'arguments religieux ou
du fameux fumeux bon sens.*

*S'ils étaient capables d'avoir du bon sens,
l'univers tout entier serait au courant depuis
longtemps...*

Peut-être devrais-je m'asseoir un instant?

Un virus?

Ils sont devenus très à la mode, les virus...

Voyons, je me tâte la tête, les bras, les jambes, les reins, le ventre, serait-ce dû à l'excès de tabac? d'alcool?

J'ai l'impression que ça vient plutôt de mon cou, je me tripote la nuque, tord ma tête d'un côté puis de l'autre, tout va bien.

Ce n'est pas problème externe mais interne.

Faire des radios, une tomographie? Ridicule!

SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, ~~LES PROMENEURS ET PROMENEUSES~~ SE PROMENAIENT, ~~NONCHALAMMENT.~~

Quand on y pense, c'est intolérable!

Cette attitude d'enfants gâtés qui en demandent toujours plus, qui se plaignent tout le temps, cette façon de trépigner!

D'autant qu'entre-temps ils continuent de se conduire avec arrogance, hypocrisie, grossièreté, sans parler de leur talent à salir, polluer, contaminer!

Sans parler de leur ingéniosité pour faire mal, pour faire souffrir, tuer, massacrer!

Ils sont l'unique espèce capable d'employer la torture!

En fait, je sens de l'hostilité, autour de moi. Je ne veux pas faire de paranoïa mais je dois rester sur mes gardes.

Bien sûr qu'il m'est arrivé de me tromper, de commettre des erreurs mais, globalement, je m'en

suis bien sorti en causant le moins de torts possible à mes semblables.

Combien d'adversités n'ai-je pas surmonter au cours du temps à force d'efforts et de travail, sans relâche. Je demande un peu de justice, ne jetez pas le bébé avec l'eau sale du bain, s'il-vous-plait!

~~SAVOIRANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.~~

Qu'importe que les dieux jouent aux dés ou pas!

Ce qui compte, c'est la nuisance qu'ils occasionnent autour d'eux!

S'ils veulent se suicider, s'ils veulent en finir avec leur propre espèce, pourquoi pas?

Mais qu'ils le fassent entre eux et laissent tranquilles le reste des espèces. Imbus de leur importance, ils prétendent entraîner tout le monde dans leur chute!

On ne peut pas tout savoir!

Personne naît en sachant déjà tout!

La vie est un apprentissage, un long apprentissage pour tout un chacun.

Je l'ai déjà dit, on peut se tromper.

Mais on a aussi la capacité à se remettre en question, à se corriger!

Evidemment que cela prend du temps, on ne peut pas tout changer du jour au lendemain!

C'est vrai que les peuples ont peu de mémoire
et peur du changement, il faut faire avec!

~~SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET
PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.~~

Ils ne respectent rien, en fait!!!

*Au-delà de leur stupidité, ils ne voient pas plus
loin que le but de leur nez!!!*

*Ils seraient capables d'exterminer toute forme
de vie, d'existence plutôt que de disparaître avec
discretion et humilité!!!*

*Mais quand vont-ils cesser de nous importuner
sans cesse!!!*

*Mais quand vont-ils cesser de se comporter
comme une espèce invasive, parasite et mortelle!!!*

Quand!!!

Je vous dis que nous avons besoin de temps!!!

A quoi bon faire de la théorie, nous avons
besoin de réponses pragmatiques et concrètes!!!

Pourquoi insister, s'entêter, nous savons bien
les coûts de nos guerres et de notre progrès!!!

Mais on a rien pour rien!!!

~~SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET
PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.~~

*Ils ne sont pas capables de se remettre en
question, ce fut une erreur que de leur confier une
conscience!!!*

Ah, s'ils pouvaient revenir à leur état purement animal, quel soulagement pour tout!!!

Espérons qu'ils disparaîtront et que nous pourrons enfin vivre entre nous, en parfaite harmonie!!!

Le monde ne serait pas ce qu'il est sans nous!!!

Le terme d'humanité ne vient-il pas du mot « humain »?

Nous irons en nous perfectionnant, c'est une logique inéluctable!!!

~~SAVOURANT LA TIEDEUR DE L'AIR, LES PROMENEURS ET PROMENEUSES SE PROMENAIENT, NONCHALAMMENT.~~

Pas de chance!

Juste au moment où il allait se lancer dans le vide en rappel, deux gardiens sont sortis sur le toit, l'un d'eux avait dégainé en grimpant les marches de l'escalier de secours. Il n'avait pas encore les deux pieds sur le sol de la terrasse qu'il tira immédiatement. Le cambrioleur lança un cri tout en disparaissant dans l'obscurité:

— Ah, le sot!

Quand les deux gardiens se penchèrent au-dessus du rebord du toit, le voleur avait déjà disparu et sa corde aussi.

— Rapide le gars! Faut descendre, préviens ceux d'en bas!

— Pas de chance, justement avec le dernier... — grogna une ombre claudiquant dans les buissons.

Epilogue

A. L. s'était engagé à regrouper les œuvres sur Paris en six mois. Période suffisante selon les services du musée du Louvre pour qu'ils montent l'exposition « Coups de chapeau ». Malgré les discussions interminables qu'ils avaient eues, Aline avait réussi à le convaincre qu'il était hors de question d'informer une quinzaine de musées européens et des Etats-Unis qu'ils présentaient certaines copies depuis des années à leur public respectif. Le Louvre leur solliciterait les œuvres pour un prêt de trois mois et ces dernières seraient remplacées au fur et à mesure par leurs originaux. Que ferait A. L. avec ces copies? Aline, et *don* Salvador, ne voulaient pas le savoir. Le plus difficile fut de convaincre la direction du Louvre: Aline Leblanc était en vacances. L'argument que monsieur Alfredo Longaniza assumerait la totalité des

coûts de cette initiative fut un excellent argument, en regard duquel le fait que la plaque commémorative mentionne un « A. L. » n'intéressa pas grand monde.

Il s'était à peine écoulé trois mois lorsque *don* Salvador informa Aline qu'il bénéficiait dorénavant d'un fond de retraite plus que correct. Elle insista pour qu'il lui confirme qu'il avait vendu l'horrible bordel décadent. En réponse, il lui envoya quelques photos d'un *rancho* de très bonne tenue qu'il avait acquis à Playa San Diego et où il était en train d'installer son atelier. Les quelques premières esquisses à l'huile qu'il partagea avec elle lui rappelèrent le peintre surréaliste chilien Matta.

Il restait encore un mois d'exposition, Aline venait de reprendre le travail, lorsqu'un vieux monsieur apparut à son ouverture un mercredi de février. C'est John qui l'en informa en fin de matinée. Elle resta plus qu'interloquée:

— Vous connaissez ce monsieur? — balbutia-t-elle.

— Oui, d'une certaine façon. Je lui dois mon stage, disons.

— Ah, je vois — elle se sentit horriblement flouée. John? Ne lui avait-il pas vanté certaines plages où il avait eu l'occasion de surfer?

— Ne m'en veuillez pas, je n'avais rien à gagner à lui donner un coup de main, à part le stage. Je l'ai fait pour rendre service.

— Je ne vous en veux pas — se reprit-elle. —
Accompagnez-moi, alors.

A. L. avait pris un coup de vieux, il s'appuyait sur une cane pour se déplacer, il était très discrètement accompagné de deux types très bien sur eux mais pouvait-on leur faire confiance? Assis sur un petit tabouret, il se leva prestement quand il la vit et l'embrassa avec effusion. Elle était surprise par tant de sentimentalité de sa part, et ainsi ouvertement, en public.

— Vous savez ce que j'étais en train de me dire juste au moment où vous êtes arrivée?

— Qu'elle doit être fière de vous, je veux dire, quel cadeau vous lui faites!

— Ah, Aline! — Il l'entraîna un peu à part de John et lui chuchota: — Je le sais depuis que vous en avez eu l'idée et je ne vous en remercierai jamais assez. Non, Aline, j'étais en train de penser « cette femme... cette femme... nous aurions pu travailler ensemble... ». Non, non, ne dites rien, c'est inutile et si l'un de nous deux a une dette envers l'autre, c'est bien moi. — Il fait signe à un de ses accompagnateurs de lui amener le petit tabouret, sur lequel il s'assoit.

— Vous êtes sûr que ça va?

— N'en veuillez pas à John, d'accord? Il vous adore... Non, je ne vais pas bien. C'est ma punition. Jamais détenu, jamais blessé, le dernier de mes exploits, ce satané Munch m'a joué un mauvais tour. Je ne crois pas en une quelconque divinité donc ou ce fut une erreur de calcul de ma part ou le manque de

chance. Ai-je l'air de miser sur la chance? Une petite erreur, c'est bête mais elle est en train de me rendre boiteux et je ne pourrais bientôt plus marcher. Non, ne dites rien. Je suis là depuis l'ouverture, je suis resté longtemps debout aussi. J'ai reçu aujourd'hui une leçon dont j'aimerais que vous profitiez également: la petite plaque dédiée à A. L., quelle arrogance déplacée, ridicule aux côtés de ces chefs-d'œuvre! Vous me comprenez, je les imagine, Rembrandt, Géricault, Kalho et les autres me regardant d'un air amusé: chacun sa profession! Mais oui, j'ai un regret, clown-acrobate, ce n'est pas un métier d'artiste, en tout cas, je n'ai pas été à la hauteur de ces génies. Ce fut un plaisir, un privilège que de vous connaître, vous ne faites que commencer à vivre, vous irez loin — lui dit-il en lui adressant un petit clin d'œil de voyou tout en se levant. Un des costauds récupère le tabouret, l'autre soutient le vieillard.

— Accompagnez-le, s'il-vous-plait — demande-t-elle à John, — Je, je ne peux pas... — bafouille-t-elle. Pourquoi tant d'émotion? Elle préfère ne pas le savoir pour l'instant.

Dans la soirée, elle appelle *don* Salvador pour l'informer de la visite d'A. L. au Louvre et de leur conversation.

— Oui, c'est une sorte de gangrène — l'informa le vieux peintre. — J'ai cru comprendre qu'il ne lui restait que quelques semaines. Il va se retirer à Etretat, vous connaissez l'endroit. Je lui ai proposé d'aller le visiter, il ne veut voir personne.

Vous savez comment il est... Pour en revenir à vous... Nous avons dit trois, n'est-ce pas?

— Oui, trois. J'ai pensé que nous pourrions commencer par un Pollock, qu'en dites-vous?

Playa San Blas - Playa El Palmarcito (El Salvador)

San Marcos La Laguna (Guatemala)

Avril-juillet 2023